This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1843.

TOME DIXIÈME.

OCTOBRE.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉ-AUX-LOUPS, N° 74.
1843

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE.

Digitized by Google

Ar 3019

UNIVERSIT

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1843.

TOME DIXIÈME.

OCTOBRE.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1843

Digitized by Google

Digitized by Google

LA DERNIÈRE

DUCHESSE DE COURLANDE.

(*Suite*) (1).

Outre son duché silésien de Sagan, il restait au duc la seigneurie de Nachod en Bohême et le domaine de Löbichau, dont venait de se rendre propriétaire Anne-Dorothée. En retrouvant sa femme, en lui ramenant les trois jeunes princesses, Pierre dut aussi saluer du nom de fille l'enfant, née en 1793, immédiatement après le départ de la duchesse. Ce dernier rejeton de la maison princière de Courlande, que sa mère voulait faire bénir par la Pologne expirante, et auquel un roi jetait de loin l'heureux nom d'Augusta, se rattache, par son esprit et par la famille de son époux, à de hautes sympathies, à de brillants souvenirs. Je serais tenté de dire *matre pulchrâ filia pulchrior,* s'il était permis, même à celle qu'un vieux diplomate surnommait « le plus aimable homme d'État de l'Europe (2), » d'être plus belle, plus charmante que ne le fut sa mère.

(1) Voyez tome IX, page 155.

(2) Lorsqu'en 1830 Mme la duchesse de Dino suivit à Londres son oncle, le prince de Talleyrand, nommé ambassadeur près la cour de Saint-James, le marquis de Wellesley, frère du duc de Wellington, disait toujours d'elle le mot que j'ai cité.

Digitized by Google

Il est difficile de se figurer un séjour plus agréable que l'Allemagne du nord et du nord-ouest, vers le temps où Anne-Dorothée y transporta ses pénates. Le grand mouvement philosophique et littéraire marchait à pas de géant, et versait à pleins flots tout son éclat lumineux, tandis que les cours et les trônes s'empressaient au devant des idées nouvelles, vouant à toutes un examen scrupuleux, une consciencieuse étude, seuls hommages que la royauté puisse offrir au génie. Jamais un plus grand nombre d'hommes éminents ne rencontra, de la part des souverains, une protection plus noble et plus éclairée. Si d'un côté on cite les noms de Goethe, de Schiller, de Kant, de Jean-Paul (je ne nomme que les plus illustres), de l'autre se trouvent inscrits, en caractères ineffaçables, ceux de Charles-Auguste de Weimar, de sa mère Anne-Amélie, du prince Louis-Ferdinand de Prusse, de la duchesse d'Anhalt-Dessau, la Laure de l'*Adélaïde* (1), et de ces « quatre belles et bonnes sœurs sur le trône, » auxquelles l'auteur de *Titan* a dédié la plus célèbre de ses œuvres (2).

Jusqu'ici la vie d'Anne-Dorothée s'était passée dans la tourmente continuelle de la politique et des affaires; à dater de l'abdication de son mari, son existence changea complétement, et l'activité qu'elle dépensait autrefois au dehors dut se concentrer désormais dans une sphère purement morale. Il arriva à la duchesse de Courlande ce qui arrive à tous ceux qui se voient prématurément enlevés aux affaires. Là où elle ne pouvait plus agir, elle pensait, et à défaut d'actes faisait des systèmes. Tout entière aux idées libérales, elle rêvait de la meilleure foi du monde les plus riantes utopies, et ne cessait d'étudier ce difficile problème que nul n'a pu ou n'a voulu résoudre, à savoir:

(1) La princesse de Brandenbourg-Schwedt, épouse du duc George-François d'Anhalt-Dessau, femme célèbre pour son esprit et sa beauté, inspira à Matthisson la cantate d'*Adélaïde* que Beethoven mit en musique.

(2) Les quatre princesses de Mecklembourg-Strelitz : Louise, reine de Prusse; Frédérique, duchesse de Cumberland (morte reine d'Hanovre); Charlotte, princesse de Hildbourghausen, et Thérèse, princesse de Tour-et-Taxis, auxquelles Jean-Paul, dans une gracieuse fable qui sert de préface, dédia son magnifique ouvrage de *Titan*.

Digitized by Google

le plus grand bonheur du plus grand nombre. Mais ce qui rendait respectables les rêves d'Anne-Dorothée, c'était sa parfaite sincérité. Pas une action qui n'eût pour base un principe rigide; pas un jour dont les bienfaits ne vinssent attester la pureté des opinions émises. En achetant le domaine de Löbichau, le premier soin de la duchesse fut de céder, à ceux qui les réclamaient, des terres dont la possession disputée ne devait pas entraîner moins de vingt et un procès pour l'acquéreur du château. Un de ses amis lui représentant la perte qu'elle encourait par la trop généreuse cession de droits manifestes : « Laissez donc, lui répondit-elle, moi seule je sais ce que j'y gagne. »

Toutes ses facultés inventives se dépensaient à l'envi en projets d'embellissement pour cette charmante résidence, que bientôt elle transforma en une véritable merveille, et dont elle demeura toujours l'ornement le plus rare. « A l'extrémité occidentale du principal corps de logis, écrit Frédéric Schink, au milieu de ses livres, de ses tableaux et de ses fleurs, habite la gracieuse souveraine du château. Lorsque, placé dans la grande salle du milieu, qui ouvre immédiatement sur le balcon, on se tourne à droite, et que, plongeant du regard à travers la longue enfilade des chambres, on aperçoit, dans une vague lumière, cette forme adorable qui se meut au milieu de ses roses, on ne peut se défendre d'une impression indéfinissable. On croirait presque à quelque féerie. »

Le premier événement qui vint interrompre le calme parfait dont jouissait Dorothée depuis près de quatre ans, fut la mort inattendue de son mari, au mois de janvier 1800. Au milieu des douloureuses sensations que lui causait cette perte, la duchesse dut s'occuper des intérêts matériels de ses enfants dont le duc l'avait en mourant nommée seul gardien. Ces soins ne furent pas longtemps nécessaires; et l'année suivante, après avoir marié ses trois filles aînées : — Wilhelmine, au prince Louis de Rohan, Pauline, au prince héréditaire de Hohenzollern-Hechingen, et Jeanne, au duc d'Acerenza; — Anne-Dorothée put se consacrer de nouveau à l'éducation de son dernier enfant, et s'abîmer à plaisir dans la contemplation de la nature, si belle à Löbichau.

L'habitude de gouverner se perd difficilement; aussi Dorothée

Digitized by Google

eut-elle bientôt organisé à Löbichau une petite colonie dont chaque membre lui donnait de grand cœur le titre de souveraine. Au bout de quelque temps, grâce à sa bonté et à l'inaltérable justesse de son esprit, elle parvint à moraliser des paysans renommés pour leur brutalité grossière, et fit régner une paix salutaire, féconde, dans ces belles contrées jusqu'alors dévastées par les haines et les discordes.

De sa vive affection pour son propre pays, des constantes études politiques vers lesquelles les exigences de sa position avaient dirigé son esprit, naquit cet amour indulgent de l'humanité, cette appréciation éclairée de ses intérêts et de ses besoins qui fut le caractère distinctif des opinions et des actes d'Anne-Dorothée. Mais, comme la plupart des belles âmes primitives qui ne voient en toute chose que la ligne droite, et répugnent à faire le moindre pas dans un sentier tortueux, la duchesse se refusa constamment à comprendre l'impitoyable nécessité des expédients, et voulut de tout temps assujettir la politique aux règles de la morale la plus pure. On conçoit aisément combien, avec un pareil système, les désenchantements devaient se multiplier. Peut-être la plus cruelle déception qu'éprouva Dorothée fut-elle celle que lui prépara l'empereur. Amie ardente de la liberté, facilement portée vers l'enthousiasme en toutes choses, la duchesse de Courlande se plaisait à voir dans Napoléon un instrument divin, un élu de Dieu envoyé sur la terre pour briser le joug des peuples opprimés. Pendant bien des années, il fut à ses yeux un espoir de salut pour l'univers entier, et l'espèce de culte dont elle l'entourait s'élevait presque à la hauteur de l'idolâtrie. Disons-le aussi, une partie de son adoration aveugle pour Bonaparte venait de la généreuse impatience qu'elle ressentit en voyant tomber dans l'abjection ou l'anarchie tant de grands États européens. « Il faut que tout s'améliore, s'écria-t-elle un jour en s'adressant à sa sœur, Mme de Recke; tant de sang ne peut pas avoir vainement coulé en France, l'existence entière d'une grande nation comme la Pologne ne peut pas être en vain sacrifiée à l'exécrable génie d'une politique ambitieuse. — Il faut qu'à la fin nous obtenions ce qui nous est indispensable et dû : une constitution sociale basée sur la justice, un système d'où sòient bannies toute corruption et toute contrainte. » Et c'était comme fondateur d'un

Digitized by Google

pareil système que la naïve Dorothée révérait Bonaparte!

Peu à peu, la duchesse vit écrouler sous le rude choc des faits ses illusions chéries sur le compte de l'Alexandre des temps modernes. Son propre pays dévasté par la fatale campagne de 1812; son amie, l'infortunée reine Louise de Prusse, moissonnée par la mort dans la fleur de ses belles années; son fils adoptif, Théodore Körner, tué au milieu de sa brillante carrière; tant de désolation dans deux pays; tant de femmes éplorées qui, en France comme en Allemagne, redemandaient au conquérant leurs époux et leurs fils, tout cela parlait si haut que la duchesse finit par céder; mais bien qu'elle cessât d'adorer l'empereur, elle ne put jamais se résoudre à le censurer hautement. Elle pleura sincèrement son rêve évanoui, mais son seul blâme fut le silence. Jamais sur ses lèvres ne revint ce nom glorieux. Elle le cacha tristement comme une relique au fond de ce cœur blessé que jadis il avait rempli de si naïves espérances.

Avec ses illusions sur Napoléon ne disparut pourtant pas son amour pour la France, que les désastres arrivés en Allemagne ne purent l'empêcher de regarder comme le foyer de toute lumière, le centre de toute civilisation et de tout progrès. Voici un passage de son journal qui prouve jusqu'à quel point son admiration pour le peuple français savait résister à toute influence étrangère : « Je me trouve tout isolée dans ma sollicitude pour cette superbe France, écrit-elle en date du mois d'août 1813 (après la bataille de Lützen et la dissolution du congrès de Prague); aucune consolation en dehors de moi-même ne vient m'aider à supporter la douleur que sa position m'inspire. Mes enfants et ma sœur ne prennent à ce beau pays *au delà du* Rhin, que tout juste l'intérêt qu'on ne peut refuser au plus mince sentiment d'humanité. »

La noble amitié qui devait se former entre la duchesse de Courlande et l'empereur Alexandre, amitié qui exerça une si notable influence sur les destins de la plus jeune des filles du duc Pierre, se révéla dès les premières années du séjour d'Anne-Dorothée à Löbichau. Un fait qui me paraît digne de remarque, et que certes nul lecteur français ne me saura mauvais gré de rapporter ici, c'est que la vive sympathie de la duchesse pour Alexandre avait sa source dans la haute admiration du czar

Digitized by Google

pour Napoléon, en ce moment (en 1806) le héros adoré de Dorothée. En effet, comment ne pas se laisser entraîner par la générosité de ces éloges dans une bouche ennemie, et que le canon de Iéna même ne condamnait pas au silence? Comment refuser de croire à la grandeur de cet homme dont l'allié de la Prusse et de l'Angleterre se plaisait lui-même à célébrer la puissance?

C'est à Saint-Pétersbourg, où l'appelaient les affaires de la succession de ses enfants, que Dorothée vit pour la première fois le petit-fils de la grande Catherine. La duchesse était à peine depuis trois jours dans la capitale de la Russie, quand Alexandre, seul, sans suite, et en simple habit bourgeois, se présenta chez elle, la salua du titre de cousine, et lui offrit la plus splendide hospitalité, avec cette facile et cordiale politesse, si naturelle (il faut bien l'avouer) aux princes de la maison impériale. « L'empereur est remarquablement beau, dit la duchesse de Courlande dans son journal, d'une beauté qui, tout en vous attirant, vous commande le respect. La politesse raffinée de ses manières vous enlève tout embarras, vous inspire une grande confiance, et exerce une action réellement bienfaisante sur le cœur. Sa conversation brille surtout par l'esprit et la gaieté. Un trait distinctif de son caractère est que, différent en cela de la plupart des princes, il conserve toujours un affectueux souvenir de ceux dont la connaissance a pu lui offrir quelque agrément; il est aussi bon qu'il est aimable et spirituel, — un bel arbre exotique dont le privilége est d'affronter impunément tous les climats. »

Pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, Anne-Dorothée alla plusieurs fois à Tzarskoje-Sélo rendre visite à l'impératrice mère, veuve de Paul Ier. « Je vis s'élever devant moi, dit la duchesse en parlant de Marie-Feodorowna, une apparition imposante et gracieuse à la fois, une noble personne, pleine de dignité majestueuse, belle toujours, et, malgré le poids des années qui reposaient sur sa tête, distinguée encore par une certaine fraîcheur juvénile qui témoignait de l'auguste et calme sérénité de sa vie. Les jeunes membres de la famille impériale doivent à leur mère l'héritage de beauté dont ils jouissent si largement. » — C'est bien là le portrait que l'on se fait à soi-même de cette admirable princesse dont l'existence, cachée au

Digitized by Google

milieu de ses enfants, demeura toujours étrangère aux intrigues qui s'ourdissaient autour d'elle. Goethe a immortalisé Marie-Feodorowna dans ses vers, et non-seulement sa beauté, mais les hautes vertus de l'impératrice se sont transmises, pour le plus grand bonheur de leurs sujets, à ses filles, à ces trois nobles femmes dont s'enorgueillissaient trois trônes, et dont une, — la reine de Wurtemberg, *l'étoile du Nord*, comme l'appelle Justin Kerner, — n'a laissé que les regrets de tout un peuple pour marquer son passage sur la terre.

En entreprenant le voyage de Russie, Anne-Dorothée entrevoyait avec un certain mélange de tristesse et de joie le retour dans son pays natal. La joie dut un moment prédominer dans son cœur, lorsqu'elle entendit les acclamations dont sa présence sur la frontière courlandaise fut le signal, et qui ne cessèrent de l'accompagner jusqu'aux portes de Mitau. Arrivée dans cette ville, la vue d'un seul objet suffit pour éveiller en elle les plus douloureux souvenirs. Les fenêtres de son appartement dans la maison de son frère donnaient immédiatement sur le château ducal. Laissons raconter à Dorothée elle-même l'impression que lui causa ce pénible coup d'œil.

« La vue du château me fit éprouver la première sensation douloureuse depuis que je me retrouve sur le sol de mon pays. L'éclat du haut rang, le pouvoir suprême, toutes les splendeurs qui m'entouraient autrefois, ne purent arracher, lorsque je les perdis, un seul soupir à mon cœur. Au contraire, la vaine pompe qui accompagne la souveraineté me pesait bien souvent, et me laissait un vide immense. Mais ma position avait un côté charmant, et qui me défendait souvent contre les tourments de l'étiquette et de l'ennui. Elle me procurait tant de moyens d'empêcher le mal, elle m'offrait tant d'occasions de faire le bien! Ma conscience me rend au moins ce témoignage précieux d'avoir tenu envers mon pays une conduite sans reproche; conduite qui aujourd'hui m'assure l'estime et le dévouement de mes compatriotes. Dans cette approbation, dans cet amour qui de tous côtés m'environnent, je puise la consolation dont mon cœur a tant besoin dans des moments pareils à celui-ci. Loin de moi donc, et sans regrets, toutes les pompes et les vaines splendeurs! Je garde dans mon sein un trésor inaltérable. »

Après une courte visite à la famille exilée de Louis XVIII,

Digitized by Google

qui habitait alors le palais de Mitau, visite qui ne servit qu'à augmenter sa tristesse, Dorothée dirigea ses pas vers Schwedthof. L'herbe croissait dans les allées de ce riant jardin où les beaux rêves de Mlle de Médem s'étaient vus, comme au toucher d'une baguette de fée, transformés en une brillante réalité.

« L'homme, » poursuit-elle, « est un être singulier : si fort lorsqu'il s'agit de faire des plans, si faible lorsqu'il s'agit de les exécuter ! Armée (je le croyais) de fermeté et de courage, j'allai retrouver ces endroits auquels tant de puissants souvenirs se rattachent. En revoyant l'orangerie, il me fut impossible de retenir mes larmes, que je ne réussis même pas à dérober à mes compagnons. Je me retirai bien vite, et, de retour à la maison, m'empressai de m'enfermer dans la solitude de ma chambre. Je me sentais épuisée, j'éprouvais réellement le besoin de me retrouver pendant quelques heures seule avec moi-même. »

De pareilles impressions se multipliaient à chaque pas que faisait la duchesse dans son paradis perdu. En se rendant à Würzau, elle traversa le bois de bouleaux, sous les ombrages duquel, par une belle soirée d'été, elle dit un éternel adieu à son frère. Tout avait disparu sous les coups de la hache meurtrière ; de ces fines et délicates branches d'argent, pas une ne restait pour murmurer au vent du soir la date mystérieuse et sacrée du 1er juin. — Au château même de Würzau, les souvenirs assaillirent le cœur de Dorothée. C'était là qu'elle donna naissance au prince héréditaire ; — là, au milieu de ces vastes salles délabrées et désertes, qu'enivrée d'orgueil, de bonheur, d'espérance, elle fit (le jour même qui suivait ses couches) admettre auprès d'elle les autorités courlandaises pour leur montrer le noble enfant endormi à ses côtés. A la place de ce passé si charmant, son œil ne rencontrait partout que désolation, solitude. « Pourquoi, » s'écria-t-elle, « pourquoi tant d'épouvante lorsque devant nos yeux se dresse un tableau solennel des vicissitudes humaines ? La vie entière ne se compose-t-elle pas d'une suite infinie de petites ruines, qui, s'entassant les unes sur les autres, finissent par s'abîmer dans la chute finale ? »

Dorothée regagna Löbichau au milieu des horreurs de la guerre avec la France, dont les ravages, loin d'indisposer la

Digitized by Google

duchesse contre Napoléon, ne firent, — telle était sa prévention! — que l'exaspérer contre ses ennemis, qui, disait-elle, en s'opposant aux vastes plans de l'empereur, agissaient contre les intérêts évidents du genre humain. Dans l'été qui suivit le retour d'Anne-Dorothée, le czar la surprit fort agréablement à Löbichau. Il revenait d'Erfurt après la paix de Tilsitt, et, en compagnie des princes de Mecklembourg, passa une journée délicieuse auprès de la charmante duchesse, que ses illustres hôtes ne quittèrent que fort avant dans la nuit. Durant ce court séjour à Löbichau, Alexandre fit part à son aimable amie du désir de M. de Talleyrand, de voir son neveu, Edmond de Périgord, s'unir à la dernière princesse de la maison de Courlande. La duchesse accorda avec joie sa demande au solliciteur impérial, et les préliminaires s'arrangèrent aussitôt. Deux ans plus tard, la jeune Dorothée, à peine âgée de quinze ans, devint l'épouse du comte de Périgord.

Le séjour de Paris, où la duchesse de Courlande accompagna sa fille, et que jusqu'à sa mort elle continua d'habiter pendant la moitié de l'année, exerça peut-être moins d'influence sur ses opinions que sur ses goûts. Déjà passionnée pour la France et pour Bonaparte, Paris ne pouvait la rendre ni plus Française ni plus fanatique de l'idole du moment. Elle se lia bientôt étroitement avec l'impératrice Joséphine, et le premier acte qui vint ébranler son aveugle enthousiasme pour l'empereur fut peut-être le mariage de celui-ci avec l'archiduchesse d'Autriche.

Pendant toute la durée de ses fréquentes visites à Paris, Anne-Dorothée fut l'objet des attentions les plus délicates et les plus empressées de la part de ce qui restait en France de plus distingué et de plus noble. Dans le cercle intime des familles de Talleyrand, de Narbonne, de Choiseul, de Jaucourt, dans une amitié resserrée avec la spirituelle vicomtesse de Laval, elle put jouir à son aise des charmes de cette société élégante, sans égale, qui unissait la dignité de la politesse allemande à cette galanterie fine, à ce laisser-aller comme il faut dont l'aristocratie française seule possédait le secret. Certes, la duchesse de Courlande ne laissa jamais rien à désirer aux critiques les plus sévères; mais ce ton exquis, inimitable, qui la distinguait entre toutes, ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui répandait comme

Digitized by Google

un suave parfum sur ses dernières années et éloignait toute gêne de ceux qui l'approchaient, tout cela n'était-il pas comme un reflet chatoyant du plaisant pays de France.

La bienfaisante nature de Dorothée trouva à Paris un objet digne de ses efforts charitables. Son esprit, délaissant davantage de jour en jour le champ de la politique pour se concentrer sur celui de la religion, s'occupait sans relâche des institutions protestantes. Aidée de quelques amis zélés de la foi évangélique, la duchesse de Courlande parvint à fonder un asile pour les pauvres, et une maison d'éducation protestante. L'extrême facilité avec laquelle elle put faire agréer par les autorités ces établissements d'un culte étranger à celui de la nation, redoubla son ardeur pour le gouvernement de Napoléon, dont la tolérance en matière de religion ne formait pas la moindre vertu aux yeux d'Anne-Dorothée.

L'heure s'approchait pourtant où la duchesse devait briser son idole. Dans les trois années qui s'écoulèrent entre la campagne de Russie et la chute de Napoléon, nous ne retrouvons aucune trace dans les lettres ni dans le journal de Dorothée, de celui auquel son imagination exaltée se plaisait à assigner une si haute mission. Mais dès que la plus lâche des trahisons eut fait expier par la plus immense des infortunes l'aveuglement d'une gloire sans égale, le cœur généreux de Dorothée s'émut, et elle ne put s'empêcher de pleurer sur ce superbe révolté.

Bien que les misères affreuses de la guerre en 1812-13 et 14 (misères qui la touchaient de très-près, puisque, domiciliée une partie de l'année à Paris, elle tirait ses revenus de Saint-Pétersbourg, et que, également attachée à la France et à l'Allemagne, elle se partageait entre les deux pays); bien que la dévastation générale dût l'épouvanter et tourner tous ses vœux vers la paix, il est certain que, par son infécondité, cette paix trompa l'attente de la duchesse. Personne mieux qu'elle n'apprécia dès l'abord les fautes et les faiblesses de la restauration, et personne moins qu'elle ne se gêna pour les dénoncer. Dans une lettre, datée de 1817, sur le concordat de Louis XVIII avec Pie VII, elle laisse tomber quelques mots sur la bigotterie régnante, et entre autres, cette phrase assez énergique : « Toute espèce d'absurdité mystique est mise à profit aujourd'hui; et j'avoue que je ne puis trouver qu'impie cet emploi de la religion

Digitized by Google

comme moyen de parvenir.... Je ne sais quelle fatalité, poursuit-elle à la fin de la même lettre, porte les hommes d'État à détruire la vraie lumière, et à protéger tout ce qui tend à éblouir les yeux et à rendre les hommes bêtes et faux. C'est aujourd'hui une manière de faire sa cour que de se parer d'une espèce de sainteté extérieure. »

L'esprit libéral de la duchesse ressort de tous ses actes et de ses écrits, mais nulle part ne se manifeste plus clairement que dans ce passage d'une lettre adressée à M. de Talleyrand : « Je voudrais qu'il n'existât ni divisions ni sectes; tous devraient s'appeler chrétiens, mais aussi tous devraient l'être. Je lis avec avidité les journaux et les discussions sur la liberté de la presse, écrit-elle de Mitau, (où elle se trouvait vers le commencement de l'an 1818) au célèbre prédicateur Höpp ; les efforts que l'on fait pour la restreindre plus que jamais ont naturellement pour but d'abriter davantage le concordat avec le saint-siége. Tout semble concourir à produire les ténèbres intellectuelles les plus épaisses. Au fait, lorsque la nuit est bien noire, on ne s'aperçoit guère que l'on est aveugle ; et c'est à cela qu'on élève la génération à venir. Hélas! là où ne se trouvent ni liberté de pensées, ni liberté de conscience, tout espoir de salut est vain ! »

C'est à son retour de ce second voyage en Courlande, et vers les dernières années de sa vie, qu'Anne-Dorothée fit de Löbichau une petite cour à part, le rendez-vous des hommes les plus distingués de l'Allemagne. Jean-Paul, dans sa célèbre *Lettre à la lectrice de l'Almanach des Dames, à propos de mes pensées détachées sur le déjeuner et le souper à Lœbichau,* a laissé de la vie que l'on menait chez Dorothée une description fort longue et fort détaillée.

« Ce riant château, construit à l'italienne, dit le philosophe de Baireuth, après avoir raconté que la duchesse et sa sœur vinrent en personne le prendre pour le conduire chez elles ; cette belle résidence, avec ses balcons et ses colonnes, s'ouvre sur un vert et vaste boulingrin, qu'entourent dans toute son étendue les beaux arbres du parc. Au château demeurent la duchesse, et sa sœur, la comtesse Élise de Recke, avec tous leurs hôtes. A Francfort, petite villa d'été, ou bien plutôt de printemps, éloignée d'une demi-lieue, restent les trois filles de la duchesse; la princesse Pauline de Hohenzollern, la duchesse

Digitized by Google

Jeanne d'Acerenza, et la duchesse Wilhelmine de Sagan, avec ses filles adoptives et ses amies. Je vous assure, chère lectrice, que ce n'est qu'à grand'peine que tant de fois je me vois contraint à supprimer le mot *charmant;* dorénavant, je prends soin de vous en prévenir, je ne pourrai plus m'y soumettre.

» Ce que j'aurais de mieux à faire serait de vous dépeindre la la vie de Löbichau. Si je commence par le matin, tout est encore dans un calme complet. Chaque hôte déjeune seul et peut voir de ses fenêtres, par-dessus la terrasse (s'il est logé comme moi), quelques dames par-ci par-là prenant le frais dans le parc, ou bien de temps à autre d'alertes caméristes qui se dirigent vers le pré, sous un fardeau léger de linge blanc comme neige, et dont le fer n'a point raidi les plis capricieux. Certains de ces messieurs qui prennent rang parmi les savants travaillent en toute liberté au milieu de leurs paperasses, mais, à juger d'après moi-même, ne produisent pas grand'chose. On se fait tour à tour de petites visites matinales : — moi, par exemple, chez mon amie, Mme d'Ende, son appartement et celui de son fils touchant au mien. On fait des parties pour aller voir les princesses à Tannefeld ; les jeunes gens y vont à cheval, en voiture : moi, j'y vais à pied. — La duchesse Dorothée dans son appartement s'occupe à écrire ou à lire.

» On déjeune à midi. Ceux auxquels cela ne convient pas et qui préfèrent déjeuner de bon matin et dîner à trois ou quatre heures sont libres de le faire, comme de s'absenter de la société et de manger chez eux, — car on va et vient comme on veut ; et, depuis les opinions jusqu'aux vêtements, tout est affranchi des entraves de l'étiquette. J'ai toujours estimé fort heureuse une princesse qui, au lieu de la lourde couronne d'une reine ; ne porte qu'un léger diadème princier. Elle peut bien plus facilement courber sa tête vers les petites fleurs des champs que sème le plaisir sur sa route, ou dans la méditation relever son front vers les splendides étoiles du firmament. — Il n'est pas nécessaire que, pour jouir à son aise d'une fête, elle attende que la véritable fête soit passée, — comme à Francfort-sur-le-Mein, où on donne la kermesse pendant quatre semaines, et notez que le premier jour de la foire ne commence que lorsqu'a cessé de vibrer le dernier coup de cloche.

» Mais qu'est, après tout, cet affranchissement des lois de

Digitized by Google

l'étiquette, comparé aux avantages inappéciables de la liberté de parole? — Belle lectrice, si vous vouliez venir à Löbichau prendre place à la table ou sur le canapé, vous pourriez à votre aise défendre ou attaquer l'opinion qu'il vous plairait de choisir, — vous déclarer pour ou contre les magnétiseurs, pour ou contre les juifs, — contre les ultras ou pour les libéraux; même dans ce dernier cas, il vous serait permis, — ce que vous faites parfois en votre qualité de femme, — d'élever la voix un peu haut. Cette liberté dans la conversation comme dans le choix des amusements est le *contrat social* de Löbichau. »

Cette liberté d'opinions qui faisait un des charmes de la petite Athènes, est un point sur lequel Jean-Paul aime à revenir; il s'y complaît en véritable écrivain allemand que la censure a plus d'une fois pris au piége. Mais puisque nous l'avons choisi pour guide, suivons-le jusqu'au bout à travers les passe-temps de cette riante journée:

« Le dîner du soir commençait à sept heures, mais la soirée se prolongeait souvent jusqu'à minuit. Le principal charme du dîner consistait en ce qu'on ignorait d'avance ce qu'il aurait de charmant; on recueillait gaiement le fruit mûr qui tombait, mais on ne se munissait point d'une gaule pour tourmenter la branche. Toutes les habitantes du petit château de Tannefeld arrivaient pour le dîner et restaient pendant la soirée. C'était un bien doux spectacle que de contempler la tendresse avec laquelle se retrouvaient chaque jour la mère et les filles, séparées seulement depuis la veille, et de voir une Pauline et une Wilhelmine, dont le chant céleste même ne pouvait suffire aux épanchements de leur cœur, et une Jeanne, à l'esprit élevé et modeste, entourer de leurs caresses, de leurs soins, de leur amour, une mère si digne de semblables enfants.

» Le dîner commençait aux dernières lueurs du soleil. Le clair-obscur du crépuscule dans lequel, avant que ne se répandît la lumière artificielle, s'agitaient et se mouvaient tant de joyeux convives; ce clair-obscur mystérieux, dis-je, produisait un effet magique sur votre correspondant, qui ne manquait jamais de se rappeler comment, au village, dans les jours de son enfance, le souper d'été se servait sans lumières, éclairé seulement par le doux crépuscule. »

Quant à ce qui arrivait après le dîner, c'était, à en croire

Digitized by Google

Jean-Paul, « chose facile à faire, mais difficile à prédire. » De temps à autre, quelque artiste célèbre venait se faire entendre à Löbichau, et parmi tous les pianistes et violonistes qui d'habitude parcourent l'Allemagne, il n'en était pas un qui ne se détournât de sa route pour recueillir l'espèce de consécration que donnaient les applaudissements d'Anne-Dorothée. La princesse Pauline et sa sœur aînée, la duchesse de Sagan, exécutaient des morceaux de Rossini ou le *Stabat* de Pergolèse; parfois on chantait des mélodies nationales allemandes ou suisses, ou même des chœurs complets; souvent on faisait une lecture, ou l'on jouait des proverbes, des charades ou de petites comédies; parfois même l'élégante société de la duchesse se laissait entraîner dans un accès de franche gaieté vers les jeux un peu bruyants de l'enfance; et, à propos d'une partie de colin-maillard, Jean-Paul nous raconte, dans ses *Pensées détachées,* cette petite anecdote : « Puisque de tout temps les vieillards ont fait les lois, et que la jeunesse n'a eu qu'à obéir, moi aussi, ces jours derniers, me trouvant investi de l'ordre du mouchoir, ou, si vous l'aimez mieux, du bandeau de Thémis (au jeu de colin-maillard), j'ai ordonné aux jeunes gens de mon sexe de punir chaque prisonnière qu'ils feraient en l'embrassant. Mais personne n'observa cette admirable loi que le vieillard lui-même qui l'avait faite. » — Peut-on se figurer un plus charmant tableau que celui de cet excellent Jean-Paul jouant au colin-maillard, et imprimant impunément de bons gros baisers paternels sur ces joues veloutées, sur ces fronts majestueux dont la pureté retenait tant de lèvres ardentes!

Mais, comme dans tout château d'Allemagne, la danse demeurait toujours la récréation favorite de la soirée. Pendant que, l'une après l'autre, chaque danseuse transformait le piano viennois en un brillant orchestre, le reste de la société valsait, galopait, pirouettait à qui mieux mieux. Tous s'en mêlaient, même Jean-Paul, qui ne manqua pas d'obtenir des succès fort divertissants.

« Il est bon de vous apprendre, dit-il, que l'auteur de ces pages ne s'aventure jamais dans des danses difficiles, dans des allemandes, des anglaises, des écossaises, des françaises, etc. Les polonaises sont plus à son goût. Ce fut donc le 5 septembre de l'année passée (1819) que je dansai trois polonaises ou an-

Digitized by Google

dantes le même soir; la première avec la comtesse de Recke; la seconde avec la duchesse de Courlande; la troisième avec la duchesse de Sagan. Pareille chose se répéta le 8 avec des danseuses nouvelles. Mais le 12, l'affaire se compliqua : M. le maréchal de Finks, danseur habile, leste, célèbre, avec lequel je n'entrerais pas volontiers en concurrence, transforma méchamment la prose de ma polonaise en une prose singulièrement poétique. Ne fallut-il pas enlever toutes ces dames l'une après l'autre, puis passer par-dessous des bras étendus en arcs-de-triomphe, et, cela fait, reformer soi-même ces arcades humaines au-dessus d'autres têtes! C'est égal! je triomphai de ces difficultés, comme à la cour, à force de courbettes et de liaisons adroites. Je m'en tirai même avec un certain honneur, et j'avoue que ce ne fut pas sans une satisfaction secrète que je crus surpendre en moi le danseur latent, comme le professeur Schubart prétend chez tout le monde devoir découvrir la poésie latente. »

L'amitié délicate d'Anne-Dorothée pour ceux qui l'entouraient trouvait mille moyens ingénieux de se manifester. Tantôt c'étaient de petits cadeaux auxquels elle savait prêter une valeur inestimable par le seul charme d'un regard, d'un mot, d'une allusion, d'un souvenir; d'autres fois, des fêtes délicieuses organisées en vue de l'un ou l'autre de ses hôtes, qui la plupart du temps s'estimaient déjà assez heureux d'être admis à jouir sans réserve de la société de leur noble amie. Mais où la duchesse fit preuve surtout de l'intelligente finesse de son esprit, ce fut dans la soirée qu'elle consacra à Jean Paul, soirée étrange, lumineuse, fantastique, dont l'idée n'a pu sortir que d'un cerveau vraiment poétique, et qui révélait une appréciation profonde et lucide de l'homme auquel elle était dédiée. On eût dit que Dorothée voulait offrir à l'auteur d'*Hesperus* une brillante et fugitive image de ses créations splendides, et que par ces milliers de lueurs éblouissantes, au milieu d'une nuit sereine, elle entendait figurer le mélange de profondeur et d'éclat qui distingue ce merveilleux génie. Comprendre Jean-Paul est déjà une supériorité, et qu'elle l'ait compris, les paroles du poëte même en font foi.

« Une soirée entre toutes demeurera toujours ineffaçable dans ma mémoire, dit le philosophe de Baireuth en parlant de

Digitized by Google

cette fête, et je veux qu'on la mette, non parmi le sable d'or de ma vie, mais bien parmi les perles et les diamants. A neuf heures du soir, après le dîner, la duchesse Dorothée proposa, d'un air indifférent, une promenade à travers le parc jusqu'à une petite île où l'on avait déjeuné le jour même. En entrant dans la haute et longue allée, on s'aperçut que, depuis les rameaux les plus voisins du sol jusqu'aux cimes les plus élevées, la lumière ruisselait partout, et inondait le bois comme des clartés du couchant. Des lampes placées au-dessous des arbres et cachées le plus savamment du monde, formaient des jets de lumière, dont l'éclat jaillissant d'en bas pénétrait à travers le sombre feuillage. Au milieu des verts bosquets se dressaient comme des arbres transparents, dont les frémissantes feuilles paraissaient de petites languettes de feu. A travers cette double haie de colonnes embrasées la procession parvint à la petite île ronde, de laquelle, entouré comme on l'était d'arbres illuminés qui semblaient des géants de flamme, on ne découvrait qu'un lambeau noir du ciel nocturne, parsemé d'étoiles étincelantes. Les chants et la musique animèrent l'île enchantée, et les lumières se transformèrent en sons. De l'autre côté de l'île, sur le rivage, un groupe d'hommes se détacha du taillis obscur; aussitôt après apparut un groupe de femmes, et les deux bandes, se réunissant, prirent plus tard possession de l'île. Lorsque, au retour, la société entière, errant à travers ce vaste feu de joie, se mit à chanter en chœur une chanson allemande, et que, d'après tout ce que j'en pus entendre, je me fis assez l'effet de chanter avec eux ; alors, je jouis enfin de cette nuit du ciel, dont le rêve avait consumé de désirs ma pâle jeunesse ! une nuit dans laquelle, lorsque j'étais jeune, j'aurais donné mon cœur sans expérience ; mon cœur, dis-je ! et quand j'aurais eu autant de cœurs que de doigts, je les aurais donnés tous avec ces chants et ces lumières !

» Rentrée au château, la princesse de Hohenzollern chanta un divin *Stabat Mater,* et après le punch, par un final en musique, s'accomplit dignement ce neuvième jour d'automne...

» Il me paraît pourtant probable que vous et moi, nous préférerions à la fête que je viens de d'écrire celle qui eut lieu trois jours plus tard pour célébrer la moisson. Dans l'après-midi, tout le monde se rendit à l'église pour entendre le sermon. Une

Digitized by Google

heure après le service divin, une nombreuse et belle procession vint complimenter la duchesse avec toutes les marques de l'amour le plus reconnaissant. Aux sons d'une musique champêtre s'avança vers le château, sur le balcon duquel se tenait la princesse avec sa famille et ses hôtes, une bande joyeuse d'hommes et de femmes, de garçons, de jeunes filles et d'enfants, secouant leurs rateaux couronnés de fleurs et fendant l'air de leurs *vivats* prolongés. Le duchesse leur jeta non-seulement des regards, mais des paroles de remercîment et de satisfaction, qui pour ses loyaux sujets équivalaient à autant de largesses. Les jeunes gens la contemplaient avec respect, et, oubliant les dons pour la donatrice, envisageaient comme un bienfait nouveau le droit de la remercier des bienfaits passés. Deux ou trois paysans, hommes d'un âge mur, délégués des autres, montèrent au salon; et après un petit discours très-simple, mais plein de cœur, prononcé d'une manière bien plus libre et plus digne qu'il n'appartient d'ordinaire aux employés et aux fonctionnaires d'un rang supérieur, ils présentèrent à la duchesse une pièce de vers imprimés. En effet, ses sujets seuls peuvent apprécier toute l'étendue de sa bonté, l'intelligence virile qu'elle emploie à fonder des établissements utiles au pays, l'activité et la force qu'elle applique à les maintenir. Ces braves gens, à ce que l'on m'a assuré, refusèrent, par un sentiment exquis de reconnaissance, d'accepter de la princesse un bal gratis, et insistèrent au contraire pour payer de leurs épargnes ce plaisir final de la récolte. »

La vie que l'on menait à Löbichau en 1820 fut moins variée, moins féerique que l'année précédente, sans pour cela être moins riche en jouissances intellectuelles. La résidence hospitalière de Dorothée ne résonnait plus du chant des elfes et des fées, mais il restait toujours des plaisirs profonds et graves. On s'appartenait davantage, on se réunissait en cercles plus intimes, où les esprits s'élançaient d'un vol plus hardi vers les domaines de la spéculation transcendante.

Mais le beau temps de Löbichau touchait à son terme; ce calme ne faisait que précéder un repos plus grand, et ressemblait à ce moment solennel où la nature, à la fin d'un jour brillant, semble se recueillir et s'arrêter comme pour prendre haleine; à ces soirées sereines où dans l'ombre croissante le

Digitized by Google

tintement sonore d'une cloche lointaine vient seul rappeler le mouvement et la vie. A dater de cette époque, les préoccupations de la duchesse prirent une teinte sévère, sinon sombre. Ses propres paroles en font foi : « Tout est maintenant bien tranquille à Löbichau, écrit-elle à une de ses amies, sous la date du 21 septembre 1819 : une soirée calme après un jour un peu bruyant. Cette solitude me fait du bien, et m'était devenue nécessaire. Le tourbillon des plaisirs, quelque innocents, quelque modérés qu'ils soient, nous laisse toujours un besoin très-vif de rentrer en nous-mêmes. J'ai encore beaucoup à faire. J'espère enfin réussir à affranchir mes paysans de la corvée; et cela me tient au cœur. Je ne suis pas encore décidée sur ce que je ferai de ma bibliothèque; je voudrais la rendre d'une utilité générale en la léguant à quelque établissement public, mais d'ordinaire les administrations ne respectent que fort peu les désirs ou les dispositions des morts. Cela me fait penser. Je me promène souvent dans mon beau parc; surtout vers une petite éminence d'où l'on a une vue magnifique du couchant. Je m'occupe d'une idée : c'est de faire élever, sur cette hauteur, un petit monument, je veux dire une chapelle mortuaire. »

La duchesse exécuta rapidement le projet ainsi conçu, et ce fut avec un intérêt réel et dans l'attitude d'une attente résignée qu'elle consacrait, chaque jour, quelques heures à voir s'élever le tombeau qui, à peine achevé, devait la recevoir dans son sein. Cette noble et féconde existence s'éteignit doucement au milieu d'objets chéris, comme elle s'était écoulée. Anne-Dorothée mourut à Löbichau le 20 août 1821, à la suite d'une maladie ni très-longue, ni très-douloureuse; et sa belle âme s'envola de son enveloppe terrestre sans que la souffrance eût eu le temps d'en altérer la grâce.

Sans avoir joui d'une grande influence politique, la duchesse de Courlande a exercé cette action salutaire qui s'attache insensiblement à chaque exemple de hautes vertus offert à l'humanité par les classes souveraines. Née dans un pays où règne le despotisme le plus absolu, et dans un temps où les premiers essais de réforme n'étaient guère de nature à tenter même les cerveaux progressifs, Dorothée accueillit, devina en quelque sorte toutes les idées libérales, et les plus funestes excès même d'une nation en délire ne purent rebuter son esprit généreux. Comme

Digitized by Google

nous l'avons déjà dit, elle cherchait à comprendre la politique par le cœur. « Sa vie publique, dit un de ses historiens, appartient à la Courlande, dont les habitants ne cesseront jamais de bénir le nom de leur bien-aimée et dernière souveraine; quant à sa vie privée, c'est à tous ceux qui l'ont approchée qu'il faut en demander compte; à tous ceux qui souffraient et dont elle soulageait les maux, en s'imposant des privations réelles; mais surtout à la petite population de Löbichau, sur laquelle sa bienfaisante influence s'étendit au delà même des bornes de son existence. » Nous citerons, en terminant, un fait qui prouve à quel point son image resta vivante dans la mémoire des habitants du pays.

Une année après la mort d'Anne-Dorothée, un incendie éclata à Löbichau, qui menaça de réduire en cendres le village entier. Déjà le feu gagnait la ferme attenante au château, et la flamme commençait à monter aux fenêtres de l'appartement même de la duchesse. « Sauvons le château de la duchesse, de notre mère! » Tel fut le cri de ralliement, et les villageois, oubliant tout dans leur pieuse exaltation, se précipitèrent vers le feu, et finirent par s'en rendre maîtres. Mais dans le désordre le crime aussi trouva une place, et le lendemain le fermier du domaine s'aperçut de la soustraction de plusieurs objets de valeur. Deux jours après, devant la congrégation assemblée pour entendre le sermon, le pasteur du village, en parlant du sinistre récent, fit allusion au vol qui l'avait accompagné, et invoqua dans son discours le souvenir de la duchesse, pour rappeler à tous les principes de vertu dont ils lui étaient redevables, et pour répéter ces paroles admirables, qu'elle adressait à ceux qui cherchaient à lui exprimer leur reconnaissance : « Marchez dans les voies de la piété et de la vertu, et alors je serai suffisamment récompensée. » Le lendemain du sermon, les objets volés furent déposés à la porte du pasteur!

ARTHUR DUBLAY.

Digitized by Google

DE L'ESPRIT.

LETTRES PARISIENNES,

PAR Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

Rassurez-vous, je veux parler tout simplement de l'esprit que font chaque matin, — ou tous les trois jours, — ou tous les huit jours (selon la fortune ou la dépense de chacun), les bonnes gens qui vivent de leur esprit. On n'a jamais publié; que je sache, l'histoire complète des bulles de savon, l'histoire universelle des cerfs-volants, la monographie générale de la lanterne magique, et l'on a eu grand tort. Ces beaux livres, écrits avec soin, nous auraient conduits tout droit au *Traité de l'Esprit de chaque matin*, un livre de philosophie qui pourrait remplacer tous les autres, à commencer par le banquet des sept sages, à finir par la dernière préface dont Pascal n'a pas été le héros.

Avouez-le, rien qu'à cette idée-là de voir réunis, dans une suite de chapitres infinis, les quolibets et les bons mots, les vérités et les paradoxes, les naïvetés méchantes et les cruautés inoffensives, les calomnies et les médisances de nos beaux esprits à la journée, vous voilà tombés dans un étonnement stupide. Quelle est, dans ce conte de Perrault, la jeune fille condamnée par les méchantes fées à faire un plat avec des yeux de

Digitized by Google

fourmis et des langues de colibri? Quelle est la noble princesse renfermée dans son cachot par une toile d'araignée? Elle avait beau arracher la toile d'araignée, la pauvre enfant : la toile d'araignée reparaissait toujours!

Telle serait pourtant la position du malheureux qui voudrait écrire l'histoire de cette sorte d'esprit dont se composent les journaux de chaque matin, les *revues* de chaque semaine, les romans de chaque mois, les sciences de chaque trimestre. Recueillir, amasser, classer, conserver quelque peu de ce phosphore brillant qui s'attache aujourd'hui à toutes choses, autant vaudrait dire à l'odeur échappée du flacon : Rentrez dans votre prison de cristal! — Vous avez, madame, un beau mouchoir d'une fine batiste; une merveilleuse dentelle entoure la plus riche broderie. Je ne sais de quelle odeur suave est imprégné ce précieux tissu, moins blanc que votre main. Mais, je vous prie, par quel procédé recueillir le parfum fugitif qui s'exhale de ce mouchoir? — J'espère que cette dernière comparaison est élégante, qu'elle ne déplaira à personne, car enfin j'aurais pu tout aussi bien parler de quelque affreuse cotonnade bleue et rouge sur laquelle une grossière villageoise jette, le dimanche, un filet d'eau de Cologne, achetée à l'empiriste ambulant.

Je crois que c'est depuis Voltaire seulement que cette digne nation française, pour prouver ce qui est démontré depuis longtemps (dans les éloges qu'elle se donne), qu'elle est la nation la plus spirituelle de l'univers, s'est mise à dépenser son esprit au jour le jour, heure par heure, en détail, — à l'once, comme du tabac d'Espagne ou du tabac de régie. Voltaire a commencé cette révolution dans les produits de l'imagination et de la pensée. Il voulait être partout à la fois et en même temps; il voulait faire pleurer et faire rire de la même grimace; il voulait que chaque matin le monde parisien se demandât : Que dit le maître? A cet usage, il divisait son esprit, il le semait çà et là en mille parcelles; il inventait des contes, il écrivait des lettres, il composait l'épigramme et la satire; il poussait quelquefois la précaution jusqu'à être bonhomme, la cruauté jusqu'à être naïf. Quel infatigable! A se couper ainsi en petits morceaux, il a laissé de quoi composer soixante volumes! — Et voilà certes ce qui prouve que cet homme avait bien de l'esprit en effet, c'est qu'on a pu ramasser tous ces

Digitized by Google

fragments, les coudre ensemble, les coller sur la même page, dans le même livre, et que, nonobstant toutes ces préparations, cela est resté du bel et bon esprit. A peine si l'on voit les jointures et les taches du pain à cacheter !

Plus prodigues que lui ont été les hommes de sa suite. Ils se sont dépensés, non pas en écrivant, mais en causant. Vous croyez avoir les œuvres de Diderot recueillies par Naigeon? Vous n'avez rien de Diderot. Ce qu'il évrivait, c'était la lie de son éloquence; ce qu'il disait, c'était la fleur de son génie. Il avait chaque journée une heure ou deux d'inspiration irrésistible, et alors la pythonisse sur son trépied ne pouvait pas lui être comparée. C'était là sa seule dépense. A-t-il fait assez de bruit d'une robe de chambre toute neuve qu'il s'était achetée pour faire honneur à une paire de pantoufles que sa maîtresse lui avait brodée! Eh bien! je suis sûr que, le jour même où il déplorait ces cinquante écus si mal dépensés, il avait jeté à la tête du premier venu, dans quelque recoin du café Procope, pour cent écus de bel et bon esprit, rien qu'à le payer au prix de M. Marmontel ou de M. de La Harpe dans le *Mercure*. —Un autre dépensier de la même espèce, un original qui s'est ruiné en gilets de dessous, un Rotschild (Rotschild de l'esprit) qui a dépensé tous ses millions en gros sous, c'était Piron. — Ces deux-là et deux ou trois autres avec eux, enfants chéris de la chanson, du cabaret, de la bonne chère, ils ont suivi l'exemple que Voltaire, leur maître, leur avait donné, de jeter à pleines mains la grâce, l'ironie, le poëme, le conte, la chanson, sans se douter, les innocents! que Voltaire ne perdait pas l'esprit qu'il avait l'air de jeter à tous les vents et à toutes les coteries. Ainsi faisait le doge de Venise. Lorsqu'il se mariait chaque année à la mer Adriatique, le doge jetait à la mer son riche anneau tout couvert de pierres brillantes; l'anneau tombait dans un filet placé à l'avant du *Bucentaure*, et il était repêché le même soir.

Cependant l'histoire de tous les temps, et surtout l'histoire de l'Espagne, est là pour témoigner qu'il n'y a pas si grand trésor qui ne s'épuise; le Pérou tout entier y a passé, à être prodigué ainsi. A plus forte raison quand il ne s'agit pas du Pérou, quand il ne s'agit que de cette féconde et brillante écume du bon mot, du paradoxe, de la plaisanterie mêlée de joie ou d'a-

Digitized by Google

mertume. Ces sortes de trésors durent encore moins que les diamants ou les perles; d'autant plus que le prodigue jette d'abord son moindre diamant pour finir par les plus beaux, tout au rebours des grands dépensiers d'esprit et de bonne humeur. Ils commencent par jeter leur perle la plus brillante, pour finir par quelque pavé de rebus ramassé sur quelque chemin communal. — Ainsi ont fait, depuis les beaux jours du café Procope, tant de beaux esprits qui n'étaient pas de beaux esprits. Qui de vous, par exemple, voudrait courir après les saillies de Mercier? Qui voudrait se baisser pour ramasser au coin de la borne, où il versait sa hotte chaque soir, le trop plein de ce bouffon qui avait déclaré une guerre à mort au rossignol? Et pourtant c'est celui-là qui a tout à fait habitué la nation française à ce laisser-aller de tous les jours. Ouvrez les livres de statistique (la statistique, cette abominable science qui réduit le genre humain à une machine dont les produits sont tenus en partie double), le compte est fait. La ville de Paris produit à la fin de chaque jour : bons mots, tant ; — vieux chiffons, tant ; — vitres cassées, tant ; — renommées réduites en lambeaux, tant; — gloires nouvelles, dorées au procédé Ruolz, tant ; — talents déchiquetés et déchirés à belles dents, tant. — Mêlez, broyez, écrasez, concassez le tout ensemble, vous aurez une pâte grossière (et cependant le levain n'y manque pas) avec laquelle vous composerez ce mets indigeste qu'on appelle l'histoire. — A moins pourtant que quelque petite main habile à tout pétrir, à force d'ingrédiens légers, œufs battus, fleur d'oranger, sucre râpé, cannelle, poivre, girofle, et même un peu de sel dans l'occasion, ne fasse de cette abominable brioche un joli petit gâteau feuilleté. Mettez tout cela sous la dent, et vous m'en direz de bonnes nouvelles! Connaissez-vous rien de plus croquant et de plus exquis en fait de tarte à la crême et de petit four?

Où j'en veux arriver par tous ces tours et détours? Cela vous inquiète? Pour quelle raison je m'afflige de tout l'esprit dépensé et perdu chaque matin? Vous me le demandez? Eh! ne voyez-vous pas que, moi aussi, je me suis levé de bonne heure. Le soleil était radieux, la verdure était brillante; l'oranger avait encore quelques fleurs à sa couronne... L'idée m'a pris de jeter un peu d'esprit par la fenêtre, sauf à courir après, comme fai-

Digitized by Google

sait le cardinal de Retz quand il jetait son bonnet du cinquième étage dans la cour de sa maison. — Ce qui est plus triste, c'est de descendre en toute hâte, de chercher son bonnet partout, et de voir les passants vous répondre d'un air hébété : — Quel bonnet ? Ils n'ont pas vu de bonnet. Le malheureux bonnet sera resté attaché à quelque gouttière de la maison.

Je dis donc, car enfin il faut conclure, que, puisque vous avez institué un corps de sept à huit cents chiffonniers qui ramassent par jour, dans les immondices de la ville, une somme de 1.500 francs, lesquels n'eussent jamais profité à personne, je ne vois pas pourquoi donc la littérature contemporaine n'aurait pas, elle aussi, messieurs ses chiffonniers qui ramasseraient (mais il faudrait que cette besogne-là se fît chaque soir) les cent mille milliers de petites parcelles inaperçues de son génie, divisé à ce point, que le docteur Haneman n'est qu'un rustre avec sa division à l'infini. Ça donc, prenez votre loupe, prenez votre crochet, prenez votre hotte, et cherchez bien ! N'est-ce donc pas l'usage d'acheter les cendres des orfèvres, et de jeter au creuset ces cendres qui contiennent de l'or ?

Car si, en fin de compte, il faut que tout se perde de l'esprit dépensé chaque matin, si l'on peut dire de ces montagnes d'épigrammes, de poëmes, de contes, de drames, de mélodrames, de vaudevilles, *autant en emporte le vent !* si vous ne voulez même pas qu'une seule ligne soit sauvée de cet abîme, — un seul mot de ce néant, — pas une page, — pas un vers, — rien, il arrivera que chacun se fera à soi-même sa petite hotte pour ramasser son propre esprit. On marchera son petit crochet à la main. Pour ne rien perdre, on écrira le soir, sur un calepin, tous les bons mots qu'on aura dits ou qu'on aura voulu dire dans la journée ; la seule générosité du royaume des lettres (on ne dit plus de la république des lettres) disparaîtra pour ne plus revenir. Ainsi on mangera, de sa propre noix, même l'enveloppe amère ; de son melon, même l'écorce. D'une misère vous tomberez dans une autre misère. Vous marchiez dans le vide, vous serez accablé sous le faix. Ossa sur Pélion, Pélion sur Ossa. Malheur cependant à qui gardait dans sa maison la manne du désert, la manne n'était plus bonne à rien. Pour qu'elle fût de qualité et de bon goût, il fallait la ramasser soi-même chaque matin !

Digitized by Google

Par exemple, vous vous rappelez ce beau jour du mois de septembre 1836, quand fut inventée, par une personne d'un vif coup d'œil, d'un esprit fin, railleur, décousu (la meilleure sorte d'esprit qui se puisse mettre en œuvre), cette grande chose qu'on appelait le *Courrier de Paris?* Certes, de toutes les façons de jeter son esprit dans la rue, celle-là était la plus animée et la plus piquante. Cela valait mieux cent fois que de se traîner, comme nous faisons, nous autres malheureux, à la suite du théâtre et de s'amuser aux dépens de ce vieil art dramatique, qui est perclus de tous ses membres. Le *Courrier de Paris* embrassait Paris et le monde; il avait pour domaine tout ce qu'il y a de plus vaste et de plus imposant, — la mode; — tout ce qu'il y a de plus éphémère et de plus futile, — la politique! — Le salon et la place publique, la coulisse et le boudoir, la boutique et le magasin, la médisance et même un peu de calomnie, mais là, un grain de calomnie, moins que rien, — tels étaient les avantages de cette façon d'être vif, animé, railleur, et de mordre à belles dents. — Seulement, pour que le mordu n'eût pas à s'inquiéter, pendant quarante jours, de la morsure, il fallait avoir les dents nettes et blanches : or, notre *Courrier* les avait les plus blanches du monde; il fallait griffer avec grâce : or sa petite griffe était vive et bien acérée. — Il vous griffait, tout en faisant patte de velours! Vous vous promeniez bien tranquille, bien heureux, bien content, et vous receviez une grande balafre. Qui m'a griffé? est-ce un homme? — Si c'est un homme, il a la main trop dure. — Est-ce une femme? — Si c'est une femme, elle a la griffe trop vive. — Ce n'est pas un homme, ce n'est pas une femme qui vous a griffé; non, c'est le chat! Mais en fin de compte, vous en étiez quitte pour une balafre bientôt guérie, et vous vous consoliez en rencontrant sur votre chemin tant d'autres balafrés comme vous.

Était-ce là du bel et bon esprit? Certes, pas toujours, mais quelquefois. Était-ce de la vraie et sincère gaieté? Du moins cela y ressemblait beaucoup. On disait souvent : — C'est dommage de perdre tant de bons sarcasmes, tant de vives gaietés, et des renseignements si précieux sur l'histoire des salons et du beau monde. On a tant dit cela et on l'a tant répété, que de tous ces coups de griffes on a fait un livre, un assez gros petit volume, sur ma parole! Vous y êtes tous les uns et les autres.

Digitized by Google

On griffe à gauche, on griffe à droite, sauve qui peut ! Seulement vous êtes bien avertis cette fois que ce n'est pas un homme, et c'est une charité qui nous était due, qui vous frappe; c'est une femme belle et coquette qui vous tire les oreilles, sauf à vous à vous retourner assez vite pour l'embrasser sur les deux joues; mais, pour bien faire, il ne faudrait pas être un lourdaud comme moi !

D'où il suit que me voilà tout aussi peu avancé que je l'étais en commençant cette dissertation : — L'esprit est-il fait pour être jeté par les fenêtres? — Et quand par malheur on l'a jeté par la fenêtre, fait-on bien de le ramasser? Questions difficiles ! Autant vaudrait demander s'il serait utile et bon d'enfermer dans une cage de fer ce charmant ver luisant qui, dans une belle nuit d'été, jetait son petit phosphore au pied du vieux chêne, et comme pour défier l'étoile de Vénus !

Cependant, puisque notre *Courrier de Paris* est remis en lumière, qui veut monter en croupe avec lui? Qui veut faire le voyage déjà parcouru? Peut-être bien qu'à la fin de cette course nous trouverons la solution du problème que nous cherchons. D'ailleurs ce voyage aura cela de bon que nous allons, tout d'une haleine, nous rappeler toute l'histoire de quatre ou cinq années, une histoire dont nous ne savons plus même le premier mot; tant cela marche vite, tant cela se réduit à peu de chose, l'histoire; surtout l'histoire étudiée à la façon de nos Tacite de salon, de nos Tite-Live de boudoir !

Donc, le 28 septembre 1836, vous aviez pour occuper votre petit lever, ces six grands événements : une révolution en Portugal, une apparence de république en Espagne, une nomination de ministres à Paris, une baisse à la Bourse, un ballet nouveau à l'Opéra, et deux capotes de satin blanc aux Tuileries. — De ces six grands événements, un seul est important, un seul a résisté à la tempête, c'est la capote de satin. Une capote de satin au mois de septembre, par une très-belle journée digne du mois d'août, voilà bien de quoi crier au scandale ! — Un autre chagrin de l'historien, c'est qu'il a rencontré aux courses du champ de Mars les mêmes femmes et les mêmes chevaux.— Et ceci encore : Jules Janin qui est à la campagne, qui rend la justice assis au pied d'un chêne comme saint Louis ! — Puis l'historien ajoute : — *Que l'on dise que cet homme manque*

Digitized by Google

d'imagination! Quant à M. Alfred de Musset, *il fume et se promène;* M. de Latouche lui-même, bien qu'il n'ait rien à juger, cherche l'ombre des bois. — Ajoutez encore ce grand fait, — les Anglaises portent des chapeaux de tulle fané et languissant. — Voilà des événements, et certes la postérité sera bien heureuse de savoir quels cigares fumait M. de Musset, sous quels arbres se promenait M. de Latouche, quels vaudevilles jugeait M. Janin sous son chêne! Quant à la capote de satin, qu'est-elle devenue? comment était-elle faite? par qui? par Mme Beaudrand? par Mme Guichard? et enfin et surtout de quelle couleur était le satin? Noir, il était plus *contre nature* que s'il eût été blanc. Ce sont là des détails dont la postérité s'informera avec de muettes inquiétudes, soyez-en sûrs.

Du 28 septembre au 19 octobre, la ville a pris une tout autre physionomie. M. Alfred de Musset fume toujours, mais je crois bien que M. Jules Janin, à bout d'imagination, a quitté son chêne et qu'il est revenu de la campagne. Quant à la capote de satin, elle serait maintenant de saison; mais les femmes sont en train de se sacrifier; elles ne portent plus de chapeaux, elles ne portent que des bonnets, et des *bonnets à rubans* encore! Le bonnet à rubans ressemble à un bonnet de nuit, c'est le bonnet de coton de la femme élégante, et il faut voir avec quelle indignation l'historien s'emporte contre ces malheureux bonnets à rubans. Il est impossible d'avoir la tête plus près du bonnet! « Car enfin, qu'est-ce qu'un bonnet sans fleurs? *Une perruque de dentelles!* » Mais, juste ciel! à ce compte, voilà bien des jeunes femmes, et des plus belles, qui portent perruque sans le savoir!

Vous saurez aussi (9 novembre) comment s'habillaient en ce temps-là les femmes *auteures*. Petits chapeaux à petites plumes, petites pélerines *soi-disant* garnies de dentelles, mantelets de fantaisie qui suffisent à la science. La pauvre femme *auteure*, la voilà bien mal habillée, sans compter la femme *auteure* qui ne s'habille pas du tout! Hélas! que nous en avons connu qui ne pouvaient pas mettre à leurs mantelets même de soi-disant dentelles, d'abord parce qu'elles n'avaient pas de dentelles, et ensuite parce qu'elles n'avaient pas de mantelets; témoin cette pauvre jeune fille, Élisa Mercœur, dont la mère a publié cette semaine les œuvres complètes en trois tomes in-8°,

Digitized by Google

mais des tomes de cinq cents pages. A les voir, on les prendrait pour les œuvres de Bichat ou de quelque autre grand médecin passé de mode. Sa mère elle-même a écrit la vie de la pauvre Élisa, et, par une allusion que la bonne femme n'a pas cherchée, elle a dédié toute cette prose et toute cette poésie au plus grand dieu de ce monde, à l'écho. L'écho, c'est assez pour la gloire. Qu'il répète deux ou trois fois le nom qu'on lui jette, et ce nom-là est heureux. Le latin appelle l'écho *une image qui jase.* — Le latin a parfaitement défini la renommée comme on la fait de nos jours. A son lit de mort, cette pauvre jeune fille s'occupait encore du vain bruit qu'elle avait pu faire. Elle exigeait de sa mère, — pour dernière faveur, — le serment de publier ses œuvres complètes. La mère s'est acquittée de cette tâche avec une conscience qui fait peur. Elle s'est rappelé les plus innocents vers de sa fille, quand sa fille avait six ans. Surtout elle nous a raconté dans ses moindres détails l'enfance de la petite Élisa. Élisa est venue au monde un jour de printemps, « je ne dirai rien des deux premières années qu'elle a vécu, » dit Mme Mercœur, et en effet, de ces deux premières années elle ne parle guère, mais des autres elle n'oublie rien. A trois ans déjà la petite Élisa, voyant que le vent avait déraciné de vieux arbres dans le jardin, s'inquiétait fort, avec des larmes, de l'hiver qui allait venir. Elle demandait qui donc mettrait du bois dans l'âtre, et sur la table le pain de chaque jour? C'étaient là ses pressentiments poétiques. Plus tard, elle apprit le grec, le latin, l'allemand, l'anglais; si elle eût vécu, elle eût appris le sanscrit! A six ans, elle priait le bon Dieu *de lui inspirer une bonne tragédie,* elle rêvait les honneurs douteux du Théâtre-Français, et même elle écrivait à MM. de la Comédie une lettre pour obtenir une lecture : « Messieurs, — j'ai une maman qui n'est pas très-riche et que j'aime de toute mon âme. Comme je ne peux pas lui donner de l'argent comme je lui donne mon cœur, j'ai fait une tragédie pour lui en procurer, et c'est pour y parvenir que je viens vous supplier de m'accorder une lecture. Si vous ne le trouvez pas mauvais, messieurs les comédiens, je lirai moi-même ma tragédie, quoique je sois bien jeune encore, puisque je n'ai que six ans et demi! » Avouez qu'un grand *auteur* n'eût pas mieux dit, seulement c'était commencer de bien bonne heure. Il est vrai que la tragédie n'était pas faite,

Digitized by Google

second trait de ressemblance avec les illustres poëtes dramatiques de ce temps-ci. — Hélas! avant toute tragédie, il faut vivre. La misère était déjà à la porte de cette maison, même avant qu'Élisa eût fait son premier vers. A douze ans, Mlle Mercœur, devenue sage, avait cherché des écolières; elle donnait des leçons de grammaire, elle gagnait sa vie; elle avait laissé là tout projet de tragédie; à ce moment encore, la pauvre enfant pouvait mener une vie heureuse, honorée, sévère, la vie des rudes travaux, des cœurs contents, des noms inconnus; malheureusement on n'évite pas sa destinée. Un soir que la petite Élisa était au spectacle (au théâtre de Nantes), elle entendit la célèbre prima dona, Mlle Gabrielle Bousigue; en ce temps-là, Mlle Bousigue jouait le rôle de *Madame de Sévigné* dans la pièce de M. Bouilly. Il paraît qu'elle fut touchante et sublime dans ce rôle, au point que Mlle Mercœur, à peine rentrée chez elle, fut saisie de l'envie d'écrire des vers à la louange de cette demoiselle. A peine eut-elle dénoué ses longs cheveux noirs, qu'elle se mit à s'agiter dans sa chambre; elle avait la fièvre, son pouls battait outre mesure. « Tiens, ma mère mignonne, s'écria-t-elle, le sort en est jeté, je vais rimer ! » Puis, au clair de la lune, assise sur un petit tabouret, tout en mangeant son pain et son raisin, elle écrivit quatre-vingt-huit vers en l'honneur de Mlle Gabrielle :

Que j'aime cette voix timide,
Cet embarras, ces yeux pleins de douceur,
Cette bouche semblable au bouton d'une fleur,
Qui naïvement se décide
A confier le secret de son cœur !

Tout le reste est écrit du même style. Cependant, il ne suffit pas d'écrire des vers, et ceci est un des malheurs de la poésie, vous n'avez pas plutôt rimé une vingtaine de strophes, qu'à tout prix vous les voulez voir imprimées. C'est la loi, c'est le destin! Justement, quand elle allait donner ses leçons par la ville, Mlle Mercœur passait devant la maison du journal de Nantes. — Le journal! La pauvre enfant en dévorait le seuil du regard, comme nous faisions à vingt ans, en passant devant quelque

Digitized by Google

maison mal habitée de la rue du Helder. Le journal! Là était la gloire, la renommée, la fortune, l'enivrement poétique! Aussi la pauvre enfant n'y tint plus, et fit-elle imprimer dans le journal ses vers adressés à Mlle Gabrielle Bousigue. A ces vers, — autre inconvénient de la poésie, — une muse inconnue, *un abonné de vingt ans,* qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater, répondit avec une impétuosité digne de cet âge heureux :

Nantes aussi voit naître sa Delphine ;
Muse — Élisa, j'ai lu tes charmants vers ;
Mon cœur ému répète encor les airs
Qu'a modulés ta voix divine.

En un mot, et surtout en cinquante vers, la muse de vingt ans déclarait à la muse de seize ans, qu'elle avait tort *de se couvrir de vêtements funèbres,* de prendre un air de deuil, de s'entourer d'éternelles ténèbres, de verser tant de pleurs, — etc., — ce qui était parfaitement raisonner. Puis enfin, s'enhardissant à force d'audace poétique, l'abonné de vingt ans finissait par une belle et bonne déclaration :

Belle de tes seize ans, quand aurai-je une amie
Pour guetter comme toi mon songe et mon réveil,
Comme toi pour pleurer sur mon dernier sommeil.

Son dernier sommeil! le pauvre petit! Le voilà qui sans le vouloir s'abandonne à la même mélancolie que l'abonné de vingt ans reprochait tout à l'heure à la muse de seize ans. Comment finirent ces enfantillages? Il est à croire que son papa défendit au jeune *abonné* de renouveler son abonnement au journal de Nantes; à cette heure, ce monsieur est avoué dans quelque cour royale, père de famille, conseiller municipal, et celui-là serait le bien mal venu qui lui proposerait sérieusement *de pleurer sur son dernier sommeil!*

Mais si la pièce de vers mène droit au journal, en revanche le journal mène droit aux prix d'académie. Mlle Mercœur n'eut

Digitized by Google

pas le prix, mais elle eut deux mentions honorables, les deux prix ayant été remportés, le premier par M. Émile Souvestre, auteur du *Phare de la Tour du Fou;* le second prix par M. Boulay-Paty, auteur du *Combat des Francs.* En ce temps-là notre Académie française n'avait pas encore imaginé de donner un grand prix, tous les ans, à la même femme *auteure,* et voilà pourquoi sans doute Mlle Mercœur n'obtint, dans son académie de province, qu'un premier accessit.

Mais d'autre part, l'accessit, le journal, la gloire, mettent la critique en éveil. Quelle est la renommée qui n'ait pas rencontré d'obstacles? Aussi bien voici déjà qu'un M. E. S., de Rennes, écrit dans son journal,—en parlant des vers de Mlle Mercœur : — « Que signifie ce galimatias? Ce fatras de vieilles pensées rafraîchies! etc., etc. » Ce qui n'empêcha pas (tant M. E. S. était injuste!) *M. le sécrétaire-général de la société académique du département de la Loire-Inférieure* d'envoyer à Mlle Mercœur un beau diplôme de *membre correspondant!* Voilà où cela vous mène, d'être un poëte de trop bonne heure. Puis, une fois que vous êtes reçu membre de deux ou trois académies, qu'arrive-t-il? Il vous faut nécessairement publier votre recueil, vos *mélodies*, vos *lamentations*, vos *préludes*, vos *printemps!* Et vous voilà bel et bien, et dans toute l'acception du mot, une femme auteur, toujours moins la mantille et la soi-disant dentelle. O mademoiselle Bousigue, qu'avez-vous fait quand votre voix mélodieuse jetait cette malheureuse enfant dans cette vie de chagrins, de déceptions et de douleurs! Au reste, nous avons retrouvé Mlle Gabrielle Bousigue; elle s'appelle aujourd'hui Mme Thénard, elle est une des premières cantatrices du célèbre théâtre du Vaudeville sur la place de la Bourse à Paris.

Tous les dangers ne sont pas là. Le recueil amène avec lui un autre péril, les lettres de félicitation, les compliments, les louanges. A peine un livre,—de poésie principalement,—est-il imprimé, que soudain l'auteur l'adresse en toute humilité à M. de Châteaubriand, à M. Victor Hugo, à M. de Lamartine, à deux ou trois hommes éminents dans la poésie, dans la critique ou dans la littérature de ce siècle. Sûr ces cinq ou six envois, il est tout à fait impossible que le malheureux débutant ne reçoive pas une lettre très-loyale et très-sincère, dans laquelle le grand poëte consulté déclare à son jeune frère en poé-

Digitized by Google

sie qu'après avoir bien lu son admirable recueil, *il n'a jamais rencontré dans une si jeune personne* (ou dans un si jeune homme) *un plus vif, un plus sincère, un plus complet sentiment de la poésie;* la lettre part, elle arrive, on la lit en famille, et, à dater de ce jour, encouragé plus qu'il ne faudrait par cette attestation authentique, le triste auteur se reconnaît à lui-même un grand génie. En effet, c'est M. de Châteaubriand lui-même qui l'a dit, c'est M. de Lamartine qui l'a écrit de sa plus belle écriture. Or, ne sont-ils pas les juges suprêmes? Est-il possible de se connaître en poésie mieux qu'ils ne s'y connaissent? Quant à tromper une pauvre enfant crédule et confiante qui s'adresse à leur conscience et à leur probité littéraire, ces hommes illustres voudraient-ils y consentir? Non, non, M. de Châteaubriand me l'a dit de sa bouche, M. de Lamartine me l'a écrit de sa main, rien n'est plus vrai, j'ai du génie! Je ne me suis pas trompé de route; persévérons! On persévère, on rime de plus belle. Bientôt on se trouve à l'étroit dans sa petite ville. On étouffe. *On manque d'air et d'espace,* pour me servir de la phrase consacrée. Notez bien qu'il y a toujours dans la ville en question quelque vieil avocat sans cause, grand faiseur de vers et de bouts rimés, qui est jaloux de votre renommée naissante, qui vous regarde comme un rival dangereux, et, l'habile homme, pour se débarrasser de votre gloire qui le gêne, il vous adresse des vers perfides où il est dit : — Va, jeune aiglon! sur la montagne, à côté du soleil! — Abandonne ta prosaïque campagne! etc. — Soudain l'aiglon, sans argent et sans passeport, se blottit dans la rotonde de la diligence à côté de la mère qui l'a couvé. A peine arrivée à Paris, la pauvre muse se trouble, et s'agite, et s'inquiète, et s'étonne. Eh quoi! pas un ami pour la recevoir! pas une main ne lui est tendue, pas une maison hospitalière ne lui est ouverte! Déjà l'isolement, le froid, la gêne,—déjà l'ombre! Quelles déceptions cruelles! On est venu pour tout conquérir, on a peine à trouver une chambre dans une méchante auberge; et pourtant ce n'est pas là toute la misère. Abandonnée tout à fait à soi-même, on ne prendrait conseil que de la nécessité du moment, et la nécessité vous sauverait. Le grand malheur, c'est d'être protégée pendant une heure par quelque député en vacances, par quelque ministre oisif. La jeune Élisa Mercœur, elle aussi, eut à subir la protec-

Digitized by Google

tion banale du député de sa ville natale; le député présenta la jeune fille au ministre de l'intérieur, le ministre daigna accorder à la jeune étrangère de quoi ne pas mourir de faim tout à fait. Ce que voyant, la belle société parisienne, qui n'est jamais plus heureuse que lorsqu'on lui fournit, pour rien, une passion nouvelle, se mit à adopter avec fureur cette petite fille qui, d'un air si joyeux, improvisait ses plus touchantes élégies. Pas de bonne fête sans Mlle Mercœur, pas un beau salon où elle ne fût invitée, pas une causerie, voire la plus animée et la plus piquante, qui ne fût suspendue aussitôt que la petite Élisa disait des vers. Elle cependant, l'imprudente! elle s'abandonnait corps et âme à cet enivrement; elle croyait que cette fête serait éternelle. Pour être la bienvenue dans ces riches maisons, elle dépensait tout son pauvre argent à s'acheter des robes de gaze, des rubans, des fleurs! Elle arrivait à jeun; le prix de son dîner avait passé dans les mains du coiffeur.—Et dans ce monde qui n'eût jamais songé à lui dire : Avez-vous froid, avez-vous faim? il lui fallait sourire, être belle, être heureuse; chanter de sa plus douce voix ses plus tendres stances.— Elle avait faim, elle avait froid. — Qui s'en inquiète? sait-on seulement, dans ces riches hôtels des deux faubourgs, ce que c'est que le froid, ce que c'est que la faim? Les cruels! Puis, quand ils eurent bien joué avec cette muse déjà frappée au cœur, quand la jeune fille se fut consumée dans ces efforts poétiques de chaque soir, soudain toutes ces portes ouvertes se fermèrent; plus de salons, plus de fêtes, plus d'empressement, plus d'amitiés, plus rien; la pauvre Élisa restait plus seule, plus abandonnée, hélas! et plus pauvre que jamais.

Le plus loyal, sans contredit, de tous les protecteurs d'Élisa Mercœur, vous le croirez sans peine! ce fut sa majesté le roi Charles X. Bon prince! il était si heureux quand il pouvait ajouter un nom nouveau sur la liste de ses pensionnaires! Quelqu'un lui parla de cette enfant qui avait en elle-même le démon poétique; le roi Charles X voulut voir la petite Élisa. Elles furent reçues, elle et sa mère, dans le cabinet même du roi de France. L'enfant était tremblante et toute pâle d'émotion. — Pourquoi trembler? disait le roi; je ne suis pas un ennemi! — En même temps il lui accordait une pension de douze cents francs sur sa cassette. Douze cents francs, la vie était sauve! douze cents

Digitized by Google

francs du roi Charles X, de cette honnête fortune si royalement dépensée, c'était de la gloire! Le nom de cette enfant se trouvait inscrit désormais à côté des plus honnêtes et des plus saintes pauvretés de la France. Mais voyez le malheur! huit jours après, le roi Charles X n'était plus le roi de la France..... La pauvre Élisa retombait dans sa misère de tous les jours!

Alors elle entra tout à fait dans les déceptions, dans l'abandon, dans les durs travaux de la vie littéraire. Maintenant plus de duchesse de Berry pour vous sourire au passage, plus de roi de France pour vous inscrire sur les libéralités de sa cassette, plus de comte de Martignac pour corriger lui-même le manuscrit de vos tragédies; il faudra bien du temps, juste ciel! avant que le roi et les ministres de la révolution de juillet puissent s'occuper de l'œuvre des poëtes. La société française est en péril, sauvons-la d'abord, les poëtes chanteront ensuite; à moi les hommes d'État, les soldats et les travailleurs, les poëtes viendront plus tard. Nous n'avons pas le loisir de nous perdre dans ces détails, dans ces frivolités cadencées! A ce compte, la vie littéraire fut bien rude dans les premières années de la révolution de juillet, surtout pour cette enfant qui ne savait plus où rencontrer son bon génie. En désespoir de cause, elle s'adressa aux libraires. Le libraire, cet être féroce, quand il ne s'adresse pas à vous le premier, était rare et rebelle; la librairie était éperdue tout autant que la poésie et les belles-lettres. On ne savait à quoi se tenir. — Que faire? que devenir? Comment vivre, nous ne disons pas demain, mais comment vivre aujourd'hui?

Époque malheureuse! On ne croyait plus à rien ni à personne. — L'art nouveau s'était arrêté éperdu, ébahi, fort étonné de se voir dépassé par une révolution qu'il n'avait pas faite, par une révolution politique! Aussi bien, Mlle Mercœur s'en allait-elle frappant à toutes les portes. — Elle demandait du travail; — on lui disait: — Il n'y a pas de travail. — Les plus bienveillants lui permettent d'écrire à ses risques et périls, celui-ci — un *Conte brun*, — celui-là — un *Conte rose*, — cet autre — un conte pour *le Salmigondis*. — Elle rentrait dans sa maison pleine d'espoir, et aussitôt elle se mettait à l'œuvre; elle consultait l'histoire, — elle passait ses journées dans les froides galeries de la Bibliothèque royale..... Pauvre

Digitized by Google

enfant! — Mais quand son *Conte brun* était fait, la mode des *Contes bruns* était passée; quand elle avait achevé son *Conte rose*, le public ne voulait plus de *Contes roses*. Quant au *Salmigondis*, le libraire du *Salmigondis* était mort avec son livre. Ceci ressemble à un conte fait à plaisir; ceci pourtant n'est que de l'histoire : l'histoire des plus beaux rêves, des extases divines, des espérances infinies, — tout un monde de diamants et d'or qui se brise comme le verre, contre un obstacle ridicule. — Cet obstacle-là, n'en riez pas, c'est la réalité.

Alors il fallut revenir tout simplement au métier, le métier sérieux, calme, austère, fidèle, utile. Le métier n'a pas l'éclat de la poésie; il ne procède ni par le rêve, ni par la fiction, ni par les flatteries infinies, mais au moins il a toujours un morceau de pain dans les mains; et quand vous avez gagné votre pain, il vous donne ce que vous avez gagné. — Le métier fit donc pour Mlle Mercœur ce que n'avait pas fait la poésie; il lui donna l'abri et le pain de chaque jour. Mais ce pain est dur, ce toit est triste; la réalité est insupportable, après tant de fables brillantes; vous avez bu le bord emmiellé de la coupe, le fond n'en paraît que plus amer. — Peu s'en fallait que cette pauvre désolée n'appelât à son aide le suicide. — La mort vint naturellement, Dieu merci!

Que si vous me demandez pourquoi donc ces lamentables souvenirs à propos du livre joyeux dont je vous parlais tout à l'heure? moi-même je ne saurais vous le dire. Affaire de contraste! Pourquoi de ces deux poëtes la destinée a-t-elle été si différente? L'une et l'autre, elles étaient belles également. Celle-ci avait d'épais cheveux noirs, celle-là d'admirables cheveux blonds. L'une pétillante d'esprit, de vivacité, d'éloquence; l'autre bien inspirée, tenant la plume d'une main facile toujours, ferme quelquefois. — L'une et l'autre, elles savaient faire les vers à merveille, elles n'ignoraient aucun des secrets de la belle et de la bonne prose. Pourtant voici celle-là qui, après les premiers succès et les encouragements d'un roi de France, meurt à vingt-cinq ans, pauvre, délaissée, accablée sous tous les ennuis de la vie réelle, pendant que l'autre, brillante, écoutée, — reine, — dicte les lois de son esprit et de son caprice à quiconque la veut lire. Elle règne, elle vit, elle est maîtresse souveraine, elle se joue avec les difficultés les plus grandes; elle

Digitized by Google

fait des comédies qu'on ne joue pas et qui sont plus célèbres même que les comédies jouées vingt fois : l'envie lui prend d'écrire une tragédie, et, pour jouer sa tragédie, elle obtient tout de suite l'appui tout puissant de Mlle Rachel, — ce rêve de tous les poëtes. — Enfin, pour comble de fortune, de ses feuilles éparses çà et là, de son esprit le plus abandonné, des hasards les plus périlleux de son style, voilà qu'on fait un livre, et ce livre est mêlé aux chefs-d'œuvre des beaux esprits de tous les temps, — livre heureux qui voit le jour entre les tragédies d'Eschyle et les romans de Nodier, entre les histoires d'Hérodote et les vers de M. de Musset, — à côté des *Consolations* de Sainte-Beuve, non loin des *Fiancés* de Manzoni. Au contraire, la pauvre fille qui est morte dans tout l'éclat de sa beauté, dans toute la force de son talent, n'a pas d'autre éditeur que sa mère qui la pleure, pas d'autres acheteurs que quelques amis venus en aide à cette humble gloire. On n'a pas tort de parler du destin des livres !

Revenons cependant à cette heureuse histoire des petits faits et des grandes révolutions de cette capitale du monde, Paris. Si Paris pouvait savoir dans quel frêle petit coin de miroir sa grande figure peut tenir ; si Paris pouvait savoir à quels résumés, lui si bruyant et si fier, peuvent être réduits tous ses bruits et tout son orgueil ! Paris n'a qu'à se mettre à lire ce petit livre qui, pour toute histoire, renferme l'histoire de ses vieux chapeaux fanés, de ses vieilles gazes décolorées par la sueur et le soleil, de ses rubans, de ses dentelles, quelquefois même, mais c'est rare, l'histoire de ses poëmes, de ses journaux, de ses romans nouveaux. Cette fameuse capote en satin qui a été la joie et l'étonnement de la révolution la plus éclatante du mois de septembre 1836, elle a été remplacée par cette autre révolution que voici : — Des manches tombantes, arrêtées, en haut, par des bracelets, *qu'on a grand tort d'appeler poignets ;* quant aux manches bouffantes *en haut* et justes, qui le croirait? elles sont abandonnées ; on les laisse aux geôlieres de mélodrames et au tuteur des *Folies Amoureuses !* Viennent ensuite les mouchoirs chargés de riches broderies en relief semées d'oiseaux, de paons, de perroquets brodés, d'un travail merveilleux. Malheureusement le perroquet n'est pas un oiseau agréable à qui veut essuyer ses larmes. — Des larmes versées sur la tête

Digitized by Google

d'un perroquet, fi donc! Ceci nous rappelle un couplet de M. Scribe à propos de la lithographie :

Grâce à cette nouveauté,
Une sensible beauté,
Lorsque la douleur l'attaque,
S'essuie les yeux fort bien
Avec le bras d'un Cosaque
Ou la jambe d'un Prussien.

Ne nous parlez donc pas de perroquets sur des mouchoirs de batiste. Le mouchoir *à petits entre-deux*, garnis de valenciennes, à la bonne heure; voilà qui est commode; c'est un mouchoir pour tout faire, un mouchoir à deux fins, bon pour la joie et bon pour la douleur. Vous riez, le *petit entre-deux* cache à peine votre sourire; vous pleurez, la valencienne laisse passer vos larmes qui traversent ses festons à jour; la larme devient perle... Pour le reste de ce mois-là, vous n'avez pas d'autre événement que la conjuration du prince Louis Bonaparte et l'échauffourée de Strasbourg. C'en était fait du mois de novembre, sans les mouchoirs à perroquets et les mouchoirs à entre-deux.

Singulier corps que cet historien! Il vous parle d'un si grand sérieux des choses les plus futiles! Et pourtant, quand arrive l'accident sérieux, il trouve d'honorables paroles qui ne dépareraient pas plus d'un gros livre. La mort de sa majesté le roi Charles X (23 novembre) est racontée avec une émotion bien sentie. Ce vieux roi de la vieille France royale et poétique, mort en roi et en chrétein dans son dernier exil, a dicté à l'auteur de belles pages. — Ici se retrouve toute l'inspiration du poëte, et, ce qui vaut mieux, tout le tact de la femme. — Mais psit... — Voilà que cette solennité, s'en va bien loin pour faire place à l'éloge pompeux de M. Paul de Kock, *dont la réputation grandit chaque jour*. A la bonne heure! M. Paul de Kock, en effet, n'est pas de ces hommes qui se mouchent du pied; il a le secret d'un certain naturel, d'une certaine trivialité bourgeoise qui ont bien leur mérite. Il aime les grisettes, et certes il est dans son droit; il les fait parler en grisettes, tant mieux pour elles... et tant mieux pour lui; mais est-ce bien là une raison

Digitized by Google

pour tomber sur ce malheureux M. Janin, qui a pris en cause, contre M. de Balzac lui-même, la défense de la jeunesse? Imprudent critique, il a osé dire que dans le roman et dans le drame, et surtout dans l'amour et dans la vie, mieux valait avoir vingt ans que d'avoir trente ans. Est-ce donc là un si grand crime? — C'est le crime des jeunes filles, répond l'historien; « les jeunes filles de ce temps-ci se conduisent comme des femmes faites, raison de plus pour que les femmes faites se conduisent comme les jeunes filles! » Pour peu que la chose nous fût agréable, ce serait là le sujet d'une dissertation très-approfondie, et même nous chercherions à quelle allusion s'abandonne notre poëte à propos des femmes de trentre ans; mais le moyen de le suivre? Il était tout à l'heure entre M. de Balzac et M. Paul de Kock, entre la femme faite de celui-ci et la fille égrillarde, jeune et évaporée, de celui-là; maintenant le voilà au beau milieu de la *caserne Poissonnière* à voir partir le ballon de M. Green. — Le soldat de la caserne, voyant à la fenêtre de sa chambre une belle personne élégante, parée, jolie, s'est écrié dans son enthousiasme : *Tiens, tiens, une duchesse chez moi!* Et le brave homme est monté chez lui à se rompre le cou. — Mais la dame était partie dans le ballon de M. Green, qui l'avait prise en passant. — Histoire de bien des amours. Vous voyez à votre fenêtre un œil noir, un doux sourire, une main blanche et potelée, une petite tête de M. de Paul de Kock, une cousine germaine de M. de Balzac; aussitôt vous montez l'escalier quatre à quatre... L'apparition s'est envolée, et vous ne saisissez qu'une douce odeur de violette, ou une forte odeur de patchouli. — La violette, voilà pour M. Paul de Kock; le patchouli, voilà pour M. de Balzac.

Arrivent bientôt les bals masqués, les fêtes, les concerts, les pianos qui chantent, les voix qui roucoulent, la *grippe*, tous les plaisirs de l'hiver. Notre chevalier a tout vu, il est partout, ici et là-bas; il sait comment on danse chez le banquier de la Chaussée-d'Antin, chez le gentilhomme boudeur du faubourg Saint-Germain, chez le grand seigneur retiré du faubourg Saint-Honoré; — il sait même, — il a risqué un œil, — ce qui se passe chez Musard. Quoi! Musard? Oui, Musard! A telle enseigne que cette semaine (26 janvier 1837), on l'a fait mourir. Mort le triomphateur de l'Opéra! mort cet illustre génie dont

Digitized by Google

le nom seul faisait bondir la ville entière! — volcan éteint de l'harmonie dansante ! — fleuve tari des valses allemandes et hongroises ! — Heureusement nous en sommes quittes pour la peur : Musard n'est pas mort, il vit, il vivra, il faut qu'il vive. — Sans lui, pas de bal possible à l'Opéra ! — Avant Musard, ce qui faisait l'intérêt des bals de l'Opéra, c'était le mystère; vous arriviez, on vous disait : *Je te connais !* et vous étiez bien intrigué; mais aujourd'hui tout le monde est célèbre. — — On ajoutait : Tu fais la cour à Mme *** ! et vous rougissiez jusqu'au blanc des yeux de voir votre intrigue découverte, vous étiez au supplice de savoir la bonne renommée de la pauvre femme compromise par cet indiscret domino. Mais aujourd'hui, on n'a pas plutôt une petite intrigue, qu'on l'affiche au coin des rues. N'en parlez pas, la dame parlera pour vous. Soyez discrets l'un et l'autre, et cachez-vous dans votre bonheur, soudain toutes sortes de *petits courriers de Paris*, sans attendre la licence, ou tout au moins la liberté du bal masqué, mettront à l'index vos heureuses amours. — Le beau plaisir d'aller dire aux gens tout bas, à l'oreille, ce que tout le monde a lu, le matin même, imprimé dans son journal ! Tout ceci est net, vif et bien dit, et très-vrai. — Du bal Musard, notre chevalier passe à la chambre des députés, et, à la vue *des hommes nouveaux de la France,* il ne peut contenir son ironie et son mépris. Hommes nouveaux dont l'éducation parlementaire est à faire, non pas qu'ils ne se tiennent d'une façon assez convenable *dans les salons*, mais, une fois à la chambre, tous ces messieurs deviennent *turbulents, inconvenants, orgueilleux;* « ils perdent le sentiment de leur dignité, le souvenir de leur éducation, sitôt qu'ils font partie d'une assemblée régnante comme représentants du pays! » En ceci il me semble que notre chroniqueur manque quelque peu d'indulgence, il ferait mieux d'envoyer à messieurs les chauves du palais Bourbon un bon pot de pommade du lion, enveloppé dans un petit exemplaire de *la Civilité puérile et honnête*. Arrive alors une assez piquante dissertation sur les amitiés de George Sand; s'il faut s'en rapporter à notre La Bruyère rose, le dandy, le poëte, l'avocat, le prêtre, ont déteint, chacun à son tour, sur les œuvres de cet illustre génie. Notre *Parisien* explique à sa façon *Indiana, Valentine,* Sténio, Fiamma ; reste à savoir ce

Digitized by Google

que George Sand aura pensé de l'explication. Cependant (15 mars 1837), en dépit de tout l'esprit que nous lui prodiguons, *le monde parisien s'ennuie toujours.* Le monde parisien se compose de deux mondes bien divers : « Le monde des anciennes vertus, des anciennes croyances, qui révère l'église, la famille, la royauté; » et puis le monde flottant, indécis entre toutes les passions, tous les principes. Dam ! il faudrait citer toute la page, la page est jolie, mignonne, pointilleuse, Marivaux n'en a guère écrit de plus chatoyantes; toujours est-il que ces deux mondes, pour s'amuser quelque peu, abandonnent les ballets de l'Opéra pour les sermons de Notre-Dame. — Après le sermon, ce qui a le plus réussi, c'est la chasse de Chantilly. Un cerf a été relancé, il s'est défendu contre M. le duc d'Orléans, tout aussi bien qu'il se fût défendu contre M. le prince de Bourbon lui-même. Il s'est fait tuer par M. le duc d'Orléans, ce qui a prouvé (ce jour-là M. le duc d'Orléans aura oublié de saluer quelqu'un) que M. le duc d'Orléans *n'a la vue basse que dans un salon.* — Cependant, mes belles dames, dites adieu à messieurs vos chapeaux de velours; l'heure approche où le velours ne sera plus de saison, où, tout au plus, le satin (capotes de satin du mois de septembre, où êtes-vous ?) sera toléré. Aussi ne voyons-nous plus que chapeaux de velours, — dans les rues, — dans les voitures, — dans les magasins, — sur les boulevards. — Les femmes sages se hâtent de mettre à profit non-seulement le velours, mais les plumes de leur chapeau; c'est un sauve qui peut général.

Vous écoutez bouche béante et vous me regardez d'un air d'étonnement ? c'est qu'aussi je vous raconte d'une façon très-lourde et très-maussade toutes ces petites choses qui ont été très-lestement et très-vivement racontées. Ceux-là seulement qui aiment la causerie du salon, la causerie du boudoir, le papotage malicieux de jeunes femmes oisives qui causent entre elles, pendant que quelque bonne vieille les écoute, leur soufflant de temps à autre une rude petite malice bien appliquée et quelque trait d'esprit des temps passés, ceux-là seulement pourront comprendre la grâce, l'art, l'esprit et la bonne humeur de certains passages de ce livre dans lequel véritablement on n'épargne rien, ni personne. Tant pis pour les plumes, pour les chapeaux de velours et pour messieurs les membres de la chambre des dé-

Digitized by Google

pités ! Tant pis pour celui qui passe ! Ma foi, nous en rions de tout notre cœur ; nous sommes en train de nous moquer, et voilà pourquoi nous avons mis la tête à la fenêtre ; qui donc sera le plus ridicule sera le mieux-venu, nous en ferons bel et bien une victime. D'ailleurs n'est pas qui veut l'être, une victime. Nous ne rions pas de tout le monde. Encore faut-il se distinguer par quelque malencontre. Le printemps de 1837 , par exemple, eh bien ! il est tout aussi ridicule que l'a été l'automne de 1836. Un automne plein de soleil ! — Un printemps plein de frimas ! — Un automne en capote de satin! — Un printemps en chapeau de velours ! — Surtout on avait grand froid dans les galeries du Louvre. Vous demandez pourquoi le Louvre? Parce que le Louvre est tout rempli de tableaux modernes. On s'y presse, on s'y pousse, on regarde. On regarde même les portraits de MM. les épiciers et gardes nationaux ; car notre poëte croit aux *épiciers ;* il croit aux *épiciers* tout comme M. Quinet croit aux jésuites. Par exemple , voilà un épicier en gants jaunes qui s'appuie sur un tombeau. — Un autre épicier a placé son chapeau et ses gants jaunes, sur une chaise de velours d'Utrecht vert. — Après l'épicier , ce qu'il y a de mieux porté dans les tableaux du Louvre , c'est le melon. Et ainsi voilà notre rieur qui rit à gorge déployée de tous ces bons hommes. Innocente gaieté, bonne humeur que l'on partage. — Mais pourquoi n'avoir pas effacé des plaisanteries très-convenables , il y a sept ans, contre *l'auteure* du *Journal des Femmes,* et qui véritablement ne sont plus à leur place, aujourd'ui que l'auteur masculin de ce *Journal des Femmes* a été flétri en pleine cour d'assises ? Certes nous voulons bien que l'on rie de nous tous, mais à condition cependant que vous ne rirez pas en même temps de ces gens-là.

Mars 1839. — Deux bals , les femmes jolies , les robes très-fraîches, les danseurs trop rares. — Deux sortes de turbans : turban léger en dentelle , en gaze , en tulle ; turban lourd en étoffe d'or. De ces deux turbans , quel est le plus merveilleux ? L'auteur nous laisse dans le doute. — Au bal de la salle Ventadour, ce n'étaient que plumes de toutes couleurs; — plumes bleues, rouges, noires ; plumes de paon, plumes de coq, souliers jaunes, souliers chocolat bordés de rouge , sans compter toutes sortes de coquillages inattendus ! — M. de La Rochefoucauld

Digitized by Google

publie ses mémoires; — grandes terreurs de gens que M. de La Rochefoucauld ne connaît même pas. — Rassurez-vous, *violettes révoltées!* s'écrie l'historien. *Violettes révoltées* me paraît neuf et piquant. — Un grand crime! Les journalistes ont déclamé contre le monde! « Ces messieurs en parlent avec la haine de gens qu'on en aurait exclus! » Il me semble que là n'était pas la question. La question était que *le monde* avait fait débuter au Gymnase une jeune personne qui s'appelait Mlle Davenay. *Le monde* disait à l'avance que Mlle Mars était désormais dépassée, que la comédie n'avait plus besoin de Mlle Mars, que désormais la comédie s'appellerait Mlle Davenay. Ainsi disait le monde. Il en avait dit tant que, sans début préalable, Mlle Davenay avait été engagée au Gymnase à un assez bon prix. On avait composé, tout exprès pour elle, deux comédies toutes nouvelles. Le *monde* était là pour écouter, pour admirer, pour applaudir..... Mlle Davenay, accablée sous l'admiration anticipée du monde, n'a pas pu arracher un applaudissement aux spectateurs qui n'étaient pas du monde. — Pas un coup de main, pas un sourire. Et *les journalistes* ont dit au monde : Vous vous êtes trompé, quand vous avez crié : A la merveille! Trois jours après les débuts malheureux de Mlle Davenay, une jeune fille qui n'était pas du monde, dont *le monde* ne savait pas le nom, seule, sans appui, sans protection, par hasard, débutait sur ce même théâtre du Gymnase dans un méchant petit drame intitulé *la Vendéenne!* Cette jeune personne dont le monde ne se doutait pas était applaudie à outrance par ces malheureux journalistes, elle s'appelle Mlle Rachel. — Cette même Mlle Davenay, la favorite *du monde,* vient d'être engagée au plus humble théâtre de Paris, au théâtre consacré aux chevaux et à la haute école, au Cirque-Olympique. Cette fois les journalistes avaient raison contre *le monde.* . ; et il eût été de meilleur goût de le leur pardonner, cela leur arrive si rarement.

Je ne sais pas si à ces sortes de lectures vous vous trouvez aussi attentifs que je le suis moi-même, mais, à vrai dire, l'histoire des années qui ne sont plus, écrite avec ce grand sans gêne d'une personne qui a beaucoup de verve, d'esprit et d'indifférence pour toutes choses, me produit l'effet d'un vieux bouquet délaissé sur une console, d'une lettre d'amour oubliée

Digitized by Google

au fond d'une cassette. — Vieux parfum qui conserve quelque chose de son premier parfum, amour passé qui a été de l'amour cependant, songes évanouis dont on se souvient, parce qu'ils ont été rêvés avec joie. — Eh quoi ! tous ces riens, tous ces vestiges, tous ces débris, c'étaient là mon amour ? Eh quoi ! toutes ces folies, ces vanités, ces crêpes, ces gazes, ces chapeaux, ces bals masqués dont le masque est levé, ces grands hommes éteints, ces petites phrases en lambeaux, — c'est là notre histoire ? — Oui, certes, ça a été de l'histoire, ce sera de l'histoire ! Un jour viendra, bientôt, dans quelques siècles, où ce petit livre futile, justement pour sa futilité même, sera gravement consulté, annoté, commenté par les Monteil à venir ! Ainsi le Monteil, l'Augustin Thierry, le Ducange de ce temps-là, fermera sa porte de bonne heure ; il allumera son feu et sa lampe, et après avoir placé ses lunettes sur son nez *aspirant à la tombe,* il se mettra à épeler ces futiles épigrammes ; il cherchera un sens, — bien plus, il trouvera un sens à ces vieilleries tombées sans façons, non pas sans grâce, d'une lèvre brillante et moqueuse. Grand Dieu ! quand je pense aux commentaires, notes, notices, traductions, explications, dont les épigrammes de Martial ont été le sujet depuis seulement dix-huit cents ans, je ne puis m'empêcher de frémir à quels commentaires ingénieux seront exposées les pages du Courrier de Paris ! Que de peines, que de sueurs, que de veilles pour en comprendre le sens caché ! Par exemple, quel était, il y a mille années, ce M. Gluch, ce M. Black, ce M. Blick, ce M. Schirler, et autres *voleurs,* chez qui les plus nobles dames du faubourg Saint-Germain n'avaient pas honte d'aller danser ? — Il y a là aussi une énigme. — *L'auteur responsable de la préface de Barnave est du voyage de Fontainebleau !* Ne dirait-on pas que ce malheureux *responsable* a été invité par le roi et par la reine, et qu'il est monté dans les carrosses de la cour ? Commentateurs ! commentateurs, que je vous plains ! Et voilà pourquoi je commence à comprendre que tout l'esprit jeté dans la rue n'est pas toujours bon à ramasser.

L'entrée de Mme la duchesse d'Orléans dans la ville de Paris est racontée avec grâce et bonne humeur ; c'est un petit tableau de genre qui ne manque ni de gaieté ni de saillie. — Le premier qui passe au milieu de tout ce peuple qui attend, c'est un pos-

Digitized by Google

tillon couvert de poussière, puis un chien caniche au grand galop, puis un chien carlin éperdu et fort malheureux d'entendre toute cette foule ricaner à son sujet ! Le chapeau de la princesse Hélène était en paille de riz blanche avec un grand saule de marabout, sa robe était une très-élégante redingote doublée de rose. — Mais les robes de sa suite étaient fanées ; les autres chapeaux, — sauf le chapeau de la reine, capote bleue ravissante ! étaient trop vieux ; les voitures étaient laides et trop chargées. — Le portrait de la jeune princesse est un très-joli portrait au pastel, « jolie figure de capote, jolie taille de mantetet, joli pied de brodequins, jolie main pour un gant bien fait ! » La pointe paraît toujours ! Pourtant quelle différence, en si peu de temps, entre cette miniature toute gracieuse et l'austère portrait de cette grande dame qui porte le deuil de son mari avec tant d'énergie, de tristesse, de calme et de sainte austérité ?

N'oubliez pas ce petit récit qui est plein de grâce et bien conté. « Quelqu'un parlait l'autre jour de l'amour sincère de la princesse Hélène pour la France, de la connaissance parfaite qu'elle avait déjà de notre pays. — Ce n'est pas étonnant, répondit un légitimiste ; — elle a passé un mois à Carlsbad avec Mme la dauphine ! « Qu'elle est généreuse, cette femme qui n'a trouvé chez nous que des douleurs, que nous avons trois fois exilée, et près de qui on apprend si vite à aimer la France. »

12 *juillet*. — On siffle à l'Opéra. — Simon le danseur vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Pourquoi donc, puisqu'il est chevalier de la Légion d'honneur, M. Simon reste-t-il un danseur ? Ainsi parle le Courrier de Paris. Et en preuve, il vous raconte l'histoire d'un serrurier qui, pour avoir dîné à la table du roi, ne veut plus dîner à la cuisine, chez ses pratiques : il aime mieux manger son pain sec à sa propre table. — Le Cirque-Olympique est un théâtre insipide : des danseurs de corde dans des paniers, des chevaux qui ronflent, des loueuses de petits bancs qui vous poursuivent avec leurs petits bancs. A Tortoni, on prend des glaces sans sucre. — Aux Tuileries, les enfants vous barrent le chemin avec leurs cerceaux. Sur les boulevards, des Turcs en blouse vous infectent de leurs parfums, — Voilà un mauvais jour, voilà une mauvaise lune ! — Et les tonneaux devant la porte des marchands de vin, et les

Digitized by Google

portières qui arrosent le seuil des maisons, et l'emballeur qui encombre le trottoir, et la chaise du coin de la rue, et la marchande de cure-dents qui porte le deuil depuis cinq ans, et le bœuf suspendu à l'étal du boucher, et les mousselines à 29 sous, les fichus à 22 sous, les calicots, les gazes, les banderoles ; — et les chevaux de remise qui toussent (ceux de Franconi ronflent); commencement de cheval qui traîne un commencement de voiture; — et les marchands de fruits, les marchands de porcelaine. — Sans compter les tapis que l'on secoue par les fenêtres, côtes de melon, écailles d'huîtres, salade méprisée... Ce sont là des malheurs.

Quelquefois l'auteur *humoristique*, ce doit être un mot français, se met à inventer d'assez bons paradoxes. — La liberté française, *c'est un gros homme en tilbury*. — En France, rien ne change ; ce qui change moins que tout le reste, c'est la mode. Les manches *à gigot*, par exemple, on en porte depuis quinze ans! Voilà quarante ans que l'on porte des cravates de mousseline empesée. — Les Turcs, les Turcs eux-mêmes ont quitté les turbans : les Français ne quitteront jamais le chapeau rond. — Tout cela est un peu long, ce me semble. — Le chemin de fer de Saint-Germain tient à peine une page, — le nouvel éclairage du boulevard, à peine une ligne. — Mais qu'une troupe de singes vienne à passer dans la rue, gravement assis à cheval sur un chien, vous allez savoir tout au long comment ces messieurs sont vêtus. Celui-ci porte l'uniforme et l'épée au côté, celui-là est en robe rouge, cet autre en veste de chasse ; le moins fortuné en habit de propriétaire. — Que la pluie vienne à tomber (1er septembre, ce n'est plus le septembre de 1836, avec son chapeau de satin!), notre petit être nerveux et frileux va maudire la pluie de toutes ses forces. Ces petits accidents de la pluie, du vent et du soleil, ces petites misères parisiennes, un cor qui chante, une harpe qui glapit, un piano qui gémit, une tache de boue sur un bas bien tiré, en voilà assez pour jeter cet être nerveux dans une mélancolie profonde. — Ce matin, n'a-t-il pas vu, — ô ciel! une femme, femme courageuse, qui, pour franchir un ruisseau, osait montrer qu'elle portait une jupe verte sous une robe bleue! Il me semble que je vois d'ici les Saumaises futurs s'escrimer à comprendre où était donc le grand crime, — au XIXe siècle français! — de porter, un jour de pluie, —

Digitized by Google

une robe verte sous une robe bleue? — Et puis une grande colère contre un confrère qui aura fait quelques toutes petites phrases à propos du chemin de fer ! — Dis-moi plutôt quel est l'inventeur de la vapeur? dit-il au confrère ! — Hélas ! répond le confrère, je n'en sais rien. M. Delécluse est convaincu que c'est Léonard de Vinci ! Mais sans attendre l'excuse du pauvre diable, on vous le traite comme s'il eût porté un gilet rouge sur un habit vert galonné d'argent. Oh l'urbanité ! Comme cela serait facile d'en montrer quelque peu quand on en a beaucoup, et comme on doit être fâché de ne pas en avoir, et pour des gens qui en ont tant pour vous !

Alors arrive l'automne, car c'est un des inconvénients de tout almanach. — A chaque saison nouvelle, l'almanach vous explique: ceci est le printemps, — ceci est l'été, — ceci est l'automne, — ceci est l'hiver ; — vous entrez dans le signe du scorpion, des gémeaux, de la Vierge, de la balance ; la balance ! un signe sous lequel on ne loge guère. — Mais voici bien une autre misère, le bitume inonde le boulevard ! — Avec le bitume arrivent les vers de M. Jules de Rességuier, — *les Prismes poétiques* ; — *le Voyage de Sardaigne*, de M. Valery ; — *l'Honnête Homme*, de M. Henri Berthoud ; — et enfin une seconde fois apparaissent *les capotes de satin*. « Les capotes de satin ont déjà vu le jour ! » Déjà ! c'est toujours la même histoire ; notre censeur, à aucun prix et sous aucun prétexte, ne peut tolérer de robe de satin au mois de septembre. — Dans les cheveux, vous avez pour *fleurs* des *grappes de raisin*, et l'on nous disait tout à l'heure que la mode ne changeait pas ! 13 septembre. — Mort de la reine Hortense ! et cette fois encore nous faisons trêve, — avec une grâce de bon goût, — aux quolibets de chaque jour. Vous savez que Jacqueline a été malade? Qui, Jacqueline? Une petite brune fort piquante du Jardin des Plantes. — Les uns disent que c'est un vieux singe, les autres prétendent que c'est une vieille fille qui veut être logée et nourrie gratis dans le jardin du roi. — Liszt est à Milan, — Horace Vernet a dîné à Trianon. — L'Odéon ouvre de nouveau ; mais il ouvre un vendredi. — Mlle Mars est une femme étonnante. — On en dit autant de Mlle Anaïs. — Une femme très-élégante achète ses pantoufles chez Dubois, rue de Castiglione. — On parle tout bas d'un livre de M. de Lamennais : — *le Livre du*

Digitized by Google

peuple. Le Livre du Peuple et les pantoufles de M. Dubois!

Voici comment prononcent les vers MM. les comédiens du Théâtre-Français — Mme Paradol : — *Où êtes de au ieux* (vous êtes de faux dieux); Noblet : « *Tché... mu — juha.* » (Chez moi); puis une autre : « *Ah banban, je suis bien bandeureuse.* » Mais voilà bien assez de méchancetés et d'assez bonnes méchancetés, pour l'an de grâce 1837.

Ici nous avons une interruption de près d'une année. Ce que la ville a aimé, ce qu'elle a détesté, ce qu'elle a entrepris, nous ne saurions le dire, il y a lacune dans notre livre sibyllin. Nous avons perdu le fil d'or et de soie qui nous guidait dans ce labyrinthe, le gaz qui nous éclairait, l'asphalte sur lequel nous marchions. Qui de nous, pris à l'improviste, pourrait dire une seule des journées de cette année, 1838, dont notre historien ne nous a pas fait l'histoire? Ce qui prouve bien la nécessité et l'utilité de cette chronique! Cependant consolez-vous, notre historien nous avait quittés en décembre, il nous revient au mois de décembre au bout d'une année, jour pour jour, et ma foi! qu'il soit le bien-venu. Il a de charmants caprices, il a de bonnes colères; il a des méchancetés adorables; vous a-t-il fait quelque petil mal, soudain il l'oublie et il vous tend la main : de quel droit lui en vouloir? Faisons-lui fête. Il se trouve si malheureux à Paris, qui est plus que jamais la ville de boue et de fumée! Il regrette si fort ses longues avenues de vieux chênes, les renards, les loups, les sangliers, les mouettes, les hérons, les sarcelles et le torrent qui bondit au milieu du bruit et de l'écume; voilà belle chose : ravins, bruyères, cascades, tourelles, vieux pont! Sur le pont vous pouvez voir une jeune et jolie femme qui passe sans avoir peur des serpents. « Elle porte un mantelet noir garni de dentelle, un chapeau de paille de riz orné de fleurs à la mode, une robe rose garnie de hauts falbalas! » Telles sont les fleurs de ce désert sauvage, de cette solitude profonde. — Paris a pour se consoler *Spiridion, Arthur, don Sébastien* et *Ruy-Blas,* qui traversent le torrent de la renommée sur le pont chancelant qui unit le bruit au silence, le jour aux ténèbres. — Entendez-vous ce murmure poétique du côté de l'Abbaye-aux-Bois? C'est M. de Châteaubriand qui lit à ses amis quelques pages de ses mémoires. — Savez-vous ce que c'est qu'un *jaunting-car?* C'est une table posée en travers sur quatre roues et

Digitized by Google

traînée par un cheval. — Il faut l'avouer, depuis tantôt deux années, la parure des femmes est devenue splendide. Où sont, je vous prie, les *bonnets à rubans?* Je ne vois plus que fleurs, plumes, bijoux, diamants, satin, velours, féronières; les femmes de Paris s'habillent à cette heure presque aussi bien que les grandes coquettes de Bourganeuf. Chapeaux à *la Marie Stuart,* à *la Henri IV;* coiffures à *la Mancini,* à *la Fontange;* bonnets à *la Charlotte Corday,* turbans à *la juive,* nous voilà bien loin de la vieille avenue de marroniers ou de vieux chênes. Parlez-moi du satin groseille, et du pékin bleu, et de la batiste d'ananas! figurez-vous *de l'eau tissue.* — Le nommé Daguerre vient d'inventer son admirable instrument réservé à d'illustres destinées et qui fait des progrès chaque jour. — Paris est plein, non pas de singes, mais de dandies anglais : — « habit bleu flottant, col très-empesé, dépassant les oreilles, pantalon de lycéen, gilet à la maréchal Soult, manteau Victoria, cheveux en vergette, etc. » — L'antiquaire (toujours dans mille ans d'ici) lira avec joie tous les détails de l'ameublement du *cercle des deux mondes;* c'est peut-être le meilleur chapitre du recueil, c'en est du moins le plus curieux. La folie de l'ameublement est racontée avec un tact tout féminin. C'est avec toutes sortes de petits détails de ce genre que M. Alexis Monteil a composé ses huit gros tomes de l'*Histoire des Français de divers états.* Donc ce sont là des pages à conserver comme on conserve avec soin les vieilles médailles. — Malheureusement, à ces pages d'une si aimable bonne humeur se mêle trop souvent la politique. M. Thiers y tient sa place à côté de M. Guizot, M. Odilon-Barrot à côté de M. de Lamartine. Les élections, la chambre des députés, les journaux, les travailleurs et les agitateurs, prennent cette fois la place des malheureux comédiens, des malheureux romanciers, des infortunés poëtes dramatiques, des journalistes surtout, et ils sont traités de Turc à More. Au reste, il ne faut pas leur en vouloir si les hommes politiques sont moins amusants que les hommes littéraires, et encore ces derniers n'intéressent guère le public. C'est une grande faute pour les malheureux qui vivent de leur esprit de se figurer que le monde est attentif à leurs moindres paroles, à leurs moindres actions. Le monde s'en soucie comme de ça. Une très-belle et très-admirable comédie, *la Métromanie,* n'a pas réussi, et n'a jamais pu réussir, juste-

Digitized by Google

ment parce qu'il s'agit dans cette comédie de ces êtres à part, — de ces exceptions, — qu'on appelle des écrivains et des poëtes. Au contraire, parlez au public d'un huissier priseur ou d'un commissaire de police, parlez tout simplement de l'ours Martin ou de Jacqueline : soudain le public va vous prêter tout son intérêt, toute son attention. Qu'importe M. Guizot? ou M. Thiers? ce n'est pas là la question ; M. Laffite, M. Molé, M. Berryer; ça n'amuse guère. — On aime mieux l'histoire de Toinette. — Toinette était la femme du courrier de Strasbourg, — à Strasbourg ; — Caroline était la femme du courrier de Strasbourg, — à Paris. — Le courrier de Strasbourg avait une autre femme nommée Caroline. — Marié à deux femmes, avec deux ménages et des enfants des deux femmes, le bonheur de cet homme ne se démentit que le jour même de sa mort. La roue de la malle lui passa sur le corps, et alors ses deux femmes, Toinette et Caroline, se rencontrèrent, — unies et dévouées, — pour fermer les yeux de ce mari qu'elles avaient tant aimé.

Ces sortes d'historiettes se rencontrent trop rarement dans les annales dont nous parlons. La politique obstinée s'y montre à chaque instant. Notre Martial en jupon rit aux éclats, même au nez de l'émeute. — Vous vous révoltez contre nous, qui sommes en carrosse, dit-elle à l'émeute; nous irons à pied, mais que vont devenir les fabricants de carrosses? Tu ne veux plus nous laisser porter de dentelles, les dentelles seront supprimées par celles qui les portent; tant pis pour celles qui les font! Nous n'aurons plus de diamants ni de bijoux ; en ce cas, malheur aux bijoutiers ! Puis elle ajoute : *Plus de bijoux, partant plus de miroirs !* A quoi l'émeute pourrait répondre : Halte-là ! je comprends bien, mes belles dames, que vous alliez à pied et que vous vous passiez de dentelles; mais vous passer du miroir qui reflète votre beauté, nous vous en défions, vous seriez plus punies que nous! Et cette fois l'émeute aurait raison. Mais que l'émeute se rassure; la menace n'était pas sérieusement faite. En effet, tournez la page; de quoi est-il question? Des laquais qui encombrent l'antichambre, — laquais poudrés dans l'antichambre, — et dans le salon, une femme qui cache ses blonds cheveux sous un *superbe* bonnet de dentelles : la robe de cette femme est de gros de Naples façonné, garnie d'une ruche découpée (ruche-*chicorée*); ses bas à jour sont d'une finesse merveil-

Digitized by Google

leuse ; ses souliers sont irréprochables, il *sont signés : Groos* ou *Muller ;* les manchettes de Valenciennes *sont d'une coquetterie irrésistible.* — Le croiriez-vous? ces femmes sont éblouissantes de bijoux, de diamants ; diadèmes, couronnes, fleurs et rubis, agrafes en émeraudes, des opales, des turquoises, *des perles de toute beauté !*

Cependant, même dans ces riches salons si bien habités, on est encore quelque peu inquiet de l'émeute, — on se demande : Pour quel jour la nouvelle révolution ? Dressera-t-on les échafauds? ou bien peut-être que l'on se contentera de pillage!..... « Et l'on se parle de toutes ces choses horribles à demi couché sur des canapés de lampas, entouré de fleurs, à la clarté des bougies qui brûlent dans des lustres d'or; et les femmes qui prévoient de si grandes catastrophes ont de belles robes toutes garnies de point d'Angleterre, et font les plus jolies mines du monde en disant ces mots affreux ! » — Peut-être (je n'en sais rien pour ma part) que la peinture est vraie ; mais avouez que, si elle est vraie, l'émeute n'a pas si grand tort de gronder, et qu'une révolution, quelle qu'elle soit, est un peu en droit d'être impitoyable quand elle se voit ainsi méprisée ! A propos de peinture, notre censeur s'en va au salon de 1839, et il est aussi sévère pour 1839 qu'il l'a été pour 1837. Cette fois encore il a vu beaucoup de *melons,* et avec ces melons des pommes, une noisette qui fait des mines à un écureuil, puis des petits cochons d'Inde amoureux d'une carotte. Un animal encore plus maltraité que le cochon d'Inde, c'est le journaliste. Notre railleur est sans pitié pour ces pauvres diables qu'il appelle les rois du monde; — des rois qui se traitent entre eux à peu près comme les cochons d'Inde traitent la carotte, comme l'écureuil traite la noisette. — Du reste, rien de plus nouveau (3 mai 1839), sinon que les coiffures sont très-basses, les fleurs sont très-penchées, les plumes sont pendantes, les boucles sont tombantes, les manches sont flottantes, l'*empois* et l'*apprêt* sont aujourd'hui des mots inconnus. — Ajoutez que : les carafes ont été remplacées par les cruches de nos grands-pères ; les plats ronds sont carrés, les cabriolets à quatre roues ont remplacé les grandes berlines. — Écoutez ! c'est l'émeute qui, cette fois, ne se contente pas de gronder : elle tue les soldats dans la rue ! Tout ce passage est rempli d'une honnête et vive indignation. — Ainsi va le monde.

Digitized by Google

Huit jours après, il n'est plus question que du bal de l'ambassadeur d'Angleterre, au milieu de mille à douze cents convives, car M. l'ambassadeur célèbre la fête de la Rose, ou, si vous aimez mieux, la fête de la reine : — rose blanche et rose rouge à la fois. — Le sable des allées disparaissait sous les toiles. — Dans ce bal éclatant et brillant de mille feux la jeune princesse Doria, et le *Doria*, le diamant de l'antique famille génoise. — Le lendemain (dans un salon moins resplendissant), vous n'avez plus que le frou-frou de la toilette; les garnitures historiées (la chicorée n'est pas une historiée), les pouffes, les coiffures mirobolantes, les chapeaux à la Polichinelle, les rubans à trois étages. — Eh bien! vive le frou-frou! Les pompons et les ruches annoncent une bonne femme; plus d'un oiseau du paradis, radieusement porté, vous indique à coup sûr une bonne mère de famille, honnête, pauvre et bien malheureuse d'être forcée de se montrer dans ce beau monde... Vous me croirez sans peine, ces petites échappées dans l'univers bourgeois, ces instants trop courts de bienveillance et de bonté féminine, ce style liseré en pompons et en rosettes, me convient mieux que le style or, perles, diamants, fleurs et cheveux flottants.

Maintenant, de tout ceci, que conclure? — La conclusion, je vais la tourner contre nous tous, les frivoles, les oisifs, les diseurs de riens, — les grands écrivains dont rien ne reste, pas un mot, pas une phrase, — tout au plus quelques bons sentiments, quand nous sommes assez heureux pour en trouver dans notre cœur. Sans nul doute, tout ce côté de l'histoire contemporaine, le côté futile, la description des mouchoirs brodés, des robes de soie, des collerettes et des bouquets de Mme Prévot, est triste, sinon à lire, du moins à relire. Autant vaudrait acheter l'almanach de l'an passé, autant vaudrait porter de nouveau l'habit qu'on a mis il y dix ans. Mais de quel droit cependant irions-nous affliger à ce propos une si aimable femme d'un rare esprit, parce qu'elle aura jeté çà et là son esprit un peu au hasard, comme c'est la vocation de ces beaux diseurs de salon qui représentent la grâce, la causerie et l'épigramme de chaque soir? Non, ce n'est pas là notre sujet de tristesse et de gronderie. Ce qui nous rend tristes en présence de ces petits livres dont la vivacité primitive s'est quelque peu effacée à passer ainsi à travers le journal, c'est de nous dire : — Change le nom

Digitized by Google

de ces pages vieillies si vite, et, malheureux ! voilà l'histoire de tous tes livres ! La destinée de ces recueils de bons mots, de saillies, d'épigrammes, de petites cruautés, c'est sûrement la destinée des plus belles choses que tu as pu écrire, que tu as écrites avec tant d'amour et d'illusions paternelles ! Mais toi, — un homme nourri par les fortes études, — quelle excuse avais-tu pour te faire léger à perdre haleine? Quelles étaient tes prétentions dans cette arène glissante de l'épigramme et du bon mot, toi, lourdaud, sûr de rester en chemin, pendant que la belle Atalante franchit d'un bond tout l'espace que tu parcours avec tant de peine et de sueurs? Tes belles périodes! tes livres ! tes critiques ! tes louanges ! tes colères : la belle œuvre, et que tu dois en être fier, quand tout d'un coup tu te vois dépassé par une femme qui jette en se riant l'ironie à pleines mains sur ce grand art ! — art d'une heure, — qui t'a causé tant de veilles et de travaux! — Voilà ce qui me fait honte, voilà ce qui m'afflige, voilà ce qui doit vous attrister, vous tous les prodigues de votre esprit, de votre observation, de votre bonne humeur ! — De tous vos efforts, de tout votre long travail, de ces préceptes, de ces études, de ces compositions ironiques ou furibondes que le journal emporte dans les franges de sa tunique flottante, que restera-t-il, je vous prie? — Moins que rien. Pas même ce petit livre dont je parle, — pas même le souvenir, pas même l'ombre... Un jour, on présentait à Alexandre le Grand je ne sais quel artiste célèbre qui savait habilement jeter des pois chiches à travers le trou d'une aiguille. — En effet, d'une main sûre, l'illustre artiste accomplit cette tâche importante. Et les courtisans d'Alexandre d'admirer de toutes leurs forces — On s'attendait à une grande récompense... Ça, dit le roi, je veux que l'on donne à cet habile un boisseau de pois chiches.

Que fit l'artiste ? S'il a été sage, il aura pris en bonne part le présent d'Alexandre ; il aura dîné, comme un philosophe, de ces pois chiches, et puis, de son aiguille humiliée, il aura raccommodé son vieux manteau.

JULES JANIN.

Digitized by Google

VOYAGEURS MODERNES.

CAMPAGNE DE CIRCUMNAVIGATION DE L'ARTÉMISE,

PAR M. LAPLACE.

En 1837, M. l'amiral Rosamel, le même ministre de la marine qui envoyait *l'Astrolabe* et *la Zélée* vers les parages les plus éloignés du pôle sud, désigna M. Laplace pour entreprendre une exploration moins difficile et moins aventureuse, mais d'un haut et puissant intérêt. Il ne s'agissait point pour le commandant de *l'Artémise* de se hasarder sur des mers inexplorées, ni de chercher des plages nouvelles. Ses instructions lui traçaient un de ces vastes et charmants itinéraires qui enchantent l'imagination des poëtes et des navigateurs, et chaque point de relâche devait être pour lui un sérieux objet d'étude. Il devait, après avoir passé le cap de Bonne-Espérance, visiter l'île Bourbon, l'île Maurice, Pondichéry, chef-lieu de nos établissements dans l'Inde, parcourir le golfe de Bengale, la côte de Malabar et de Coromandel, pénétrer dans le détroit de Malacca, séjourner à Manille, à Macao, se rendre dans la mer de Chine, de là dans la terre de Diémen, traverser l'Océan méridional, pour aborder aux rives du Chili ; voir les ports du Pérou, de l'Amérique centrale, du Mexique, et, après avoir doublé le cap Horn, rentrer en France en passant par Sainte-Catherine ou Rio-

Digitized by Google

Janeiro. L'objet de cette mission était d'offrir, dans les différentes contrées que *l'Artémise* allait parcourir, l'appui d'un vaisseau de guerre à nos navires marchands et de recueillir dans les comptoirs des établissements français et étrangers toutes les informations utiles à notre commerce.

Le livre que M. Laplace publie en ce moment est le récit de cette exploration si louable dans son but, si importante à connaître dans ses résultats. En écrivant cet ouvrage, M. Laplace a très-judicieusement compris qu'on n'attendait pas de lui une description pittoresque des lieux qu'il visitait, ni les détails nautiques qu'il est essentiel de rapporter dans la relation d'un voyage de découverte. Il s'est conformé strictement au texte de ses instructions et s'est attaché surtout à réunir des documents exacts, précis, sur l'état des colonies. Ce sont ces documents dont nous voulons essayer de faire l'analyse.

Parti de Toulon le 20 janvier 1837, il arrivait au commencement de février dans les îles Canaries, ces îles superbes fréquentées jadis mystérieusement par les Phéniciens, qui dans leur égoïsme de marchands cachaient avec soin leurs découvertes, et massacraient les marins étrangers qu'ils rencontraient au delà des colonnes d'Hercule. Oubliées sous leur beau ciel, pendant des siècles de tempête, pendant que l'empire romain s'écroulait comme un édifice chancelant sous la hache des hordes du Nord, les Canaries, indiquées seulement au XIe siècle par les auteurs arabes, furent retrouvées vers 1345 par des navigateurs catalans, qui, en proclamant la fécondité du sol de cet archipel, l'hospitalité, les douces mœurs de ses habitants, attirèrent sur ces plages naguère si paisibles, si heureuses, des troupes de forbans qui les dévastèrent. En vain le pape, usant de cette pieuse autorité que l'Église du moyen âge opposait à de barbares déprédations, essaya de prendre sous son patronage les innocentes populations que l'on décimait ou que l'on traînait dans l'esclavage : Louis de la Cerda, investi par le saint père de la souveraineté des îles Canaries, ne sut point protéger ce précieux domaine. En 1401, Henri III de Castille les reprit et en fit don à un gentilhomme français, Jean de Béthencourt, attaché à sa personne. Il est dans la destinée des Français de laisser partout où ils passent des souvenirs de courage ou de générosité. Celui-ci acheva la conquête négligée par

Digitized by Google

Louis de la Cerda, et l'Espagne, comprenant alors l'importance de cet archipel, le replaça sous sa domination pour ne plus l'abandonner. C'est la plus belle, la plus attrayante de ses colonies, jardin de fruits et de verdure épanoui sur l'azur des ondes, fleur de la terre et perle des mers, comme Thomas Moore l'a dit de sa chère Irlande. La plupart des voyageurs ne visitent que Ténériffe et s'écartent à tort de l'île de Gomère où s'étendent les plus riches pâturages, et de Canarie où grandissent à la fois les végétaux des zônes tempérées et des zônes torrides.

De ces rives fécondes que M. Laplace dépeint avec enthousiasme et dont il ne s'éloigne qu'à regret, le commandant de *l'Artémise* se dirige vers le Sénégal et s'arrête à Gorée. En 1830, il avait déjà visité cette colonie; il la retrouve dans un état de décadence continue, déplorable; ses marchands, ses armateurs l'ont pour la plupart abandonnée; les uns se sont retirés à Sainte-Marie, d'autres à Saint-Louis. Ceux qui restent encore dans l'île n'y sont retenus que par l'amour du sol natal ou par la crainte que leur inspire le dangereux climat des établissements voisins. La décadence de cette colonie, de même que celle de la plupart des établissements européens situés sur la côte occidentale d'Afrique, doit être attribuée en grande partie, dit M. Laplace, à la répression de la traite des noirs. Les Anglais, en s'emparant de Gorée au commencement de ce siècle, interdirent à ses spéculateurs le commerce qui jusque là les avait enrichis. Mais les relations d'affaires que les négociants de Gorée avaient alors avec les comptoirs britanniques, dont ils sont entourés, et avec l'Angleterre, leur ouvraient une nouvelle source de prospérité. Replacés en 1817 sous la domination de la France, ils essayèrent en vain de faire clandestinement la traite des noirs. Les traités de 1814 assuraient à l'Angleterre un ascendant funeste sur la Sénégambie, et les mêmes négociants anglais qui naguère s'associaient aux entreprises commerciales de notre colonie, l'aidaient de leur crédit, la soutenaient de leur pouvoir, devinrent pour elle autant de concurrents infatigables, dangereux. Nos colons engagèrent la lutte et la soutinrent avec persévérance; mais repoussés, dit M. Laplace, de la plupart des lieux qu'ils fréqnentaient autrefois, soit par l'impossibilité d'y vendre leurs marchandises, soit par les obstacles moraux ou matériels que leur opposait la jalousie intéressée de leurs

Digitized by Google

rivaux, ils virent bientôt s'évanouir leurs derniers moyens d'existence.

A présent, non-seulement ils ne peuvent plus faire la traite des noirs, mais les esclaves qu'ils ont achetés autrefois sont pour eux un embarras plutôt qu'une ressource. Les idées de philanthropie propagées avec tant d'ardeur par les Anglais, proclamées à la tribune, répétées dans les journaux, ont pénétré parmi les nègres employés à la culture des colonies et réveillé dans leur cœur des désirs d'indépendance qu'on ne peut plus contenir. Ils repoussent la tâche qui leur est imposée, s'arrachent à toute contrainte et pour le moindre prétexte désertent les maîtres et se retirent dans les colonies anglaises.

Le gouvernement n'a point abandonné Gorée à sa douloureuse situation. Il y a fait faire, dans les derniers temps, divers travaux qui occupent une partie des habitants et doivent servir à la défense et à l'embellissement de la ville. Il y a envoyé à plusieurs reprises des gouverneurs intelligents et dévoués qui ont compris les souffrances de notre colonie et défendu énergiquement ses intérêts, en démontrant par des raisons convaincantes combien ces intérêts étaient étroitement liés à ceux de la métropole. En effet, l'île de Gorée est, sur un immense espace, le seul point où un grand bâtiment puisse stationner en sûreté dans toutes les saisons. Le climat y est si sain que les malades des comptoirs européens du voisinage y viennent chercher la santé; Gorée devient de jour en jour plus nécessaire au commerce de Saint-Louis, à mesure que la barre du Sénégal, en diminuant de profondeur, force les navires à chercher un mouillage prochain pour y prendre ou y déposer une partie de leur cargaison. Enfin, si petite qu'elle soit, cette île est comme position militaire d'un prix infini pour nous, car en cas de guerre elle offrirait une excellente relâche à nos croiseurs, et il est probable que, si les Anglais s'en emparaient encore une fois, ils ne consentiraient plus à s'en dessaisir.

Mais toutes les mesures employées par le gouvernement pour relever cette précieuse colonie de son état de dépérissement ont été jusqu'à présent insuffisantes. Le mal est que l'Angleterre, initiée au secret de la prospérité de Gorée, a eu soin de faire insérer dans les traités de 1814 une clause qui interdit à nos compatriotes la navigation d'une partie de la Gambie. C'était

Digitized by Google

dans les contrées arrosées par ce large fleuve que nos compatriotes allaient autrefois recueillir de riches productions. Soutenus par le souvenir d'anciennes relations, assurés de la bienveillance des naturels du pays, ils remontaient le fleuve avec des bateaux chargés de denrées européennes et le redescendaient librement avec d'autres cargaisons. Maintenant ils ne peuvent s'avancer au-delà du fort James, construit sur un rocher entre les deux rives du fleuve. Cependant leur comptoir d'Albrada, protégé par un des plus puissants souverains de la contrée, le roi de Barra, était encore un marché important, très-supérieur à celui de Sainte-Marie, fondé par l'Angleterre sur la rive gauche de la Gambie. Les Anglais envahirent à main armée les états du roi de Barra et le forcèrent à leur concéder les priviléges les plus complets. On sait que, quand les Anglais sont en possession d'un privilége, ils négligent rarement de s'en servir. Ils usèrent de ceux qu'ils avaient extorqués du roi Barra pour prendre de jour en jour un plus grand ascendant sur nos colonies; puis, sous le prétexte d'empêcher la contrebande ou le trafic des esclaves, ils firent essuyer aux marchands français tant d'avanies, de vexations et d'injustices, qu'à la fin ils les ont éloignés de tous les comptoirs et sont restés sans concurrents dans la Gambie.

M. Laplace n'est pas ami des Anglais, et, pour mon propre compte, je ne lui en fais nul reproche, tant s'en faut; mais, quelle que soit sa défiance envers ceux qui partout ont laissé quelque trace de leur duplicité politique ou de leur avidité commerciale, nous ne pouvons croire que ce sentiment de défiance puisse jeter dans l'esprit des lecteurs le moindre doute sur la sincérité du livre du commandant de *l'Artémise*. La mission dont il était chargé lui imposait un grave devoir qu'il a su comprendre, et lorsqu'il retrace la conduite des Anglais dans les différents lieux qu'il a parcourus, il ne se laisse aller à aucune vaine récrimination, il ne cite que des faits positifs, patents, irrécusables.

Après avoir vu quels habiles prétextes les Anglais ont trouvés dans la loi sur la traite des noirs pour entraver le commerce de nos colonies, il est curieux d'examiner l'emploi qu'ils ont fait pour eux-mêmes de cette loi et les bénéfices qu'ils en ont retirés.

Digitized by Google

Après les violentes rumeurs que la question d'abolition de la traite souleva en Angleterre vers la fin du siècle dernier, les négrophiles, soutenus par les sociétés bibliques auxquelles ils étaient pour la plupart associés, par les prédicateurs qui du haut de la chaire tonnaient contre la barbarie des colons, par plusieurs membres influents du parlement et par les journaux qu'ils dirigeaient eux-mêmes, les négrophiles obtinrent enfin l'autorisation de mettre leurs idées de philanthropie à exécution. Ils fondèrent sur les bords de la Sierra Leone une colonie destinée à recevoir les esclaves affranchis des Antilles britanniques. La direction de cet établissement fut confiée à des ministres méthodistes fort austères dans leur conduite, mais fort mauvais législateurs, comme l'événement l'a prouvé. Ils ne surent ni régulariser l'État naissant soumis à leur pouvoir, ni ménager les rois nègres dont ils étaient entourés, ni maîtriser le caractère turbulent et les penchants vicieux des esclaves ivres de leur nouvelle liberté. La colonie, dont on attendait de merveilleux effets, tomba dans un tel état de délabrement, qu'après avoir en vain dépensé des sommes énormes pour la relever, ses fondateurs furent contraints, en 1808, de la céder au gouvernement, qui leur remboursa une partie de leurs frais et envoya à Sierra Leone une garnison.

La loi qui abolissait la traite des noirs avait été une année auparavant promulguée par le parlement anglais; mais le trafic interdit par cette loi se continuait encore; pour le réprimer, l'Angleterre établit sur les côtes d'Afrique des stations navales. La principale fut fixée à Sierra Leone, et le chef-lieu de la colonie des négrophiles, la ville libre (*Free Town*), qui devait être un asile paisible et une école de moralité pour les esclaves affranchis, devint un entrepôt de cargaisons des négriers capturés. L'école avait fort mal réussi, l'entrepôt prospéra par le commerce le plus indigne. Une foule de marchands, de brocanteurs avides de spéculations et flairant le gain, se rendirent à Free Town. C'était là qu'on vendait les bâtiments, les marchandises enlevés aux négriers, et chacune de ces ventes offrait de belles chances de bénéfice. Quant aux nègres capturés avec les bâtiments, ils étaient de par la loi délivrés de leurs chaînes et déclarés hommes libres. Or, voici ce que l'on en faisait. Comme le gouvernement anglais donnait à ses croiseurs une

Digitized by Google

assez forte somme par chaque tête de noir libéré, très-souvent les pauvres nègres, à peine débarqués à Free Town, étaient remis à des marchands de l'intérieur qui les conduisaient sur la côte et les vendaient à des capitaines qui s'entendaient avec les croiseurs pour leur livrer sans coup férir cargaison et navire et leur assurer par-là un bon nombre de primes. D'autres étaient confiés à des planteurs qui s'engageaient à les instruire, à leur donner de bon principes de morale et de religion, et qui, au lieu de remplir cette mission de charité, les assujettissaient à la vie la plus dure et au travail le plus intolérable. D'autres enfin étaient, par l'ordre même du gouvernement, choisis dans les cargaisons des négriers, incorporés dans les régiments noirs et envoyés dans les colonies de l'ouest, où ils étaient soumis à une destinée telle qu'ils devaient regretter leur condition d'esclaves. Voilà comment les Anglais savent utiliser les institutions religieuses et féconder la philanthropie.

Mais laissons l'hypocrite colonie des négrophiles anglais pour suivre *l'Artémise* sur d'autres parages. La voilà qui, après avoir longé les côtes de l'Afrique, arrive au pied de ce cap célèbre appelé autrefois cap des Tempêtes, et maintenant cap de Bonne-Espérance. Aux regards surpris des voyageurs s'élève la ville du Cap, bâtie sur la pente de la montagne de la Table, enlacée et resserrée au bord de la mer par une ceinture de collines aux crêtes arrondies. Les rues de cette ville sont larges, droites, quelques-unes coupées par des canaux, d'autres ouvertes magnifiquement sur l'immense espace des ondes. L'aspect de la rade de Cap-Town, parfois calme et limpide et couverte d'embarcations, parfois si orageuse et si terrible que tous les navires se hâtent de la fuir; l'aspect de ces montagnes aux sommités rocailleuses, et de cette ville dont l'architecture européenne se dessine si vivement sur le sol africain, offrent l'un des tableaux les plus pittoresques et les plus étranges qu'il soit possible de voir. Là, par l'effet de la conquête, de la colonisation, du commerce, les races les plus opposées sont réunies sur le même sol et mêlées l'une à l'autre. A côté du lourd wagon chargé de marchandises et traîné par un attelage de seize bœufs, voici l'élégante calèche d'un négociant; le cavalier anglais caracole le long du canal où le batelier de Hollande conduit lentement sa cargaison; le Caffre à la figure douce, à

Digitized by Google

l'œil intelligent, passe auprès du Hottentot hébété dont la peau huilée et couverte de poussière offusque à la fois les regards et l'odorat. Derrière la ville, entre les remparts de rocs et les collines qui la protègent, on aperçoit de frais ravins, d'étroites vallées, remplis de verdure, parsemés de riants jardins et d'élégantes maisons de campagne. Plus loin est la nature sauvage, splendide, éblouissante et terrible de la terre d'Afrique; les hautes montagnes couvertes de neige où plane le condor, les longues plaines où l'antilope court d'un pied léger, où la girafe élève sa tête svelte comme un arbrisseau; les solitudes profondes où l'homme craint de rencontrer le quaggas impétueux, le gnou à la tête de bœuf et au corps de cheval, qui s'élance avec intrépidité sur ses assaillants, et le buffle indomptable; les déserts brulants où le lion, l'hyène, le chakal, épouvantent le voyageur de leurs hurlements, où le boa déroule ses terribles anneaux, à côté du petit serpent noir qui sur sa langue acérée porte un venin mortel; enfin les oasis de verdure où l'oiseau-mouche fait miroiter au soleil ses petites ailes de saphir et de rubis, où voltigent deux oiseaux chers aux fermiers, l'un qui les guide dans les bois à la recherche des ruches et leur indique par ses cris l'endroit où reposent les abeilles; l'autre qui détruit les reptiles et qu'ils nomment le serpentaire.

Le cap de Bonne-Espérance, découvert, comme on sait, en 1486 par Barthélemy Diaz, doublé pour la première fois en 1497 par Vasco de Gama, fut occupé en 1650 par les Hollandais, qui y établirent une colonie entre la terre des Hottentots, qui le borne au nord, et la Caffrerie, qui le longe à l'est. Les Anglais s'emparèrent de cette colonie en 1795, la rendirent à ses fondateurs en 1803, puis la reprirent de nouveau en 1806, et les traités de 1815 leur en ont assuré la possession.

M. Laplace a étudié très en détail l'état de cette colonie depuis son origine jusqu'à présent, et il fait un triste tableau de sa situation actuelle. Les Anglais sont entrés en maîtres arrogants et impérieux sur cette terre fécondée par le génie patient des Hollandais, et ils ont traité sans ménagement toute une population pacifique, laborieuse, dont un traité diplomatique ne pouvait anéantir les droits naturels. Depuis que les Anglais ont pris possession du Cap, les impôts directs et indirects ont été constamment augmentés, les fonctions publiques

Digitized by Google

salariées par la colonie ont été enlevées peu à peu aux anciens colons et confiées presque exclusivement aux nouveaux maîtres du pays. En vain les Hollandais ont adressé de fréquentes réclamations au gouvernement, la presse britannique n'a point appuyé leurs justes requêtes, et le gouvernement n'en a point tenu compte. « Qu'on ajoute à tous ces sujets de plainte, dit M. Laplace, l'émancipation des esclaves, dont les conséquences financières ont été, par suite de mauvaises mesures fiscales, bien plus onéreuses aux colons du Cap qu'à ceux d'aucune autre possession britannique ; puis la cession du territoire faite dernièrement aux Caffres, et l'on comprendra pourquoi il existe dans la population blanche des campagnes, et principalement parmi celle du chef-lieu, un principe de mécontentement et de division, car à Cap-Town, comme partout ailleurs, les faveurs du pouvoir font-passer aisément du camp des Troyens à celui des Grecs. »

L'augmentation annuelle des impôts, et les moyens employés par l'Angleterre pour tirer les plus grands produits du Cap, n'empêchent pas que cette colonie ne soit pour elle très-onéreuse. Mais le cap de Bonne-Espérance, malgré la nouvelle route frayée à travers l'isthme de Suez et le golfe d'Arabie, n'en est pas moins encore la clef des mers de l'Inde ; c'est pour la Grande-Bretage un très-bon lieu de ravitaillement, une position militaire d'où les flottes anglaises peuvent surveiller à la fois les deux océans et se porter rapidement sur tous les points de l'hémisphère austral où leur présence serait nécessaire. Voilà pourquoi l'Angleterre tient à conserver le Cap et se résigne à tous les sacrifices pécuniaires que cette possession lui impose, à toutes les sollicitudes que lui donnent le mécontentement des colons hollandais, les invasions des Caffres, et l'abandon toujours croissant de l'agriculture dans un pays déjà peu productif.

De Cap-Town, M. Laplace se dirige vers Bourbon, songeant, avec une douleur produite par un véritable sentiment de nationalité, que sur l'immense océan Indien cette île est la seule où l'on voie flotter le pavillon de France. « Pourquoi, se disait-il, une grande nation qui disputa jadis, et qui disputerait encore au besoin l'empire des mers à la Grande-Bretagne, est-elle moins riche en colonies que la malheureuse Espagne et le chétif Por-

Digitized by Google

tugal? De longues guerres et de graves événements en sont cause; mais par quelle fatalité n'a-t-elle rien fait depuis vingt-sept années de paix pour réparer ses pertes? Bien plus, elle touche au moment où vont s'anéantir pour toujours les petites colonies, restes de son ancienne splendeur. Tandis que l'Angleterre et la Hollande augmentent sans cesse les leurs en Asie et ouvrent de nouveaux débouchés à leur commerce, nous seuls, soit par une coupable négligence, soit par une crainte de donner de l'ombrage à de puissants rivaux, nous ne formons aucun établissement, nous laissons nos bâtiments de commerce et nos bâtiments de guerre errer chez l'étranger, sans aucun point de relâche assuré. »

Ces réflexions sont tristes, et malheureusement l'état de Bourbon devait les confirmer. Qu'il nous soit permis de citer encore ce passage où M. Laplace apprécie, ce nous semble, avec une grande justesse les obstacles qui s'opposent à la prospérité de l'île Bourbon.

« Depuis 1814, époque à laquelle la Grande-Bretagne rendit à la France ses possessions d'outre-mer, jusqu'à la révolution de 1830, qui nous a complétement livrés à la merci des faiseurs de théories philanthropiques, les propriétaires d'esclaves avaient subi, sans presque aucune opposition, les changements que l'exemple des Anglais et les obsessions des négrophiles contraignaient, pour ainsi dire, le gouvernement de faire à l'état social des mulâtres et des nègres libres ou en captivité. Par suite de règlements sages et exécutés avec beaucoup de ménagement, de grandes améliorations avaient été obtenues dans la condition politique de ces deux classes de protégés, sans compromettre la fortune ou la sûreté des colons. Les gens de couleur marchaient de pair avec les blancs pour tous les droits politiques; chaque jour les préjugés contraires à leur caste perdaient de leur force, et même celui qui les excluait des milices blanches avait déjà subi de notables modifications. Les esclaves n'étaient plus exposés à de barbares traitements. Sages et industrieux, ils acquéraient des propriétés qu'ils léguaient à leurs enfants, et même ils pouvaient acheter la liberté. Un grand nombre d'entre eux vivaient indépendants sur les terres de leurs anciens maîtres, à la faveur du consentement tacite que ceux-ci avaient donné à leur libération. On les appelaient *libres des*

Digitized by Google

savanes, afin de les distinguer des esclaves émancipés légalement, c'est-à-dire après avoir payé les droits très-élevés que le fisc réclamait en pareil cas, et dont l'abaissement considérable, accordé par l'État depuis quelques années, avait énormément accru la classe des affranchis.

» Comme ces nouveaux citoyens trouvaient dans leur industrie ou la générosité de leurs patrons, des moyens d'existence assurés, ils ne pouvaient inspirer pour la communauté aucune inquiétude sérieuse. La classe des sang-mêlés elle-même, aujourd'hui si remuante, si nombreuse et si paresseuse à la fois, ne pouvant s'augmenter qu'aux mêmes conditions que celle des nègres libérés, se montrait assez paisible, et semblait avoir oublié ses dernières tentatives d'insurrection dont une surveillance active empêchait, du reste, le renouvellement. C'est ainsi qu'en multipliant avec une prudente mesure les émancipations, on marchait par la voie la plus sage et la plus sûre vers l'affranchissement général des noirs dans nos colonies.

» Mais malheureusement la révolution de juillet vint détruire toutes ces espérances et troubler complétement l'espèce d'harmonie établie avec tant de peine entre les diverses classes de la population. Celle des esclaves, réveillée tout à coup par les cris de liberté qui retentissaient chez nous, prêtait une oreille attentive aux discours imprudents prononcés aux chambres en leur faveur, et que les agitateurs, non moins actifs aux colonies qu'en France, exploitaient pour le compte de l'anarchie. D'un autre côté, les mulâtres, croyant toucher au moment tant désiré par eux de satisfaire à la fois leur jalousie et leur vieille animosité contre les blancs, ne cachèrent plus les projets de soulèvement qu'ils méditaient, et se disposèrent à les exécuter. D'abord les colons parurent effrayés de ces démonstrations, mais, bientôt revenus d'un premier moment de stupeur, ils firent tête à l'orage, et se montrèrent exaspérés de l'abandon dans lequel la mère-patrie semblait les laisser en ce moment critique où leurs vies ainsi que leurs biens étaient également menacés. C'est alors qu'ils commencèrent à déployer cet esprit de défiance et d'opposition qui plus tard, profitant de la liberté accordée aux conseils coloniaux, nouvelle institution beaucoup trop libérale pour un pays de servitude, devait se traduire en

Digitized by Google

résistant aux volontés de la métropole, et en professant des principes également indépendants.

» L'agitation était donc générale. Toutes les anciennes rivalités entre les blancs et les hommes de couleur avaient reparu avec une nouvelle violence, violence que malheureusement les nouvelles autorités, envoyées de France avec des instructions difficiles sans doute à exécuter, ne parvinrent nullement à calmer ; aussi des conspirations et des révoltes étouffées avec peine eurent-elles lieu dans plusieurs de nos colonies, et les négrophiles pouvaient déjà calculer le moment où ces dernières allaient tomber aux mains de leurs protégés. »

Le gouvernement a su cependant échapper assez tôt à ces périls. Il a su contenir les esclaves par la crainte, et les mulâtres ont ajourné l'exécution de leurs projets contre les blancs. Mais voici une nouvelle proposition adressée au pouvoir. Il s'agit d'accorder aux esclaves la faculté de se racheter à un prix fixé par les magistrats, sans avoir besoin de l'autorisation de leurs maîtres, et le droit légal de propriété. « Ces deux concessions achèveraient, dit M. Laplace, de rompre les liens qui unissent encore les esclaves aux maîtres, et auraient pour résultat certain la ruine de ces derniers et l'insubordination de la population noire. »

M. Laplace a vu l'état de malaise, d'anxiété des colonies, et elles lui ont inspiré l'intérêt sérieux, réfléchi, impartial, qu'elles inspirent à la plupart de nos officiers de marine, et à tous les voyageurs qui, ayant étudié la question des colonies aux lieux mêmes où elle doit définitivement se résoudre, la dégagent des idées de théorie dont elle est entourée à distance, et la jugent au point de vue vraiment pratique. Le jugement qu'ils portent sur cette grande question est triste : loi d'esclavage d'un côté, décadence et misère de l'autre ; quelle main d'acier pourrait tenir cette lourde balance ? Ici, nous voyons une race d'hommes qui, dans un temps de liberté sociale, de pensées généreuses, se trouve condamnée, par le fait seul de son origine, à l'oppression la plus absolue, à l'ilotisme le plus cruel ; là, toute une population industrieuse, active, issue de la France, et attendant de la France, dans une lutte pénible, dans les obstacles sans cesse renaissants qui entravent son labeur et son commerce, un secours, un appui. On déclare que la traite des

Digitized by Google

noirs est nécessaire à la prospérité de la plupart des colonies. Jacquemont, dont l'âme noble se révoltait à cette idée, écrivait cependant à M. de Tracy, en 1829 : « Dites bien que l'esclavage des noirs est la condition, *sine quâ non*, de l'existence du Brésil, comme de la domination européenne dans toutes les terres de l'Amérique situées entre les tropiques, sans être fort élevées au-dessus du niveau de la mer. » Avant et depuis Jacquemont, combien d'autres écrivains ont fait la même observation et proclamé la même nécessité ! Maintenant, la traite des noirs est proscrite, l'émancipation des esclaves établie en certains lieux, admise de fait en certains autres, et M. Laplace prétend que le gouvernement anglais, entraîné dans ces mesures d'émancipation par les sectes religieuses, doit se repentir d'avoir cédé à leurs ardentes requêtes. « Aux Antilles françaises comme à l'île de France, dit le commandant de *l'Artémise*, l'émancipation a complétement désorganisé l'ordre social et porté une atteinte funeste à la prospérité dont jouissaient autrefois ces colonies. » A peine libérés, les nègres ont abandonné en majeure partie la culture des terres, en sorte que, sur la plupart des habitations, les récoltes ne peuvent se faire, les champs tombent en friche, et les planteurs voient non-seulement leurs revenus compromis par le manque de travailleurs, mais encore leurs propriétés en proie aux caprices des affranchis qui, soustraits à toute espèce de surveillance, se livrent, pères, mères et enfants, au vagabondage, à la maraude et à tous les excès de l'ivrognerie. A peine sur soixante-dix mille apprentis libérés à l'île de France, en compte-t-on un quart gagnant leur vie d'une façon licite, et encore se refusent-ils, par horreur pour toute espèce de frein, à contracter aucun engagement de quelque durée. Aussi les crimes et les délits contre les propriétés se sont-ils multipliés tellement, que les tribunaux ne suffisent plus pour juger les coupables, ni les prisons pour les contenir.

Cette appréciation de la décadence des colonies et de ses causes principales conduit M. Laplace à de douloureuses prévisions. Nous citons ses propres paroles, elles méritent d'être recueillies et sévèrement pesées, car ici, encore une fois, ce n'est point un léger touriste qui se hâte de noter en courant de ville en ville une impression fugitive, c'est un officier supérieur,

Digitized by Google

chargé par le gouvernement d'une grave mission, qui rapporte d'un long voyage le résultat de ses recherches et de ses études :

« Le gouvernement anglais, comprenant, dit M. Laplace, l'étendue de la faute où l'influence des négrophiles l'avait entraîné, a cherché avec sa ruse, sa persévérance habituelles, les moyens de la réparer, et, se servant aujourd'hui de la cause même du mal comme du remède, il cache sous le masque de la philanthropie le projet bien arrêté de ruiner, par l'affranchissement des esclaves, toutes les colonies à sucre étrangères. Aussi nous cache-t-il, autant qu'il le peut, ses mécomptes, et essaie-t-il de faire croire que les noirs affranchis, pleins de reconnaissance pour ses bienfaits, se soumettent avec empressement au joug des lois, et ne voient plus dans leurs anciens maîtres que des bienfaiteurs, tandis qu'au contraire les deux races se détestent plus que jamais et sont sur le point de commencer une lutte dont l'issue probable sera ou l'expulsion ou le massacre des blancs. »

Pour M. Laplace comme pour les économistes qui défendent les intérêts des colons, l'émancipation des nègres n'est du reste plus une question douteuse. On comprend très-bien qu'on doit en venir là ; l'essentiel est de trouver le moyen le plus sûr et le plus équitable d'accomplir cette importante réforme, et d'abord il faut admettre que l'émancipation ne peut avoir lieu qu'à la condition de payer aux colons la valeur de leurs nègres. Comment régler ces modes de payement et comment se procurer l'argent nécessaire ? Deux moyens ont été proposés : le premier est de rembourser aux maîtres le prix entier de chaque esclave ; le second de n'en donner, comme ont fait les Anglais, qu'une partie en argent, et de faire compléter le reste au nègre libéré par un certain nombre d'années de travail au bénéfice de l'habitation à laquelle il est attaché.

Le premier de ces modes d'émancipation coûterait à la France des centaines de millions. Il n'est pas présumable que les chambres l'acceptent. Le second éveille chez les nègres un sentiment d'indépendance qu'il est difficile de réprimer et qui expose le pouvoir à de graves embarras. On propose un troisième mode d'émancipation, ce serait de déclarer qu'à une époque fixe, dans quinze ou vingt ans par exemple, tous les esclaves seront affranchis. Mais il faudrait alors que le gouver-

Digitized by Google

nement s'engageât à ne plus faire aucun changement à la législation qui fixe aujourd'hui dans nos colonies de Bourbon et des Antilles la position sociale, politique, des hommes de couleur et des noirs. Il faudrait qu'on s'occupât plus que par le passé de l'éducation morale et religieuse des nègres, afin de rendre leur affranchissement moins dangereux pour la tranquillité publique et plus profitable pour eux. Pendant ce temps les colons pourraient se livrer avec plus de confiance à l'exploitation de leurs propriétés, certains d'avoir encore quinze ou vingt ans pour réaliser leur fortune, et protégés par le pouvoir contre l'insubordination ou la révolte des nègres.

Tels sont les divers systèmes proposés pour l'émancipation des nègres. Dans une question si grave, si souvent débattue et si confuse encore, nous n'osons émettre notre avis : nous nous contentons d'exposer sincèrement les faits, abandonnant la solution de ce difficile problème aux hommes spéciaux qui en ont fait une longue étude.

A la fin de juin, *l'Artémise* quittait l'île Bourbon. Un nouvel espace, une immense contrée souriaient à la pensée des voyageurs : l'Inde, berceau de l'humanité, l'Inde avec ses plaines embaumées, ses forêts où des flots de lumière ruissellent sous le réseau d'une magique végétation, ses jardins où Bulbul chante ses amours, ses fleuves qui lavent les souillures de l'âme; l'Inde, avec ses pagodes splendides, ses idoles gigantesques, ses prêtres descendants des dieux, et ses princes vassaux des Anglais. Terre féconde, terre admirable, sanctuaire de poésie et de traditions merveilleuses, envahi par une race étrangère, exploité par des calculs de marchands.

M. Laplace visite successivement Trinquemalay, où il aime à recueillir les glorieux souvenirs de Suffren ; Karikal, pauvre petit établissement français situé sur la côte sablonneuse de Coromandel ; Tranquebar, colonie danoise, et Pondichéry, où, malgré quelques anciens abus et quelques fautes administratives, on a la joie de reconnaître une situation prospère ; puis il entre dans le golfe de Bengale, et arrive à Calcutta, capitale de cet immense empire dont une société de commerce a doté l'Angleterre.

Les plus petites causes produisent souvent, on le sait, les plus mémorables événements. Un coup de vent conduit les naviga-

Digitized by Google

teurs vers une terre ignorée, un accident enfante une révolution. L'Angleterre n'avait pas encore exploré la côte de l'Inde, lorsque, sous le règne d'Élisabeth, la capture d'un navire portugais allant de Goa à Lisbonne lui révéla les richesses du commerce de l'Orient. Avec son industrie habituelle et son instinct de lucre inné, elle organisa une expédition sur la côte de Malabar, et peu de temps après, elle avait un comptoir à Surate. En 1654, elle en fonda un second à Madras ; en 1664, un troisième à Bombay. Le hasard, qui l'avait si bien servie dans sa première entreprise, la seconda encore dans ses désirs d'agrandissement. Un médecin anglais nommé Boughton, eut le bonheur de guérir la fille du grand mongol d'Agra, et obtint pour récompense de ce service le droit de commercer librement dans toute l'étendue de l'empire du souverain reconnaissant. Il vendit, en 1656, un privilége à la compagnie, qui, pour l'exploiter, se hâta d'établir une factorerie au bord d'un des bras du Gange, près du lieu où s'élèvent aujourd'hui les superbes édifices de Calcutta.

Nous ne raconterons point toute l'histoire de cette compagnie célèbre, depuis l'année 1599, où Élisabeth lui accorda ses premiers priviléges, jusqu'à l'année 1833, où le parlement anglais lui a donné une autre organisation. Nous ne dirons point ce qui a été répété dans tant de récits de voyages et tant de livres d'histoire, ses longues guerres contre les Portugais, les Français et les Hollandais, pour envahir toute la contrée où d'abord elle était venue s'établir si modestement, ses luttes incessantes avec les princes indigènes, ni les tentatives de toute sorte, les ruses de marchands, les négociations de diplomates qui ont porté le pouvoir de la compagnie britannique au delà des conquêtes d'Alexandre, de Gengiskan, de Tamerlan, qui lui ont donné l'empire le plus riche, le plus fabuleux qui ait jamais existé.

Un territoire de six cent mille lieues d'étendue, cent millions de sujets, cent autres millions d'hommes qui, sous le gouvernement de leurs princes, reconnaissent pourtant l'autorité de la compagnie des Indes, voilà ce qu'une simple société de commerce, partant de son humble comptoir de Surate, a conquis dans l'espace d'un siècle et demi. Cependant, sous la pourpre splendide dont elle est revêtue, sous le diadème

Digitized by Google

oriental qu'elle a mis sur son front, elle porte une plaie profonde et peut-être incurable. Attaquée à diverses reprises et très-vivement par les hommes jaloux de son pouvoir, par les négociants ennemis de ses priviléges, par ses employés même dont elle avait été obligée de diminuer les traitements, après la longue guerre qu'elle eut à soutenir contre Tippo-Saïb; en 1824, atteinte une première fois dans ses retranchements, forcée d'adoucir les mesures prohibitives qu'elle avait mises en pratique jusque-là, de laisser pénétrer dans l'arcanum de son administration une foule d'intrus qu'elle avait toujours su tenir à distance, elle s'est vue, en 1833, traînée pour ainsi dire à la barre du parlement anglais par tous ceux dont elle avait humilié l'orgueil, froissé les intérêts ou irrité la cupidité, et elle n'est sortie de la lutte législative que mutilée et dépouillée de quelques-uns de ses plus beaux priviléges.

Elle avait le monopole du commerce avec la Chine, et ce commerce a été déclaré libre. L'entrée des possessions asiatiques, qu'elle gardait avec de sévères précautions, a été ouverte à tous les étrangers et à toutes les marchandises de la métropole. Enfin il a été résolu qu'un comité nommé par l'État serait investi du droit de contrôler les actes politiques et administratifs des directeurs de la compagnie, ce qui place cette reine des Indes sous la dépendance du gouvernement.

Maintenant les Anglais se répandent dans toutes les villes et tous les ports fermés si longtemps à leur convoitise; ils arrivent aux Indes avec la haine que leur inspire le long absolutisme de la compagnie, examinent sa conduite, entrent dans ses secrets, et formulent sans cesse contre elle de nouveaux griefs, que les journaux de Bombay, de Calcutta et de la métropole, accueillent avec empressement. Les hauts fonctionnaires ne lui sont plus soumis; les employés subalternes, sentant son pouvoir vaciller, cherchent à plaire au comité de Londres plutôt qu'à elle-même. Les cours de justice affectent une autorité indépendante que le gouvernement ne cherche pas à réprimer. L'armée est mécontente et menace. Les troupes blanches accusent la compagnie de leur préférer les régiments noirs, tandis que ceux-ci se plaignent de ne pas jouir des prérogatives honorifiques auxquelles ils prétendent avoir acquis par leurs services les mêmes droits que les compagnies blanches. Pour comble

Digitized by Google

d'embarras, le clergé protestant irrité par son zèle inconsidéré, par ses impétueuses tentatives de réforme, les populations indigènes. L'abolition du monopole du commerce de l'Angleterre avec la Chine porte à la compagnie un préjudice considérable. Ses finances étaient déjà depuis longtemps en fort mauvais état; des guerres ruineuses, entre autres celle de l'Afghanistan, achèvent d'épuiser son trésor. Sa situation est telle, dit M. Laplace, qu'après avoir vaincu tant de villes et subjugué tant de rois, cette compagnie des Indes, écrasée par des frais d'occupation qui ne sont plus en proportion avec ses ressources, dépouillée de l'ascendant politique et moral qu'elle exerçait autrefois, hors d'état de résister aux belliqueuses nations qui l'entourent, et accablée sous le poids de sa dette, en sera probablement réduite à offrir, moyennant une indemnité, la souveraineté de l'Indostan à la couronne britannique, ou à perdre par quelque révolution, que l'état politique de l'Asie fait facilement pressentir, une puissance dont les fondements sont ébranlés de toute part.

Ici s'arrête la partie la plus importante du travail de M. Laplace : son livre n'est pas achevé. Nous n'en avons encore que les deux premiers volumes, et si les conclusions de cet ouvrage si riche en documents se laissent facilement prévoir, nous devons cependant attendre, pour les formuler, que les observations et les faits dont elles résultent soient tous retracés et présentent un ensemble complet.

X. Marmier.

Digitized by Google

LA SICILE EN 1843.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Celui qui aime véritablement à voyager se considère comme en partie de plaisir, par cela même qu'il voit du pays, et alors il peut lui arriver d'être aussi satisfait de retomber dans l'isolement que de rencontrer de la compagnie; c'est précisément ce que j'éprouvais lorsque tous mes Anglais furent partis de Catane. Ce qui augmentait ma résignation à supporter la solitude, c'était l'assurance d'avoir bientôt un Français aimable pour compagnon de voyage. Le comte de M..., attaché à l'ambassade de Naples, homme instruit et poëte, m'avait annoncé par une lettre qu'il viendrait me prendre pour aller avec moi jusqu'à Palerme. Pendant les trois jours que j'avais encore à attendre, je m'abandonnai à cette paresse méridionale qu'on respire avec l'air de ce beau pays, et dont l'exemple des Napolitains m'avait appris à goûter le charme. Je passerais donc sur cette lacune pour achever le récit de mon excursion, si le hasard n'eût fait venir à ma connaissance une histoire populaire que je vous envoie sans différer, telle qu'on me l'a racontée sur le lieu même de la scène.

Dans toute la Sicile on se sert beaucoup des ânes. On attache sa modeste monture dans la cour d'un palais magnifique, et on la reprend lorsqu'on a fini sa visite. Le matin, de beaux mes-

Digitized by Google

sieurs gantés de blanc s'arrêtent devant un café pour boire une limonade sans descendre de leur âne. On parcourt le *Journal des Deux-Siciles*, on s'informe des nouvelles, et on se disperse au trot du vertueux et simple animal sur lequel notre Seigneur ne dédaigna pas de monter pour faire son entrée dans Jérusalem. Un usage général ne saurait paraître ridicule; c'est pourquoi j'avais fini par adopter comme tout le monde cette manière de se promener, pendant mon séjour à Catane. Pour la somme de trente sous, j'avais un grand âne, sobre et infatigable comme un Sicilien. Il me portait toute la journée, et nous allions paisiblement en bonne intelligence par les rues et les chemins, sans qu'il fût besoin, comme à Castellamare et Sorrente, de ces ânier toujours pressés qui vous suivent en poussant des cris sauvages, et qui tirent la pauvre bête par la queue pour la faire courir au galop.

Un jeune Sicilien avec qui j'avais voyagé sur le bateau à vapeur m'avait offert de me présenter à quelques personnes aimables de son pays. Il vint un matin me chercher, monté sur son âne; je pris aussi le mien, et nous partîmes, ainsi équipés, pour aller faire des visites de cérémonie. En passant sur la place de l'Éléphant, nous nous arrêtâmes pour regarder les dames qui sortaient de l'église. Elles étaient toutes enveloppées de ces mantes noires dont je vous ai déjà parlé, et qui donnent aux rues de Catane l'apparence d'un cloître ou d'un foyer de bal masqué, selon la disposition d'esprit où l'on se trouve.

— Savez-vous, me dit mon compagnon, comment nous appelons les femmes qui portent ce grand voile noir? On les nomme *toppatelles*. Ce mot vient de *toppare*, qui veut dire *cacher*, ou de *topo*, qui signifie *souris*; choisissez entre ces deux étymologies celle que vous voudrez. Nos jeunes filles possèdent l'art de draper à leur avantage ce vêtement funèbre. Il ne faudrait pas se fier à leurs airs de nonnes, car elles ressemblent à l'Etna, qui sommeille jusqu'au jour où l'éruption éclate. Une fois qu'elles sortent de leur indolence, rien n'arrête leur petites passions. Si vous étiez venu ici en 1840, vous auriez vu la plus belle personne qui ait jamais porté le voile de soie noire. Celles-ci ne sont rien en comparaison. Hélas! la pauvre Agata, elle est perdue pour nous.

— Son histoire doit être intéressante, répondis-je. Contez-la

Digitized by Google

moi, je vous prie. Allons au bord de la mer; nous ferons nos visites demain.

Mon compagnon rapprocha son âne du mien. Nous sortîmes ensemble de la ville par la rue du Corso, et le Sicilien commença en ces termes l'histoire de la *belle toppatelle;*

J'ai connu Agata quand elle n'avait que quatre ans. Jamais il n'y eut de petite fille aussi aimable. Ses yeux parlaient avant que son esprit fût développé, comme s'ils eussent deviné tout ce qu'ils auraient à exprimer un jour. Elle avait l'air de songer à quelque chose de sérieux qu'on ne savait pas et qu'elle n'aurait pas pu dire elle-même. Sa mère, qui était une franche Sarrasine, lui avait transmis un sang brûlant comme la lave, et recouvert d'une peau brune et veloutée comme le fruit rare et beau qu'on nomme le brugnon. La petite Agata n'était ni farouche ni caressante; lorsqu'on voulait l'embrasser, elle vous faisait une révérence et vous demandait la permission d'aller à ses affaires avec le ton d'une personne raisonnable. A douze ans, elle était grande et bonne à marier. Si vous l'eussiez vue marcher dans la rue en balançant sa longue taille, si du fond de son capuchon noir elle eût tourné sur vous ses yeux brillants surmontés d'un front jaune et frais comme la nèfle du Japon, monsieur le Français, je vous assure qu'elle vous eût fait perdre la tête. Elle portait la mante noire avec une grâce qu'on ne connaît plus à Catane, et pour cette raison, nous l'appelions la belle Toppatelle. Dans ses premières années de jeunesse, elle avait je ne sais quelle fantaisie de faire la méchante et de maltrajter ses amoureux. Les garçons n'y prenaient pas garde et continuaient à rimer pour elle plus de mauvais vers qu'il n'y a d'étoiles au firmament, car les drôles devinaient bien que sous cette cendre froide dormait un feu caché qui ne pouvait manquer de s'allumer tôt ou tard. Lorsqu'elle travaillait à l'aiguille, auprès de son père, qui était tailleur, on inventait cent prétextes pour entrer dans la boutique; mais les jeunes gens les plus beaux ou les plus riches, et les étudiants de l'université eux-mêmes, ne réussissaient pas à la distraire de son ouvrage. Le soir, si elle entendait une guitare sous sa fenêtre, elle éteignait aussitôt sa lumière, et renonçait à respirer sur son balcon, de peur des sérénades, ce qui est le plus grand sacrifice que puisse faire une Catanaise.

Digitized by Google

Cette indifférence lui dura jusqu'à quinze ans; c'est le bel âge pour les filles de la Sicile, et celui où la nature les mène souvent comme il lui plaît. En face de la maison du petit tailleur était le palais d'une signora fort élégante, qu'on eût appelée une *lionne* si on eût connu ce mot-là. Un soir d'été, il y avait un bal chez la signora, et comme dans ce pays-ci le bon ton n'oblige personne d'arriver le dernier, les calèches commencèrent à entrer dans la cour du palais à vingt-trois heures, c'est-à-dire une heure avant le coucher du soleil. Une troupe de curieux s'était amassée devant la porte. Agata elle-même parut à son balcon pour regarder les toilettes des belles dames.

Parmi les curieux se trouvait un garçon de dix-huit ans qu'on appelait Zullino, surnom qui dérive, je ne sais comment, de Vincenzo, car il n'y a rien d'arbitraire ni de capricieux comme nos diminutifs. Zullino était un Sicilien de race normande. Il avait l'esprit gai, le cœur fier et les bras très-robustes. Pour éviter l'affront d'un refus, il n'avait jamais parlé plus tendrement à Agata qu'aux autres jeunes filles, et se tenait pour dit qu'elle ne voulait pas d'amoureux. En regardant la fille du tailleur, Zullino s'aperçut qu'elle avait mis des roses dans ses cheveux.

— Dona Gattina, lui dit-il, je sais bien pourquoi vous vous couronnez de fleurs.

— Eh! pourquoi cela, don Zullino?

— Parce que vous seriez bien aise d'aller au bal avec toutes ces belles dames qui vous passent devant le nez. Ne pouvant pas le faire, vous vous parez toute seule, et il y a fête dans votre chambrette.

— J'en conviens, don Zullino. Je n'ai jamais vu de bal, et j'imagine que ce doit être une chose bien divertissante.

— Invitez-moi donc à votre petite fête. Votre mère jouera du tambour de basque, et nous danserons ensemble une tarentelle à réveiller les morts.

— Eh bien! je vous invite; allez chercher vos castagnettes.

Le tailleur ne s'opposa point au désir de sa fille. Il ferma sa boutique. On mit de l'huile dans la lampe, dont on alluma, pour cette fois, les deux mèches. La mère fit ronfler le tambour et sonner les grelots, tandis que le père frappait en cadence avec une clef sur un poêlon. Au bruit de cette musique

Digitized by Google

improvisée, les deux jeunes gens dansèrent avec une ardeur que vous autres habitants du Nord vous ne portez pas dans le plaisir, mais que vous retrouvez, dit-on, les jours de bataille. Zullino bondissait à deux pieds de terre, Agata voltigeait comme un oiseau. Tantôt ils se poursuivaient, tantôt ils se rapprochaient, les bras étendus, main contre main, et le pied de l'un reculant quand le pied de l'autre avançait. Les castagnettes marquaient la mesure. Zullino se déhanchait à se rompre l'échine, et Agata, la tête en arrière, faisait voler en l'air son tablier. Au bout d'une demi-heure, ils dansèrent plus vigoureusement que jamais, et les yeux de la toppatelle lançaient des lueurs comme les épées de combat. Les joyeux instruments de musique finirent par tomber des mains de l'orchestre, et les danseurs s'aperçurent alors de la fatigue. Agata se jeta sur une chaise, et Zullino se coucha tout de son long sur la table.

— Seigneur, dit la jeune fille, après vous avoir donné le bal, il faut vous offrir aussi le souper. Voici d'abord une nappe blanche, un bon morceau de pain, des amandes, une fiasque de vin *del Greco*, et tout à l'heure je vous servirai une salade que je vais chercher au jardin.

— Signora, répondit le garçon, si vous cueillez la salade vous-même, et si vous versez le vin dans mon verre, le roi ne soupera pas si bien que moi.

On se mit à table et on mangea de bon appétit. Les jeunes gens, animés par le plaisir, jouèrent à cette guerre d'esprit qui a du piquant dans notre dialecte, et où l'amour suit quelquefois la malice de fort près. Agata riait de ce rire qui enivre les fillettes, et qui a donné lieu au proverbe : Bouche qui rit veut un baiser. Zullino n'eut cependant pour toute faveur qu'une rose portée par sa danseuse, et on se sépara vers le carillon de minuit.

Ce n'était pas un grand seigneur que le bon Zullino. Son père, fort mauvais menuisier, n'avait pu faire de lui qu'un ouvrier peu habile. Quelques baïocs, péniblement gagnés à raboter des bancs et de méchants escabeaux, les menaient tous deux à la fin de chaque semaine; le bout de l'année se trouvait ainsi arrivé sans qu'on pût dire comment. La pauvreté ayant toujours été leur fidèle associée, ils étaient habitués à sa compagnie, et ne se doutaient pas qu'elle fût considérée par cer-

Digitized by Google

taines gens comme un malheur. Le lendemain du bal improvisé, Zullino était à l'ouvrage dès le point du jour, et chantait en taillant une planche. Agata passa devant sa boutique en allant à la messe.

— Vous chantez de bon cœur, lui dit-elle ; on voit bien que vous n'avez pas de soucis.

— Voilà comme vous êtes, vous autres jeunes filles, répondit le garçon ; vous parlez de tout sans rien savoir. Apprenez que je chante pour m'étourdir et ne pas songer à mes peines.

— Quelles peines avez-vous donc ?

— J'ai de l'amour pour vous depuis hier, et comme vous ne voulez pas qu'on vous aime, je tâche de vous oublier. Demain, si je n'y ai pas réussi, je m'en irai à Lentini chez mon oncle le tonnelier.

— Le mauvais air règne à Lentini ; vous y gagnerez la fièvre.

— Mieux vaut la fièvre que d'aimer qui ne vous veut pas de bien. Je prétends mener ma tendresse pour vous comme ceci, à coups de maillet.

Zullino frappa si fort sur ses planches, qu'Agata effrayée recula d'un pas ; mais il se trouva que ce coup de maillet venait d'enfoncer l'amour dans le cœur de la toppatelle.

— Vous êtes un fou, dit-elle ; quand on aime une fille, on ne s'embarrasse pas de tous ses discours ; on lui déclare poliment ce qu'on éprouve, et on va la demander en mariage à ses parents, tandis qu'elle est à la messe.

Il n'y avait plus à hésiter. Zullino courut chez le petit tailleurs, et lui demanda la main de sa fille.

— Mais, dit le père, si je te donne ma fille, comment la nourriras-tu ?

— En travaillant.

— Et si tu as des enfants ?

— Je les élèverai comme vous avez élevé votre fille.

— J'aurais préféré un gendre plus riche que toi ; cependant j'en parlerai à Agata, et nous verrons quelle sera son opinion.

Agata pensa qu'un mari jeune et laborieux n'a pas besoin d'être riche, et qu'un morceau de pain se mange avec plaisir en compagnie d'une personne qu'on aime. Ces idées peuvent

Digitized by Google

vous sembler étranges, monsieur le Français, à vous qui venez d'un pays où ce sont les fortunes qui se marient plutôt que les personnes, et où le beau mot d'*intérêts matériels* a remplacé tous les sentiments; mais il faut considérer que nous sommes sous le trente-septième degré, dans la patrie de Théocrite et d'Archimède, et par conséquent bien éloignés des lumières. Le père ne trouva donc pas d'objections à faire, quoiqu'il en eût grande envie. Zullino vint assidument passer les soirées auprès de sa maîtresse, et on s'apprêtait à publier la nouvelle du mariage prochain, lorsqu'un petit accident dérangea les projets.

En face de la boutique du tailleur demeurait un homme qui s'était enrichi dans le commerce des soieries de Catane. Cet homme découvrit à quarante ans qu'il lui fallait une femme pour mener sa maison. Don Benedetto, c'est ainsi qu'on le nommait, mit un pantalon de nankin tout neuf, prit sa montre à breloques, et sortit de chez lui en manches de chemise, avec un chapeau de soie bien luisant à la façon de Paris. Dans cette toilette d'un négligé savamment mélangé de luxe, il vint poser ses deux coudes sur le bord de la fenêtre où travaillait le petit tailleur.

— Savez-vous, dit-il, ce que j'ai fait depuis dix ans que je tiens mon commerce? Non, mon voisin, vous ne le savez pas. Regardez-moi un peu là, entre les deux yeux. Vous voyez un homme qui a gagné plus de vingt mille, plus de trente mille écus, et davantage. Cette année, je voulais avoir une maison dans la montagne pour la villégiature : j'ai fouillé dans la sacoche, et j'ai eu la maison. Demain, si je voulais avoir un cheval, je fouillerais à la sacoche, et je l'aurais. Ma cuisinière me fait le dîner à midi : quatre plats, les pâtes, les légumes, l'*humide* et les fruits; eh bien! quand je me sens de l'appétit le soir, je vais à la *locanda*, et je mange. Comment appelez-vous un homme qui vit de la sorte?

— Je l'appelle un homme heureux, répondit le tailleur, et de plus un homme riche.

— Cela n'est pas mal répondre; je suis riche en effet. Pensez-vous que je le sois assez pour demander une fille en mariage?

— Vous pouvez demander la fille d'un corroyeur, la fille du

Digitized by Google

patron d'une *speromara*, celle du directeur des postes; enfin toutes les filles que vous voudrez.

— Eh bien! je vous demande la vôtre. Voyons un peu si vous me la refuserez.

— Que le bon Dieu m'en garde! je vous l'accorde tout de suite. Il y a bien Zullino qui lui fait la cour avec ma permission; mais je dirai à Zullino que vous m'avez favorisé d'une demande, et il comprendra qu'il ne doit plus songer à ma fille.

Zullino ne comprit pas la chose aussi facilement que le père se l'était imaginé. Il se plaignit du manque de parole, et voulut au moins recevoir congé de la bouche d'Agata elle-même. On fit venir la jeune fille, et on lui expliqua ce qui arrivait.

— Mon père, dit-elle, il serait indigne d'un galant homme de retirer sa promesse pour quelques écus. Vous m'avez accordée à Zullino : je serai sa femme.

— Tu ne seras pas sa femme, s'écria le père. Je défends à Zullino de remettre les pieds chez moi, et demain, si tu ne fais pas bon visage au seigneur Benedetto, je te corrigerai avec une baguette. Vive Dieu! cela n'a pas encore ses dents de sagesse, et cela veut raisonner!

— Zullino, reprit la toppatelle, tu as entendu : je suis ta femme. Je te regarderais comme un indigne si tu renonçais à ma main. Retire-toi pour ne pas avoir de querelle avec mon père, et compte sur ma parole. Notre mariage n'est que différé.

Après le départ de l'amoureux, il y eut du vacarme dans la maison du tailleur. Le père cria sans savoir ce qu'il disait. La mère cria et pleura pour apaiser son mari. Agata prit sa quenouille et fila paisiblement comme si tout ce bruit ne l'eût regardée en rien. Quand don Benedetto arriva dans sa riche parure, un bouquet à la main, la jeune fille lui tourna le dos et monta majestueusement dans sa chambre, où elle s'enferma. Il fallut pourtant apprendre au prétendu que la toppatelle avait disposé de son cœur.

— Je comprends, dit le marchand de soieries; elle est *demi-folle* pour ce Zullino; mais je lui ferai un cadeau, et la raison lui reviendra.

Il n'y a pas de gens plus passionnés que nous autre Siciliens, et nous ne parlons jamais des passions. Elles nous entraînent si loin de notre état de nature, que nous les considérons comme

Digitized by Google

une maladie à laquelle on donne le nom de demi-folie. Avec ce mot-là, on ne s'étonne plus de rien. Le jaloux qui tue sa femme, l'amant qui enlève sa maîtresse, sont des demi-fous. On les craint et on s'en écarte lorsqu'ils sont dangereux; mais on les plaint, et une fois que leur mal est passé, on leur pardonne.

J'ai vu un jour Agata au bord de la mer demeurer assise pendant une heure, si parfaitement immobile que vous l'eussiez prise pour une statue. Des vieilles femmes, qui l'avaient vue comme moi, s'en allèrent conseiller au père de prendre garde à sa fille, en disant que cette enfant était travaillée par quelque demi-folie. Le père, trop brutal et trop borné pour user de ménagements, défendit à la pauvre fille de sortir seule et la menaça de coups de bâton. Pendant la nuit suivante, on entendit Agata marcher à grands pas dans sa chambre. Elle ouvrit sa fenêtre et chanta une chanson sicilienne que tout le monde connaît ici, et dont les paroles disent :

Ce que je voudrais te donner
Comme un gage de mon amour
Que tu puisses conserver,
C'est le cœur qui est dans mon sein.

Zullino, ayant reconnu la voix de sa maîtresse, fut bien vite sous le balcon. Il apporta une échelle qu'on y trouva le lendemain. Les deux oiseaux prirent leur volée pour Lentini, sans songer que la route est de vingt milles. Un Anglais qui allait à Syracuse permit à la toppatelle de s'asseoir sur le mulet aux bagages, et nos amoureux arrivèrent ainsi chez l'oncle de Zullino, qui les reçut à merveille.

La folie d'Agata ne l'empêcha pas de sentir la nécessité de mettre son honneur en sûreté par un mariage. Lorsque le curé de Lentini refusa d'unir ensemble deux jeunes gens qui ne pouvaient satisfaire à aucune des formalités préalables, la fille du tailleur se trouva un peu déconcertée. Heureusement ce curé était un homme bon et indulgent qui prit en compassion cette brebis égarée. Il lui conseilla de ne point demeurer sous le même toit que son amant, et la recueillit chez lui, en promet-

Digitized by Google

tant de travailler à une réconciliation générale. Agata se plaisait beaucoup à Lentini. Elle tenait compagnie à Zullino, qui travaillait avec ardeur à fabriquer des tonneaux pour la vendange prochaine. On parlait peu, on se regardait souvent, et on chantait des barcaroles à deux voix. Un beau jour, le petit tailleur, sur un avis du curé, partit de Catane et se présenta tout à coup devant sa fille.

— Ingrate, lui dit-il, tu ne reviendrais donc jamais si je ne courais après toi?

La toppatelle se rappela aussitôt qu'elle avait des parents. Elle se jeta dans les bras du tailleur, en s'écriant :

— Emmenez-moi, cher père; je ne veux plus vous quitter. Ah! que je suis heureuse de vous revoir et de retourner à la maison!

— Ce n'est pas tout, reprit le père; il faut encore renoncer à ce coquin de ravisseur.

— Hélas! puisque personne ne veut me marier au pauvre Zullino, je suis bien forcée de renoncer à lui; mais je ne serai jamais la femme d'un autre.

— C'est ce que nous verrons. Monte sur ton âne et partons.

Agata courut embrasser son amant, revint caresser son père, puis elle sauta sur son âne et prit la route de Catane, où elle fit son entrée avant la nuit. Ainsi finit son premier accès de demi-folie; mais de même que le grand don Quichotte de la Manche, elle avait encore de fort belles aventures à courir.

En me racontant l'histoire de la toppatelle, le jeune Sicilien avait dirigé notre promenade vers l'Etna. Nous quittions le bord de la mer pour entrer dans la montagne. Nous traversions des vignes, des jardins d'orangers, la plupart ouverts à tout le monde, quelques-uns gardés par des bataillons carrés de *cactus* qui présentaient aux passants leurs grosses raquettes armées d'épines.

— Ce n'est pas sans dessein, me dit le Sicilien, que je vous ai conduit de ce côté. La seconde partie de notre histoire s'est passée dans la montagne, et vous aurez ainsi le lieu de la scène sous les yeux. L'Etna embrasse, comme vous le voyez, un rayon considérable. En comptant Catane et Taormine, il contient quatre cent mille habitants, c'est-à-dire le quart de la population de la Sicile entière. Cela ne doit pas vous étonner.

Digitized by Google

Cette montagne est très-peuplée, tandis que le reste de notre pays, où il y aurait place pour six millions d'hommes, est dans une décadence qui approche du néant, mais qui cessera quelque jour. L'Etna se divise en trois parties : la région basse, où nous sommes, qui est très-riche et très-bien cultivée; la région du milieu, qu'on appelle le *Bosco*, parce qu'elle est couverte de bois; et enfin le sommet, qui appartient au volcan, et dont la neige et le feu se disputent la possession. Le Bosco est habité par quelques montagnards d'une force athlétique, à qui les convulsions de l'Etna ne font pas peur et qui rient lorsque le terrain tremble sous leurs pieds. Afin de n'avoir pas à réparer leurs maisons, ils dorment sur le sol. On ne les voit qu'au mois d'octobre, où toutes les populations se réunissent pour les fêtes de la vendange. C'est un beau moment que celui-là, et qui mérite qu'on vienne exprès à Catane. Vous en jugerez par l'histoire de la toppatelle, que nous allons reprendre.

Une fois de retour au logis paternel, Agata devint sage et docile comme un agneau. Tout le monde se remit à l'aimer et à l'admirer comme si elle n'eût jamais donné de prise à la médisance. Zullino ne manqua pas de venir rôder sous les fenêtres de sa maîtresse. La première fois qu'elle l'aperçut, elle lui jeta un regard plein de tristesse et se mit à soupirer; la seconde fois, elle ne soupira plus, et la troisième, ses yeux demeurèrent si calmes, que le pauvre amoureux y lut clairement la ruine de ses espérances.

De son côté, don Benedetto gagnait du terrain. Il se faisait raser chaque matin pour avoir le visage frais, et portait une royale sans moustaches, ce qui lui allait à ravir. Son chapeau de soie brillait d'un lustre sans égal, et la veste ronde en velours vert lui rajeunissait la taille de plusieurs mois. Mais ce qui fit surtout souffler le bon vent dans ses voiles, ce fut un cadeau de boucles d'oreilles en argent, valant deux piastres, qu'il offrit lui-même en se servant de phrases très-polies. Il fallait voir cet homme favorisé du ciel se promener les mains dans ses poches, disant à ceux qu'il rencontrait :

— Quand je me suis mis une chose dans la tête, on peut la regarder comme faite et terminée, car j'aime les entreprises difficiles.

Digitized by Google

Ce langage assuré pénétrait les auditeurs d'un profond respect,

Sur ces entrefaites, arrivèrent le mois d'octobre et les vendanges. Il y a tant de raisins mûrs, que tout le monde est mis à contribution pour les cueillir. Vieux et jeunes, paysans et citadins courent à la montagne, le panier sous le bras et le couteau dans la poche. Les toppatelles font semblant de travailler, mais leur occupation est de manger du raisin en attendant les danses. Aussitôt que la dernière grappe est cueillie, et que les cuves sont pleines, on se met en fêtes pour un mois entier. Chaque propriétaire donne à son tour un dîner suivi d'un bal, où l'on peut venir sans invitation. Riches et pauvres, étrangers et gens du pays, sont admis indistinctement, et ce n'est pas en cérémonies, pour quelques heures, qu'on les reçoit; c'est pour un jour et une nuit, et avec la cordiale hospitalité des anciens temps. Une bonne partie des convives ne sait pas le nom de l'emphitryon. Vous passez par-là, vous entendez des rires, du bruit ou des violons : vous entrez et vous prenez place à table par droit de présence. On mange comme des héros d'Homère, et puis on saisit les castagnettes et on se trémousse; ceux qui préfèrent se griser, chanter ou dormir, sont parfaitement libres. La verte jeunesse ne connaît que deux choses, danser et faire l'amour, et je vous assure qu'elle s'en acquitte bien. Pendant la première semaine, on se divertit modérément; il y a de l'hésitation. A peine si les violons et le tambourin vont jusqu'à l'aurore. Les toppatelles font encore les renchéries. Elles se promènent ensemble par bandes compactes, et les garçons feignent de jouer entre eux; mais au bout de huit jours les bataillons sont entamés, les deux camps se confondent, et c'est alors qu'on babille et qu'on rit à faire trembler la montagne. La fillette taciturne, qui n'a pas dit quatre mots dans l'année, donne de l'exercice à son gosier pour le temps perdu. Celle qui a fait la sourde oreille aux propos galants, en écoute autant qu'on lui en veut dire. La demi-folie s'en mêle, et quand les fêtes sont finies, il ne rentre pas dans la ville un seul cœur qui ne soit au moins troublé, pas une cervelle qui ne soit à l'envers. Messieurs les étrangers payent leur tribut comme les autres. Combien en ai-je vu venir en spectateurs, le sourire sur les lèvres et le lorgnon sur l'œil, s'asseoir à table

Digitized by Google

pour se montrer bons princes, et finir par faire le pied de grue dans les rues de Catane, sous le balcon de quelque brunette ! Il y a temps pour tout, et la méthode est chose bonne. On change de domestiques à la Saint-Jean ; les termes des loyers sont fixés au 4 de mai, et ce jour-là, l'Italie et la Sicile entière déménagent ; mais dans l'Etna, au mois d'octobre, c'est l'échéance des amours. Les couples se forment au milieu des plaisirs, et quand sonne la cloche de la Toussaint, les curés ont de la besogne pour marier nos barbes rousses avec leurs amoureuses. Ce n'est pas que tous ceux qui reviennent des vendanges deux à deux s'en aillent droit à l'église. Si on traîne jusqu'à Noël, adieu les sacrements pour cette année-là ! L'amour va vite, et ne mène pas toujours les filles où elles voudraient aller ; mais on est indulgent, et s'il arrive malheur à une danseuse, les bonnes gens secouent la tête en disant : Que voulez-vous ? c'est la vendange.

Don Benedetto, qui possédait un grand clos de vignes dans l'Etna, voulut en faire honneurs à sa fiancée et à ses amis. Il s'en alla d'abord se divertir chez les voisins avec la famille d'Agata, et promit un dîner cyclopéen pour la seconde semaine. Notre toppatelle bouda contre le plaisir pendant huit jours. Elle ne dansait que du bout des pieds et penchait l'oreille sur son épaule d'un air distrait, tandis que toutes les bouches se fendaient à force de rire.

— Tant mieux ! disaient les jeunes gens. Elle pouvait avoir un beau garçon à qui elle avait donné parole ; elle a voulu épouser un clos, une maison et un comptoir, elle y mourra d'ennui.

Cependant, lorsque le futur époux paya son tribut aux vendangeurs, il fit les choses en grand seigneur, et ferma les bouches des mauvais plaisants à grands coups de quartiers de bœuf. Le luxe ajouta son prestige aux douceurs de la bonne chère. La salle à manger fut ornée de fleurs. La cuisine et la cave vomirent une armée de plats et de bouteille dont la tenue imposante éblouit tous les yeux. On était au milieu du repas, lorsqu'un convive nouveau entra dans la maison, son bonnet à la main, et fit un salut au maître du logis. C'était don Zullino.

— Seigneur Benedetto, dit-il, vous avez remporté la victoire ; je ne vous en aime pas davantage ; mais avant de quitter

Digitized by Google

la Sicile, je viens faire mes adieux à ceux qui ont eu jadis de l'amitié pour moi. Nous nous séparerons le verre en main. Donnez-moi une place à votre table, et qu'on me verse à boire.

— Soyez le bien-venu, répondit l'amphitryon; je conçois que vous ne devez pas m'aimer beaucoup. Lorsque vous serez aussi riche que moi, vous épouserez à votre tour une belle femme, et vous pourrez donner à manger à vos amis. Je vous souhaite un heureux succès dans vos voyages.

— Et moi, si vous n'étiez pas mon hôte en ce moment, je vous souhaiterais de ramasser un scorpion toutes les fois que vous laisserez tomber un de ces écus dont vous êtes si fier. Allons, vous autres, emplissez mon verre, cela vaudra mieux que de nous quereller.

Zullino, qui avait déjà la tête échauffée, se la mit en combustion par quelques rasades des vins capiteux de l'Etna; mais comme les convives voulaient se divertir, ils ne firent pas grande attention à lui. Agata seule devint rêveuse pendant le repas. En sortant de table, on passa au jardin, où les violons, qui avaient la patte bien graissée, firent un vacarme d'enfer. La masse des danseurs fut bientôt serrée et embrouillée comme un écheveau de fil. Dans cet instant, la belle Agata vint aborder son ancien amoureux.

— Vous voulez partir, lui dit-elle; où irez-vous?

— A Malte, prendre du service comme matelot ou comme soldat.

— Si c'est à cause de moi que vous faites ce coup de tête, je vous supplie d'y renoncer.

— Tenez votre parole et soyez ma femme, ou bien je pars.

— Eh! comment puis-je être votre femme, si personne ne veut nous marier?

— C'est-à-dire que vous désirez épouser ce vilain marchand, et me forcer encore d'être témoin de vos noces; mais demain, à cette heure, regardez la mer de ce côté; vous verrez là-bas une voile qui me mènera bien loin de vous et pour toujours. On dit qu'il y a du bruit aux Indes, j'irai me faire casser la tête au service du roi des Anglais, et vous pourrez dire avec fierté à vos amis qu'un homme est mort pour vous. Ne parlons plus de cela et dansons ensemble pour la dernière fois.

Zullino saisit Agata par la taille et l'entraîna dans le tour-

Digitized by Google

billon, où ils dansèrent tous deux avec tant de grâce et de gentillesse, qu'on ne les eût jamais pris pour des amants au désespoir. Quand la tarentelle fut achevée, notre amoureux pressa la main de sa maîtresse infidèle, puis il enfonça son bonnet sur ses yeux et sortit à grands pas. Il était à peine dans la rue, qu'il s'entendit appeler. Une jeune fille, entièrement voilée de sa mante noire, vint lui prendre le bras, et une voix émue qu'il connaissait bien lui dit tout bas :

— Je n'y tiens plus ; emmenez-moi où vous voudrez.

La seconde évasion de la toppatelle ne troubla les fêtes de la vendange que pour le petit tailleur et son futur gendre. Les autres continuèrent à s'amuser.

— Voilà ce que c'est, disait-on, que d'avoir voulu marier par force une jolie fille avec un être qu'elle n'aime pas.

Don Benedetto fit battre le pays par ses amis et ses serviteurs. Des bûcherons assurèrent avoir vu dans les bois plusieurs couples d'amoureux qui allaient dans toutes sortes de directions. En poursuivant Agata, on interrompit d'autres entretiens, et on remit dans leur chemin quelques toppatelles égarées, mais on ne trouva pas celle qu'on cherchait. Nos jeunes gens s'étaient enfoncés dans le plus épais du Bosco, et vivaient paisiblement chez des charbonniers. Ils y étaient depuis trois jours, oubliant l'univers entier, lorsque le hasard fit passer par là le vertueux curé de Lentini, monté sur un âne et accompagné d'un guide.

— Mes enfants, leur dit-il, que faites vous ici, loin de vos parents? On vous cherche et on vous pleure.

— Nous nous cachons, monsieur le curé.

— Cela est fort mal. Votre réputation en sera perdue, ma chère Agata.

— Ah ! mon Dieu, s'écria la jeune fille, que vais-je devenir si ma réputation est perdue ?

— De plus, reprit le curé, vous vivez ici en état de péché mortel.

— Pour cela non, monsieur le curé, dit Agata, je n'ai rien fait de mal ; j'irai entendre la messe à Nicolosi dimanche prochain, et d'ailleurs, je vais profiter de votre passage ici pour me confesser à vous.

— Il faudrait, avant de recevoir l'absolution, commencer

Digitized by Google

par vous repentir de vos fautes et les réparer. Vous voyez bien cette charbonnière d'où il sort une fumée si noire : si vous mouriez demain, vous brûleriez dans un feu mille fois plus terrible, et pendant l'éternité.

— Hélas! sainte Vierge ! brûler pendant l'éternité ! Je ne le veux pas, Zullino. Je dois me repentir et mériter l'absolution ; il faut que ma réputation soit sauvée ainsi que mon âme.

— Vous n'avez qu'un seul moyen d'obtenir tout cela ensemble, dit le curé. Retournez à Catane avec moi sur-le-champ. Rentrez chez votre père ; je vous donnerai un nouveau confesseur qui vous dirigera bien et vous raccommodera avec le ciel, avec votre conscience et peut-être aussi avec le monde. Et vous, jeune homme, allez à votre maison, et ne détournez plus cette enfant de ses devoirs. Vous mériteriez d'être excommunié.

— Excommunié ! pensa Zullino saisi d'effroi ; je suis donc un monstre, moi qui ne croyais être qu'un amoureux bien à plaindre?

— Monsieur le curé, dit Agata tout en pleurs, ne m'abandonnez pas; menez-moi au couvent si vous voulez. Partons bien vite. Adieu, cher Zullino ; va, je penserai à toi ; je prierai le bon Dieu qu'il te rende encore plus heureux que je ne l'aurais pu faire en t'aimant.

Sans perdre une minute, Agata partit avec le curé, dont elle écouta si attentivement les réprimandes pendant le chemin, qu'elle arriva parfaitement convertie chez son père. Cette réaction subite dans les idées de la toppatelle mit fin au second accès de demi-folie. Il me reste à parler du troisième et dernier, qui se termina plus tristement que les deux autres.

Depuis longtemps, la paix était signée entre le ciel et Agata par les soins d'un nouveau confesseur. Elle avait déjà été admise à communier, après une pénitence sévère. Cependant ce n'était pas assez pour la tranquillité de sa conscience. Le feu sombre de la charbonnière ne lui sortait plus de l'imagination. Elle se recommandait à tout le paradis, et particulièrement à sainte Agata-la-Vetera, sa patrone, dont les reliques ont sauvé Catane des fureurs de l'Etna. Pendant des heures entières, la toppatelle restait prosternée au pied de la châsse où dorment

Digitized by Google

ces reliques, et ne sortait de la chapelle que par force. Le jour la surprenait en prières, le crucifix à la main, et les pages de l'Imitation de Jésus-Christ étaient trempées de ses larmes. Au bout d'un mois elle priait avec plus de passion que jamais, et voulait se couper les cheveux pour prendre le voile.

Auprès de la maison du tailleur demeurait une bonne femme qui avait des filles mariées et une légion de petits enfants. Un jour, en revenant de l'église, Agata vit cette grand'mère caressée et lutinée par un bambin de jolie figure, auquel elle souriait avec tendresse. A côté de la vieille était une jeune femme qui berçait un enfant à la mamelle tout en faisant réciter le *pater* à une fille de six ans dont les yeux pétillaient d'intelligence et de vivacité. Par une fenêtre ouverte on apercevait la servante qui préparait le couvert pour cette nombreuse famille. Agata n'eut besoin que de jeter un regard sur ces gens heureux pour sentir un vide affreux dans son âme.

— Voilà, dit la grand'mère, une belle toppatelle qui, à mon âge, saura ce qu'il en coûte de donner sa vie au ciel par dépit.

— Elle n'est pas encore donnée, murmura la fille du tailleur.

Dans la disposition d'esprit où elle était alors, Agata eût peut-être épousé don Benedetto lui-même, pour avoir le plus tôt possible de jolis enfants à bercer. A force de confiance dans son mérite, le marchand de soieries accoutumait les gens à tolérer une sottise dont il ne pouvait rien rabattre: Sa fiancée le voyait souvent et n'avait personne à lui comparer, excepté par souvenir. L'envie de se marier colora de rose tout ce qui avait d'abord choqué la toppatelle. Finalement on prit un matin le chemin du Dôme, et, en quelques minutes, le destin d'Agata se trouva lié pour la vie à celui d'un *sposo felicissimo*: Il fallait entendre don Benedetto dire avec orgueil à ses amis :

— Vous savez bien cette fille si intraitable, qui me détestait, qui était amoureuse folle d'un autre, qui s'est enfuie deux fois avec son amant et qui a pensé se faire religieuse plutôt que de m'épouser? Eh bien! la voilà pourtant ma femme.

Tout alla le mieux du monde dans la maison de cet heureux mortel pendant douze heures entières. Agata parut enchantée de l'appartement, du mobilier et du jardin. Pour sa bien-venue, elle voulut que le patron donnât une gratification à ses commis. Elle fit bonne mine aux servantes et caressa le chien du logis;

Digitized by Google

mais le lendemain des noces, la signora avait le visage sombre et ne voulait plus ouvrir la bouche, ou si elle répondait aux questions de son mari, c'était comme au sortir d'un rêve et avec si peu d'à-propos qu'autant eût valu ne rien répondre du tout. A la suite d'une petite explication, Agata prit son grand courage pour avouer à don Benedetto qu'elle était au désespoir de l'avoir épousé :

— C'est que vous ne m'aimez pas encore, dit le marchand de soieries. Un peu de patience : cela viendra.

Au bout de huit jours Agata l'aimait encore moins, et ne pouvait plus le regarder en face sans être dévorée de regrets.

De son côté Zullino était fort malheureux, et ne savait que faire pour se distraire de son chagrin. Un capitaine napolitain, le voyant plongé dans la mélancolie, lui conseilla d'embrasser la carrière des armes. Il lui promit les épaulettes d'argent pour l'année suivante, et lui montra dans l'avenir son ingrate maîtresse étonnée de son uniforme et de sa belle tenue, après cinq ans de campagnes glorieuses. Il parla des magnificences de la ville de Naples, nouvellement éclairée par une lumière sans huile ni mèches; il appuya beaucoup sur la considération du peuple pour les militaires, et sur les délices de la musique du régiment qui jouait la cavatine de l'opéra en vogue. Ces récits merveilleux, accompagnés des fumées du vin, entraînèrent le pauvre Zullino. Après quelques rasades il posa sa signature sur un morceau de papier, en vertu de quoi on l'expédia sur le continent aux troisièmes places du bateau postal, entre des volailles et des thons salés. Le pauvre garçon ne fut pas plus tôt incorporé dans un régiment d'infanterie, livré aux sergents instructeurs, et soumis à une discipline inflexible, qu'il comprit sa faute et pleura sa liberté. Il s'en alla dicter une lettre pathétique à l'un des écrivains publics de la place du Castello, pour demander à ses oncles de lui acheter un remplaçant; mais il fallait deux cents piastres, et toute la famille n'en possédait pas cinquante.

Agata n'ignorait pas le malheur de son ancien ami. Le commis voyageur de la maison avait rencontré Zullino à Naples. Soit par intérêt pour le sort de ce jeune homme, soit pour se donner de l'importance, le commis assura que Zullino n'avait pas longtemps à vivre. Agata prit aussitôt sa chaîne d'or, ses

Digitized by Google

pendants d'oreilles et ses bracelets. Un bijoutier lui offrit du tout ensemble vingt-cinq piastres, et après cette expédition infructueuse elle rentra chez elle dans un état violent de chagrin et d'impatience. Don Benedetto, la plume à la main, calculait ses bénéfices lorsqu'il vit entrer la signora dans son bureau :

— Est-il vrai, lui dit-elle, que vous soyez le plus riche marchand de Catane?

— Qui pourrait en douter?

— A quelle somme, je vous prie, se monte votre fortune?

— Je n'en sais trop rien : peut-être à soixante mille écus.

— Eh bien! faites-moi le plaisir de me donner deux cents piastres.

— Bagatelle! vous ne savez pas ce que c'est que deux cents piastres. Il n'y a pas d'ajustement de femme qui coûte cela, si ce n'est la dentelle, et vous n'en avez que faire.

— Ce n'est pas pour acheter de la dentelle. Donnez-moi ces deux cents piastres; vous me rendrez un véritable service.

— Par Bacchus! ne dirait-on pas que les piastres poussent comme les pois chiches, et qu'il suffit de se baisser pour en prendre? J'en ai quelques-unes, il est vrai, mais je les ai gagnées par mon travail, et je ne les donne pas à poignées.

— Ainsi vous me refusez l'argent dont j'ai besoin? C'est donc pour cela que l'on m'a fait épouser un homme riche?

La signora lança au marchand de soieries un regard de mépris si accablant, que, malgré sa vanité, il sentit pour un instant qu'il n'était au fond qu'un pauvre sire et de plus un pince-mailles. Tandis qu'il faisait d'utiles réflexions sur ce sujet, Agata prit sa mante et sortit précipitamment de la maison.

Il y avait alors sur les côtes de Sicile un embaucheur turc qui venait pour séduire et acheter de belles filles dont il faisait des esclaves en leur assurant qu'elles seraient libres dans un temps déterminé. C'était toujours le sérail délicieux d'un bey ou d'un pacha qu'il offrait en perspective, et lorsqu'on arrivait sur l'autre rive de la Méditerranée, les filles enlevées étaient

Digitized by Google

probablement vendues sur le marché aux esclaves. Ces spéculations lucratives sont heureusement fort rares à cause du contre-poids de la potence. Le hasard et l'appât du gain avaient amené ici un de ces séducteurs mystérieux. Il déguisait son trafic sous le titre de marchand d'ambre et de corail. La police avait les yeux sur lui, et les jeunes filles riaient à ses dépens lorsqu'il traversait la ville avec ses bottes à l'européenne, son carrick jaune et son turban; mais celles qui étaient belles et pauvres savaient que sous ses habits délabrés il portait une ceinture garnie de pièces d'or. Agata courut impétueusement jusqu'au môle, où cet homme se promenait souvent pendant le jour. En arrivant à lui, la toppatelle écarta brusquement sa mante noire pour montrer sa taille.

— *Signora très-belle*, dit le Turc dans son jargon.

— Voulez-vous de moi?

— *Signora, mi pauvre négociante corail.*

— Deux cents piastres, et je pars avec vous.

— *Grosse somme.*

— Pas un carlin de moins.

— *Mi partir demani per Tunis?*

— Où est votre vaisseau?

Le Turc étendit son bras vers les écueils où l'on voyait passer entre les cônes de lave le bout d'un petit mât.

— A quelle heure? reprit Agata.

— *Milieu de nuit.*

— Je viendrai. Donnez-moi l'argent.

— *Signora, est contraire aux principes : si mi donner et vous pas venir?*

Agata gratifia le mécréant du regard terrible dont elle avait déjà honoré son mari; mais le Turc rusé devina mieux que don Benedetto ce que la toppatelle avait dans l'âme.

— *Signora*, dit-il, *porter une quelque chose sainte à son cou?*

— Oui, ce chapelet est béni.

— *Eh bien! une petite serment là-dessus.*

— Je jure sur ce chapelet et cette croix de revenir à minuit et de partir avec toi pour Tunis.

— *Mi avoir jamais eu cette confiance pour nessune. Voici l'argent tout subite. Signora, pas oublier de venir*

Digitized by Google

au bord de la mer, dans cette lave. Il y a qu'un seul sentier; pas d'erreur.

— Ne crains rien, au bord de la mer, dans cette lave, à minuit. Vite, l'argent.

Le Turc compta les deux cents piastres en sequins d'or, et la toppatelle disparut.

Il faut avoir essayé de pénétrer dans les champs de lave de l'Etna pour bien comprendre ce que c'est. Le fleuve bouillant a conservé ses ondulations en se refroidissant; on y peut à grand'peine faire quelques pas hors des sentiers, en grimpant comme une chèvre, ou en sautant d'un bloc sur l'autre; mais il serait impossible d'y marcher en droite ligne, et si on veut suivre les petites vallées que forment entre elles les vagues de métal, on s'égare infailliblement au bout d'une minute. Si vous voulez retourner en arrière, vous ne reconnaissez plus les défilés où vous avez passé; si vous en choisissez d'autres, vous ne pouvez prévoir quelles seront leurs sinuosités, et si vous tâchez de vous orienter, les quatre points cardinaux ne servent qu'à vous faire voir clairement combien le labyrinthe est inextricable. En outre, il ne faut pas être sujet aux vertiges pour grimper dans ces déserts, car il se présente souvent des trous où un faux pas vous ferait tomber. Les aspérités du métal exercent l'action d'une râpe sur vos chaussures, et les mettent en charpie si vous n'avez eu soin de les choisir épaisses et solides. Mais ce qui rendrait surtout dangereuse une excursion nocturne dans la lave qui borde le port de Catane, c'est la mer où cette lave descend, et la hauteur des cônes qui se sont pressés les uns contre les autres au moment de l'éruption à cause de la pente du terrain et de la lutte entre l'eau et le feu. Il n'y a dans ce champ de lave qu'un petit sentier, comme le Turc l'avait fait remarquer à Agata. Ce sentier conduit au bord de la mer après avoir traversé le désert dans toute sa largeur, qui est d'un mille sicilien, c'est-à-dire un peu moins d'une demi-lieue. Pendant le jour, on reconnaît aisément le passage de l'homme, dont les pas ont produit quelque chose de semblable à de la terre végétale; mais pendant la nuit on s'y égarerait facilement, pour peu qu'on manquât de prudence ou d'attention.

Vers minuit, à l'heure indiquée par le Turc, des jeunes gens

Digitized by Google

qui jouaient à la porte du grand café virent passer une toppatelle enveloppée jusqu'aux yeux et dont la mante flottante ne marquait plus la taille, comme à l'église ou à la promenade. L'un de ces jeunes gens, frappé de l'air mystérieux que trahissaient à la fois la toilette et la démarche, laissa ses amis pour suivre cette dame. Il la vit traverser la place du Dôme, passer sous les arbres qui bordent le port, franchir la planche qui sert de pont au ruisseau des laveuses, et entrer dans le champ de lave. L'obscurité était profonde, et il était difficile de reconnaître le chemin. Le jeune homme s'arrêta de peur de s'égarer et se mit à l'entrée du sentier, persuadé que la dame inconnue y reviendrait bientôt. Au bout d'un quart d'heure, il entendit plusieurs cris auxquels répondit une voix d'homme. Il lui sembla ensuite que pendant long-temps encore la voix d'homme avait seule appelé sans recevoir de réponse; mais la mer qui se brisait sur les écueils produisait des bruits si confus, qu'il ne put avoir aucune certitude.

Le lendemain, la fuite d'Agata causa dans la ville une sensation que le récit du jeune homme augmenta encore. On parcourut le champ de lave dans toutes les directions. Bien loin du sentier praticable, on trouva un soulier de femme entièrement déchiré. Plus loin était un bassin formé par la mer, et on en retira une mante noire de toppatelle qui flottait sur l'eau. On sonda ce bassin, qui n'était pas très-profond; mais on n'y découvrit point le corps, qui aurait dû pourtant s'y trouver. Les uns ont cru que le Turc avait laissé derrière lui ces indices d'une fausse catastrophe, afin de détourner les soupçons; les autres pleurèrent Agata et portèrent son deuil. Les pêcheurs de corail qui vont en Afrique affirment souvent à leur retour qu'ils ont vu la belle Catanaise, couverte de pierreries, épouse légitime d'un chef barbaresque puissamment riche. Ceux qui passent à minuit près du champ de lave entendent distinctement la voix de la défunte toppatelle qui demande du secours.

Zullino avait reçu à Naples les deux cents piastres désirées. Il acheta un remplaçant et revint dans son pays. Après avoir bien pleuré sa maîtresse, il épousa la fille d'un muletier. Les bonnes femmes disent que son infidélité lui a porté malheur, parce qu'il a perdu son premier enfant et que sa femme a été défigurée par la petite vérole.

Digitized by Google

Quant au *sposo felicissimo*, il continue à vendre des soieries et à se croire l'homme le plus fortuné et le plus important de la Sicile, c'est-à-dire de l'Europe entière.

PAUL DE MUSSET.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR

LES COLONISATIONS.

ÉTABLISSEMENTS DES JÉSUITES AU PARAGUAY.

Institués en 1540 par la bulle de Paul III, *les clers de la compagnie de Jésus* commencèrent à prendre presque immédiatement la part la plus active aux missions étrangères. L'énergique unité de leur constitution, la souplesse conciliante enseignée à tous les membres de l'ordre, et les connaissances pratiques qu'ils possédaient presque seuls, les rendaient particulièrement propres à ce ministère, qui demande, plus qu'aucun autre, *la main de fer dans le gant de velours*. Aussi, soixante-dix ans après leur établissement, étaient-ils maîtres de presque toutes les missions des deux Indes, et fondaient-ils, au centre de l'Amérique du Sud, une sorte de république dont ils se faisaient à la fois les législateurs, les prêtres et les rois.

Les établissements des jésuites au Paraguay ont cela de curieux « qu'ils donnèrent à l'ordre l'occasion de réaliser une fois l'idéal de ses doctrines (1). » Ce ne furent point des essais

(1) Cours de M. Quinet, quatrième leçon.

Digitized by Google

progressifs et plus ou moins heureux, mais l'application immédiate, inflexible d'un système préconçu.

D'habitude, le génie lui-même hésite en face d'une société à refaire; il consulte longtemps les instincts, il sonde les traditions ; sa main ne se porte qu'avec une craintive prudence sur cette *chose* mal née et mal venue peut-être, mais qui, après tout, est une *chose qui sent*. Les législateurs religieux du Paraguay n'eurent aucun de ces scrupules. Prenant pour moule la règle de leur ordre, ils y fondirent d'un seul jet la république nouvelle, comme ils eussent fait une statue d'airain, sans s'inquiéter si toute la matière vivante pourrait ou non y tenir.

Cette singulière tentative commença vers 1610. A cette époque, tout ce qui restait d'Indiens dans les parties de l'Amérique du Sud occupée par les Espagnols, était employé aux mines, au labourage ou partagé en *jacras* (1). On donnait ce nom à des espèces de fiefs que le roi concédait à certains officiers à titre de récompense. D'après les ordonnances, les Indiens vivant sur les *jacras* étaient seulement tenus de payer à leurs maîtres cinq piastres par tête chaque année (2), mais ceux-ci en exigeaient presque toujours davantage. Quant aux Indiens employés dans les mines et au labourage, ils provenaient surtout des peuplades de l'intérieur auxquelles on faisait la chasse afin de se procurer des esclaves. Il existait dans la plupart des villes limitrophes du Pérou des associations de négociants qui n'avaient point d'autre commerce, tandis que de leur côté les Portugais du Brésil, et principalement les habitants de Saint-Paul, étendaient leurs excursions jusqu'à mille lieues de leurs frontières, enlevant les Indiens pour les employer aux travaux de leurs colonies.

Or c'était surtout au Paraguay, au Tucuman et dans la province de la Plata que se faisait cette chasse d'esclaves. Ces trois contrées occupaient tout l'espace compris entre le Pérou, le Brésil, le Chili et la Patagonie. Les jésuites y tentèrent, à différentes reprises, des missions, toujours interrompues par les peuplades non converties ou par les courses des *paulistes* et des

(1) *Lettres édifiantes et curieuses*, vol. VIII, p. 320.

(2) La piastre d'Amérique, étant d'argent pur, valait 4 livres 10 sous. C'était donc un impôt de 22 francs 50 cent. par tête.

Digitized by Google

Espagnols. Les vices de ceux-ci étaient d'ailleurs un obstacle invincible à la conversion des Indiens ; aussi les missionnaires reprirent-ils l'idée de Las Casas, qui avait déclaré que le seul moyen de civiliser les sauvages était de les réunir sur un territoire dont l'entrée serait interdite aux Européens. Ils demandèrent, en conséquence, le Paraguay, qui leur fut accordé avec le droit d'y établir des villages d'Indiens où les Espagnols ne pourraient entrer, et qui s'administreraient librement eux-mêmes au nom du roi.

Nulle autre province ne pouvait être mieux appropriée à une pareille tentative. Placé au centre du continent, entouré de forêts presque infranchissables, séparé des colonies espagnoles par des espaces immenses et déserts, le Paraguay formait une sorte d'île au milieu de la terre-ferme, et se trouvait à l'abri de toute communication par sa nature même. De plus, il ne produisait rien de ce qui tentait alors vivement la cupidité des hommes : l'or, les perles, les épices. Quant à ses habitants, ils ne ressemblaient ni aux peuples déjà policés du Mexique et du Pérou, ni à la race inquiète et guerrière de l'Amérique du Nord ; ici l'homme était, comme le pays qui le nourrissait, sans caractère bien distinct et d'une énergie amoindrie. A ses penchants même, on reconnaissait l'enfant ; il n'en avait que deux : la mélomanie et la gourmandise. La meilleure part de sa vie s'écoulait en concerts et en festins. Si les dieux se révélaient à lui, c'était par des chansons qui l'engageaient à bien manger, à bien boire, et le paradis auquel il était conduit par les *mapo-nos* (1) n'avait d'autres plaisirs que d'éternels festins de gomme, de miel ou de poisson, entremêlés de musique et de danse (2).

Les passions d'un peuple ne sont des obstacles que pour les

(1) Prêtres indiens.

(2) Muratori, p. 51. — Nous nous sommes servi de la traduction du père Lambert, fort exacte pour tout ce qui concerne les réductions. Le jésuite français n'a retranché de l'original que le tableau des cruautés commises en Amérique par les Espagnols. « Les justes éloges que mérite, à tant d'égards, la nation espagnole, dit-il dans sa préface, *surtout dans un temps où elle devient de jour en jour plus florissante*, exigeaient de notre part des attentions que personne ne trouvera déplacées. »

Digitized by Google

maladroits ; pour les habiles, ce sont des anses qui servent à le prendre plus aisément. Loin de combattre les goûts des Guaranis, les jésuites s'en servirent. Ils se présentèrent au milieu d'eux en chantant des cantiques et en leur promettant, s'ils voulaient les suivre, une nourriture plus abondante. Ils dressèrent des croix auxquelles ils suspendirent de légers présents, comme pour faire comprendre par un signe sensible. à ces esprits grossiers, que le symbole de la rédemption était aussi celui du bien-être terrestre. Les Indiens se laissèrent prendre à ces amorces : ils consentirent à suivre les missionnaires, mais non sans faire leurs conditions. — Donnez-nous beaucoup à manger, ou nous ne resterons point près de vous, répétaient-ils sans cesse aux jésuites. Et ceux-ci mettaient tant d'empressement à les satisfaire, que chaque réduction comptait toujours une centaine de Guaranis malades d'excès de nourriture (1).

Ainsi la satisfaction sensuelle fut le premier appât offert à ces catéchumènes peu fervents, et, pour en faire des chrétiens, il fallut leur montrer, comme aux moines dont parle Érasme, *le réfectoire derrière l'église.*

Du reste, des traverses de tout genre arrêtèrent les progrès des premiers établissements. Les missionnaires eurent à combattre, outre la tiédeur des nouveaux couvertis, la difficulté des lieux, les attaques des tribus voisines, et surtout les incursions des habitants de Saint-Paul. Cette ville, bâtie sur une montagne inaccessible et défendue par l'épaisse forêt de Pernabacaba, était devenue un champ d'asile pour les bandits portugais et pour les nègres fugitifs. Fermée aux étrangers, elle ne recevait dans ses murs que ceux qui s'engageaient à s'y fixer, et encore devaient-ils subir des épreuves propres à constater leur courage. Les premiers Paulistes ayant épousé des Indiennes, il était résulté de ce mélange de sang une race d'hybrides, appelés *Mamelucos,* qui avaient rendu leur nom redoutable dans toutes les contrées voisines. En 1631, ces bandits détruisirent les premières réductions fondées par les jésuites, et les forcèrent à aller s'établir plus loin des frontières du Brésil, sur les rives de l'Uruguay et du Parana. Ce fut là que se multiplièrent ces étranges républiques, qui, lors-

(1) Muratori, p. 86 et 139.

Digitized by Google

qu'elles sortirent des mains des jésuites, en 1768, étaient au nombre d'environ trente-deux.

Nous avons dit à quels moyens *humains* les missionnaires eurent recours pour établir leur autorité parmi les Guaranis ; mais une fois celle-ci acceptée, ils songèrent à l'affermir, et pour cela, ils organisèrent la société nouvelle dont ils s'étaient faits les chefs comme ils avaient organisé leurs institutions d'Europe. Ce fut la même régularité mécanique, le même espionnage occulte, la même horreur du scandale plutôt que du vice, le même savoir pratique surtout ; car ce qui a toujours distingué les jésuites, c'est la connaissance des détails et le goût des affaires. Aucune autre corporation religieuse n'a fourni autant de régents, de calculateurs, d'architectes, de chimistes, de mécaniciens, et moins d'orateurs, de poëtes ou de penseurs. Aussi le plaisant qui appela la société de Jésus *une maison de commerce commanditée par la Trinité* exprimait-il une vérité plus sérieuse qu'il ne le croyait peut-être lui-même. L'ordre, en effet, fut toujours *une maison* bien plus qu'une église, et ses missionnaires, occupés d'abaisser le ciel jusqu'à la terre, firent bien plus les affaires de leur communauté que celles de la religion. La cause qui détermina, en France, la chute de cet ordre célèbre est, au reste, suffisamment significative. Après s'être mêlé, pendant plus de deux cents ans, à toutes les intrigues politiques, commerciales et financières, il disparut tout entier par suite de la faillite d'un de ses membres.

Les missionnaires du Paraguay surent tirer habilement parti, dès le principe, des ressources considérables mises à leur disposition. Ils firent venir d'Europe des frères pour diriger les travaux, avec des ouvriers pour en exécuter une partie, et mettre les Indiens à même d'achever le reste. Un plan uniforme fut adopté pour toutes les réductions. Au centre du terrain concédé à la peuplade s'élevait le village composé de plusieurs rues tirées au cordeau et convergeant vers une place spacieuse où se trouvaient l'église, la maison des missionnaires, le magasin des vivres, l'arsenal et les ateliers. Tout autour, on voyait rayonner de larges routes bordées d'orangers qui servaient à l'exploitation des champs, où les Guaranis cultivaient le manioc, la canne à sucre, le tabac et le coton. Les maisons, construites à la manière du pays, avec des cannes enduites de mortier, n'é-

Digitized by Google

taient composées que d'une seule pièce, et n'avaient d'autre ouverture que la porte; mais, en revanche, l'église était grande et ornée de colonnes, de corniches, de statues, de bas-reliefs! Elle avait cinq autels, outre la nef et les bas-côtés : sur ses murailles, dans des boiseries ouvrées et garnies de franges d'or, s'étendaient d'immenses tableaux où les principaux mystères de la foi prenaient des formes visibles afin de rester gravés au cœur des Indiens (1). A l'heure des offices, on jonchait les parvis d'herbes odoriférantes, on répandait des essences, on brûlait des parfums; une troupe de jeunes gens, longtemps exercés, chantaient en chœur les hymnes sacrés; quelquefois même des enfants, vêtus de soie et couronnés de fleurs, dansaient devant l'autel au son des instruments d'Europe! Ainsi toutes les aisances, toutes les splendeurs, tous les plaisirs, avaient été gardés pour l'église. C'était là que les sensations les plus chatouilleuses venaient caresser les sens engourdis du Guaranis. Aussi y accourait-il avec plus d'ardeur que de gravité; mais sa curiosité n'en avait pas moins un prétexte pieux; elle pouvait être prise pour de la ferveur; on n'avait rien à espérer de plus.

Le jour de la Fête-Dieu, pourtant, le spectacle ne restait point renfermé dans les murs du sanctuaire; il s'étendait au village tout entier. Les maisons étaient couvertes de nattes et de tapisseries de plumes, les rues bordées de corbeilles de gâteaux ou de fruits et entrecoupées de pièces d'eau improvisées où nageaient les poissons pêchés dans le fleuve. A chaque carrefour s'élevaient des berceaux de feuillages et de fleurs, au haut desquels voltigeaient des oiseaux retenus par des liens invisibles, tandis que plus bas rugissaient des tigres et des lions enchaînés. Après la procession venaient les feux de joie, les feux d'artifice, les tournois, à la suite desquels les jésuites distribuaient eux-mêmes les récompenses.

On invitait à ces fêtes les Indiens idolâtres, dans l'espoir que ces plaisirs inconnus et cet air d'abondance deviendraient pour eux un motif de conversion; beaucoup, en effet, s'y laissaient aller. Ils abdiquaient leur difficile et périlleuse liberté, bien décidés à la reprendre si les habitudes de la réduction cessaient

(1) Muratori, p. 99.

Digitized by Google

de leur plaire; mais une fois engrenés dans cette grande machine, les rouages les retenaient à leur place, les entraînaient malgré eux, et la plupart finissaient par se soumettre à l'ordre établi, par manque d'énergie, sinon par élection.

Cet ordre était, du reste, facile à maintenir, par la manière dont les jésuites avaient tout rapetissé. Grâce à eux, le problème social était devenu une simple question de comptabilité. Ils tenaient la nation entière en parties doubles, chiffrant, par colonnes, ses besoins et ses droits. Le règlement recevait le Guaranis à sa naissance et le suivait jusqu'à sa tombe, fixant d'avance tous ses mouvements. A partir de six ans, l'enfant était retiré à sa mère, et envoyé aux écoles sous la baguette des *zélateurs*. A douze ans, il quittait ceux-ci pour aider à la culture du *tupambaé* ou *champ de Dieu*, dont les récoltes étaient destinées à couvrir les frais de culte, d'administration, de maladie, et à payer le tribut; vers dix-huit ans, il se mariait et recevait une cabane avec un terrain et un attelage. Mais rien de tout cela ne lui appartenait; ce n'était qu'un prêt fait par la réduction. Il fallait entretenir la cabane, cultiver le terrain, rendre l'attelage à la première sommation. Des inspecteurs s'assuraient de son zèle au travail, et punissaient la moindre négligence. Les moissons qu'il recueillait n'étaient pas davantage à lui; il devait les apporter aux magasins publics, où des comptables lui livraient, chaque mois, les vivres nécessaires pour nourrir sa famille (1). L'emploi de ces vivres était encore soumis à l'examen de surveillants qui en réglaient la consom-

(1) Voici les expressions du père Bouchet lui-même (*Lettres édifiantes*, vol. VIII, p. 317) : « Ceux qui font la récolte sont obligés de transporter les grains dans les magasins publics; des gens tiennent registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les officiers qui ont l'administration des grains délivrent aux chefs de quartier la quantité nécessaire pour toutes les familles, et ceux-ci les distribuent proportionnellement. »

Muratori dit également (p. 192) que tous les grains sont gardés en commun dans les greniers publics, pour être ensuite distribués aux Indiens suivant leurs besoins. M. de Chateaubriand s'est donc trompé lorsqu'il dit (*Génie du Christianisme*, liv. IV, chap. V) que les récoltes du *tupambaé* étaient seules transportées aux magasins publics, et lors-

Digitized by Google

mation. Enfin la distribution même des heures de la journée était indiquée d'avance. La cloche de l'église annonçait le lever, puis venait la messe, puis le travail, puis la prière du soir, puis le sommeil.

Ainsi, occupation, nourriture, piété, rien n'était libre! La volonté des missionnaires se trouvait partout, ôtant aux Guaranis l'embarras de choisir, c'est-à-dire de vivre.

On devine seulement que, pour atteindre un pareil but, il fallait une inquisition incessante; aussi ne saurait-on croire, selon l'expression du père Bouchet, « toutes les saintes industries que le zèle du salut des âmes inspirait aux missionnaires (1). » Outre les inspecteurs dont nous avons déjà parlé, des émissaires secrets, envoyés par eux la nuit, en paraissant ne s'occuper que de la sûreté du pays, examinaient tout ce qui se passait (2); des vieillards se tenaient près des puits, des fontaines et des lavoirs pour empêcher les hommes et les femmes de lier conversation (3); un chef appelé fiscal notait ceux qui négligeaient de se rendre à l'église, et les dénonçait le dimanche suivant, afin qu'on leur infligeât une pénitence publique (4); enfin, un commissaire de quartier surveillait les actes privés et tâchait de découvrir les fautes de chacun. Si ces fautes *étaient restées secrètes*, la réprimande était également secrète; si, au contraire, elles étaient publiques, le missionnaire les déférait aux alcades, qui ne jugeaient qu'après avoir pris son avis. En

qu'il accuse Montesquieu d'avoir cru à la communauté des biens dans le Paraguay; cette communauté existait bien réellement pour les principales productions. L'illustre écrivain commet également une erreur en avançant que la piastre due au roi d'Espagne était soldée par chaque Guaranis, sauf le cas d'un superflu dans les récoltes du *tupambaé*. Avec quoi eussent payé des gens qui ne possédaient rien personnellement? L'impôt était directement acquitté par les jésuites sur le produit du *tupambaé*, et ce qui le prouve, c'est l'accusation qui fut portée contre eux de dissimuler le nombre des Indiens des réductions, afin de payer un moindre tribut.

(1) *Lettres édifiantes*, vol. VIII, p. 311.

(2) Muratori, p. 111.

(3) *Idem*.

(4) *Lettres édifiantes*, vol. VIII, p. 311.

Digitized by Google

cas de condamnation, le coupable était conduit sur la place publique ; il y était battu de verges aux yeux de tous, et, après le châtiment, il allait baiser la main qui l'avait frappé en disant : — Dieu vous récompense de m'avoir soustrait par cette légère punition aux peines éternelles dont j'étais menacé (1) !

S'il arrivait que des coureurs de bois espagnols se présentassent à la réduction et voulussent y rester trois jours, comme le règlement le leur permettait, quelques Indiens sages et discrets se mettaient à leurs côtés, sous prétexte de les accompagner et de leur faire honneur, mais en effet pour les observer (2). Enfin, lorsque chaque année, deux ou trois cents Guaranis, choisis dans les réductions, s'embarquaient sur les *balses* (3) pour transporter à Buenos-Ayres et à Santa-Fé les marchandises dont la vente devait servir au payement du tribut royal, à l'achat des ornements d'église, à l'acquisition des outils de pêche, de chasse ou d'agriculture, deux missionnaires conduisaient la troupe, afin que les habitudes établies pussent être conservées pendant le voyage. Chaque soir, la flottille des *balses* était réunie dans une des criques du fleuve ; les Indiens élevaient sur la rive une chappelle de feuillages où ils plaçaient l'image de la Vierge, et, après l'avoir saluée au son des fifres et des tambours, ils répétaient en chœur les prières, terminées, comme de coutume, par un acte de contrition. Le repos et le sommeil ne venaient qu'après.

Comme on le voit, les jésuites avaient appliqué à ces républiques la règle de leur ordre dans toute sa rigueur : dévotion minutieuse, régularité machinale, soumission aveugle. Le Guaranis était devenu entre leurs mains une chose vivante pour l'action commandée, morte pour l'initiative ; ils avaient réussi, en un mot, à *emmaillotter sa volonté* (4), si bien réussi, qu'un demi-siècle n'a pu la lui faire retrouver. « Ils se regardaient, dit un de leurs apologistes, comme des pères de famille char-

(1) Muratori, p. 96.

(2) *Idem*, p. 115.

(3) Les *balses* étaient des radeaux soutenus par deux pirogues, sur lesquels on construisait, avec des nattes, des cabanes à toits de paille ou de cuir, qui servaient aux passagers et aux marchandises.

(4) Cerutti, *Apologie*, p. 590.

Digitized by Google

gés d'enfants qui n'avaient pas assez de raison pour se conduire. » Mais les pères de famille cherchent à former cette raison ; la minorité de leurs enfants n'est qu'un apprentissage de la vie, un acheminement vers la virilité, tandis que celle des Guaranis était un état définitif et immuable. Content d'en avoir fait des ouvriers habiles (habiles à imiter), les jésuites ne voulurent pas aller plus loin.

L'auteur que nous avons cité précédemment s'étonne, dans sa naïveté, d'une telle conduite. « Je ne puis croire, dit-il, que les Indiens, qui montrent tant de dispositions pour les arts, soient dépourvus d'intelligence, et, si on les appliquait aux sciences, leur esprit ne tarderait certes point à se développer; mais, puisque les missionnaires n'ont pas encore pris ce parti, c'est que, sans doute, ils en sont empêchés *par de fortes raisons.* »

Ces raisons que Muratori ne devinait point, tout le monde les connaît aujourd'hui; avec l'intelligence, le Guarani aurait pu prendre le goût de la liberté, et les pères de la compagnie de Jésus voulaient continuer à l'avoir soumis à leur volonté *comme un bâton dans la main d'un vieillard* (1).

Ajoutons, afin de tout dire, que la tutelle imposée aux Indiens des réductions avait pour eux d'incontestables avantages. Bien que gouvernés exclusivement par les jésuites, « ils étaient *réellement* sujets du roi (2), » qui leur avait accordé un grand nombre de priviléges. Ils ne pouvaient être réduits en esclavage, ni donnés en *jacras* ; ils avaient obtenu des fusils, dont l'usage était interdit aux autres Indiens; ils choisissaient chaque année, sous l'inspiration des missionnaires, le corrégidor, les alcades et les chefs militaires qui devaient les gouverner; ils pouvaient envoyer sur toutes les routes des émissaires chargés d'observer les voyageurs, d'annoncer l'ennemi et d'appeler aux armes les réductions liées entre elles par une ligue défensive ; enfin, ils payaient pour tout impôt, et seulement de vingt ans à quarante, une piastre par tête (3). Encore, en échange de ce tribut, le roi donnait-il à tout jésuite partant pour le Para-

(1) Cours de M. Michelet.

(2) Muratori, p. 174. — Cette expression : *réellement sujets du roi*, est curieuse ; c'est un demi-aveu.

(3) Décret de 1684. — Il était spécifié, en outre, que chaque Indien

Digitized by Google

guay une somme de 300 piastres et les frais d'embarquement ; il fournissait à chaque réduction les cloches, les ornements d'église, le vin, l'huile, 140 piastres par an pour les remèdes, et payait les émoluments des missionnaires, qui montaient à 10,000 piastres pour toute la province (1).

Il en résultait que, de l'aveu même des pères, leurs colonies coûtaient au gouvernement espagnol plus qu'elles ne lui rapportaient. Or, comme, d'un autre côté, elles étaient fermées à tout commerce et n'offraient aux Européens aucun moyen d'établissement, loin de pouvoir devenir une source de prospérité, elles devaient rester pour la monarchie une charge sans compensation.

On ne manqua point de le faire remarquer au roi d'Espagne, en lui dénonçant la puissance toujours croissante des missionnaires dans le Paraguay. Le mystère dont les réductions étaient entourées favorisait toutes les suppositions. On assura que les jésuites avaient découvert des mines d'or sans vouloir en convenir ; on exagéra le produit de leur commerce avec les villes espagnoles, où ils avaient des facteurs qui vendaient pour eux le tabac, le miel, les peaux et l'herbe du Paraguay ; on les accusa de déguiser le nombre des Indiens convertis, dans le but de payer un moindre tribut ; enfin, on prétendit que les Guaranis avaient refusé, en plusieurs circonstances, d'obéir aux officiers du roi, et qu'ils étaient véritablement bien moins les sujets de la couronne d'Espagne que de la compagnie de Jésus.

Des gouverneurs, des évêques, prêtèrent l'oreille à ces plaintes ; on essaya même de remplacer les jésuites dans une des réductions par de simples prêtres ; mais ceux-ci, dépourvus des immenses ressources dont la société pouvait disposer en faveur

ne commencerait à payer l'impôt que *trente ans après sa conversion*. Ces Guaranis chrétiens depuis moins de trente ans sont ce que les jésuites appellent dans leurs écrits les *nouveaux convertis*. On doit comprendre, d'après cela, combien Montesquieu est loin de la vérité lorsqu'il évalue le tribut payé par les réductions au cinquième des biens.

(1) Le décret de 1669 ordonnait aux officiers royaux de payer à chaque curé de réduction 445 piastres. Celui de 1707 n'accorda que 350 piastres pour les missionnaires des nouvelles réductions.

Digitized by Google

de ses membres, manquèrent bientôt des choses les plus nécessaires, et furent obligés d'abandonner leur troupeau (1). Pendant ce temps, la compagnie employait tous les moyens pour se disculper et raffermir son crédit. Elle y réussit pleinement. Un décret de Philippe V, portant la date du 12 novembre 1716, confirma tous les priviléges des réductions, et ordonna au gouverneur de Buenos-Ayres, « non-seulement de ne les inquiéter en aucune chose, mais encore d'être d'une union sincère et d'une parfaite intelligence avec les supérieurs de ces missions. »

Forts de cet appui, les jésuites continuèrent leurs efforts pour multiplier leurs établissements. Chaque année, trente ou quarante Guaranis partaient des réductions, accompagnés de quelque missionnaire portant d'une main son bréviaire, de l'autre un bâton surmonté d'une croix, et ils s'enfonçaient avec lui dans les bois, à la recherche des peuplades infidèles. Ces voyages présentaient de grandes difficultés et des dangers de tout genre. Il fallait s'ouvrir un chemin à travers des fourrés impénétrables, traverser des fleuves, gravir des montagnes, apaiser les sauvages effrayés ou furieux qui prenaient le plus souvent les néophytes et leur guide pour des *paulistes* déguisés (2) : ces obstacles même une fois surmontés, restait à vaincre les répugnances des sauvages pour le changement de vie qu'on leur proposait. Les uns, retenus par les liens du sang, qu'on les engageait à briser, répondaient :

— Nous avons ici une famille, et nous ne voulons pas quitter ceux que nous aimons (3).

D'autres, voyant plus loin, et inquiets pour leur indépendance, disaient froidement :

— Vous assurez que le dieu des chrétiens sait tout et qu'il voit tout ce qui se fait ici-bas ; nous ne voulons pas d'un dieu qui a les yeux si perçants, et nous désirons vivre en liberté,

(1) *Lettres édifiantes*, vol. IX, p. 179.

(2) Les *paulistes* s'étaient présentés plusieurs fois parmi les peuplades libres sous des apparences pacifiques et ayant un des leurs déguisé en jésuite, afin d'attirer un plus grand nombre de sauvages et de pouvoir faire plus de prisonniers.

(3) Lettres du père Cataneo, p. 372.

Digitized by Google

dans nos bois, sans avoir au-dessus de nous un censeur et un juge perpétuel de nos actions (1).

Cependant, à force de caresses, de présents, de patience, le missionnaire finissait le plus souvent par les persuader et par les engager à le suivre. Si les nouveaux catéchumènes étaient en petit nombre, on les conduisait dans une des missions déjà fondées ; s'ils formaient, au contraire, une peuplade, on établissait pour eux une réduction. Mais ces conversions subites étaient généralement peu solides. Le règlement, d'abord accepté sans réflexion, devenait bientôt un joug trop pesant. Alors ces yeux que l'on s'efforçait de tenir modestement baissés vers la terre, se tournaient furtivement vers les grandes forêts qui ouvraient à l'horizon leurs libres solitudes, et, au matin, lorsque la cloche sonnait pour appeler à la prière, toutes les cabanes se trouvaient vides. Le nouveau peuple avait fui dans les bois pour échapper à son législateur.

Ces faits avoués, en passant, dans les lettres de quelques jésuites italiens ou français qui avaient traversé les réductions, ne durent point être les seuls témoignages de mécontentement donnés par les Indiens. Pendant cette domination d'un siècle et demi, les jésuites eurent sans doute plus d'un mécompte à subir, plus d'une révolte à comprimer, mais le cordon sanitaire établi par eux autour de leurs établissements ne nous a point permis d'en connaître l'histoire. Habitués à cacher leurs ulcères pour faire croire à leur santé, ils ont nécessairement gardé le silence sur ces agitations intérieures des réductions ; tout ce que nous en savons vient d'eux, et c'est sur leurs partiales descriptions que nous sommes obligés de juger l'œuvre.

A les entendre, rien n'en égalait l'excellence. L'autorité des missionnaires resta comme celle de Dieu, éternellement juste, infailliblement éclairée. Grâce à leur influence, les Guaranis étaient devenus plus que des hommes, plus que des saints, car le moins pur d'entre eux *n'eût pu être accusé d'un seul péché mortel*. L'unique défaut constaté par les pères est une délicatesse de conscience exagérée, une sorte de passion à se trouver coupable et à se dénoncer !

Nous en demandons pardon aux missionnaires, mais une telle

(1) Lettres du père Catanéo, p. 143.

Digitized by Google

perfection nous inquiète plus qu'elle ne nous touche ; les peuples de saints nous ont toujours paru aussi invraisemblables que les peuples de philosophes, et, en lisant les églogues inspirées aux jésuites par l'innocence évangélique des Guaranis, nous craignons presque également l'hypocrisie des héros et l'aveuglement volontaire des panégyristes. Nous ne pouvons croire à ces vertus règlementairement inoculées à tous les membres des réductions, pas plus qu'à leur civilisation sans intelligence, pas plus qu'à leur bonheur sans liberté. Peut-être les Guaranis avaient-ils les apparences de tout cela, ce qu'il faut de vertu pour éviter la pénitence publique, ce qu'il faut de civilisation pour tirer parti de la matière, ce qu'il faut de bonheur pour ne pas se plaindre ; mais il leur manquait une âme. Il n'y avait point de république, point de peuple ; il y avait tout au plus un collége, où, comme l'a dit un historien, « les bons sujets étaient ceux qui se taisaient (1). »

Et voyez plutôt le résultat obtenu pour tant de persévérance, de dévouement, d'habileté, de dépenses (car il faut bien faire entrer l'argent en ligne de compte lorsqu'il s'agit de colonies) ; la stérilité de l'arbre n'est-elle point suffisamment prouvée par le petit nombre de ses fruits? Les missionnaires de la compagnie de Jésus se répandent dans toute l'Amérique centrale ; ils appellent à eux les Indiens, traqués partout et n'ayant plus d'autres champs d'asile que les réductions ; les fugitifs trouvent près d'eux les moyens de vivre et de se défendre ; on favorise les mariages, on assure la nourriture à tout enfant qui verra le jour, et, au bout de cent cinquante-huit ans, quand on vient enfin demander aux maîtres du Paraguay la clef de leur *Eldorado*, il se trouve que ces républiques, enrichies par les libéralités du roi, favorisées de mille priviléges, et dont on fait tant de bruit depuis un siècle, ne comptent que cent vingt mille habitants sur un espace de plus de douze mille lieues carrées, c'est-à-dire moins que n'en renfermait le même pays avant la venue des missionnaires ! Comment une prospérité si longue avait-elle diminué la population au lieu de l'accroître? Ce gouvernement si parfait était-il donc moins favorable au développement de la race que l'état sauvage lui-même ?

(1) Cours de M. Michelet.

Digitized by Google

Je sais que l'on a voulu expliquer ce fait : on a allégué l'insalubrité du climat, la contagion de la petite vérole, les attaques des *paulistes;* mais cette insalubrité n'avait point augmenté depuis l'établissement des réductions, cette contagion n'était point particulière au Paraguay, ces attaques ne se renouvelèrent presque plus à partir de 1631. La véritable cause n'était donc point là, elle était tout entière dans la loi qui ralentit l'accroissement de population chez les peuples opprimés et abâtardis, et qui l'accélère dans les états libres et véritablement civilisés. Le mal venait de l'organisation même des réductions, de l'espèce de pétrification communiquée au Guaranis comme un élément moralisateur. Le moyen que cet esclavage n'amenât pas chez lui, à la longue, une sorte de langueur ? On lui avait ôté le droit de suivre ses instincts, sans lui accorder celui de consulter sa raison ; on lui refusait toute progression intellectuelle, toute spontanéité, et ceux qui en avaient fait ainsi un cadavre animé admiraient ensuite sa douceur, sa docilité ; ils s'étonnaient de sa résignation à mourir, comme s'ils n'eussent pas dû s'étonner bien davantage de sa résignation à vivre !

Les républiques du Paraguay, dit le père Bouchet dans une de ses lettres, *ressemblent à des communautés bien réglées* (1). Cet éloge contient l'explication complète de leur peu d'accroissement. Une communauté est une société artificielle qui ne se perpétue qu'à la condition de se recruter ailleurs ; ce n'est point une nation. Raynal, qui à travers ses phrases gonflées de rhétorique arrive si rarement au vrai des choses, et dont les préventions sont d'ailleurs favorables aux jésuites, a pourtant compris cette vérité. « Les Guanaris, en apparence si heureux, dit-il, devaient éprouver un ennui profond. Chez eux, les devoirs étaient tyranniques, aucune faute n'échappait au châtiment ; ils étaient inspectés jusque dans leurs plaisirs. Leurs cœurs ne sentaient aucun besoin ; s'ils étaient sans vices, ils étaient aussi sans vertu ; ils n'aimaient point, ils n'étaient point aimés. Un Guaranis passionné aurait été l'être le plus malheureux, et l'homme sans passion *n'existe* ni dans le fond d'un bois, ni dans la société, ni dans une cellule. »

(1) *Lettres édifiantes,* vol. VIII, p. 319.

Digitized by Google

Raynal s'est trompé de mot : l'homme dépourvu de passions *existe,* mais sans le sentir, sans le vouloir ; il ne vit pas.

Du reste, pour ceux qui voudraient nier l'*ennui profond* des Guanaris et leur sourd mécontentement contre les maîtres qui les gouvernaient, nous rappellerons un dernier fait. Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay furent retirées aux jésuites, ces sujets dont on vantait l'attachement passionné pour leurs législateurs les virent partir sans regrets, sans résistance. Un gouverneur et des lieutenants prirent tranquillement possession des réductions, les moines de Saint-François, de Saint-Dominique et de la Merci s'y établirent comme prêtres, et aucune plainte ne s'éleva, si ce n'est celles des anciens missionnaires.

Il faut donc le dire, les établissements fondés au Paraguay par la compagnie de Jésus furent des œuvres de patience, mais étroitement conçues et manquant de ce qui fait progresser les choses humaines. Loin d'agrandir l'âme d'enfant du Guaranis, les jésuites la rapetissèrent encore ; ils bornèrent pour lui le progrès à des perfectionnements professionnels ou à des imitations serviles ; ils le firent jouer au gouvernement, jouer à la guerre, jouer à la chapelle, et ils appelèrent cela une religion, un système militaire, une constitution ! Grâce à eux, des esprits qui n'étaient qu'ignorants devinrent puérils. Aussi, ces républiques tant vantées ne furent-elles jamais que des agglomérations artificielles de sauvages bien dressés, rigoureusement contenus, mais jamais civilisés. La civilisation est quelque chose de plus large et de plus profond ; c'est la culture progressive de l'ensemble des facultés, l'expansion toujours plus harmonisée de la vie universelle. Les faits extérieurs peuvent la révéler, mais ils ne la constituent pas, et le peuple le plus civilisé n'est pas celui qui sait tisser, bâtir, forger avec le plus d'habileté, mais celui chez qui la moralité, l'intelligence et la justice se sont élevées le plus haut.

ÉMILE SOUVESTRE.

Digitized by Google

LES GARNACHES.

III (1).

Nazarille depuis longtemps était fort instruit de tout ce qui s'était passé à l'occasion de la mort de Bernard. Aucun nouveau débarqué de la province ne lui faisait grâce de ces détails.

C'était en effet Ninette et sa mère qui avaient recueilli le bien de Bernard. Un petit cousin qui se crut lésé essaya de leur intenter un procès ; il fit même écrire à Nazarille pour lui proposer de le soutenir avec lui ; mais Nazarille, qui n'avait pas de quoi payer le port de la lettre, répondit magnanimement qu'il se désistait.

Il est sûr que Ninette était coupable : les dispositions de Bernard pour le fils de Chloé étaient si anciennes et si connues, qu'elle n'avait pu les détourner qu'au moyen de manœuvres criminelles. Un nouveau testament, daté de la veille de la mort, était venu, à la levée des scellés, annuler le premier, déposé chez le notaire. Comment il avait été obtenu, comment on avait pu le dicter au vieux Bernard, c'est ce qu'on ne put jamais éclaircir. Il est certain que la jardinière, à qui Ninette devait sans doute beaucoup, parut mieux dans ses affaires. On parla de fraude, de captation, mais rien ne fut reconnu en justice :

(1) Voyez tome IX, page 202.

Digitized by Google

Ninette demeura tranquillement en possession des propriétés de Bernard.

La vieille Garnache n'eut pas le temps de profiter de ces événements; elle mourut d'une maladie d'estomac causée par la mauvaise nourriture et dont elle souffrait depuis longtemps.

Ninette vendit la maison de Bernard et la sépara par un mur de ses vignes. Son genre de vie subit de nouveaux changements auxquels la ville, déjà préparée, s'accoutuma par degrés. Elle loua un premier étage le long des remparts, dans un quartier plus animé, entre la place d'armes et la salle de spectacle; et plus tard, s'étant aperçue que la caserne n'était qu'à quelques pas de l'autre côté du boulevard, et qu'elle pouvait louer des chambres à des officiers, elle acheta la maison et la garnit des meubles qu'elle avait emportés de chez Bernard, ne réservant pour elle que les plus vieux et les plus nécessaires. L'important pour elle, c'était qu'elle voyait enfin réalisé le rêve qu'elle avait caressé durant toute sa vie de quarante-deux ans, car elle n'avait pas moins alors : le plus grand luxe de la province consiste dans le nombre et le bon état du linge. Ninette avait souvent calculé, avec un sentiment d'envie inexprimable, le linge qu'elle supposait empilé dans l'armoire de certaines ménagères de sa connaissance; or, elle avait trouvé dans l'immense armoire de Bernard des trésors incomparables en ce genre, qu'il tenait de sa mère et de ses tantes, et qui pour la plupart, dans la négligence où il vivait, n'avaient pas vu le jour depuis la mort de ces dignes femmes. Ninette avait longtemps couvé de l'œil ce précieux meuble, et même avait eu soin, vers les derniers temps, d'en perdre la clef, si bien que le jour de la mort de Bernard, on ne put trouver un haillon pour l'ensevelir, ce qui fut un grand scandale. On en attribua la cause au dénûment où le bonhomme s'était laissé tomber; mais on connut la vérité quand Ninette fit porter ces dépouilles chez elle. Il fallut trois femmes qui firent dix voyages avec de grandes mannes pour charrier tout ce linge. On en sut alors le compte jusqu'au dernier torchon.

Ninette fit quelques efforts pour se mettre au niveau de sa position nouvelle, mais elle ne put se défaire de ses habitudes d'épargne excessive contractées dans la misère; et son avarice, excitée par le bien, qui en est comme l'aliment, eut pour ainsi

Digitized by Google

dire à s'exercer au large. Après avoir vécu si retirée, elle se vit bientôt des amis. Elle eut la liberté d'aller passer les soirées dans deux ou trois maisons du voisinage, notamment chez trois filles qui occupaient le rez-de-chaussée de la maison voisine et qui vivaient modestement d'une petite pension de leur père, ancien militaire ; elles joignaient à cela le produit d'un petit travail de raccommodage de dentelles. Ces demoiselles se trouvèrent très-flattées de la société de Ninette, qui passait désormais dans la ville pour *une femme riche*.

Quant à sa personne, les changements de la Garnache ne furent pas moins sensibles. Elle porta pieusement le deuil de Bernard, qui lui permit de se nipper d'une robe de belle alépine noire : cette robe, à son gré, allait bien avec ses bas blancs, qu'elle ne quittait plus ; car dans la vie abandonnée de cette fille, qui n'avait jamais paru appartenir à son sexe, il s'était pourtant trouvé quelqu'un (c'était Brigalier, son homme d'affaires) qui lui avait dit, on ne sait où ni comment, qu'elle avait la jambe bien faite. Elle prit encore chez Bernard d'autres nippes de famille qu'elle trouva moyen de se faire accommoder chez ses voisines les dentelières. Il va sans dire que ces petits ouvrages ne lui coûtaient jamais rien. On rougirait en province de faire payer de pareils services à des voisins ; il y a toujours un rabais pour la pratique la plus étrangère, et, comme tout le monde s'y connaît, le gain ne laisse pas que d'en être diminué. Ninette avait d'ailleurs des procédés particuliers pour en venir à ses fins ; elle était fort libérale de promesses, grande caresseuse de petits enfants, qu'elle comblait en espérance de joujoux et de friandises. Il y avait dans cette maison un petit neveu qui lui demandait depuis six mois je ne sais quelle bagatelle qu'elle lui avait promise, et à qui elle répondait avec le même sang-froid : — Nous irons l'acheter demain.

Elle suivait la même méthode avec les demoiselles Percinet (c'était le nom des dentelières), à qui elle promettait tantôt une partie de campagne, tantôt une soirée à la comédie, car elle s'était fort relâchée de sa dévotion ; et elle provoquait elle-même ces sortes d'engagements. Le soir, par exemple, en se promenant avec elles, elle s'arrêtait devant une boutique. — Tiens, Lucie, voilà un petit nécessaire comme je veux t'en acheter un.

Digitized by Google

Mais ces petits présents ne brillaient jamais qu'en perspective devant les yeux éblouis de ces demoiselles, qui n'osaient point l'en faire souvenir, comme leur petit neveu, et Ninette ne se doutait pas des ardents désirs qu'elle allumait ainsi d'une parole. Elle obtenait d'elles, par ce moyen, toutes sortes de petits services, et jusqu'à des présents de peu de valeur, que ces pauvres filles lui faisaient pour attirer les siens. Il est bizarre, et c'est l'ordinaire, que, dans ces sortes de liaisons entre une personne aisée et des gens pauvres, ce soit le pauvre qui fasse les frais. On avait découvert l'avarice sordide de Ninette et cent fois éprouvé ses manières d'agir; mais l'influence de l'argent est telle, qu'elle n'en était pas moins bien reçue. Le père lui-même, le capitaine Percinet, qui était un homme rude et brutal, faisait volontiers sa partie le soir par déférence.

Pour la peindre d'un trait, quand il fut question de reconnaître les soins du notaire qui avait négocié ses affaires, et dont la femme, à l'occcasion de sa fête, lui avait fait don d'une très-belle chaîne d'or, elle allait partout, demandant : — Dites-moi, que pourrais-je bien acheter à Mme Bienaise? Elle m'a donné une chaîne; c'est clair, je lui dois un cadeau. Je ne lui ai jamais rien demandé, mais enfin je lui dois une politesse. C'est que je n'ai pas sa fortune, moi; j'aimerais mieux lui rendre sa chaîne. Que lui donner? Voyons, Julie, que me conseillez-vous?

Chacun disait son mot. Elle mena plus de dix fois Julie et ses sœurs courir les marchands avec elle; elle trouvait ceci trop cher, cela trop mesquin. Elle demandait : — Vous n'avez pas autre chose? Et elle s'en allait, disant : — Que voulez-vous, ils n'ont rien.

Un jour qu'elle allait dîner chez le notaire, qui l'avait invitée plusieurs fois, elle apporta six petits gâteaux dans du papier. On y fit si peu d'attention, qu'on ne les mit pas sur table. A quelque temps de là, comme on lui disait chez ces demoiselles : — Eh bien! songez-vous à rendre votre cadeau?

— Ah! ma foi! écoutez donc, reprit-elle vivement, je leur ai déjà fait bien des petites honnêtetés; je ne puis pas toujours avoir la bourse à la main.

Digitized by Google

Et la chose en resta là. Le notaire, avec qui elle se brouilla, put à peine retirer ses honoraires.

Elle était parvenue à louer ses chambres à des officiers de la garnison, et même, au grand scandale du voisinage, à des comédiens. On la voyait rire et causer avec eux; on l'entendait même dire hardiment que leur argent n'était pas moins bon, et que *c'étaient des hommes comme d'autres*. Ce qui ne fut pas moins surprenant, à voir les soins nouveaux qu'elle prenait de sa personne, ses manières plus ouvertes avec les hommes, et le tour plus hardi de ses conversations, ce fut qu'elle se laissait gagner par l'envie de plaire; on reconnut enfin qu'elle songeait au mariage. Elle effleurait volontiers ce sujet, et, comme en s'amusant, se livrait à des suppositions à l'égard de certains hommes.

On n'avait point attendu de connaître ses dispositions; déjà des épouseurs de toute espèce, de vieux garçons, d'anciens officiers, à l'affût de ses rentes, lui avaient fait offrir leur main. Mais il y avait un homme, le plus redoutable et le plus obscur des concurrents, qui la guettait depuis longtemps comme une proie qui lui était due.

Lors des intrigues de la succession Bernard, Ninette s'était adressée au nommé Brigalier, prétendu faiseur d'affaires, très-malfamé dans le pays, qui se mêlait volontiers de procès, d'usure, et de tripotages de toute espèce. Brigalier l'avait parfaitement servie; il avait joué son rôle, disait-on, dans les scènes ténébreuses du complot, et c'était à lui que Ninette en devait le succès. Il savait mieux que personne quel en avait été le profit, et il s'était mis en tête de le joindre tout entier à ses honoraires. Cet homme avait deviné le caractère et les mouvements secrets de la vieille fille. Il savait que nul de ses rivaux ne pouvait mettre en ligne de compte le bien franc et net qu'il avait, et, les laissant faire leur fracas, il attendait. Ninette, lui ayant remis la conduite de ses intérêts, lui fournissait l'occasion de l'aller voir au moins une fois par semaine, à quoi il ne manquait jamais.

Mais jusqu'alors Ninette marchait libre et fière parmi la foule des prétendants. Elle avait même fini par les renvoyer par égard pour sa petite fortune, dont l'amour passait tout le reste. Elle pouvait épouser un joueur, un buveur, un débauché,

Digitized by Google

qui la dépouillerait ; et sa méfiance d'une part, de l'autre l'envie de racheter les privations de toute sa vie, se livraient d'étranges combats, que son bavardage donnait en spectacle à ces demoiselles. Elle mettait du reste une certaine coquetterie à laisser entamer les négociations, et affectait une grande joie de les voir se rompre. — Mais voyez donc, disait-elle aux demoiselles Percinet, monsieur Brigalier compte sans l'hôte, assurément. Je vous demande un peu si j'irais épouser un homme que je ne connais pas ; car je ne le connais pas. Il gère mon bien, mais sous bonnes garanties. Il peut être un ivrogne, un mange-tout. Que j'aille lui livrer le peu que j'ai, me donner un maître ! car ils ne vous épousent, ces vieux drôles, que parce qu'on a quelque chose. Et d'ailleurs, que ferais-je d'un homme chez moi ? Un bel embarras. Ce Brigalier est caduc ; ça ne demande qu'à être enterré ; je ne veux pas me faire garde-malade. J'aime trop mon indépendance ; je suis bien trop heureuse. Oh Dieu ! je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas.

Elle débitait fort vite ce flux de paroles, en affectant ce ton dérisoire que les filles croient devoir à la bienséance en pareille matière. Mais si l'une de ces demoiselles lui répliquait malicieusement un moment après :

— Il y a des risques, sans doute ; mais d'un autre côté il est bien triste de vieiller seule ; — Ninette, toute pénétrée et changeant de ton, poussait un soupir. — Oh ! oui. Que voulez-vous ?

Brigalier n'ignorait point ces propos, mais il la laissait dire, marchant sourdement à son but.

Le scrupule et le remords se mêlaient encore aux incertitudes de la vieille fille. Elle n'avait pu passer toute sa vie dans la dévotion sans en garder trace, en sorte qu'elle importunait son directeur d'interminables bavardages, sans jamais rien dire pourtant de l'héritage de Bernard. Elle entendait la religion à la façon de certaines gens du bas peuple, s'imaginant qu'on pouvait se dissimuler certaines actions au tribunal de la pénitence, qu'il était toujours temps de faire réparation à la mort, ou même que de petites pratiques, qu'un cierge d'un sol, par exemple, rachetait un vol d'un millier de francs. Intérieurement elle s'accusait assez volontiers d'avoir détourné l'héritage

Digitized by Google

du vieux Bernard; mais elle y trouvait mille excuses, dont la meilleure était *qu'elle l'avait bien gagné.*

Ce naturel inquiet, quinteux, hypocrite, la poussa jusqu'à faire écrire à Nazarille une lettre qu'il ne reçut point, où elle insinuait que, s'il voulait bien prendre les choses doucement, elle lui rendrait tout à sa mort.

Au milieu des irrésolutions de Ninette, Brigalier lui rendait ses visites imperturbablement, et, depuis quelque temps, il était visible, pour lui surtout, qu'il faisait des progrès. Ninette, voyant le temps passer, avait changé de ton sur son compte. Enfin elle consentit secrètement à l'épouser, et personne ne se trompa au triomphe silencieux de l'homme d'affaires.

IV.

Nazarille avait été longuement instruit de ces détails qui lui parvenaient indirectement, car il ne voyait guère les gens de sa province, et tout ce qu'il apprenait du bien-être de Ninette ne manquait pas de lui soulever la bile par contraste avec la misère où il se trouvait, et dont elle était la cause.

Un jour, comme il était à toute extrémité, il se présenta chez l'un de ses amis les plus obligeants, et le pria de lui prêter cinq cents frans. Il lui expliqua comment cette somme pouvait suffire à le tirer d'affaire. L'ami, qui le savait homme d'esprit et incapable d'une escroquerie en manière d'emprunt, ne fit point de difficulté, et lui souhaita bonne chance.

Nazarille se nippa de hardes neuves, d'un habit dans le dernier goût; il serra le tout dans une valise, et se jucha sur l'impériale d'une diligence, vêtu d'une mauvaise blouse.

Six jours après, il descendait à trois heures du matin dans sa ville natale, qu'il avait quittée depuis quatorze ans, et se fit mener à l'auberge, fort assuré de n'y pas demeurer longtemps. On était dans la belle saison, et le jour pointait. Il levait les yeux çà et là sur ces maisons silencieuses qui réveillaient en lui tant de doux sentiments. Son cœur battait de joie et d'impatience. Il était accablé de fatigue, mais, au lieu de se coucher, il tira ses brosses, ses peignes, il se nettoya, changea de

Digitized by Google

linge, et redescendit. Il fit d'abord le tour des remparts, il rentra dans la ville, il parcourut les rues; les boutiques commençaient à s'ouvrir, le marché se peuplait, des vieillards humaient l'air sur leur porte, les bonnets de nuit passaient aux fenêtres; Nazarille reconnut chaque rue, chaque maison, et jusqu'à la tête de lion en cuivre dont la gueule versait de l'eau sur une pierre usée et qu'il allait tout enfant presser de ses petits mains pour boire. Rien n'avait changé depuis son départ. Il comparait le repos de cette ville et de ses habitants à la grande agitation de Paris et de la vie qu'il y avait menée. Que n'avait-il pas vu, que n'avait-il pas fait, tandis que l'urne de la fontaine abattue depuis quatorze ans n'avait point changé de place? Il demeurait livré à des rêveries délicieuses; seulement tous ces objets si bien gravés dans sa mémoire, les places, les édifices, les arbres de la promenade, lui semblaient nus, chétifs, amoindris; il ne les voyait plus à travers le prisme enchanté de sa jeune imagination. Il rencontra dans les rues des gens qu'il reconnut; ils avaient des cheveux blancs. Quant à lui, on ne le reconnaissait point, et il éprouvait un singulier plaisir à cet incognito, mais, comme Joseph devant ses frères, il était à chaque instant sur le point de se déclarer.

Cependant le nom qu'il avait écrit sur le registre de l'auberge courait de bouche en bouche; on sut partout que le petit-fils de Laflèche était dans la ville. Un vieil oncle maternel de Chloé courut à l'auberge.

L'oncle Simon et sa femme, déjà très-vieux, ne connaissaient Nazarille que de nom, mais ils étaient trop instruit de l'étiquette de province pour souffrir qu'il descendît ailleurs que chez eux. Nazarille, à son retour, trouva donc l'oncle Simon qui l'embrassa et de prime-abord fit emporter sa valise. Il eut chez ces braves gens le vivre et le couvert comme il y avait compté. La tante Simon était sourde et percluse, le mari passait ses journées à la campagne, en sorte qu'il vit bien qu'ils ne le gêneraient guère.

Le bruit de son arrivée se répandit bientôt dans la ville, et fit tout son effet vers le milieu du jour. On ne le connaissait point, mais on se souvenait de sa mère, de tous ses parents; il arrivait de Paris, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire grand bruit. Ninette sut la nouvelle de première main, et s'en montra

Digitized by Google

très-agitée ; elle courait chez ses voisins et se répandait en tendresses pour le fils de Chloé et sur le plaisir qu'elle aurait à l'embrasser. Elle ne doutait pas que sa première visite ne fût pour elle, attendu qu'elle était sa plus proche parente ; elle disait même tout haut qu'elle avait bien un peu à se plaindre de Chloé, qui avait cessé de lui écrire sans qu'elle sût pourquoi, mais qu'elle n'en voulait pas pour cela à ce cher enfant ; elle était, de plus, fort touchée de ce qu'on annonçait Nazarille comme un jeune homme très-bien élevé, très-distingué par son esprit et ses manières, et qui sans doute faisait fortune, d'après le train qu'on lui avait vu. On sait que tout homme arrivant de Paris gagne un certain lustre en province. Ninette, tout à fait séduite, disait hautement *mon cousin de Paris* ; elle se vantait devant ses voisines qu'elle l'avait tenu sur ses genoux, et que sans doute il allait être ravi de la voir ; mais elle disait mille injures, par jalousie, de ce vieux Simon qui l'avait prévenue. L'oncle Simon avait cessé de la voir depuis l'affaire de l'héritage.

Elle trouva moyen d'excuser l'absence de Nazarille le premier jour, en disant qu'il devait avoir besoin de repos après un si long voyage ; mais le second jour il parut en beaucoup d'endroits ; toute la rue des Cordeliers connaissait le *monsieur de Paris*, et la déconvenue de Ninette fut grande, quand la journée entière se passa sans qu'elle le vît paraître. Sa première idée fut qu'il lui gardait rancune par quelque ancienne recommandation de sa mère ; elle demeura très-désappointée et très-piquée, après le fracas qu'elle avait fait, d'autant plus qu'elle avait entrevu de grands avantages à paraître en bons termes avec son cousin : elle pensait qu'on ne l'accuserait plus au sujet de la succession quand on verrait son cousin lui-même de son parti, et que, dès que celui-là aurait pardonné, personne n'aurait plus rien à dire.

Le voisinage ne la vit pas humiliée sans plaisir. Chaque jour on se plaisait à lui répéter que son cousin de Paris avait dîné chez M. un tel, soupé chez Mme une telle. Ces propos l'échauffaient de plus en plus, surtout quand elle se représentait ses priviléges de parente, qu'elle brûlait de mettre au grand jour. Mais elle n'osait aborder le logis de l'oncle Simon, à cause de la mauvaise intelligence qui régnait entre eux.

Digitized by Google

Enfin, bien décidée à transiger avec sa dignité, elle envoya demander à Nazarille s'il ne se proposait point de venir voir sa cousine, qui l'attendait les bras ouverts. La femme qu'elle avait envoyée vint rendre compte de sa commission chez les demoiselle Percinet, où Ninette s'était rendue pour donner le change à son impatience. Cette femme rapporta dans un langage confus que le jeune homme (qui avait l'air fort aimable) avait demandé dès les premiers mots de quelle cousine il s'agissait, et qu'il ne se connaissait point d'autres parents dans la ville que l'oncle Simon.

Ninette bondit sur sa chaise.

— Comment! il ne me connaît pas? cela n'est pas possible. Je suis sa cousine; je suis la cousine germaine de Chloé, de sa mère. A moins d'être sœurs, nous ne pouvions nous toucher de plus près. Voyez un peu cet original!

A force de questions, elle parvint à savoir de cette femme que le jeune homme, quoi qu'il en fût, la recevrait avec plaisir, pour faire du moins connaissance. Ninette vit dès lors que le ressentiment n'était pour rien dans la conduite de son cousin, et résolut d'affronter, jusque chez lui, l'oncle Simon, dont elle n'avait franchi le seuil que deux fois dans sa vie. Elle choisit le jour de la semaine où l'oncle allait à sa métairie, qui était à sept lieues de là, et s'en vint hardiment frapper à sa porte.

La maison de l'oncle Simon était située vers le haut quartier de la ville, dans une rue étroite et tortueuse où l'herbe croissait entre les pavés. La porte, toujours fermée, donnait accès dans une cour qu'on traversait sous une tonnelle garnie de vigne. On entrait ensuite dans un vestibule où aboutissait un escalier à gros balustres de bois, qui craquait sous les pas, et dont les degrés vermoulus laissaient voir des jours.

Nazarille occupait, en haut de cet escalier, la chambre de cérémonie, meublée d'un grand lit de serge rouge à panaches poudreux et de deux plâtres coloriés représentant Paul et Virginie. On y voyait encore deux petites tables, dont l'une était à nappe et servait de toilette, trois vieilles chaises, et un miroir de douze sous accroché sur le manteau de la cheminée.

Les époux Simon étaient servis par une fille de la campagne plus souvent occupée aux champs qu'à la ville, en sorte que ce fut la tante en personne qui vint ouvrir. Ninette la salua de cet

Digitized by Google

air composé des commères en délicatesse. La vieille, quoique sourde et de mauvaise vue, la reconnut parfaitement et s'en alla sans rien dire, en lui montrant l'escalier qui menait à la chambre du voyageur.

Ninette, dont le cœur commençait à battre, frappa deux petits coups à la porte, qui était entr'ouverte. Outre l'embarras de sa situation particulière, elle s'était laissé intimider par les bruits qui couraient sur la position du petit-fils de Laflèche, car il fallait qu'il fût fort à son aise, disait-on, pour voyager comme il avait fait par toute la France, sans doute pour son agrément.

Nazarille l'attendait de pied ferme; elle le trouva qui s'ajustait, au milieu d'un grand appareil de fioles, de pommades, et dans un négligé de jeune Parisien qui pouvait, en tel lieu, passer pour les dernières limites de l'élégance. Elle fit en entrant une révérence très-gauche, et dit en affectant un ton familier : — Eh bonjour ! Nazaire.

C'était le nom de Nazarille, dont on avait tiré le diminutif. Il prit un air étonné et balbutia des excuses, comme un homme qui ne sait ce que c'est.

— Vous ne me reconnaissez pas? ajouta Ninette un peu décontenancée.

Une rougeur légère courut sous le teint jaune de son visage.

Nazarille reprit d'un air affable et désintéressé :

— Mon Dieu !... je ne sais... J'ai quitté le pays fort jeune... Excusez-moi...

Elle éclata d'un faux air de transport.

— Je suis Ninette, la cousine de votre mère..., ta cousine, reprit-elle d'une voix perçante, en lui tendant les bras.

Nazarille se laissa faire de bonne grâce et fit paraître une excessive politesse, qui acheva de dérouter Ninette.

— Je vous en prie, ma cousine, donnez-vous la peine de vous asseoir; je vous sais bon gré de m'être venu relancer... Vous permettez que je continue... Donnez-moi donc quelques détails sur ma famille. Ma mère a eu le tort de me laisser là-dessus dans une si grande ignorance... j'étais si jeune...

— Sans doute, sans doute, reprit Ninette, déconcertée par cet air détaché de Nazarille, qui semblait parler à un créancier.

Digitized by Google

— Et puis, voyez-vous, ajouta-t-elle, n'osant plus le tutoyer, nous nous en voulions un peu, votre mère et moi, nous...

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, reprit Nazarille... Vous dites donc...

— Nous n'étions pas très-bien ensemble.... On lui avait peut-être fait de faux rapports... au sujet d'affaires d'intérêt...

— Bah ! dit Nazarille, propos de province que tout cela... Je n'avais entendu parler de rien... De quoi donc s'agissait-il ?

L'étonnement dérangea pour un moment la physionomie composée de Ninette.

— On ne t'a donc rien dit ? on ne vous a donc rien dit?

— Je vous en prie, tutoyez-moi, comme vous aviez si bien commencé.

Il ajouta là-dessus quelques propos galants.

Un nouveau changement se peignit sur la physionomie de Ninette, où l'on voyait à la fois de l'admiration, une légère teinte de moquerie, et surtout de la surprise. Elle examinait Nazarille comme on regarde un enfant, sans tenir compte de ce qu'il en peut penser ; distraite par cet examen et confondue de ces grâces si étrangères au pays. Elle croyait rêver, en pensant que c'était là le petit-fils de Laflèche. Elle reprit en le voyant sourire :

— Allons, je vois que tu es gai comme ton pauvre père ; tu as raison, un grain de mélancolie, comme on dit, ne paye pas un sou de dettes. Mais tu veux rire, quand tu dis que tu n'as pas entendu parler de nos petites affaires.

— Cela n'a rien d'étonnant, j'avais passé mon enfance hors de la maison, loin de mon pays ; puis j'ai perdu ma mère, et j'ai tant fait de chemin depuis ! Je dois ignorer bien des détails de famille.

Ninette alors, après de longs préambules bien obcurs, bien retors, bien embarrassés, commença l'histoire de la succession, dépeignant Bernard comme un vieux fou dont le bien allait passer en des mains étrangères, etc., etc.

— Eh bien ? dit enfin Nazarille.

— Eh bien ! cet héritage m'est revenu.

— Rien de mieux, s'il était à vous.

— Ah ! voilà, reprit Ninette, ils disent que non.

— Laissez-les dire.

Digitized by Google

— C'est clair.

— La loi est là, vous n'avez fait que votre devoir, s'il n'y avait pas d'autre parent que vous.

— Ah ! voilà, dit encore Ninette, il y avait ta mère...

— Mais ma mère n'y ayant aucun droit...

— Voici : ta mère y avait bien aussi quelque droit, on ne peut pas dire le contraire. Mais, tu conçois, je me trouvais là ; ta mère était loin, et puis elle s'est méfiée de moi, elle ne m'a plus écrit. Qu'aurais-tu fait à ma place? Bernard aurait tout donné au premier venu ; il valait mieux que ce petit bien profitât à quelqu'un de la famille, n'est-il pas vrai?

— D'ailleurs ma mère est morte, qu'ont-ils à dire? Vous rentrez dans vos droits.

— Non, je te demande pardon ; à défaut de ta mère, tu devais hériter.

— Moi ! Mais si cela me regarde, de quoi se mêlent-ils ? Je ne me suis pas plaint. Voilà de plaisants drôles.

— Du moins tu es raisonnable, toi. Nous aurions tout perdu ; tu conçois qu'il vaut mieux...

— Laissez donc, je n'en veux pas entendre parler ! Je suis ravi de ne point vous avoir fait tort. Ah ! c'est bien moi qui vous aurais cherché querelle là-dessus ! Et à combien peut se monter cette prétendue succession ?

— Mon Dieu, c'était une petite maison.

— Quelque masure ?

— Deux jardins potagers.

— Après ?

— Et des vignes.

— Gardez donc, brave cousine, gardez donc, cela vaut bien la peine de se quereller ! Écoutez-moi, avez-vous de quoi vivre ?

— Mon Dieu, à peu près.

— Cela vous fait-il un revenu suffisant?

— En province...

— Enfin êtes-vous contente?

— Mon Dieu, oui !

— Eh bien ! gardez, ma chère... je ne me rappelle jamais votre nom.

— Ninette.

Digitized by Google

— Gardez, ma chère Ninette, vivez tranquille; je suis enchanté de vous connaître et de vous savoir heureuse.

— Je pensais bien qu'avec ton éducation et la belle carrière que tu suis, tu n'avais pas besoin...

— Laissez donc, vous dis-je, je suis désolé qu'on vous ait cherché querelle. Je ne me savais pas de si bon parents. Asseyez-vous et causons d'autres choses.

Il la poussa encore une fois vers un vieux sofa, s'assit auprès d'elle et lui prit les mains.

— Vous concevez, cousine, je suis étranger à tous ces démêlés. Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas?

— Moi, pauvre enfant? s'écria Ninette transportée de joie et de surprise.

— Eh bien! si vous ne m'en voulez pas, chère cousine, embrassons-nous encore une fois.

Il la prit par le cou d'un air calin, et la baisa sur les deux joues. Ninette riait de ce gros rire contraint dont les gens bruques dissimulent une joie intérieure. Il ne lui était jamais arrivé de se voir embrassée par un homme, surtout par un homme jeune et de cette tournure.

— Ah ça! tu viendras dîner chez moi?

— Quand vous voudrez, cousine.

— Ainsi, à ce que je vois, tu as fait à peu près ton chemin.

— Je ne suis pas encore riche, mais je ne me plains pas. Je serais à mon aise en province. A Paris, je fais justement la figure de tout le monde, en mettant de côté, tous les ans, deux ou trois douzaines de cents francs.

Ninette l'admira un moment en silence.

— Ah! tu fais des économies... Tu as raison. Il faut, pendant qu'on le peut, s'amasser quelque chose. Et tu voyages pour ton agrément?

— Non pas. Je voyage pour mes affaires. Je suis dans une entreprise qui paye mes frais. Je ne perds pas mon temps, vous comprenez?

— Eh! ne me dis pas *vous*, puisque je te tutoie.

— Je le voudrais, mais je vous prie de m'en dispenser. Nous n'avons pas à Paris cette habitude qui me serait fort douce. Je ne saurais m'y faire. Je ne vous en aime pas moins, croyez bien, ajouta-t-il en lui serrant les mains.

Digitized by Google

— Ah bien ! tant pis, je te tutoierai, moi. Je t'ai vu naître.

Ninette lui fit ensuite mille questions sur sa mère, ses affaires de famille, son état présent, que Nazarille éluda du mieux qu'il put.

— Vois-tu, lui dit-elle selon une certaine coutume de glisser les plus noires malignités dans une conversation affectueuse, vois-tu, ton père était un brave homme, mais il avait aussi ses petits défauts. Il était buveur, il aimait le jeu et le reste, et ma foi il a été forcé de quitter le pays. On avait tout saisi.

— Je l'ignorais. Mon père n'était pas né pour le commerce.

— Oui, ton père, vois-tu, fit sottise sur sottise ; il dépensait d'un côté, ne gagnait rien de l'autre, et...

— Que voulez-vous ? c'est une affaire faite.

— Tu as raison, il vaut mieux n'y pas penser ; ce qui est fait est fait, mais ton père aurait pu vous éviter bien des tourments ; c'est lui qui vous a ruinés. Il faut savoir se modérer, que diable ! et ne pas se livrer à tous ses penchants, d'autant qu'il était paresseux, et l'oisiveté, comme on dit, est la mère de tous les vices.

— Enfin, interrompit encore Nazarille, il est mort.

— Oui, c'est le mieux.

Après une conversation interminable sur des sujets de ce genre, Ninette se leva, emportant la promesse de Nazarille qu'il viendrait le lendemain déjeuner chez elle. En un instant elle avait fait le calcul qu'un déjeuner était sans cérémonie et moins cher à donner.

Elle courut toute bouillante chez les demoiselles Percinet, et mit tout le quartier en rumeur : le cousin l'avait embrassée, il l'avait accueillie avec transport, il était charmant, riche, spirituel ; ils étaient tout à fait réconciliés, d'autant que le cher enfant ne lui en avait jamais voulu ; il n'avait point écouté tous les mauvais rapports, etc. Elle mit ensuite le déjeuner sur le tapis, et demanda gravement conseil. On s'occupa tout le jour à décider le menu. On n'essaiera pas de faire sentir la solennité d'un conciliabule de ce genre à ceux qui n'ont aucune idée de ces mœurs. Le voisinage fut mis en réquisition pour le couvert : l'un prêta la faïence, l'autre les couteaux et l'argenterie, ainsi du reste.

Le lendemain, la table fut mise, avec grand luxe de linge

Digitized by Google

blanc, dans la noire et vieille chambre à coucher de Ninette. Ce couvert extraordinaire avait, en cet endroit, quelque apparence d'un reposoir bâti à la hâte au coin d'un carrefour. Il y avait cinq places marquées autour de la grande table. Ninette avait invité ces demoiselles, saisissant l'occasion de les récompenser de leurs soins. Toutes étaient sous les armes à l'heure convenue. Mais le cousin de Paris n'arrivait point; on allait de la chambre à la porte, de la porte au coin de la rue. On reprenait un couvert sans symétrie, on effaçait un pli de la nappe, on retournait aux fourneaux; enfin on se décida, au bout de trois quarts d'heure, à envoyer chez le cousin.

La femme revint disant qu'elle l'avait trouvé écrivant, qu'il s'excusait de s'être oublié dans le travail, et qu'il allait venir. En effet, il fut signalé peu après dès le bout de la rue. Deux de ces demoiselles, dans le premier trouble, allèrent se cacher au grenier. Les gens de province s'expliqueront ces mouvements de timidité.

On se mit à table; le cousin fut charmant, mais aucune de ces dames n'osa manger, il mangea pour toutes. Il les mit à l'aise, il les émerveilla, comme le Mascarille des *Précieuses*, par ses manières et son bon goût. Ninette le tutoyait hautement, et faisait parade de son degré d'intimité; elle l'apostrophait d'un bout de la table à l'autre. Au dessert on s'anima, le cousin fut également choyé de toutes ces demoiselles. L'une d'elles se hasarda de chanter, sur la guitare, une romance nouvelle dans le pays, qui traînait depuis six ans dans les rues de Paris. Nazarille applaudit très-fort, mais Ninette en fut blessée; elle dit le soir à ces demoiselles que Mlle Fanny, leur ouvrière, qu'elle avait invitée par égard pour elles, avait été trop libre avec un jeune homme qu'elle voyait pour la première fois.

Les rapports furent ainsi rétablis sur le meilleur pied entre les deux cousins. Nazarille, à son tour, s'occupa de rendre la politesse à Ninette. Il y avait à six lieues de la ville une ruine remarquable que les voyageurs allaient visiter, et que l'on appelait Froidefond, à cause d'une source voisine. L'endroit était agréable, et les habitants du pays s'y donnaient rendez-vous en manière de partie de plaisir. Nazarille dit qu'il ne pouvait se dispenser de voir Froidefond, et pria ces dames de l'y ac-

Digitized by Google

compagner. Une pareille proposition les fit rougir de plaisir, et la partie fut remise au surlendemain.

Rien ne gênait Nazarille pour des parties de ce genre. A l'exception de son vieil oncle, il ne connaissait personne dans le pays; il n'avait voulu renouer avec aucune des anciennes connaissances de sa famille, ce qui commença de le mettre en mauvaise odeur dans la ville. Il allait seulement passer les soirées trop longues au café en vogue où se tenaient les jeunes gens, qui lui marquèrent assez de déférence en sa qualité de Parisien.

Le surlendemain de bonne heure, Ninette, en grande parure, vint chercher Nazarille; elle le trouva parmi des paperasses, fort occupé à écrire.

— Eh bien! me voilà. Il est bientôt temps de partir... Tu travailles?

— Oui, je termine une affaire pressée.

— Tu vas me dire que je suis bien curieuse. Je vois que tu t'occupes beaucoup, et que tu as su te tirer d'embarras; mais que fais-tu? je n'en sais rien encore.

Nazarille se mit à rire.

— On ne s'imagine pas ici nos occupations de Paris. Il n'y a rien à faire en province; mais l'argent pleut là-bas pour les hommes actifs et entreprenants. Je suis, à l'heure qu'il est, gérant d'une société en commandite pour la publication d'ouvrages élémentaires propres à répandre l'instruction et les idées nouvelles parmi le peuple. Je parcours la France pour sonder le terrain. On m'a donné trois mille francs pour ce petit voyage, et j'ai une part dans les bénéfices.

Ninette le regarda comme s'il eût dit une longue phrase de pur hébreu, et n'osa pas demander d'autres explications. Elle dit seulement :

— Et cela rapporte, ces choses-là?

— J'ai placé depuis huit jours treize mille neuf cent soixante-dix-huit exemplaires d'un dictionnaire de poche de la langue française. Mettons le gain seulement à quatre sous par exemplaire, ils nous vaudront... comptez.

Ninette vint à lui d'un mouvement brusque.

— Tu réussiras, toi, c'est moi qui te le dis. Tu es laborieux, tu sais t'ingénier. Je ne m'étonne plus si tu fais ton chemin.

Digitized by Google

Nos jeunes gens ici n'entendraient rien à tout cela; la pipe et le café, on ne les tire pas de là.

Elle se promena dans la chambre tandis que Nazarille achevait d'écrire. Il y avait épars çà et là et comme en désordre quelques petits meubles de luxe, un portefeuille élégant, un lorgnon d'écaille, un coffret de laque, de ces riches bagatelles qui font deviner l'aisance.

— A quoi sert cela? dit Ninette.

— C'est une brosse à moustaches.

— Ah! ah! Et ceci?

— Un nécessaire à écrire.

— Dieu, quel bijou! Que de jolies choses on fait maintenant! On ne sait, en vérité, que s'imaginer... Partons, ces demoiselles nous attendent.

Nazarille descendit un moment et revint chercher Ninette. Qu'on juge de sa surprise quand elle vit planté devant la porte l'un des deux carrosses de louage de la ville, qui ne servaient, dans les grandes occasions, qu'au préfet et au receveur général!

— Tu plaisantes! s'écria-t-elle; nous n'oserons jamais mettre les pieds là-dedans.

— Et pourquoi?

— Allons donc! toute la ville en causerait. Ces demoiselles ne voudront pas venir; elles seraient perdues de réputation.

— Perdues de réputation!

— C'est clair; c'est par trop insolent. On ne nous pardonnerait jamais d'avoir traversé la ville dans cette voiture.

— Encore en faut-il une.

— Tu es fou. On ne va là-bas que sur des ânes. Tu nous ferais jeter des pierres.

Il vit qu'il fallait y renoncer. Tout ce qu'il put obtenir fut d'envoyer le cocher sur le grand chemin, à un quart de lieue de la ville. Ces demoiselles, quand on leur eut parlé du carrosse, et surtout quand elles y furent dûment installées, ne pouvaient non plus revenir d'une galanterie si étourdissante.

Nazarille était dans un négligé de campagne fort galant. Il portait un joli habit de chasse de velours avec un pantalon de coutil blanc, et une cravate de soie, qui firent bayer ces demoiselles comme autant de prodiges de grâce et de bon goût.

Digitized by Google

Il était en outre d'une humeur agréable qui les avait apprivoisées ; à chaque instant il en surprenait quelqu'une les yeux fixés sur lui. Elles riaient aux éclats au moindre mot qui lui échappait. Mais Ninette, qui s'aperçut de cette bienveillance générale, riait beaucoup moins ; elle demeurait pensive, roulant les yeux de temps à autre sur ces demoiselles et sur son cousin.

La journée fut joyeuse. Le soir, on trouva tout à coup, dressée comme par enchantement, une collation où abondaient les pâtisseries et le vin d'Espagne. Ces demoiselles raffolaient du cousin de Paris, et le lui laissaient voir assez clairement, grâce à la liberté de la campagne et aux fumées du vin muscat. On revint à la nuit en chantant. Ninette, partageant sa méfiance entre ces demoiselles, avait maintenu sa place d'honneur à côté de Nazarille. Comme il faisait déjà noir, en lui parlant familièrement d'affaires dans la voiture, elle lui dit combien elle était chagrine de le voir chez l'oncle Simon, et qu'elle voulait lui donner une chambre dans sa maison. Nazarille répondit d'un air distrait qu'on y songerait et qu'il craignait de la gêner. Elle comprit qu'il dédaignait sans doute sa petite maison triste et mal meublée, et demeura un peu confuse de sa proposition.

Ninette se coucha la tête échauffée des événements de la journée. On ne l'aimait point dans le voisinage à cause de son caractère, qui n'avait en effet rien d'aimable ; elle avait toujours porté le poids d'un certain ridicule ; cette partie était donc pour elle un triomphe aux yeux des envieux. Seulement sa joie fut troublée par une sourde colère contre ces demoiselles, dont la conduite lui avait déplu ; et cette colère n'était autre chose qu'une jalousie furieuse. La partie fit en effet grand bruit dans la ville, car ces demoiselles ne finissaient point d'en détailler les agréments.

Nazarille eut un entretien à ce sujet avec son oncle, qui revenait de la campagne. L'oncle Simon était un homme froid, occupé, et qui ne se mêlait que du soin de ses terres.

— Je sais, dit-il à Nazarille, que tu vas voir Ninette et que vous êtes en politesse. Je ne t'avais point parlé d'elle parce que je te croyais instruit sur son compte. Sais-tu ce que c'est que ta cousine Ninette ?

— C'est une bonne femme, à ce qui me semble, pleine de

Digitized by Google

bons souvenirs pour mes parents, et qui prétend m'aimer beaucoup ; elle m'a fait mille honnêtetés.

— C'est clair : elle serait charmée de paraître en bonne amitié avec toi pour faire oublier sa conduite. Ta cousine Ninette, contre tout devoir de parenté, contre toute délicatesse, a frustré ta mère d'une succession, a détourné...

— Oui, j'ai entendu parler de quelque chose de pareil.

— Et tu ne crois pas que cela doive t'empêcher de la voir ?

— Cela est si vieux ! j'étais si jeune ! Faut-il que je lui garde rancune ?

— Ah ! tu le prends sur ce pied ! Ce n'est pas à moi de me plaindre ; à ton aise, mon garçon.

Et l'oncle lui tourna le dos.

Nazarille ne manqua pas de reporter les propos de l'oncle à Ninette ; il les grossit encore, en ajoutant qu'il s'en moquait. Ninette se mordit les lèvres. Cette inimitié, la rivalité des voisins, les commérages du quartier, tout semblait conspirer contre elle ; mais tout cela ne fit qu'aiguiser ses désirs.

Brigalier, qui flairait le train des choses, s'inquiéta pour la première fois et choisit malheureusement ce moment pour lui remettre devant les yeux avec précaution leurs engagements, leurs projets, et l'époque fixée de leur mariage, qui était proche.

— Ah, ma foi ! dit crûment Ninette impatientée, nous parlerons de cela plus tard. Je ne suis pas en train d'y penser ; on me tourmente de tous côtés ; je n'ai pas la tête à moi ; mon cousin est ici, il faut que je m'occupe de lui. Il ne serait peut-être pas fort content de me voir marier. Vous savez pourquoi ?

Brigalier baissa les yeux et reprit de l'air habituel dont il parlait affaires :

— Vous savez que je veux avant tout votre bien, et que je ne vous ai jamais donné que de bons conseils. Vous concevez que je n'aurais rien à dire, que j'applaudirais même de tout mon cœur, si vous croyiez devoir en manière de réparation... Car enfin il ne faut pas se dissimuler que vous ne lui ayez fait tort.... non qu'il y ait de votre faute.... mais si vous jugiez en l'épousant...

— Épouser qui ?

— Votre cousin.

Digitized by Google

— Ah! il y pense bien! C'est un jeune homme aimable, instruit, qui sera riche un jour; il n'est pas assez embarrassé pour songer à moi. Et puis... vous plaisantez. Non, il est mon parent, je l'ai reçu comme je le devais, et voilà tout.

Brigalier n'ajouta rien, et commença de perdre espérance. Sa visite se joignit aux contrariétés qu'éprouvait Ninette et lui fut un nouvel aiguillon. Elle redoubla de soins pour s'attacher son cousin, et Nazarille se laissa faire de bonne grâce. Elle voulait qu'il l'allât voir tous les jours, et il profitait chez elle de la liberté qu'elle lui laissait par une basse complaisance; il y faisait l'enjoué, le pétulant, l'enfant gâté; il se donnait des airs d'étourderie et de mignardise, il se couchait sur les meubles, prenait ses aises, se faisait servir, et cela comptait pour des gentillesses. Il jouait avec elle, lui faisait mille espièglerie, toutes privautés dont elle se défendait avec une brusquerie satisfaite. Il avait pris avec elle l'habitude assez étrangère au pays d'embrasser les gens à chaque visite. Elle s'y prêtait en raillant, mais ces manières caressantes et familières faisaient un ravage effroyable dans son esprit; elle avait perdu le sommeil, elle consultait les cartes en secret, et faisait brûler des cierges par ancienne habitude. Nazarille suivait ses progrès, la surveillait sans en avoir l'air, et alimentait sa flamme naissante par toutes sortes de cajoleries que le degré de parenté semblait permettre, mais qui étaient de l'huile jetée sur le feu.

Le sentiment qu'elle éprouvait n'était plus cet amour touchant et désintéressé de la jeunesse, mais la passion honteuse d'une vieille fille où se mêlaient des manies, des scrupules et mille calculs; c'était quelque chose de ce qu'elle avait ressenti pour chacun de ses prétendants. Elle entrevoyait que Nazarille était un garçon rangé, qui voulait parvenir, qui avait déjà quelque argent, une position avantageuse, et qui n'en resterait pas là. Elle était encore plus séduite, s'il est possible, par son caractère, par ses apparences d'ordre et d'habileté, que par les agréments de sa personne et les gentillesses qu'il avait étalées. Enfin, l'idée d'un mariage avec son cousin ne lui semblait pas purement chimérique. Il montrait des goûts sages, tranquilles, et par-dessus tout la soif d'amasser. Le petit bien qu'elle avait n'était pas à dédaigner pour un homme qui était dans les affaires. Nazarille lui avait laissé voir combien l'argent profitait

Digitized by Google

entre ses mains et qu'il perdait de belles occasions, témoin un bailleur de fonds qu'il avait enrichi récemment malgré lui de huit mille francs ; quant à elle, pour dernier avantage, ce mariage rajustait admirablement l'affaire de la succession et la rattachait pour toujours à la famille de Chloé sans que personne eût mot à dire, et surtout sans qu'elle souffrît de la restitution.

Nazarille, cependant, achevait de mettre le feu aux étoupes par ses assiduités. Ninette lui avait proposé plusieurs fois de venir loger, ou du moins prendre ses repas chez elle ; mais il avait refusé pour lui éviter, disait-il, cet embarras. Il alléguait en outre que son oncle pourrait se fâcher de cette préférence. Au surplus, l'oncle Simon ne parlait plus à Nazarille de sa cousine Ninette et le traitait très-froidement.

Ninette n'avait encore rien dit à son cousin de son projet de mariage avec Brigalier ; elle s'en ouvrit ainsi dans un moment d'abandon :

— Tiens, cet imbécile de Brigalier qui me venait encore parler de mariage..... S'imagine-t-on cela ? Et pourquoi donc l'épouserais-je ? qu'ai-je affaire à lui? Il me mangerait peut-être le peu que j'ai.... et puis ma liberté.... je suis bien trop heureuse toute seule. C'est un brave homme, je ne dis pas non, mais il est vieux, vieux, vieux. Ils ne sont pas honteux, ces hommes, ils vous épouseraient quand ils sont morts.

Nazarille se mit à rire d'un air de distraction et puis à siffler sans répondre.

Le voisinage devina les mouvements de vanité de Ninette et peut-être ses secrètes espérances ; on se déchaîna contre elle, mais elle n'en fut que plus excitée à irriter les esprits, et, comme on formait de certains doutes sur la bonne amitié que lui témoignait son cousin, elle s'évertuait à les confondre. Nazarille pénétra le faible de Ninette et en profita. Un dimanche, par un beau temps, il vint lui proposer de la mener à la promenade, où se rassemblait la fleur de la jeunesse. Ninette se récria, disant qu'elle n'oserait jamais, que toute la ville était là, qu'elle n'y avait jamais paru. Nazarille, s'étonnant, insista. Elle céda, tout étourdie de sa joie : elle mit sa plus belle robe, une robe de lévantine toute neuve, un bonnet à dentelles de prix, et ils s'en allèrent, bras dessus bras dessous, épouvanter les promeneurs d'un coup si audacieux. Ninette, gauche dans

Digitized by Google

sa démarche, mal à son aise dans sa parure, se rengorgeait avec un mélange de honte et d'orgueil. Ils firent six tours dans les avenues. Depuis deux ans peut-être la ville n'avait eu un tel sujet d'émotion. L'envie était surtout la cause de l'indignation générale; on ne concevait pas qu'un jeune homme *arrivant de Paris*, élégant et bien élevé, pût tomber en partage à l'obscure Garnache, méprisée à bon droit, et qui avait dépouillé Chloé.

— Quand je vous dis que ces Parisiens n'ont ni cœur ni âme, disait le soir au café un fabricant qui avait fait un voyage à Paris.

Cette promenade avança de beaucoup les événements. Le surlendemain, Nazarille entretenait Ninette de ses affaires.

— Ah ça! lui dit Ninette, où te mènera ce commerce que tu fais? Quels sont tes projets pour l'avenir, tes espérances?

— Je suis sûr, chère cousine, répliqua Nazarille, que vous me prenez pour un étourdi. Mais je pense fort sérieusement; cela vous étonne?

— Non, non, tu ne m'étonneras pas; je sais que tu es un garçon raisonnable.

— Je vais terminer mes affaires pour ici et demander un poste fixe qu'on m'offrait l'an passé. J'ai quelques économies; les années viennent, j'aime la tranquillité, la vie de famille, le bien-être... et je veux me marier. C'est une belle folie, n'est-ce pas?

— Pas du tout, tu feras fort bien; avec ton caractère, ton activité, ton esprit, je te l'aurais conseillé... Sais-tu ce qu'il te faudrait? Une bonne petite femme bien douce, bien économe, bien raisonnable, qui se chargerait de la maison tandis que tu serais à tes affaires, qui mènerait tout à merveille chez toi, et qui t'apporterait quelque petite chose. Il ne faut pas épouser des gens qui n'ont rien.

— Précisément, une bonne ménagère bien sage, bien laborieuse. Voyez-vous, cousine, je suis las de la vie de garçon; ce que je veux, c'est le repos, l'ordre, un bon petit ménage, les jouissances de la famille. Je suis né pour ce genre de vie. Ah! si j'étais secondé, si je trouvais une femme comme je... Mais voilà le difficile.

Le maintien de Ninette se composa, ses yeux demeurèrent

Digitized by Google

fixés sur le carreau de la chambre. Elle reprit d'un air désintéressé :.

— Cela peut se trouver... Il ne faut pas non plus être trop exigeant et prétendre à la perfection.

— Quant à cela, je suis trop raisonnable; je veux avant tout une femme de mon goût... Mais vous concevez, je ne voudrais pas non plus une femme qui n'aurait absolument rien.

— Non, je ne te le conseillerai jamais; rien, c'est trop peu.

D'après le train que menait Nazarille, l'essor qu'il avait pris, et ses espérances pour l'avenir, d'après surtout ce que Ninette avait ouï dire des hautes prétentions des jeunes gens d'une certaine éducation, elle s'imagina que le *rien* de Nazarille équivalait pour le moins à une honnête dot de province. Elle continua :

— Cependant, quand on trouve une brave femme avec les qualités les plus essentielles et capable de bien conduire une maison, il faut faire quelques petits sacrifices...; on en est bien payé plus tard.

— D'autant, poursuivit Nazarille, que je ferais valoir son petit bien, qui s'augmenterait en peu de temps; mais surtout je ne veux pas une femme de Paris.

— Oh ! les femmes de Paris ! Dieu nous en préserve, s'écria Ninette.

— Quand je me mis en voyage, reprit Nazarille d'un air réfléchi, j'avais pensé à m'informer dans ce pays, dont je sais les habitudes.... Mais je ne connais plus personne ici.

Ninette se sentit piquée au vif en songeant à ses alarmes durant la promenade à Froidefond; elle préluda par une sorte de grognement dubitatif.

— Eh !... tiens, ces petites Percinet... ça n'a rien, ça travaille tout le jour pour gagner dix sous... et ça est encore coquet, ça se mêle d'avoir des goûts de dépense. L'aînée n'a aucun ordre, tout lui fond dans les mains; l'autre est une imbécile. Quant à leur ouvrière, je n'en dis rien; c'est une effrontée. Il logeait ici des officiers, et Dieu sait! les clins d'œil, les romances, la guitare, tout s'en mêlait.

— Ah çà, dit Nazarille en lui passant un bras autour de la taille, qu'elle avait sèche et carrée comme un soliveau, et vous, cousine, pourquoi ne m'épouseriez-vous pas?

Digitized by Google

— Moi ! s'écria-t-elle en le repoussant, tu es fou, tu n'y penses pas !

— Et pourquoi donc pas ?

— Allons donc, reprit-elle en ricanant. D'abord, nous sommes cousins, non germains à la vérité, mais autant vaut ; et puis tu n'es qu'un enfant. Je ne voudrais pas faire ton malheur. Un jeune homme, allons donc ! un jeune homme de ton âge, qui ne demande qu'à s'amuser...

— Eh mon Dieu ! dit Nazarille en poussant un gros soupir, je suis bien revenu de ces amusements trompeurs, je n'y ai jamais pris grand goût. Je ne songe qu'à faire paisiblement mon chemin ; je vous connais parfaitement, vous êtes sage, laborieuse ; vous avez peu de chose, il est vrai, mais vous ne revaudriez beaucoup plus par vos qualités. Et puis je vous aime, je vous le dis sans grimaces qui ne seraient point de mise entre nous, je me suis fait à vous, et je vous aime de tout mon cœur.

Ninette renvoya bien loin ces insinuations, mais elle était ravie, et chaque parole répondait à l'un de ses plus ardents désirs. Elle reprit d'un grand sérieux :

— Non, je ne veux pas t'épouser, cela ne se doit pas... c'est impossible... Mais si je puis t'être utile, si tu veux des fonds pour ton entreprise, je suis à ton service... Combien dis-tu que tu as fait gagner à cet homme de l'autre jour ?

— A peu près huit mille francs. Il n'avait qu'une action.

— Le brigand ! c'est pour en pleurer. Mais cette occasion peut revenir ?

— Parfaitement.

— Eh bien, compte sur moi. Tu n'es pas obligé de m'épouser pour cela.

— Mais, cousine, dans une affaire où j'agirais seul, je me ferais scrupule d'employer en partie pour mon compte des fonds qui ne m'appartiendraient pas. La chose est sûre, mais encore... si vous étiez ma femme, à la bonne heure.

C'était la réponse qu'attendait Ninette. Elle affecta un petit air mutin.

— Bah ! tu perds la tête.

— Encore une fois, pourquoi ?

— Parce que...

Digitized by Google

Elle reprit :

— Ce n'est pas là l'embarras, notre mariage ne serait pas aussi disproportionné qu'on pourrait croire.

— Vous voulez être plus âgée que moi, je ne m'en serais pas douté.

— Allons, tu as beau dire, je suis ton aînée.

Les choses en restèrent là, mais Ninette traita Nazarille avec une sorte d'intérêt plus proche. Quelques jours après, elle lui dit :

— Pourquoi t'obstines-tu à demeurer chez les Simon? Tu dois mourir d'ennui dans cette vieille maison. La femme radote, l'oncle est toujours par voie et par chemin. Viens ici; nous sommes tout aussi bien parents. Tu seras mieux soigné. Si tu dois bientôt partir, que j'aie au moins le temps de te voir.

Elle revint si souvent là-dessus, que Nazarille céda. Il était déjà en froideur avec son oncle, il lui donna de mauvaises raisons pour s'excuser de le quitter, mais il ne put s'empêcher de se brouiller avec lui. Le bonhomme haussa les épaules et ne voulut plus le voir. Il dit à quelqu'un :

— Il s'est laissé engluer. Je n'y comprends rien. Je croyais que les Parisiens avaient plus d'esprit.

ÉDOUARD OURLIAC.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

LES ALPES FRANÇAISES

ET

LA HAUTE ITALIE.

IV.

CORMAYEUR. — LA VALLÉE D'AOSTE. — L'ALBAREDO (1).

En m'arrêtant à la porte de l'hôtel des bains à Cormayeur, je m'aperçus que j'avais franchi les Alpes et que j'étais entré dans le pays des superlatifs. Les compliments adressés à mon *excellentissime* personne par mes serviteurs *humilissimes*, étaient accompagnés de ces révérences horizontales qui paraissent si singulières à l'étranger. C'était le personnel de la maison des bains qui faisait accueil à l'un des premiers *arrivants* de la saison. Maître d'hôtel, camériers, cuisiniers, tous étaient à leur poste. On n'attendait plus que les voyageurs, qui, cette année-là, tardaient beaucoup.

Le lendemain de mon ar ivée à Cormayeur, toutes les cloches de la bourgade étaient en branle. Je me mis à la fenêtre. Une

(1) Voyez tome IX, page 82.

Digitized by Google

longue procession remplissait la rue. Ce pays a toutes les *dévotions* de l'Italie. La madone y est en vénération comme à Rome, mais il se mêle au culte qu'on lui rend quelque chose de la fantaisie allemande, qui tient sans doute au voisinage des cantons suisses, et qui rappelle les superstitions tyroliennes.

A peu de distance de Cormayeur, mon guide m'avait fait remarquer une excavation creusée à une centaine de pieds de haut dans la paroi d'un rocher à pic. Cette excavation figurait une niche. — Au fond de cette niche, me dit-il, se trouve une image miraculeuse de la Vierge; — et à ce propos il me raconta la tradition suivante :

Autrefois, cette image de la Vierge était fixée dans un creux du rocher au bord du chemin. Il arriva qu'un jour un habitant de la vallée, ayant adressé un vœu à la Vierge et n'ayant pas été exaucé, prit une poignée de boue et la lui jeta à la face. L'image aussitôt quitta la niche, et, glissant le long du rocher, alla se placer dans l'excavation qu'on voit là-haut. Le clergé et les fidèles du pays se réunirent sur-le-champ et adressèrent à la sainte madone les plus vives supplications pour qu'elle voulût bien redescendre; mais elle fut inflexible. Ces hommes pieux crurent alors nécessaire d'employer une douce violence que leur zèle excuserait. Comme il était impossible d'atteindre à la nouvelle niche en gravissant le rocher, on essaya de s'en approcher par le sommet de la montagne. Un homme attaché à un câble et chargé de prendre l'image fut suspendu le long du rocher; mais, à mesure qu'il descendait, le câble auquel il était retenu devenait si mince, si mince, qu'en approchant de la niche, il paraissait aussi délié qu'un cheveu. L'homme suspendu fut alors saisi d'une mortelle frayeur. — Pour l'amour de Dieu, remontez-moi bien vite, ou je suis un homme mort ! cria-t-il à ceux qui tenaient la corde. On s'empressa de le hisser au haut du rocher; à mesure qu'il remontait, le câble grossissait, et comme il arrivait auprès de ses compagnons, la corde avait repris son volume ordinaire. On imagine bien qu'on ne fit pas d'autre tentative pour déplacer la miraculeuse image.

Le bourg de Cormayeur est situé au pied de l'aiguille du Géant, et fait, du côté de l'Italie, le pendant du village de Chamouny, placé sur le versant nord du Mont-Blanc. L'inscription suivante, écrite de la main de Saussure, qu'on lisait sur la

Digitized by Google

porte de la galerie de la maison des bains, nous prouve que l'élévation de Cormayeur est supérieure à celle de Chamouny :

« De Saussure, de Genève, a passé ici le 15 juillet 1774 pour des recherches de physique et d'histoire naturelle. En prenant une moyenne entre ces deux observations, il trouva la hauteur du baromètre pendu à cette porte de vingt-quatre pouces cinq seizièmes de ligne, d'où il résulte que ce lieu est élevé d'environ six cent cinquante toises de France au-dessus du niveau de la mer. »

Le thermomètre confirmait la justesse de cette observation barométrique. Peu d'instants avant le lever du soleil, bien que nous fussions au commencement de l'été, il était descendu à deux degrés au-dessus de zéro. En revanche, à midi, il indiquait dix-neuf degrés de chaleur. Je ne puis croire ces variations très-favorables à la santé des baigneurs, qui affluent dans la vallée pour y boire les eaux des sources ferrugineuses et vitrioliques de la Marguerite et de la Victoire.

La population de Cormayeur est de quatorze à quinze cents habitants. Le pays environnant, occupé en partie par des glaciers, et couvert de hautes montagnes rocheuses, ne pourrait nourrir ses habitants; aussi Cormayeur est peut-être de toutes les bourgades de ce versant des Alpes celle où l'émigration a lieu sur la plus grande échelle. Aussitôt que les blés sont coupés et les terres ensemencées, toute la population mâle, les vieillards et les enfants exceptés, abandonne le pays et se répand dans le Piémont et le Milanais. Le voyageur qui arriverait à Cormayeur d'octobre à avril pourrait croire à l'existence d'une de ces tribus d'amazones que les anciens ont célébrées. Tout adulte mâle semble banni de la communauté. Les femmes, restées seules au logis, s'occupent de l'éducation de leurs enfants et de l'administration de la maison. En mai, les émigrés rentrent dans la bourgade, rapportant chacun leurs petites épargnes. La moyenne de ces pécules est de cinquante à soixante livres par individu, et la somme totale des épargnes réunies est de vingt mille francs environ, ce qui est beaucoup pour ce pays.

L'Allée-Blanche, son lac et ses glaciers, la montagne du Cramont et celle du Labyrinthe, sont les principales curiosités du pays de Cormayeur. Je venais de parcourir l'Allée-Blanche, et

Digitized by Google

cette journée passée à mi-chemin de la cime du Mont-Blanc m'ôtait tout désir de tenter l'ascension du Cramont, quelque magnifique description que l'on nous fit de la vue d'ensemble des monts Maudits, dont on jouissait de cette hauteur. On a célébré, avec assez de justesse, cette montagne comme le mont Thabor des naturalistes. Ce fut sur son sommet, en effet, que les lois qui avaient présidé aux révolutions du globe et aux diverses formations de son enveloppe furent en partie révélées à l'illustre de Saussure. Ce fut sur la cime de ce mont de formation secondaire, qui se dresse abruptement contre le Mont-Blanc, dont il n'est séparé que par l'Allée-Blanche, que l'historiographe des Alpes découvrit une des principales données de ce grand et intéressant problème de la composition actuelle du globe. Il vit la mer accumulant par couches concentriques et horizontales des précipités et des dépôts successifs : les roches primitives, puis les roches secondaires, puis les terrains de dernière formation. Tout à coup, à la suite d'une révolution intérieure, d'un puissant dégagement de gaz, produit par le noyau incandescent du globe, cette écorce est rompue et soulevée ; ses parties déposées les premières sont poussées à travers celles de nouvelle formation, et composent ces massifs granitiques, hérissés de pyramides et d'aiguilles, contre lesquels s'appuient les monts calcaires plus récents qui tournent contre eux leurs escarpements et dirigent les angles de leurs sommets vers la pointe de la pyramide centrale qui les domine tous.

Le fameux labyrinthe qui a donné son nom à une haute montagne qu'on voit au sud-est de Cormayeur n'offre rien qui justifie sa célébrité. Le guide qui m'y conduisit me racontait, tout en gravissant les pentes escarpées de la montagne, maintes histoires plus ou moins lugubres de curieux ou de chercheurs de trésors qui avaient voulu pénétrer trop avant dans les cavités du labyrinthe, et qu'on n'avait jamais revus. Les magiciens, les fées et les esprits de la montagne jouent toujours un grand rôle dans ces traditions. L'aspect de ces souterrains n'a rien qui motive ces récits effrayants. Ce sont évidemment d'anciennes galeries de mine creusées dans la roche, et soutenues, de distance en distance, par des piliers. Ces galeries se bifurquent, fouillent la montagne dans toutes les directions, aboutissent, les unes à des salles plus spacieuses également soutenues par des piliers,

Digitized by Google

les autres à des couloirs sans issues. On reconnaît dans ces souterrains l'ouvrage de l'homme. Les fragments de minerai qu'on recueille sur le sol des galeries prouvent évidemment que ce furent là des travaux de mine, et la nature de ces fragments indique une mine d'argent (1). A quelle époque ces galeries furent-elles exploitées? on l'ignore. Leur importance dut être grande, car on assure que des ingénieurs piémontais, chargés de faire de nouvelles recherches dans les galeries, ont dû, pour les parcourir, employer plusieurs jours. La tradition fait remonter aux Romains l'exploitation de ces mines, appelées dans le pays *trous des Romains;* ne seraient-ce pas plutôt ces mines des Salasses dont parle Strabon qui engagèrent les Romains à conquérir le pays? Il suffit d'un coup d'œil jeté sur leurs parois pour acquérir la certitude que ces souterrains ont été creusés il y a bien des siècles. Un dépôt calcaire, grossièrement cristalisé, les a revêtus d'une couche épaisse formant, de distance en distance, des nœuds et des protubérances anguleuses qui simulent des stalactites.

Les pâturages que l'on trouve, en revenant de la montagne des Romains à Cormayeur, sont admirables; des fleurs de toute beauté diaprent ces prairies, qu'ombragent de grands mélèzes. Les rameaux pendants de ces beaux arbres, d'un vert sombre, formaient un magnifique contraste avec les pyramides d'argent des glaciers qui ferment l'horizon. C'est un des plus beaux paysages de montagne que je connaisse.

Sept grandes lieues séparent Cormayeur de la ville d'Aoste. Je les ai franchies sur un cheval que l'on m'avait procuré comme le meilleur de l'endroit, et qui m'a donné à penser que l'éducation de la race chevaline laissait singulièrement à désirer dans cette partie des États de sa majesté sarde. C'était moins qu'une rosse; une pauvre peau de cheval percée par les angles d'une carcasse supérieurement dessinée. Mon premier mouvement fut de refuser; mais mon hôte, enfourchant la bête, lui fit faire gaillardement deux tours de la cour qui me prouvèrent qu'au fond les ressorts pouvaient être encore bons, et qu'avec un peu d'huile la machine pourrait marcher. L'huile,

(1) Galène à petits grains tenant argent dans une gangue de spath calcaire.

Digitized by Google

c'était l'avoine. On en servit une double mesure au pauvre animal, et, tandis qu'il savourait ce repas inaccoutumé, je me mis en quête d'un bon bâton d'épine qui pourrait suppléer aux éperons qui me manquaient. Hudibras n'avait qu'un éperon et s'en contentait :

Sachant que si sa talonnière
Piquait la moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne resterait pas en arrière.

Mon bâton me servit à caresser successivement les deux moitiés de l'animal que je montais, de sorte qu'avec l'aide de ce stimulant, je pus franchir en cinq heures les sept lieues qui me séparaient de la cité d'Aoste.

Tout le pays que je traversai au sortir de Cormayeur est magnifique. Il y a le long de cette route une profusion de beaux rochers, de précipices, de cascades, de châteaux ruinés pendants sur le bord des abîmes ou juchés sur la cime des monts, qui tous semblent concourir comme à l'envi à former les tableaux les plus singuliers et les plus frappants. Ici un village avec son église, ses champs de seigle, ses vignobles et ses plantations de noyers, est jeté sur un rebord de la montagne comme un nid d'aigle. Là, une cascade sort du milieu d'un bois de châtaigniers, dont elle rase la cime, et, après une courte apparition, se perd dans le feuillage pour reparaître de nouveau, jusqu'à ce qu'elle s'abîme tout à coup dans un gouffre de verdure. Non loin du village de la Salle, de profondes crevasses découpent la vallée comme autant d'immenses sillons. Enlevez quelque planches qui joignent les deux bords de ces effroyables fentes, il n'existe plus de route, et toute communication est interrompue entre les vallées supérieures et le val d'Aoste. Quand je parcourus ce pays, on fortifiait ce point et l'on se proposait de remplacer le pont à demeure par un pont-levis dont il suffirait de lever la chaîne pour fermer les abords de l'Italie à toute armée descendant par le petit Saint-Bernard.

Saussure, qui suivit la même route vers le milieu du dernier siècle, fut épouvanté du nombre de cretins qui peuplait quelque-

Digitized by Google

une des villages de la vallée, Villeneuve entre autres. « La première fois que je passai à Villeneuve, nous raconte-t-il, tous les êtes raisonnables du village en étaient sortis pour les travaux de la campagne ; il ne restait, ou du moins on ne voyait dans les rues que des imbéciles. Je ne connaissais pas encore les signes extérieurs de cette maladie, je m'adressai au premier que je rencontrai pour lui demander le nom du village, et, comme il ne me répondait point, je m'adressai à un second, puis à un troisième; mais un morne silence ou quelques sons inarticulés étaient leur unique réponse, et l'étonnement stupide avec lequel ils me regardaient, leurs goîtres énormes, leurs grosses lèvres entr'ouvertes, leurs pesantes et épaisses paupières, leurs ganaches pendantes, leur teint basané, avaient quelque chose de tout à fait effrayant; on aurait dit qu'un mauvais génie avait changé en animaux stupides tous les habitants de ce malheureux village en ne leur laissant de la figure humaine que ce qu'il en fallait pour qu'on pût connaître qu'ils avaient été des hommes. » Depuis Saussure, la population de ces villages semble être restée la même. Les cretins, qu'on appelle ici *marons*, m'ont paru peut-être plus communs encore dans la vallée de la Doire que dans celle du Rhône, de Sion à Martigny. Cette singulière infirmité paraît même avoir envahi certains quartiers de la cité d'Aoste.

Quand j'arrivai dans cette ville, l'allure abominable du cheval de Cormayeur, jointe aux quinze heures de marche de l'avant-veille, ne m'avait pas laissé un membre sans douleur; je me décidai donc à m'arrêter un jour dans la *cité*, comme on dit ici. Un jour était tout à fait suffisant pour explorer les environs et pour étudier les monuments et les antiquités.

Aoste, *Augusta* (la ville d'Auguste), fondée par les Salasses, conquise et agrandie par Terentius Varro, lieutenant d'Auguste, qui lui donna le nom de son maître, est une des plus jolies villes de montagne que j'aie visitées. Bâtie au milieu d'un bassin assez vaste, au point de jonction des deux vallées de la Doire et du grand Saint-Bernard, elle commande les deux routes qui remontent ces vallées.

Les habitants de la cité d'Aoste, quoique sujets du roi de Sardaigne, ont conservé quelques semblants d'indépendance. Ils nomment leurs officiers municipaux, ont droit de chasse

Digitized by Google

dans un certain rayon du pays environnant, et ne payent que des impôts fort modérés. La langue qu'ils parlent est une corruption italienne ou, pour mieux dire, piémontaise de l'idiome savoisien. C'est peut-être le plus abominable patois de toute l'Italie. Les habitudes, les mœurs, la vie, tout dans la cité d'Aoste est italien. La saleté des hôtels y est excessive, et la chère que l'on y fait détestable. Les *grissini* remplacent le pain, on mange la soupe au dessert. Les viandes salées, le *vitello* pané et grillé, les fritures de foie et de poumon composent le menu de chaque repas. Quant aux fruits et aux raisins si célébrés par les voyageurs, un propriétaire de bonne foi m'assurait que la qualité en était des plus secondaires ; le voisinage des montagnes, qui permet toutefois à la cigale de chanter et aux mantes et aux *lucioli* de déployer leurs ailes, s'oppose assez fréquemment à la complète maturité de la vigne. Pour ma part, et d'après ma propre expérience, je puis assurer qu'en fait de vins du *cru*, le vin d'Aoste est plus à redouter qu'aucun autre. C'est une boisson aigre-douce des plus singulières ; on dirait un composé de vin de Surène et de mélasse. Un aimable Piémontais, trop tôt enlevé à la science, M. Bonelli, me disait, en riant, que ce devait être dans le pays d'Aoste qu'Annibal avait fait la provision de vinaigre qui lui servit à dissoudre les rochers des Alpes. Cette opinion est partagée par les gourmets de Turin, si fiers de leur *nebiolo d'Asti*.

Les contrastes sont extrêmes dans cette partie des Alpes qui confine avec l'Italie. Il y a deux jours, dans les défilés supérieurs de l'Allée-Blanche, j'étais entouré de neiges et de glaces. A l'heure de midi, le mouvement seul me préservait de la congélation. Le soir, dans le val d'Aoste, nous avions vingt degrés de chaleur à l'ombre, et le chant de la cigale m'assourdissait. Ces transitions surprenantes ébranlent singulièrement le système nerveux et vous livrent à un état fébrile qui n'est pas sans charme, mais qui doit épuiser à la longue. Le soir de mon arrivée à la cité d'Aoste, accablé par la fatigue et par cette molle température, je goûtai à peine au mauvais souper que l'on m'avait servi, et je demandai ma chambre. L'hôte me conduisit dans une alcôve étroite, occupée tout entière par un grand lit entouré de trois côtés d'énormes tapisseries. Je venais de m'étendre bien à regret sur la paillasse de maïs mal tassé, qui, avec

Digitized by Google

les draps, composait ce *coucher* des plus primitifs, quand tout à coup un gros camérier vint sans façon me jeter sur le corps une sorte de matelas qu'il avait peine à traîner; c'était, m'assura-t-il, un édredon des plus légers; dans le pays, on ne se servait pas d'autre couverture. Il y a deux jours, dans les auberges du Chapiu ou de l'Oratoire du Glacier, j'aurais pu consentir à porter ce fardeau; ce soir-là, par vingt degrés de chaleur, et dans cette alcôve si rigoureusement calfeutrée, il y avait évidemment superfluité. Je préférai me passer de couverture. L'édredon de l'auberge d'Aoste me rappela l'histoire de ce bon Hollandais que, dans une hôtellerie de Salzbourg, on vint également couvrir d'une de ces vastes couvertures piquées à la mode dans le pays, et qui ont une extrême analogie avec le matelas sous lequel je faillis être enterré.

— Ah, ah! dit tranquillement le Hollandais, je sais que vous avez beaucoup de monde à l'hôtel, mais vous auriez dû me prévenir, je me serais couché plus tard.

— Couché plus tard! et pourquoi cela?

— C'est que j'aurais mieux aimé être dessus que dessous.

— Comment cela?

— Mais, sans doute, ce matelas, que vous venez de poser sur moi, me fait bien voir que, dans votre pays, les voyageurs ont l'habitude de se coucher les uns sur les autres, et moi, je ne puis rien supporter sur moi; je vous le répète, vous auriez dû m'avertir.

L'hôte de Salzbourg eut grand'peine à désabuser le voyageur, et à lui faire comprendre qu'il n'était pas plus en usage à Salzbourg qu'à Amsterdam de disposer les voyageurs par couches, fût-ce même pour dormir.

Le spirituel auteur du *Lépreux de la vallée d'Aoste* a fait au pays qui environne cette petite ville, une réputation de beauté qui ne me paraît pas complétement justifiée. La poésie joue un grand rôle dans ses ardentes descriptions. Le terre-plein de la vallée est trop cultivé, et les pentes les plus voisines sont trop nues. Il faut gravir ces premières pentes ou pénétrer dans les vallées latérales pour trouver des paysages vraiment beaux.

Le pays d'Aoste fut habité dans le principe par une peuplade gauloise que les Romains nommèrent les *Salasses*. Lorsque

Digitized by Google

ceux-ci, marchant à la conquête du monde, eurent reconnu que cette grande vallée ouvrait le chemin du pays des Sabaudes et des autres tribus gauloises voisines des Alpes, ils comprirent l'importance de ce passage, et, dès l'an de Rome 610, sous le consul Appius Claudius, ils firent de sérieuses tentatives pour s'en emparer. Les Salasses, vaincus à plusieurs reprises, et dépouillés des mines d'or et de fer qui faisaient leurs richesses, furent soumis vers l'an de Rome 720, mais leur soumission ne fut pas complète. Une fois, ils pillaient le trésor impérial, qui passait dans leur voisinage; une autre fois, sous prétexte d'aider une des légions à réparer une chaussée, ils faisaient rouler sur elle tout un quartier de montagne. Les Romains, obligés de lutter sans cesse contre un ennemi qui ne déposait les armes que pour reprendre haleine et les combattre plus tard avec un nouvel acharnement, se décidèrent à détruire ces tribus remuantes. L'extermination fut complète; tout la nation passa par le fer, et le petit nombre des Salasses qui furent pris, trente mille environ, furent envoyés à Ipporedia (Ivrée), vendus comme des bêtes de somme ou incorporés dans les légions romaines. Une colonie de prétoriens les remplaça et s'établit dans la vallée. Ce sont ces prétoriens qui ont fondé Aoste (*Augusta-Prætoria*), lui donnant ce nom en mémoire d'Auguste, leur général. Du temps d'Auguste, ces prétoriens étaient au nombre de trois mille. Ce sont eux qui ont bâti la plupart des édifices et monuments dont on voit aujourd'hui les ruines à Aoste et dans les environs. Tels sont l'arc de triomphe, l'amphithéâtre, qui, par sa grandeur, atteste l'importance de la ville antique, les fortes murailles flanquées de tours dont on rencontre de distance en distance des pans entiers dans plusieurs jardins de la ville moderne. Je ne dois pas oublier non plus la porte à demi enfouie qu'on voit dans la direction de Cormayeur, ni les deux ponts du Bauteggio et de la Doire. Le pont du Bauteggio, enseveli sous un faubourg de la ville, est d'une telle solidité, qu'outre le pavé de la route romaine et d'une route plus moderne, il porte encore le poids de plusieurs maisons. Il se composait d'une seule arcade toute en marbre. Le pont de la Doire, qu'on appelle aussi le pont d'E, est également d'une seule arcade d'une prodigieuse hauteur. Il fut bâti par Caïus Avilius sous le règne d'Auguste, et sert à la fois de pont et d'aqueduc.

Digitized by Google

Un seul des monuments du temps de la domination romaine est encore debout dans la ville ; c'est le bel arc de triomphe que les prétoriens élevèrent en l'honneur d'Auguste. Cet arc de triomphe est construit d'énormes blocs de roche superposés sans ciment. Cette roche, d'une si singulière contexture qu'on l'a prise longtemps pour une composition, est un poudingue que Saussure a trouvé en place dans les environs de la ville, au nord de la route d'Ivrée. Le monument est formé d'une arche unique qui ne manque pas d'élégance ; la voûte a cinquante pieds de haut sur trente de large. Malheureusement, cet arc de triomphe a été dépouillé entièrement des marbres et bas-reliefs dont il a dû être revêtu autrefois, de sorte qu'il ne présente qu'un bien faible intérêt à l'antiquaire. Les colonnes d'ordre corinthien qui le décorent du côté de la campagne sont néanmoins d'une belle conservation. On a eu soin de couvrir l'arc entier d'une sorte de toit qui le préserve de la destruction. Ce monument paraît d'ailleurs d'une solidité à toute épreuve. Il sert de porte à la ville, du côté de la route d'Italie.

Dans les siècles qui suivirent, et quand les barbares envahirent l'empire, les Goths et les Lombards succédèrent aux Romains dans le val d'Aoste. Charlemagne, leur vainqueur, ayant conquis ce pays en même temps que l'Italie, le réunit au royaume de Bourgogne. Plus tard ce petit pays profita de sa position peu accessible pour s'émanciper. En 1204, nous le retrouvons sous la domination de Humbert de Savoie, qui prend le titre de comte d'Aoste. Dans le XVe siècle, le comté d'Aoste est converti en duché, et devient un des domaines de la maison de Savoie, donnant toujours son nom au frère du prince régnant.

Aujourd'hui le pays d'Aoste fait partie du royaume de Sardaigne, qui n'en tire, je crois, qu'un très-mince revenu. La population de cette ville est bien faible, eu égard à l'étendue de son enceinte, qui renferme de grands jardins ; elle paraît en outre assez misérable. Quand j'y passai, chacun criait misère.

Je me suis fait conduire dans plusieurs jardins pour retrouver des débris de l'amphithéâtre et des murs de la ville antique. Le peu qui subsiste de ces monuments témoigne de la richesse de la ville qu'ils décoraient autrefois. Les Romains aimaient les spectacles, et même au milieu des Alpes ils avaient besoin des jeux du cirque. L'arène est maintenant un beau pré où paissait,

Digitized by Google

quand je la visitai, un grand troupeau de bœufs. A l'entour on découvre des arcs décorés de pilastres enterrés aux trois quarts et quelques fragments de colonnes corinthiennes. A peu de distance de là, dans un monastère de moines augustins, on voit de belles caves circulaires, voûtées solidement, et correspondant à l'arène par chaque bout. C'était là qu'on renfermait les prisonniers et les animaux qui devaient combattre dans le cirque.

Le nombre des églises d'Aoste n'est nullement proportionné à celui de ses habitants ; il est plutôt calculé sur le nombre des patrons de cette ville. Saint Gallus, saint Joconde, saint Bernard, saint Ours, etc., sont les plus renommés de ses protecteurs canonisés. Chacun des habitants de la cité d'Aoste peut dormir en paix ; il est à peu près assuré d'avoir là-haut un patron qui prend ses intérêts et qui s'occupe de l'affaire de son salut. Les plus remarquables églises d'Aoste sont celles de Saint-Ninias, où l'on voit le tombeau de Boniface de Châllan, mort en 1525, maréchal de Savoie. La cathédrale est un vieil édifice gothique d'un style lourd et écrasé. A son air d'abandon et à sa saleté, on le croirait hors de service. On y voit cependant un mausolée d'un beau travail et des marbres précieux.

La route de la cité d'Aoste à Châtillon présente une suite de sites alpestres d'une grandeur un peu monotone. J'ai cherché vainement dans toute cette partie du val d'Aoste quelqu'un de ces chauds paysages italiens que nous a décrits l'auteur du *Lépreux*. Dans toute la partie pittoresque de ce poëme si vif, l'imagination a singulièrement prêté à la réalité. Sans doute les prairies qui s'étendent sur les deux rives de la Doire (*Dora baltea*) sont agréablement coupées de plantations de vignes, de noyers et de mûriers; de hautes collines les dominent, et leurs flancs, revêtus de forêts d'ormes, de chênes et de châtaigniers, se dessinent, avec une sorte de majesté sombre, sur les pentes bleues des montagnes du voisinage ; mais ces montagnes sont trop agrestes, leurs cimes décharnées empiètent sur le ciel, et bornent la vue; l'horizon semble toujours se fermer à une portée de canon du voyageur, et un paysage est-il réellement beau sans un horizon étendu ?

Au delà du village de Saint-Vincent, le pays change d'aspect. Il est coupé de ravins profonds et tout hérissé de grands

Digitized by Google

rochers contournés. Sur le dos de ces rochers, que revêt un peu de verdure, croissent de gros châtaigniers roux qui se tordent et s'inclinent sur les ravins, et qui allongent dans tous les sens leurs bras gris et noueux. En regardant par-dessous leurs branches, on aperçoit d'étroites zones de la plus belle verdure, puis un horizon bleu découpé d'une manière bizarre, contre lequel s'appuie fièrement une vieille tour, un château en ruines, ou un pan de muraille crénelée. Ce paysage rappelle les forêts d'Albert Durer ou les estampes de Sadeler. Quelques bœufs et un pâtre sont toujours placés sur les plans les plus rapprochés, et complètent la ressemblance.

La chaussée de Saint-Vincent aboutit aux rampes du mont Jovet. La plus considérable des ruines qu'on aperçoit de la route est celle du château de Saint-Germain, bâti sur la cime d'un rocher en pain de sucre, au pied duquel se groupe le village de Mont-Jovet, qui a donné son nom à ce chemin taillé dans le roc.

Vers le milieu du jour, nous avons traversé la petite ville de Verrex et franchi un torrent qui s'appelle l'Évanson. A en croire les récits merveilleux qu'on nous a faits, ce serait le Pactole du pays. Ce torrent, qui prend sa source dans de hautes montagnes, entre le mont Cervin et le mont Rose, roule en effet des paillettes d'or, que recueillent les montagnards des environs ; mais j'ai peine à croire qu'aucun des *laveurs* ait recueilli des morceaux d'or natif de vingt livres, comme l'assurent plusieurs voyageurs. A la sortie de Verrex, la vallée se resserre, et le paysage prend un aspect âpre et désolé. Des rocs à pic pendent sur le ravin, au fond duquel la Doire écumante bondit de roc en roc. Le chemin taillé dans le massif de la montagne pénètre bientôt dans les rues d'une petite ville noire et misérable, située au pied d'un rocher, de forme conique, qui semble clore la vallée. Sur le haut de ce rocher, on aperçoit des pans de murs coupés d'embrasures et flanqués de bastions. La baïonnette d'un soldat qui brille à l'angle d'un de ces murs indique seule que le fort a une garnison. Perdu dans ce recoin des Alpes, aurait-il quelque importance? J'hésitais à le croire, quand on m'a nommé le fort de Bard. L'armée qui venait de franchir le Saint-Bernard et qui allait conquérir l'Italie fut arrêtée quatre jours devant ces murs ; l'épée du nou-

Digitized by Google

veau consul, qui devait bientôt triompher, faillit se briser contre ce rocher.

J'ai voulu visiter les lieux témoins des péripéties de ce drame d'un si haut intérêt, et dont les journaux officiels du moment, tout remplis des prodiges du passage du mont Saint-Bernard, se sont politiquement gardés de parler longuement : ce passage si célébré présentait sans doute d'immenses difficultés, mais nuls dangers réels. Les Autrichiens, surpris par l'attaque de Lannes, ce merveilleux général d'avant-garde, qu'animait alors toute la fougue de la jeunesse, n'avaient sur l'un ou l'autre versant du Saint-Bernard aucun point fortifié derrière lesquels ils pussent se rallier et se défendre. Cette armée, qui semblait descendre des nues, n'eut donc pas de peine à pousser devant elle leurs détachements isolés. Lannes, qui s'était facilement emparé de la cité d'Aoste, de Châtillon et de Verrex, se croyait déjà maître d'Ivrée et s'apprêtait à déboucher dans les plaines du Piémont, quand il arriva devant ce fort, qui lui fermait la route avec ses boulets et sa mitraille comme avec une chaîne de fer.

Pendant la trajet de la cité d'Aoste au fort de Bard, j'avais fait connaissance avec un vieillard qui habite la ville de Bard, où il est médecin. M. B...., dans sa jeunesse, avait été témoin du passage de l'armée française. Ce vieillard encore vert, et que je soupçonnerais volontiers d'avoir été plus d'une fois le *cicerone* de ce coin héroïque de la vallée d'Aoste, m'engagea à monter sur un rocher d'où l'on pouvait embrasser d'un seul coup d'œil le ravin dans toute son étendue, c'est-à-dire de Verrex au fort de Bard.

Quand nous fûmes arrivés sur la pointe la plus élevée du rocher : — Regardez de ce côté, me dit-il en me montrant avec son bâton une partie de la vallée à demi cachée par de gros bouquets de noyers et de châtaigniers rabougris, c'était là, entre Arnax et Verrex, que se tenaient le quartier général et l'avant-garde de l'armée française. Derrière cette avant-garde s'étaient accumulés depuis deux jours tous les corps de l'armée de réserve qui venaient de franchir le Saint-Bernard, ce premier boulevard de l'Italie. Pour sortir de ces montagnes, il fallait s'emparer de ce fort que vous voyez là-haut sur son roc, dominant tout le ravin. Comment passer autrement sur le che-

Digitized by Google

min que nous suivions tout à l'heure, et que, comme vous le voyez, l'artillerie du fort balaie dans toute sa longueur? Ce chemin était alors le seul connu. Les Autrichiens avaient senti l'importance de ce point, et, après un combat qu'ils avaient soutenu sur les collines de Châtillon contre l'avant-garde française, ils avaient jeté cinq cents hommes dans le fort, cinq cents hommes choisis parmi leurs soldats les plus braves et leurs meilleurs artilleurs. Ils avaient garni ses murailles de vingt-deux pièces de canon et de plusieurs mortiers, et ils s'étaient retirés dans la direction d'Ivrée. C'était là tout ce que ce petit fort pouvait tenir; c'était plus qu'il ne fallait pour arrêter une armée.

Un coup d'œil jeté sur le fort et ses approches aurait suffi pour me faire partager l'opinion de M. B....., quand bien même le souvenir des événements qui s'étaient passés sous ses murs, et dont le brave Joseph Petit, grenadier de la garde des consuls, nous a laissé un récit un peu familier, n'eût encore été présent à mon esprit.

On sait en effet que l'impétueux Lannes, ayant fait une première tentative pour s'emparer du fort par un hardi coup de main, vit ses colonnes d'attaque rejetées au fond du ravin; que le lendemain, Lannes et Berthier réunis cernèrent la ville du côté de Verrex, et parvinrent, après des efforts inouis, à loger quelques compagnies de grenadiers dans les maisons de la ville basse, où les balles et les boulets du fort les tenaient en quelque sorte prisonnières.

Sur ces entrefaites arriva le premier consul. Il jugea sur-le-champ combien était critique la situation de son armée. Qu'on se figure, en effet, quarante mille soldats, de différentes armes, renfermés dans l'étroite vallée qui s'étend de la cité d'Aoste à Verrex, et triplant la population de chacun de ces misérables villages. Cette armée n'a derrière elle qu'un pays épuisé par un long hiver et dévasté par l'ennemi et par son propre passage. Les cinq rations de biscuit et de viande salée qu'avant de s'engager dans les neiges du Saint-Bernard chaque homme a prises à Martigny sont consommées depuis longtemps. Toutes les ressources de la vallée suffiront à peine pour nourrir l'armée pendant deux jours, après quoi la plus affreuse famine attend tous les malheureux renfermés dans ces montagnes:

Digitized by Google

habitants et soldats. Quant à la retraite, il n'y faut pas songer; elle compromettrait l'existence de la république et porterait le coup le plus fatal au pouvoir nouvellement institué. D'ailleurs l'honneur de l'armée de réserve est engagé. Cette armée, que les Autrichiens ont appelée l'*armée des enfants*, croirait, en se retirant, passer sous les fourches caudines de l'ennemi; et puis la retraite serait-elle encore possible? Ne faudrait-il pas, pour repasser ces affreuses montagnes, sacrifier le matériel de l'armée et peut-être la décimer, l'enthousiasme n'étant plus là pour soutenir le soldat, et l'ennemi se préparant à déboucher sur ses flancs par les vallées de Chiampociero et de Cogne.

Avec d'autres soldats, le premier consul eût peut-être regardé la situation comme désespérée; mais il voyait son armée remplie d'une telle ardeur, si décidée à passer outre, animée même d'une telle gaieté, qu'il ne put pas douter un instant du succès de son entreprise. Ce qui mettait en joie toute l'armée, c'était la nouvelle qu'un courrier venait d'apporter de la marche du général Mélas sur le Var. Quel plaisir de surprendre dans Milan et dans Turin ces bons Autrichiens qui prenaient avec tant de confiance la route de Toulon et de Marseille!

M. B..., qui avait donné ses soins aux blessés français et qui avait pu observer le premier consul dans cette circonstance si critique de sa vie, m'assurait qu'il lui parut avoir gardé toute son énergie. — Cet homme, me disait-il, je le vois encore; il semble que ce soit hier qu'il ait passé dans la vallée; son visage était calme, sa démarche brusque, mais assurée. Sa pâleur extraordinaire et sa taciturnité trahissaient seules sa préoccupation. Le 22 mai, vers le soir, ajoutait mon compagnon de route, je vis le premier consul s'arrêter quelques instants, sur le chemin, en vue du fort, puis reprendre au galop la route de Verrex. Il parlait à haute voix aux généraux qui l'accompagnaient, et paraissait moins sombre que les jours précédents. Sa résolution était arrêtée.

En effet, à la nuit, plusieurs compagnies de grenadiers et deux bataillons de la 56e demi-brigade débouchèrent en silence des maisons de la ville basse. Ces braves arrivèrent tous ensemble jusqu'aux premières palissades du fort; mais l'ennemi était sur ses gardes, et, au moment où ils se disposaient à franchir ces retranchements, le feu roulant de la mousqueterie

Digitized by Google

les accueille et les renverse. Un petit nombre pousse en avant et gagne les premières places d'armes; ils allaient y pénétrer quand une grêle de balles, d'obus et de grenades, plusieurs volées de mitraille, et des masses de roches placées en trébuchet sur des pièces de bois, tombent à la fois sur eux, les couchent la plupart sur le carreau, et rejettent les survivants au fond du ravin comme eût fait l'explosion d'un volcan.

Peu de moments après, les débris des colonnes d'attaque rentraient confusément dans la ville. Des grenadiers rapportaient dans leurs bras le chef de brigade Dufour, officier d'une grande bravoure qui venait d'être blessé mortellement en s'efforçant, avec le secours de quelques sapeurs, de briser le pont-levis du fort.

L'attaque avait donc complétement échoué, et la situation des Français devenait d'heure en heure plus critique. On ne pouvait plus songer à enlever de vive force un point si bien défendu, et par la nature et par la brave garnison qui l'occupait; un siége dans les formes était impossible. Il fallait donc ou tourner le fort ou rétrograder. Tourner le fort semblait impraticable; on aurait eu à franchir des montagnes dont les couches verticales paraissaient inaccessibles. Le premier consul se résolut néanmoins à ce dernier parti. Un pâtre de l'Albaredo avait proposé de conduire quelques fantassins par un sentier qu'il avait coutume de gravir lorsqu'il menait ses chèvres sur la cime de cette montagne qui s'élève d'une façon si abrupte au nord du fort de Bard. On promit une récompense à ce brave homme, qui partit accompagné d'ingénieurs instruits. Mais il arriva qu'au lieu d'un sentier ce fut un escalier, qu'on trouva. Si les fantassins, qui venaient de traverser le Saint-Bernard, pouvaient escalader ces marches taillées dans le roc, il ne paraissait pas possible qu'un seul cheval parvînt à les gravir. Quand on apporta cette nouvelle au premier consul : — Qu'on fasse un sentier de cet escalier, dit-il avec calme. Et aussitôt il détacha quinze cents pionniers et soldats qui attaquèrent la montagne sous la direction de tous les ingénieurs de l'armée.

On travailla tout le jour. Quand la forêt couvrait la montagne, on perçait la forêt; si des rochers barraient le chemin, on fendait les rochers, non pas avec le vinaigre, comme Annibal, mais avec la pioche et la poudre. La pente était-elle

Digitized by Google

trop rapide, on taillait sur le roc en talus des gradins pour aider les chevaux. L'arête sur laquelle le chemin était tracé, devenue de plus en plus étroite, n'offrait-elle, entre les précipices qui la bordaient à droite et à gauche, que l'espace nécessaire pour le passage d'un homme et de son cheval, on élevait des barrières avec des arbres ou de petits murs en pierres sèches qui rendaient la chute impossible. Enfin si des ravins creusés par les eaux, ou de profondes excavations ouvertes dans les rochers interrompaient le passage, on abattait de grands arbres, et quelques heures suffisaient pour improviser un pont. Ces travaux n'étaient pas seulement d'une difficile exécution; ils présentaient bien des dangers. Vers le tiers de la montée les ouvriers se trouvaient à découvert, exposés au feu de l'ennemi sur l'espace d'un quart de lieue; plusieurs périrent, mais aucun ne déserta ce poste dangereux.

Néanmoins, comme le feu de la place retardait les travaux, et qu'il était à craindre qu'il ne finît par arrêter le défilé de l'armée et surtout de sa cavalerie, le premier consul résolut d'y répondre; des artilleurs, aidés par des grenadiers, portèrent à dos deux pièces de campagne à travers le col de la Coule, et après trente heures de marche entre des rochers impraticables jusqu'alors, ils parvinrent, avec d'incroyables fatigues, à les mettre en batterie dans une fente de rochers à plus de quatre cents mètres d'élévation. Aussitôt établie, cette batterie, suspendue entre le ciel et la terre, ouvre son feu, à la grande stupéfaction des défenseurs du fort au milieu desquels chaque coup porte. La fumée du canon se mêle à la vapeur des nuages; les Autrichiens tentent vainement de riposter à cette poignée d'artilleurs qui les découvrent en plein et qui les foudroient.

Le premier consul avait fait placer en même temps une autre pièce de canon dans le clocher de l'église de la ville de Bard dont les Français s'étaient emparés. Cette pièce battait en brèche une des tours placées à l'entrée du château. Quand elle en eut démoli un des angles, une compagnie de grenadiers gravit le rocher au pas de course et s'en empara.

Cette double diversion rendit le passage de l'armée plus facile. L'infanterie passa la première. Les hommes marchaient un à un, prenant la précaution, quand ils arrivaient à la partie du

Digitized by Google

chemin exposée au feu du fort, de s'écarter à quelques pas les uns des autres. La cavalerie suivit l'infanterie, mais avec plus de difficulté ; chaque soldat était obligé de tenir son cheval par la bride, le traînant quand la montée était trop raide, le retenant quand la descente était trop rapide. J'en vis quelques-uns réduits à se cramponner aux pointes des rochers pour ne pas être précipités avec leurs chevaux, me disait M. B...; j'en vis d'autres glisser sur le roc, rouler du côté de l'abîme l'espace de plusieurs toises : on les croyait perdus ! Mais, retenus par les aspérités du terrain, ils faisaient un effort, se relevaient et regagnaient leurs rangs. Très-peu tombèrent dans les précipices.

Une partie de l'armée avait franchi l'Albaredo, quand le premier consul, accompagné du général Berthier, gravit ce dangereux passage. Arrivé sur la cime de l'Albaredo, il observa attentivement les ouvrages du fort. Cette course, entreprise à la suite de plusieurs nuits sans sommeil, l'avait fatigué, et comme il s'était assis sur le sommet de la montagne, assistant au défilé de chacune des divisions de sa brave armée, il s'endormit de ce profond et singulier sommeil qu'il semblait avoir à sa disposition au milieu des crises les plus décisives de sa vie : sur l'Albaredo comme à la Moskowa.

Cependant l'armée continuait à défiler ; quand les soldats aperçurent leur général qui dormait, ils firent silence. Les plus avancés, posant le doigt sur la bouche, faisaient signe à leurs camarades qui suivaient de se taire comme eux, afin de ne pas réveiller leur général, que déjà ils appelaient leur père.

L'infanterie et la cavalerie avaient passé, restait l'artillerie. Plusieurs tentatives avaient été faites, et cette fois la difficulté paraissait insurmontable. On n'avait plus les moyens qu'on avait préparés de longue main à Martigny, et qui avaient facilité le passage du mont Saint-Bernard ; on ne pouvait non plus songer à démonter les pièces et à porter à bras un matériel si considérable. D'un autre côté, il était impossible de traîner les canons entre des rochers où la plupart se fussent brisés et perdus ; le temps d'ailleurs ne le permettait pas, le temps plus précieux que jamais ! L'avant-garde de l'armée qui venait de passer l'Albaredo se trouvait en effet en présence des Autrichiens ; l'ennemi commençait à escarmoucher vigoureusement, ses

Digitized by Google

masses se groupaient à Saint-Martin pour disputer le passage, et, en attendant que toute l'armée fût réunie, il fallait du canon pour le tenir en respect. Mais le premier consul savait à quels hommes il avait affaire; il avait compté sur eux, et son parti était déjà pris.

Il fait dételer les pièces. Les chevaux passeront par l'Albaredo comme le reste de l'armée; ses artilleurs et ses grenadiers les remplaceront et traîneront les canons par le grand chemin qui passe sous le fort. A la nuit, ces braves s'attellent aux canons, dont ils ont eu soin auparavant d'envelopper les roues de paille et de foin pour n'être trahis ni par le feu ni par le bruit. Puis, au signal de leur chef, la colonne se met en marche dans le plus profond silence, et s'engage à une demi-portée de fusil du fort, sur le périlleux chemin.

Ils venaient de déboucher de la ville depuis quelques minutes, quand les sentinelles ennemies les découvrent. Le fort ouvre aussitôt une épouvantable canonnade sur la ville et sur la route qu'il couvre de mitraille et de boulets. Mais ces intrépides soldats ne songent même pas à reculer; le danger ne fait qu'aiguillonner leur ardeur; ils s'élancent au pas de course à travers la pluie de fer, traînant toujours leurs pièces; avant le jour, toute l'artillerie avait rejoint l'armée.

Le fort de Bard ne capitula que le 2 juin. Ce jour-là, celui dont il avait failli arrêter la marche faisait son entrée triomphale dans Milan, et l'armée qu'il commandait avait préludé par les brillants combats de Chiusella et de Buffalore à la mémorable victoire de Marengo.

J'ai suivi le sentier de l'Albaredo, et j'ai passé par le même chemin que l'armée française. Avec le temps, l'escalier a remplacé le chemin, qui a repris sa rudesse primitive. Quand on est arrivé sur le sommet de la montagne, et que l'œil plonge dans le ravin par lequel, pour me servir de l'énergique expression du grenadier Joseph Petit, l'armée française *dégringola* de l'autre côté de la montagne, on à peine à comprendre que la cavalerie ait pu descendre ces rampes à pic. On perdit quelques chevaux et quelques mulets, mais ces animaux, guidés par leur instinct, se cramponnant au sol rocailleux, évitaient ainsi de rouler dans le précipice. Rien n'indique sur le sommet de la montagne la place où s'arrêta le premier consul, et où, tran-

Digitized by Google

quille enfin sur le sort de son armée, il s'endormit confiant dans son étoile. Je consultai un vieux pâtre qui conduisait quelques chèvres sur la cime de la montagne ; peut-être était-ce celui qui avait indiqué au premier consul ce chemin de l'Albaredo qui devait le conduire dans toutes les capitales du continent ! Le brave homme ne connaissait même pas le nom du héros du mont Saint-Bernard et de Marengo. Pour lui, Bonaparte, pour lui, Napoléon même, n'avaient pas existé. Qu'est-ce donc que la gloire ?

F. DE LA FALOISE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

VOYAGEURS MODERNES.

M. ABEL DUPETIT-THOUARS (1).

Voici l'un des plus agréables récits de voyage qui aient paru depuis longtemps, un voyage à travers les plus riantes îles de l'Océan, les plus sombres contrées du Nord, raconté avec un naturel et une simplicité de style qu'on trouve rarement, il faut le dire, dans les publications de la marine.

M. Dupetit-Thouars était le chef d'une de ces expéditions que le ministère de la marine organise avec une louable sollicitude et un zèle persévérant pour protéger les intérêts du commerce et aider au progrès de la science. Le 29 décembre 1836, il s'embarquait à Brest sur la frégate *la Vénus*. Le 10 janvier, il abordait aux îles Canaries; le 16, il touchait aux îles du cap Vert, où, en 1814, la frégate *la Sultane*, commandée par un de ses oncles, soutint seule le feu de deux frégates anglaises, et en mit une hors de combat, puis, se ralliant à la frégate *l'Étoile*, força l'autre à prendre la fuite en toute hâte.

Le 4 février, M. Dupetit-Thouars arrivait devant Rio-Janeiro, dont les voyageurs ne se lassent pas de vanter l'admirable aspect. A l'entrée du port est la montagne de Cocarvado, dont la cime gigantesque domine au loin la mer. De chaque côté de la

(1) *Voyage autour du Monde sur la frégate la Vénus.*

Digitized by Google

rade s'étend une baie couverte de verdure, parsemée d'élégantes habitations ; puis voici une longue plage bordée de maisons blanches, des collines où l'on voit briller au soleil les croix des couvents, des rocs entourés de remparts, çà et là quelque large et haut édifice à demi voilé par des feuillages touffus, des clochers dont la flèche aiguë s'élance au-dessus des tiges de palmiers, d'un côté la mer bleue comme l'azur du ciel, ou éblouissante de lumière, de l'autre la chaîne des Cordilières, les pics effilés des Orgues, les neiges perpétuelles, les nuages sombres, et à quelques lieues de distance les vallées les plus riantes, la végétation la plus splendide. Voilà Rio-Janeiro, et le magnifique paysage qui l'entoure.

Les rues de la ville ne sont point en harmonie avec cette magnificence de la nature ; elles sont en général irrégulières, étroites et mal pavées. Les maisons n'ont qu'un étage, rarement deux. La plupart se composent tout simplement d'un rez-de-chaussée, les portes sont brisées à hauteur d'appui et surmontées d'un grillage mobile où les Brésiliens passent de longues heures d'indolence à humer l'air et à respirer l'arôme de leurs pipes.

On compte dans cette capitale de l'empire environ cent mille habitants de différentes origines et de différentes races : Portugais d'Europe et Portugais du Brésil ; mulâtres, Indiens indigènes, Indiens civilisés ; noirs d'Afrique, noirs du pays, et métis de race nègre et indienne. Tout ce mélange d'individus, de types, de physionomies et de costumes si divers donne à Rio-Janeiro un aspect étrange, curieux, qui occupe vivement l'attention de l'observateur. Jadis on retrouvait à Rio-Janeiro les mœurs du Portugal. Ces mœurs primitives ont été singulièrement dénaturées par le contact incessant de tant de nations différentes, par le croisement des races d'Indiens et d'Africains. La haute société a seule conservé quelques-unes des anciennes coutumes de la colonie. Pendant la plus grande partie de la journée, les familles qui appartiennent à cette classe aristocratique de la population restent paresseusement enfermées dans leur demeure. Le soir seulement, elles se mettent en mouvement, et font une promenade traditionnelle dans un ordre invariable. « A heure fixe, chacun est en toilette de rigueur ; au signal du chef de famille la porte s'ouvre, et la nourrice, por-

Digitized by Google

tant son nourrisson, prend la tête de la colonne ; à côté d'elle vient se placer la femme chargée de l'enfant qui ne tète plus ; ensuite, sur deux rangs, tous les autres enfants dans l'ordre inverse de primogéniture, puis le père et la mère marchant de front, puis les aïeux, s'il y en a, et après les aïeux tous les domestiques jusqu'aux négrillons. » Dans ces promenades solennelles on parcourt les rues et les magasins, d'autres fois on visite les églises. Les dames sont en grande toilette. Pour elles l'éventail et le mouchoir brodé ou garni de dentelle est de rigueur, ainsi que la coiffure en cheveux ornée de fleurs naturelles, la robe de soie, les souliers de satin, et la mantille en dentelle noire posée sur la tête et retombant sur les épaules.

Ces mêmes familles ont conservé aussi toutes les pompes religieuses de leurs ancêtres. A certains jours de l'année on voit à Rio-Janeiro des processions éclatantes auxquelles assistent les confréries catholiques avec de riches costumes. Celle de la Fête-Dieu était, avant la dernière révolution, d'une rare magnificence. Ce jour-là, les rues étaient revêtues d'étoffes de soie, le pavé jonché de fleurs, l'empereur marchait en tête du cortége avec ses ministres, qui tous portaient, ainsi que lui, le cierge à la main.

Les églises sont les plus beaux et les plus riches édifices de la ville. On y voit des statues de saints, de grandeur naturelle, en argent massif, ornées de pierres précieuses, et des boiseries sculptées avec un art exquis. Cependant la faveur que le gouvernement brésilien accorde au culte catholique n'exclut point la tolérance à l'égard des autres dogmes. — Depuis dix ans, dit M. Dupetit-Thouars, la société du Brésil a fait d'immenses progrès. Elle tend avec succès à se mettre au niveau des sociétés d'Europe qui marchent à la tête de la civilisation. Il y a dix ans qu'il eût été difficile de trouver un Brésilien (non Portugais de naissance) qui eût fait des études ou qui sût parler une autre langue que la sienne. On rencontre aujourd'hui, dans le monde de Rio-Janeiro, quantité de jeunes gens et de jeunes personnes qui s'expriment correctement et facilement en français, en anglais, et quelquefois dans l'un et l'autre idiome.

La ville de Rio-Janeiro est le centre d'un mouvement considérable d'importation et d'exportation. De nouveaux moyens de communication favorisent ce commerce, et multiplient les rap-

Digitized by Google

ports de la capitale avec la province. Deux bateaux à vapeur partent à chaque heure de l'enceinte du port pour la baie orientale; trois belles routes sillonnent la campagne; une autre route, récemment ouverte, pénètre jusqu'à la province des Mines générales. Rien de plus attrayant, de plus merveilleux que le pays où serpentent, comme des rubans argentés, ces nouvelles routes. Les peintres n'ont pas assez de couleurs pour en reproduire les teintes innombrables, ni les poëtes assez de métaphores pour en faire comprendre l'étonnante variété. On dirait une des magiques contrées des *Mille et une Nuits* fécondées par la civilisation européenne. Là les rivières roulent de l'or et des pierres précieuses, les forêts sont remplies des plus beaux bois d'ébénisterie et de construction, les vallées chargées de fruits savoureux ou de fleurs embaumées, et les airs peuplés d'une multitude d'oiseaux qui, sur leurs ailes diaprées, portent toutes les nuances de la prairie, tous les rayons de l'arc-en-ciel.

Si l'agitation politique qui a tant de fois ébranlé le Brésil est enfin réprimée, si les provinces ne tentent plus de se soustraire au lien gouvernemental qui les réunit, ce beau pays peut s'élever au rang des États les plus riches et les plus puissants. Déjà l'administration qui le régit y a rétabli l'ordre et le calme. Au moment où la frégate *la Vénus* abordait à Rio-Janeiro, le Brésil recouvrait une tranquillité dont il n'avait pas joui depuis longtemps. La province de Para venait de reconnaître l'autorité de l'empereur, et celle de Rio-Grande renonçait à ses tentatives d'émancipation républicaine. « Cependant, dit M. Dupetit-Thouars, des embarras financiers pourraient encore amener une catastrophe; mais, dans la rédaction du budget de 1834 et 1835, on avait calculé sur un déficit de 2,000 *contos de reis* (environ 7 millions de francs), et les recettes réalisées ont tellement dépassé le calcul des recettes présumées, que l'on a eu un excédant de 800 *contos*. Tout à présent donne lieu d'espérer que la situation politique de cet empire superbe se consolidera de plus en plus, et affermira le développement de la prospérité matérielle, les progrès du commerce et de l'industrie. »

En quittant Rio-Janerio, *la Vénus* se dirige vers le Chili. M. Dupetit-Thouars, qui avait déjà stationné longtemps dans les mêmes parages, donne d'intéressants détails sur cette belle

Digitized by Google

contrée, baignée dans toute sa longueur par l'Océan, défendue contre toute invasion, au nord, par le désert d'Atacama, au sud par les terres magellaniques, à l'est par les montagnes des Cordilières, impraticables pendant une grande partie de l'année. Au pied de ces montagnes sauvages où fument les cratères s'étend un sol fécond; des forêts de cèdres rouges, de cocotiers, de lauriers, déroulent au loin leurs verts rameaux; l'on récolte le vin, le blé, le chanvre, et les plus beaux fruits de l'Europe mûrissent, aux rayons d'un soleil généreux, près des fruits des tropiques. Là le huègne, la vigogne, le pagi bondissent dans leurs retraites agrestes, le condor déploie ses larges ailes au-dessus des nuages, l'autruche court dans les grandes plaines, le perroquet siffle et crie sur les arbres, l'oiseau-mouche voltige comme une étincelle. Là, tandis que les sommités des Andes se couvrent d'une neige éblouissante, que la tempête éclate au bord de leurs abîmes, et que le voyageur tremblant se hâte de chercher un refuge dans les cabanes bâties de loin en loin sur les crêtes désertes, et appelées cases d'asile, là on n'a, pendant l'hiver, que des pluies régulières, et, dans l'été, des jours d'une sérénité inaltérable, rafraîchis par d'abondantes rosées. Plusieurs peuplades de différentes races occupent ce sol favorisé du ciel : les Araucaniens, dont Alonzo de Ercilla a consacré le nom dans son épopée, les Cunchos, les Huillichies, au teint cuivré, aux membres musculeux, et les Espagnols, qui ne parvinrent qu'après mainte invasion périlleuse et mainte guerre acharnée, à soumettre ces fières tribus. Réuni d'abord à la vice-royauté du Pérou, le Chili, comme on sait, proclama son indépendance en 1810. Soumis de nouveau, en 1814, à la domination espagnole, il s'insurgea en 1817, et s'érigea une année après en république. Il est à présent divisé en huit provinces ou départements; chaque département est régi par un intendant civil, un commandant militaire, et se subdivise en plusieurs districts administrés par des conseils municipaux.

La partie méridionale de cette république, quoique comprise dans les cartes du Chili, est à vrai dire encore très-indépendante. Elle est habitée par une tribu d'Araucaniens dont nulle loi de civilisation n'a pu vaincre encore le caractère belliqueux et les instincts sauvages. M. Dupetit-Thouars raconte un fait

Digitized by Google

qui donne une terrible idée de ces peuplades insoumises. Au commencement de 1834, un baleinier français se perdit sur les plages de l'Araucanie. C'était pendant une nuit noire, vers les deux heures du matin. L'équipage, retiré sur l'avant du navire, et inondé à tout instant par les lames qui déferlaient sur ces débris presque submergés, attendait que le jour parût. On le vit poindre enfin, et l'on aperçut la terre à une courte distance; mais l'écueil où gisait le bâtiment en était séparé par un espace de mer difficile à franchir. De hardis matelots se hasardèrent à porter au rivage un cordage léger pour servir de *va et vient* et sauver l'équipage. Deux d'entre eux périrent dans cette entreprise. Après bien des peines, on parvint cependant à établir ce moyen de communication. La mer ayant baissé et les vents s'étant un peu apaisé, tout l'équipage put enfin gagner la côte. Mais les Araucaniens accouraient en foule, attirés, comme des oiseaux de proie, par l'aspect des débris du navire, avides de butin et poussant des cris féroces. Ils trouvèrent les pauvres naufragés meurtris par les pointes des rocs, mouillés par les vagues, transis de froid, et les pillèrent sans pitié. Ils obligèrent une partie de ces infortunés à retourner à bord pour chercher tout ce qu'on pourrait encore sauver du navire. Par malheur, les matelots rapportèrent un baril de genièvre, les sauvages le vidèrent en un instant, et l'ivresse augmenta leur cruauté. Cependant les matelots, profitant de la prostration physique qui succéda à cette ivresse, parvinrent à s'échapper. Ils avaient à traverser la rivière de l'Impérial, large et profonde à son embouchure. Quelques-uns, arrêtés par ce périlleux obstacle, furent repris par les Araucaniens, qui leur firent souffrir de nouvelles brutalités. Deux des plus courageux se noyèrent dans la rivière; six autres, l'ayant traversée à la nage, continuèrent leur route vers le nord, évitant avec soin chaque case, se tenant tout le jour cachés dans les bois ou les marais, et ne vivant que d'herbes et de racines. Le plus âgé d'entre eux périt dans ce rude trajet, les cinq autres arrivèrent, après des fatigues inouies, à la Conception, demi-nus et demi-morts, et il nous est doux de dire qu'ils trouvèrent là du moins un généreux accueil et tous les soins empressés que réclamait leur affreuse situation.

M. Dupetit-Thouars a parcouru la plupart des provinces du

Digitized by Google

Chili ; il a examiné l'état de leur population et de leurs relations commerciales. Il publie sur ce sujet des détails que les statisticiens aimeront à recueillir. Quant à nous, il nous attire davantage par ses observations de mœurs. La civilisation européenne a fait depuis quelques années de grands progrès dans cette contrée lointaine. Les coutumes locales s'y effacent de plus en plus, et si l'on veut en retrouver encore quelques traces, il faut se hâter de les rechercher, car bientôt la mode parisienne en aura, de son pied léger, anéanti les derniers vestiges. — Déjà, dit le commandant de *la Vénus*, il y a peu de différence entre un salon de Santiago et un salon de Paris. Beaucoup de jeunes gens des plus riches familles du Chili, après avoir commencé leur éducation dans un de leurs colléges, viennent la compléter en France. Une ancienne élève de Mme Campan a fondé dans la capitale de la république un pensionnat où l'enseignement ressemble à celui de nos meilleures institutions. Il y a peu de maisons à Santiago et à Valparaiso où l'on ne trouve des cahiers de romances, des chants d'opéra et un piano. La plupart des belles dames chiliennes parlent français et suivent avec un rare empressement les modes françaises; seulement elles allient encore aux douces lois de la rue Vivienne quelques usages traditionnels qui leur donnent une grâce particulière. Elles sont en général grandes, bien faites et très-blanches. Elles ont des yeux d'une beauté remarquable, et de longs cheveux noirs si abondants, qu'elles ne peuvent les retenir sur leur tête avec un seul peigne ; quelquefois elles les laissent flotter épars sur leurs épaules, quelquefois elles les nattent avec des fleurs, et ajoutent à chaque tresse un nœud de rubans. De cette coutume de s'entourer de fleurs, les dames du Chili en ont pris une autre toute pleine de douce bienveillance : c'est d'offrir à la personne qui prend congé d'elles, après une visite, une fleur qu'elles prennent sur une console ou qu'elles retirent de leurs cheveux. Autrefois, il y avait dans le pays un usage plus naïf encore. Dès qu'on arrivait dans le salon, la maîtresse de maison faisait servir le *maté*, infusion d'herbes du Paraguay préparée avec de l'eau bouillante. On aspirait ce breuvage avec un chalumeau ou un tube d'argent. Il n'y avait qu'un vase pour toute la société, chacun portait à son tour ses lèvres au même chalumeau. A présent, cette offrande hospitalière a disparu pour

Digitized by Google

faire place à la théière anglaise et aux petites tasses en porcelaine de Sèvres.

En s'écartant des villes principales, en pénétrant dans l'intérieur du pays, on retrouve cependant encore des types de caractères primitifs, des sites pittoresques, des usages curieux que l'on chercherait vainement ailleurs. M. Dupetit-Thouars a fait de Valparaiso à Santiago une de ces intéressantes excursions. On voyage ordinairement dans un *birlocho,* ou cabriolet de louage, et avec un *capatas*. Le capatas est un homme important sans lequel il serait peu sage de se mettre en route. C'est lui qui se charge de vous conduire à la capitale, qui vous assure contre les voleurs et les assassins, qui répond de vous à la police ; enfin c'est le drogman de l'étranger, le fournisseur des chevaux et des vivres, le chef du convoi. Deux chevaux sont attachés au cabriolet ; l'un entre dans le brancard ; l'autre, qui sert de monture au postillon, n'est attaché à la voiture que par une courroie. Toutes les conditions du voyage étant bien établies, le prix débattu, arrêté et en partie soldé d'avance, et les dispositions nécessaires étant faites, le capatas, bien monté et bien armé, vient chercher les voyageurs, et l'on part au galop à travers monts et vaux, rocs et ravins.

Un jeune Chilien, vêtu d'un puncho bleu rayé de blanc, et portant un chapeau de feutre en forme de pain de sucre à larges bords rabattus, galope en avant du cabriolet avec douze ou quinze chevaux, tenant en main son *lazo* qu'il manie avec une admirable agilité. Le *lazo* est une légère lanière de cuir de bœuf de cinquante mètres de longueur, terminée par un nœud coulant. Les paysans du Chili, de Buénos-Ayres, et en général tous ceux de l'Amérique espagnole, s'en servent pour prendre les chevaux ou les bêtes à cornes. Quelquefois ils en font usage dans la chasse au tigre, et on les a vus même, dans leurs guerres, enlever avec ce docile cordon de braves soldats en sentinelle. Pour employer utilement le lazo, il ne suffit pas que celui qui le lance ait une grande adresse ; il faut aussi que son cheval y mette un peu de bonne volonté. Dès que la longue lanière est jetée en avant, le cheval doit se préparer au choc qu'il va recevoir à l'instant où il sera tendu par la résistance. Celui qui est habitué à cet exercice se retourne et s'incline sur ses quatre jambes du côté opposé au lazo, qui est toujours attaché à la

Digitized by Google

sangle du *pélion* (1). En Laponie, j'ai vu aussi les paysans et les femmes user d'une corde à nœud coulant, mais là elle ne sert qu'à surprendre et dompter quelque renne rétif qui n'a point envie de se laisser traire.

Les chevaux que le jeune Chilien conduit au grand galop sont les chevaux des relais. Dès que ceux qui sont attelés au cabriolet ont assez traîné leur fardeau, le capatas fait un signe; le petit écuyer pique des deux, part comme un trait; tourne son lazo au-dessus de sa tête, le lance sur le cheval qu'il veut arrêter, et l'amène à la voiture; puis les autres sont dételés, ils se roulent dans la poussière, se relèvent, et courent rejoindre le troupeau ambulant.

Le soir, tandis que le capatas, oubliant un peu trop ses graves devoirs, voltigeait de côté et d'autre comme un *gentleman* capricieux, le postillon de M. Dupetit-Thouars prit une fausse route, erra de côté et d'autre à l'aventure, et enfin entra dans la vraie direction, guidé par le feu du bivac d'un roulier. Ces rouliers, conduisant d'énormes charrettes, emploient ordinairement huit à dix jours à faire le trajet de Valparaiso à Santiago, qui est de quarante lieues. Ils voyagent en général avec leurs femmes et leurs enfants. Lorsque la nuit arrive, ils placent leur charrette parallèlement à la route, du côté du vent. Ils rangent ensuite les bœufs de leur attelage de manière à former une espèce de camp retranché, au milieu duquel ils s'établissent. Leurs chiens sont placés en sentinelles et veillent à la sûreté commune; la famille couche en plein air si le temps est beau; sinon, elle se retire dans la cabane de la charrette. Dès que le jour paraît, la caravane se remet en marche.

Quelques instants après, le vagabond capatas rejoignit son cortége et le conduisit à Casa-Blancha, dans une auberge établie par un Italien, la seule auberge qu'il y ait le long de la route. On y sert des œufs, du jambon, du thé. Il n'en faut pas davantage pour apaiser un appétit de voyageurs, mais malheur à ceux qui se trouvent condamnés à passer la nuit dans ce gîte : on n'y trouve que des cellules sans fenêtres et sans cheminées, et des grabats remplis de punaises. Il est vrai que celui qui se relève dans l'insomnie produite par un tel refuge a

(1) Espèce de selle en usage au Chili.

Digitized by Google

l'agrément de voir étalés sur les murailles les portraits de Napoléon et de ses maréchaux, et de pouvoir faire ainsi un cours d'histoire moderne.

Le lendemain, les voyageurs continuaient leur trajet le long d'une fraîche et fertile vallée encaissée entre de hautes montagnes. Après avoir gravi par une route habilement tracée la montagne de Zapata, ils rencontrèrent une grande voiture semblable à une maison posée sur deux roues, une vraie maison avec un toit à double versant peint en rouge, quatre fenêtres de chaque côté, une porte dans le fond, et, à l'intérieur, une chambre de cinq ou six mètres de long sur deux ou trois de large. Ce singulier véhicule était traîné par des bœufs, comme les charrettes de rouliers. Des jeunes gens, des femmes appartenant aux premières familles du Chili, emploient ce moyen de transport pour aller en partie de plaisir d'une ville à l'autre. Ils étendent dans l'intérieur de leur maison ambulante une couche de paille, sur cette paille des matelas, et munis de bonnes provisions, ils s'en vont ainsi mollement, à petites journées, rêvant, discourant, s'arrêtant partout où un beau site leur plaît, où une source murmurante, un frais ombrage les attirent. C'est un idéal de voyage, une idylle charmante, entremêlée je suppose, de maint épisode romanesque.

Le soir, M. Dupetit-Thouars, après avoir traversé une montagne d'où l'on voit se dérouler au loin les pics de neige des Andes, arrivait, précédé de son capatas, à Santiago, bâtie sur le versant occidental de la Cordilière.

La capitale du Chili, fondée en 1541, n'offre rien de très-imposant, mais sa situation au pied des montagnes, et ses maisons presque toutes entourées de jardins, lui donnent un aspect riant et pittoresque. Les rues sont traversées par des *acequias* d'un demi-mètre de largeur qui entretiennent de toute part la fraîcheur et la propreté. On compte dans cette ville une population de cinquante mille âmes, qui a conservé fidèlement les pompes les plus solennelles du catholicisme. Le jour de la Fête-Dieu, l'archevêque monte dans une voiture attelée de six chevaux, avec deux cochers sur le siége, et quatre laquais derrière; il s'en va, escorté d'une nombreuse cavalcade, porter le saint-sacrement à tous les malades de la ville et dans tous les couvents. Les plus grands seigneurs du pays briguent l'honneur

Digitized by Google

de lui servir de cochers et de laquais pour cette cérémonie, et la cavalcade qui l'accompagne est composée des jeunes gens des premières familles.

Du Chili, *la Vénus* continua sa navigation le long des côtes de l'Amérique méridionale, visita Lima, et, au mois de juin, elle se dirigeait vers les îles Sandwich, dont la situation a bien changé depuis le temps où Cook, qui les découvrit, y fut adoré comme un Dieu, et quelques jours après massacré comme une bête fauve. Ce ne sont plus ces mœurs primitives, parfois farouches, souvent douces et hospitalières, ce ne sont plus ces coutumes religieuses enfantées par un sentiment naïf, ces danses joyeuses que les étrangers aimaient à contempler, et ces jeux guerriers où chaque homme s'enorgueillissait de déployer sa force et son adresse. Un roi séduit par l'industrie et le savoir des Européens voulut établir leur civilisation dans cet archipel si longtemps ignorant et ignoré. Son successeur poussa plus loin ces tentatives de réforme, il abolit le culte antique de ses pères et brisa leurs idoles. A peine Tameah-Meah avait-il manifesté sa sympathie pour les arts européens et ses désirs de civilisation, qu'on vit arriver dans les îles soumises à son pouvoir, des marchands, des ouvriers, puis bientôt parurent les missionnaires. A présent, la ville de Honoloulou, capitale de l'archipel, présente un curieux aspect. Au milieu des misérables cases habitées par les indigènes, on aperçoit un long bâtiment en pierre servant de magasin général; à quelques pas de là, un arsenal avec un chantier de construction; près de ce chantier est la chapelle chrétienne et la maison du gouverneur, que l'on prendrait, avec son pavillon, son belvédère et ses contrevents, pour une jolie villa des environs de Paris, et au bord de la jetée s'élève un fort construit par des ingénieurs européens, très-solide et très-bien armé. Enfin, à l'extrémité de la ville s'étend sur un large espace l'habitation des missionnaires. Ils ont là leur temple, leur salle d'étude, leur imprimerie, d'où sortent chaque jour des milliers d'exemplaires de leurs livres de dogme et d'enseignement.

Des missionnaires de différentes contrées ont tour à tour abordé aux îles Sandwich, et essayé d'y répandre leur enseignement, mais ceux d'Amérique ont fini par éloigner peu à peu tous les autres, et par s'imposer d'une façon presque absolue

Digitized by Google

aux insulaires. Maintenant ils sont, on peut le dire, les vrais maîtres de l'archipel. Tout plie sous leur autorité, le peuple, les chefs, et le roi lui-même. Ils ont rendu de vrais services au pays qu'ils dogmatisent, en fondant des écoles, en répandant l'instruction parmi le peuple. Mais les missionnaires catholiques, si durement repoussés des îles Sandwich, auraient opéré tout au moins le même bien moral sans y joindre les pratiques puritaines du dogme américain, ni les orgueilleuses prétentions de ses prédicateurs. A l'heure qu'il est, le peuple de Honoloulou, jadis si gai, si confiant, n'est plus reconnaissable. Les missionnaires qui le gouvernent lui ont interdit tous les jeux, toutes les gaies réunions qui jadis le charmaient. Le dimanche est devenu pour eux un jour paisible et redoutable. Ce jour-là, ils ne peuvent ni se promener, ni se livrer à aucun exercice corporel, ni même allumer du feu pour cuire leurs aliments. S'ils enfreignent l'un des règlements qui leur sont prescrits, ils sont aussitôt punis comme des esclaves, par des coups de fouet, ou condamnés à faire des corvées pour le bien-être matériel des prédicateurs. Les hommes coupent pour eux des pierres sur les rescifs, les femmes tressent des nattes ou des tapis.

Lorsqu'en 1820, ces missionnaires entrèrent pour la première fois dans l'île, ils se présentaient avec toutes les apparences de l'humilité chrétienne. Ils étaient pauvres et modestes. Peu à peu, en flattant les chefs, et surtout les femmes de chefs, ils obtinrent d'importantes concessions. En 1827, ils étaient déjà assez forts pour fermer l'église des missionnaires catholiques, et proscrire leurs prédications, et en 1832, pour les faire bannir de la capitale.

A présent c'est une triste chose que de voir la population de Honoloulou couverte de hideux lambeaux, amaigrie par de rudes travaux et de longues privations, et de voir en même temps à côté d'une telle misère le faste des missionnaires. Leurs demeures sont plus belles que celle de la famille royale elle-même : partout de riches tapis, des pianos, des meubles somptueux, des provisions de vin de Bordeaux et de Madère, et des voitures, le croirait-on ? où des femmes de missionnaires s'en vont respirer l'air des champs, traînées par des naturels du pays convertis en bêtes de somme.

our gouverner le pauvre peuple dont ils se sont si bien em-

Digitized by Google

parés, ces étranges apôtres de l'Évangile ne reculent devant aucun moyen. Si la persuasion n'agit pas sur le néophyte, ils ont recours à la ruse ou à la violence, et les livres d'enseignement qui sortent de leur imprimerie sont rédigés de façon à servir toutes leurs haines et leur ambition. Dans un de ces ouvrages élémentaires, M. Bingham, qui est aujourd'hui à Honoloulou le chef de la mission américaine, représente les Français comme une horde pauvre, misérable et sans puissance, un peu améliorée cependant depuis le règne de Louis-Philippe. En revanche, les Kanacks, ou habitants des îles Sandwich, sont pour lui des êtres très-civilisés. Et voici comme il établit son argument. Plus de la moitié de la population française ne sait, dit-il, ni lire, ni écrire, tandis que plus de la moitié des Kanacks a acquis cette instruction; donc les Français sont des sauvages abrutis, et les Kanacks composent une nation de savants.

Lorsque M. Dupetit-Thouars arriva à Honoloulou, il apprit que ce même M. Bingham, si expert en matière d'arguments scholastiques, venait de faire intimer l'ordre à deux missionnaires catholiques, MM. Bachelot et Short, tout récemment débarqués dans la ville, de rentrer au plus vite sur *la Clémentine*, qui les avait amenés, et de partir sans délai. Le commandant de *la Clémentine* ayant refusé de les recevoir à bord parce qu'ils s'y rendaient malgré eux, on les fit embarquer de force en braquant les canons du fort sur la goëlette récalcitrante. Les deux missionnaires étaient là prisonniers depuis un mois, et gardés par des factionnaires indigènes, quand on signala l'arrivée de *la Vénus*.

M. Dupetit-Thouars, ayant recueilli tous les témoignages relatifs à cet acte de violence, commença par délivrer de sa captivité M. Bachelot, tandis que M. Belcher, commandant la corvette anglaise *le Sulphur*, rendait la même justice à son compatriote M. Short. Les deux missionnaires persécutés furent ramenés dans la ville au milieu d'une foule empressée de les revoir, car ils étaient généralement aimés et estimés. Il s'agissait d'obtenir du roi lui-même une réparation plus complète des violences commises envers ces deux inoffensifs prédicateurs. Sa majesté Tamehah-Mehah III était dans une autre île. La reine Kinau, chargée par intérim du gouvernement de l'État, s'abandonnait aux conseils de M. Bingham et ne voulait rien

Digitized by Google

accorder aux justes réclamations qui lui étaient adressées. On dépêcha un officier au roi pour le prier de vouloir bien revenir dans sa capitale. Il arriva douze jours après, et le lendemain M. Dupetit-Thouars, accompagné de deux officiers de *la Vénus*, du consul d'Angleterre et des États-Unis, de M. Belcher et de plusieurs officiers du *Sulphur*, se présenta à l'audience de sa majesté. Dans cette circonstance solennelle, l'étiquette de la cour de Honoloulou devait être fidèlement observée. A l'entrée de la case habitée par le roi se tenait le gouverneur de l'île, en uniforme anglais, chargé de remplir les fonctions d'introducteur des ambassadeurs. Des factionnaires, portant des habits et des armes de différentes sortes, étaient rangés le long de la cour et de la galerie. Le commandant de *la Vénus* et les personnes qui l'accompagnaient furent introduits dans une grande salle tapissée de nattes, où d'un côté on voyait un grand divan de quatre mètres de largeur, et de l'autre quelques chaises placées là tout exprès pour cette extraordinaire réception.

Le roi s'avança au-devant des étrangers et les pria poliment de s'asseoir. Il avait à ses côtés sa sœur, sa femme, les gouverneurs des différentes îles, et plusieurs autres grands personnages. La reine et quelques princesses se tenaient modestement assises sur le large divan, comme pour rendre hommage aux coutumes européennes. Les autres femmes étaient couchées sur ce même divan, tout de leur long, à plat ventre ou sur le côté. Le roi s'assit dans un fauteuil, devant la reine, qui lui dictait les réponses qu'il devait faire, après avoir consulté M. Bingham placé derrière elle. Impossible d'obtenir, avec un tel conciliabule, une solution convenable. M. Dupetit-Thouars remit une note écrite au roi, qui d'abord la reçut, et, sur les observations du chef des missionnaires, la rejeta avec une sorte de terreur. Un officier anglais la replaça sur les genoux de sa majesté, qui la regarda sans oser y toucher. Le lendemain, nouvelle audience et nouveaux pourparlers. Cette fois, M. Bingham n'était point dans la salle de réception; il se tenait dans un cabinet voisin, où il était informé de tout ce qui se passait. M. Dupetit-Thouars renouvela les demandes qu'il avait formulées la veille, et après de nombreuses difficultés, le roi accorda enfin à MM. Bachelot et Short la permission de rester à Honoloulou jusqu'à ce qu'ils trouvassent une occasion conve-

Digitized by Google

nable pour quitter l'île. Ainsi se termina cette négociation, où une idée sérieuse, une idée de religion et de dignité, devait sortir du ridicule appareil d'une royauté sauvage et des coupables intrigues d'un missionnaire fanatique.

En quittant la zone viciée des îles Sandwich, *la Vénus* avait à faire une excursion intéressante; elle se dirigeait vers les froides plages du Kamtschatka, où depuis la noble et malheureuse expédition de Lapérouse on n'avait plus vu flotter le pavillon de France. Le 1er septembre, *la Vénus* jetait l'ancre dans la baie d'Avatscha, dans cette même baie où, cinquante ans auparavant, Lapérouse et de Langle avaient trouvé un accueil si cordial. Dans ces parages lointains, M. Dupetit-Thouars n'a pas été moins heureux que ses devanciers. Les pages qu'il emploie à raconter cette partie de son voyage sont toutes empreintes d'un sentiment de cœur et d'une pensée de gratitude. Dans la satisfaction morale qu'il éprouve, il se plaît non-seulement à parler de l'honnête population au milieu de laquelle il a été reçu, mais à décrire comme un pays attrayant cette contrée du Kamtschatka que l'on a coutume de nous représenter sous des couleurs si sombres et si tristes. Une telle attraction ne nous étonne pas, nous qui avons vu sur d'autres rives plus reculées encore la mélancolique beauté des paysages du Nord, et éprouvé les vertus hospitalières de ses habitants. Mais pour ceux qui ne voient encore dans les régions septentrionales que des landes désolées, des brumes éternelles, et des tribus écrasées sous les rigueurs d'une nature impitoyable, il doit être curieux de suivre *la Vénus* dans son exploration du Kamtschatka, et de noter au moins quelques-unes des observations les plus caractéristiques qui en ont été le résultat.

« Le 1er septembre, dit M. Dupetit-Thouars, le beau temps ayant reparu avec le jour, nous fûmes émerveillés des beautés sauvages de la rade. C'était la première fois que nous découvrions les terres dont nous étions environnés, et que la brume nous avait empêchés de voir la veille en entrant dans la rade. Tout autour de nous nous apercûmes les collines de moyenne élévation qui limitent cette vaste baie. Le tracé sinueux du rivage tantôt s'avance en saillie et se termine par des pointes escarpées; tantôt, en se retirant, il forme des anses qui aboutissent à de beaux vallons. Dans l'intérieur de ces anses, les

Digitized by Google

côtes, moins élevées, sont aussi plus accessibles pour le débarquement, et au fond de la plupart on trouve des ruisseaux abondants, dont la pente rapide amène l'eau jusqu'à la mer, disposition très-favorable en ce qu'elle facilite beaucoup un approvisionnement d'une indispensable nécessité. Les vallées étaient couvertes d'une fraîche verdure, alors émaillée de fleurs, et les coteaux boisés qui les entourent nous offraient un coup d'œil attachant, qui contrastait agréablement avec l'apparence sauvage et presque stérile de ce pays, vu de la mer. Le panorama de montagnes dont nous étions environnés, et qui se dessinait sur d'autres montagnes nuancées par la neige et l'éloignement, nous offrait un ensemble très-pittoresque. De notre mouillage, nous apercevions dans le nord-nord-est le pic d'Avatscha ; tout à côté, à sa droite, le volcan Koschkoï, d'où l'on voyait incessamment sortir une vapeur qui tourbillonnait et se fixait à la partie du cratère opposée à la direction du vent. »

Le lendemain même de l'arrivée de *la Vénus*, le gouverneur général du Kamtschatka, M. Shakoff, envoya des viandes fraîches, un bateau chargé de saumon, et une quantité de légumes récoltés dans son jardin. « En Europe, dit M. Dupetit-Thouars, ou dans toute autre partie du monde, une attention semblable serait seulement une politesse; mais à Pétropawlowski, où l'on ne trouve rien de pareil à acheter, c'était un grand sacrifice et un procédé de bienveillance que nous appréciâmes vivement. »

Le dimanche, les officiers de la frégate furent invités par le gouverneur à la célébration anniversaire du couronnement de l'empereur. Ils passèrent la revue de la garnison assemblée sous les armes, et assistèrent au service divin dans une église étroite, mais richement décorée. Après l'office, ils se rendirent dans la maison du gouverneur, où les chantres du lutrin s'étaient réunis pour leur donner un concert. On leur présenta ensuite deux *taïons* (chefs de tribus kamtschadales) qui avaient connu Lapérouse. L'âge n'avait point altéré leur type national : figure large et carrée, front bas et proéminent, pommettes saillantes, yeux petits, nez épaté, teint besané, cheveux noirs, type de visage, en somme, fort peu attrayant, mais auquel deux petits yeux noirs extrêmement vifs donnent une grande expression de finesse. L'un de ces deux taïons, prenant la parole sur l'invita-

Digitized by Google

tion du gouverneur, dit que Lapérouse était le premier navigateur qui leur eût fait connaître le sel, et qu'ils étaient charmés de voir un de ses compatriotes.

Au sortir de cette audience, les officiers de la frégate étaient appelés à voir le curieux spectacle des traîneaux kamtschadales, conduits par des chiens. Ces chiens, d'une espèce particulière fort estimée dans le pays, ont les oreilles courtes en forme de cornets et toujours dressées, ce qui leur donne un air éveillé et farouche; les jambes hautes, la queue très-développée, le poil long et touffu. Ils sont en général d'une couleur fauve, ou blanche à reflets jaunes. Ils vivent toujours en plein air, attachés deux à deux à des piquets placés sur les bords des ruisseaux qui arrosent presque toutes les rues de Pétropawlowski, et ils font des trous dans la terre pour y loger une partie de leurs corps; mais l'impatience qu'ils éprouvent d'être ainsi attachés se manifeste par des aboiements et des hurlements continuels. On leur donne trois fois par jour, pour leur nourriture, du poisson salé ou pourri. En voyage, ces chiens font à peu près six milles à l'heure, et en tout cinquante ou soixante milles dans la journée. Dans ce cas, on ne leur donne à manger qu'une fois seulement, lorsque la course est finie. Si l'on a une longue route à parcourir, il faut avoir plusieurs attelages, car pour les conserver il est nécessaire qu'ils puissent se reposer un jour ou deux. Si, pendant le voyage, on est attaqué par des ours, ce qui arrive assez fréquemment, qu'on se hâte de lâcher ces utiles coursiers; ils se précipitent sur l'ennemi, et le tuent ou l'éloignent. Les équipages des traîneaux se composent de cinq, dix, quinze chiens, et quelquefois plus. Les relais de cinq chiens coûtent un copeck (un sol de Russie) par werste pour les courriers, et deux ou trois copecks pour les autres voyageurs. Les chiens sont attelés ordinairement deux à deux par le cou, avec des harnais en cuir ou en petites chaînes de fer garnies d'étoffe. Les traîneaux sont de différentes formes et de différentes dimensions, et posés sur des patins garnis de lames de fer ou d'os de baleine. Le conducteur de ces traîneaux tient à la main un bâton courbé et ferré qu'on appelle *oschtol*. Il s'en sert pour hâter la marche des chiens en secouant les anneaux attachés à ce bâton et qui résonnent comme des grelots; pour indiquer de quel côté il faut tourner, il frappe à droite ou à gauche avec cet

Digitized by Google

oschtol; enfin, si les chiens sont trop lents ou rétifs, il leur lance son oschtol pour les réveiller ou les châtier, et le reprend en passant. C'est ainsi que l'on voyage dans toute la partie méridionale du Kamtschatka. On ne se sert de rennes que dans le nord du pays.

La presqu'île du Kamtschatka fut envahie pour la première fois en 1697 par un Cosaque nommé Atlasow, qui pénétra dans l'intérieur de la contrée avec une troupe de cent hommes, rançonna les habitants, et construisit un fort au bord de la rivière Kamtschatha; puis il se rendit à Moscou pour raconter ses conquêtes et en recevoir le prix. Les rigueurs des Cosaques, les exactions des commissaires chargés par la Russie de percevoir le tribut des peuplades nouvellement asservies, révoltèrent plus d'une fois les bons et pacifiques Kamtschadales. Vaincus à diverses reprises et châtiés de leur rébellion, ils acceptèrent enfin le joug qui leur était imposé, et la Russie acheva de les soumettre en bâtissant çà et là plusieurs forts et en convertissant ces peuplades idolâtres à la religion grecque. La Russie les gouverne maintenant sans difficulté. Elle ne leur impose qu'un tribut facile à acquitter, un tribut de peaux de renard, zibelines et autres fourrures, et elle a maintenu dans chaque district l'autorité héréditaire du chef indigène, autrement dit du taïon. Les Kamtschadales sont du reste d'une nature si simple et si pacifique, qu'il ne faut pas grand effort pour les régir. Cook, King, Lapérouse, et le capitaine Billing, qui visita ces parages sous le règne de Catherine II, tous les voyageurs s'accordent à reconnaître la bonté de cœur et l'honnêteté des Kamtschadales. La Russie d'ailleurs, tout en asservissant cette peuplade, lui a rendu des services; elle lui a appris à sortir de ses misérables cabanes à moitié enfouies sous le sol, pour se construire des habitations plus saines et plus comfortables. Elle lui a donné des éléments d'instruction et d'industrie.

La petite ville de Pétropawlowski, résidence du gouverneur, est pour ces pauvres gens, si longtemps ignorés dans leurs sombres retraites, un modèle de perfection. On y voit plusieurs maisons bâties comme celles de Suède et de Norvége, avec des poutres transversales posées l'une sur l'autre; on y voit une jolie église, un hôpital, une école, et enfin une garnison de soixante Kamtschadales, exercés au service des armes, à la

Digitized by Google

manœuvre d'un sloop, et auxquels on apprend en outre divers métiers. La population de cette ville est d'environ six cents habitants, la plupart employés du gouvernement ou négociants. Ce qui attriste dans cette population qui ne devrait apporter que les douces images de la civilisation au milieu d'une peuplade destinée à sortir de son état de sauvage, ce sont les malheureux condamnés à l'exil, conduits pour délits politiques sur cette plage lointaine, et portant sur leur visage les stigmates ineffaçables d'une loi barbare, les lobes du nez fendus avec des ciseaux ou arrachés avec des tenailles.

Le commerce se fait à Pétropawlowski de la façon la plus primitive. Les denrées en nature y remplacent souvent les pièces de monnaie. Le poisson, les fourrures, ont une valeur courante, et l'on compte par queues de saumon, par peaux de martre ou de loutre, comme ailleurs par dollars et par francs. Outre les peaux de loutre et de zibeline, dont les marchands emportent chaque année des cargaisons considérables pour Pétersbourg, on trouve dans le pays une grande quantité de peaux de rennes, d'argalis, de renards, d'hermines, de loups bleus et d'ours. M. Dupetit-Thouars, en parlant de ces derniers animaux, rapporte un fait qu'on pourrait croire emprunté à quelque livre inédit du baron de Munchhausen, mais qui paraît cependant très-positif, et donne une fort belle idée de l'esprit ingénieux des ours du Kamtschatka. « Ces ours vivent sur le bord des rivières et dans les marais qui les avoisinent, et ils se nourrissent de poissons qu'ils pêchent avec beaucoup de dextérité. Pour cela, ils se mettent à l'eau dans une rivière; s'ils trouvent de gros poissons, ils parviennent à les happer en les poursuivant; mais lorsqu'ils n'en rencontrent que de petits, ils usent d'adresse, et voici comment ils s'y prennent : ils se placent vers l'un des bords de la rivière, hérissent leurs poils et se tiennent ainsi à l'affût. Les petits poissons, trompés par leurs fourrures, qu'ils prennent pour de l'herbe, viennent s'y loger, et dès que l'ours sent sa charge assez complète, il se retire doucement de l'eau pour ne point effaroucher sa proie; alors il secoue ses hôtes sur la plage et les dévore. »

Du Kamtschatka, *la Vénus* est revenue dans les contrées du grand Océan par la Californie, dont M. Dupetit-Thouars dépeint en quelques traits les mœurs et la situation. Elle s'est

Digitized by Google

arrêtée aux îles Galagapos, longtemps occupées par un simple industriel qui les cultivait à son profit et s'en était pour ainsi dire établi le roi, le roi solitaire et absolu. La frégate a visité ensuite les îles Marquises, où le roi Youtati, vrai roi de sauvages, l'attendait fièrement avec un habit anglais sur les épaules, et un baudrier passé sur ses flancs nus ; elle s'est arrêtée à Otaïti, dans ces îles si riantes, décrites avec tant de charme par Bougainville et Cook, et aujourd'hui attristées, appauvries par la sombre influence des missionnaires anglais qui gouvernent despotiquement la reine, écrasent le peuple de corvées et d'impôts, et empêchent tout étranger de se fixer sur les plages soumises à leur pouvoir. Il y a là un fait positif et douloureux à constater. A l'époque où Cook fit son troisième voyage, on comptait encore à Otaïti plus de cent mille habitants ; aujourd'hui il n'y en a pas plus de neuf à dix mille, et l'on ne peut attribuer cette effrayante diminution qu'aux persécutions exercées par les missionnaires sur la pauvre population d'Otaïti, et à leur impitoyable régime d'administration.

En arrivant à la Baie des Iles (Nouvelle-Zélande), M. Dupetit-Thouars exprime une opinion trop importante pour que nous omettions de la rapporter. Les habitants de cette contrée ayant impunément massacré l'équipage d'un navire français, la clémence de notre gouvernement est devenue pour eux un signe de faiblesse. « A leurs yeux, dit le commandant de *la Vénus*, une nation, comme un homme, ne peut jouir d'aucune considération, d'aucun crédit, si elle ne se venge pas de l'insulte qu'elle a reçue. Cette idée, si peu chrétienne qu'elle puisse paraître, est d'autant plus essentielle à reconnaître dans la Nouvelle-Zélande, que les indigènes du pays se font un devoir rigoureux de la vengeance. Ils héritent d'une haine comme d'un patrimoine, et ne sont pas tranquilles qu'ils ne l'aient satisfaite. Les Européens qui fréquentent cette contrée contribuent encore à entretenir ces indigènes dans les fâcheuses dispositions qu'ils ont à notre égard. C'est en tous lieux la même tactique. Là où nous ne sommes pas connus on ne manque jamais, pour nous discréditer, de nous représenter sous un jour défavorable et parfois odieux. On n'a peut-être pas l'intention de nous faire maltraiter, mais de nous éloigner et d'obtenir par là un marché libre et plus avantageux. »

Digitized by Google

Cette conduite des étrangers ne nous devient d'ailleurs si préjudiciable que parce que nous négligeons trop nous-mêmes de nous faire connaître, en ne montrant pas plus fréquemment notre pavillon dans des parages éloignés. Comme nous ne sommes pas là pour démentir les fables absurdes inventées à notre sujet, il est tout naturel qu'elles se propagent et s'enracinent dans l'esprit de ceux qui les écoutent. On ne peut s'imaginer jusqu'où le dénigrement est poussé contre la France; il s'étend à tout, aux choses les plus importantes comme aux plus puériles en apparence. On a été jusqu'à répandre le bruit que nous n'avions pas de grands vaisseaux de guerre ni de frégates, et l'on a donné par dérision le nom de vaisseaux de guerre français aux petits bâtiments qui servent de joujoux aux enfants. Le nom de Napoléon ayant pénétré jusque dans les îles les plus isolées de la Polynésie, aussitôt notre grand empereur a été représenté dans ces îles comme le chef d'une petite nation turbulente qui faisait beaucoup de bruit en tirant le canon, jusqu'à ce que le roi d'Angleterre, fatigué de ce tapage le fît prendre et mettre en prison dans une île. Le roi d'Angleterre joue un grand rôle dans toutes les histoires que nos détracteurs fabriquent pour éblouir l'esprit crédule des populations océaniennes. Les missionnaires affirment qu'il est leur ami et missionnaire comme eux, les négociants disent qu'il est négociant, et les baleiniers, à leur tour, prétendent qu'il pique très-bien une baleine.

Peu importe, dira-t-on, que les sauvages prennent une opinion plus ou moins avantageuse de notre puissance et de notre caractère national. Nous croyons nous, au contraire, que cette opinion est chose grave, car elle facilite ou entrave la réussite de nos entreprises commerciales, et de là dépend peut-être la sécurité de nos navires marchands et la sauvegarde de leurs équipages dans ces mers éloignées.

M. Dupetit-Thouars fait une autre remarque qui se rattache à celle-ci, car elle prouve encore cette même insouciance et ce même oubli d'orgueil national dont nous pouvons éprouver tôt ou tard les amers résultats. « Les navigateurs anglais, dit-il, ne s'inquiètent point des titres acquis par les autres marines, ils ne voient que l'Angleterre. Dans tous les lieux où ils ont été, toutes les terres découvertes ou non découvertes, baptisées ou non

Digitized by Google

baptisées, peuplées ou désertes, ont dû prendre un nom, une couleur britannique. C'est ainsi que les Malouines sont devenues les îles Falkland ; l'île de la Harpe, découverte par Bougainville, Bow-Island ; les îles Masse et Chanal, découvertes par Marchand, Robert's-Island, et une foule d'autres parages qu'il est inutile de nommer, et qui tous ont subi la même transformation. Dernièrement encore un officier de la marine royale anglaise, qu'on ne peut taxer d'ignorance, attribuait à Cook, dans une de ses relations de voyage, une découverte de Bougainville. Les Anglais, par cette froide habileté de l'égoïsme, prouvent qu'ils connaissent la valeur des opinions humaines. Ils savent qu'à force de répéter une erreur, on la fait admettre. Cette erreur flatte leur vanité, sert à leurs spéculations, et nous, dans notre superbe indifférence, nous ne daignons même pas établir des vérités qui intéressent la dignité de notre nation, et qui seraient utiles à notre commerce. »

M. Dupetit-Thouars a écrit des pages intéressantes sur sa relâche à la Nouvelle-Zélande. C'est là encore une terre féconde qui attire les regards des spéculateurs, et tente fortement l'incessante convoitise de l'Angleterre.

La Nouvelle-Zélande fut découverte en 1642 par le célèbre navigateur hollandais Abel Tasman, et pendant longtemps nul autre bâtiment n'osa la visiter, car on craignait à la fois les écueils de ses plages, et la cruauté des indigènes. Nulle part encore les navigateurs n'ont rencontré une population plus belliqueuse et plus énergique. A l'arrivée des Européens, elle ne se laissa point épouvanter par le bruit des armes à feu, elle ne les regarda point comme une race d'hommes descendue du ciel, elle s'élança fièrement au-devant d'eux en leur lançant une nuée de pierres, et en leur criant de venir à terre pour les tuer et les dévorer. Ce caractère de cruauté, qui frappa de stupéfaction les anciens voyageurs, existe encore aujourd'hui. Les Zélandais ne se hasardent point dans une lutte inégale, mais ils cherchent à surprendre leur ennemi dans les ténèbres, et le massacrent avant le jour. Ordinairement ils ouvrent la poitrine du premier homme qui tombe sous leurs coups, lui enlèvent le cœur, et l'offrent à un de leurs chefs comme une espèce de sacrifice expiatoire destiné à conjurer la colère de leur dieu, qui combat pour eux et avec eux, quoique invisible.

Digitized by Google

Ils n'entreprennent jamais une campagne sans consulter, comme un oracle, quelque vieillard qui rêve un instant en silence, et raconte ses rêves avec emphase et d'un ton de prophète. Puis le combat commence, et, à la fin de la lutte, les prisonniers sont eux-mêmes forcés de couper le bois et d'allumer le feu qui doit les rôtir. Pendant qu'ils sont occupés de ces préparatifs, ils reçoivent, par derrière, le coup de massue mortel. Souvent même les Zélandais, dans leur effroyable appétit, jettent dans le feu leurs victimes en vie, et les tiennent au milieu du brasier jusqu'à ce qu'elles expirent. Quelquefois, avant de les massacrer, ils leur arrachant les yeux, le nez, les oreilles. Une fois cette soif de sang assouvie, ils se partagent le reste des prisonniers, réservent pour leurs plaisirs les femmes les plus belles, et réduisent les jeunes gens à l'état d'esclaves.

Lorsque l'Angleterre eut formé un établissement dans la Nouvelle-Galles du Sud, quelques baleiniers osèrent se hasarder dans les parages de la Nouvelle-Zélande; mais ce n'est qu'à partir de l'année 1818 que ces expéditions ont été réellement organisées. Puis peu à peu l'appât d'une pêche fructueuse, l'intérêt mercantile, l'ont emporté sur la crainte du danger. De 1823 à 1829, une vingtaine de baleiniers se présentèrent sur ces côtes sauvages; en 1830, on en compta soixante, et en 1838 il y en a eu jusqu'à cent vingt. Une fois les premières tentatives faites et les premières difficultés vaincues, on ne se borna plus à naviguer dans les parages de la Nouvelle-Zélande pour y pêcher la baleine, ni à descendre sur les côtes pour renouveler ses approvisionnements; on voulut s'établir sur le sol même que l'on avait redouté pendant si longtemps. C'était là une heureuse idée à exploiter. Le sol de la Nouvelle-Zélande est très-fécond, propre à toutes les cultures, et tous les animaux qui ont été transportés dans ce pays s'y sont très-bien acclimatés. Les premiers qui tentèrent de devenir propriétaires dans la Nouvelle-Zélande firent une admirable spéculation. Pour une somme minime, pour quelque denrée européenne de peu de valeur, parfois même pour quelques kilogrammes de poudre ou de tabac, ils obtenaient la pleine et entière concession d'une large et fertile portion de territoire. A présent, ces marchés sont plus difficiles. Ils ne peuvent plus être conclus par la fantaisie de quelque chef; il faut, pour les rendre solides, qu'ils

Digitized by Google

soient approuvés par la tribu entière. Lorsqu'un acquéreur se présente, la tribu s'assemble, discute avec lui les conditions de la vente qu'elle veut lui faire, et se partage les denrées ou l'argent qu'elle en reçoit. Malgré cette hausse de prix et ces nouvelles formalités, il est encore très-facile de devenir propriétaire dans la Nouvelle-Zélande, et les Anglais le savent bien. Ils sont maintenant établis au bord de toutes les baies, ils occupent les vallées les plus belles de l'île; bientôt ils l'occuperont tout entière. Tandis que les particuliers assurent ainsi leurs intérêts, le gouvernement ne néglige pas les siens. Le 28 octobre 1835, un agent consulaire à la Nouvelle-Zélande a publié une proclamation, rédigée ou dictée par lui, au nom de trente-cinq chefs de tribus. Dans cette proclamation, les chefs signataires nomment le roi d'Angleterre leur père et invoquent son protectorat. Du protectorat à la souveraineté il n'y a pas loin. Aussi, en 1839, l'Angleterre, appuyée sur cette habile proclamation, n'a-t-elle pas hésité à ranger les deux îles de la Nouvelle-Zélande parmi les possessions britanniques. En agissant ainsi, elle portait une grave atteinte aux intérêts de la France, des États-Unis, qui jusque-là avaient joui de la franchise des ports et des droits de pêche dans les parages si lestement envahis; elle nuisait aussi à tous les autres États maritimes : mais quand a-t-on vu l'Angleterre s'arrêter dans son œuvre de conquête par des considérations d'équité? L'idée de porter préjudice aux autres peuples ne serait-elle pas pour elle, même en cas d'incertitude, un motif d'action déterminant?

Nous l'avons vue, en suivant l'itinéraire de *la Vénus*, établie partout; ici par l'activité de son commerce, là par la finesse astucieuse de ses diplomates, ailleurs par les hypocrites artifices de ses missionnaires; nous allons la retrouver encore à la Nouvelle-Hollande, la plus grande des îles qui existe, et il faut le dire, si les Anglais ont un insatiable besoin d'étendre sans cesse plus au loin leurs conquêtes et leurs colonies, ils savent du moins organiser à merveille leurs établissements : il est rare qu'entre leurs mains une colonie nouvelle n'arrive pas promptement à un véritable état de prospérité. En 1791, le gouverneur anglais de la Nouvelle-Galles du Sud faisait construire à Sidney le premier édifice en brique, et en 1834, le terrain avait acquis, dans une des rues de cette même ville, une valeur de

Digitized by Google

20,000 liv. st. l'acre. M. Dupetit-Thours raconte d'une manière très-explicite l'histoire de l'organisation et des développements de cette intéressante colonie. Son livre est, nous le répétons, un livre fort agréable à lire et fort instructif. Nous n'avons point parlé des détails qu'il renferme sur les marées des différentes côtes, les attérages, les courants. En élaguant du récit de voyage du commandant de *la Vénus*, ces remarques purement nautiques et des pages entières de statistique commerciale qui n'intéressent guère que les hommes spéciaux, il nous reste un livre d'histoire et d'observation, qui nous promène agréablement de la plage la plus riante au site le plus sauvage, et répond à une foule de questions.

X. Marmier.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

LES ROMANS VÉNITIENS.

SAFIA.

Lorsqu'un effet de commerce arrive chez un banquier, le premier soin de l'homme d'affaires est de chercher sur le revers du papier le nom de l'endosseur. Ainsi arrive-t-il aujourd'hui pour les romans qui encombrent les cabinets de lecture. Les abonnés des salons littéraires ne sauraient prendre un livre sans se demander auparavant quel est l'écrivain qui l'a signé.* — Habitude fertile en mécomptes dont j'ai su me préserver par une tactique diamétralement contraire. Comme lecteur et comme critique, c'est un besoin pour moi d'ignorer les noms d'auteurs. Je goûte ainsi, dans tout leur charme, les œuvres réellement bonnes, de quelque côté que vienne l'inspiration, et je puis m'indigner tout à mon aise contre les méchants livres, quel que soit le nom qui les appuie. Plaisir ou colère, attraction ou répugnance, tous mes sentiments de lecteur se répandent librement sous ma plume de critique : oubliant toute idée préconçue, j'exalte le beau partout où je le trouve, comme si mon imagination l'avait produit, et je poursuis en revanche les écrits sans valeur ou sans dignité de cette haine vigoureuse que Molière a mise au cœur d'Alceste. Dans la jurisprudence littéraire, opposée en ce point au droit maritime,

Digitized by Google

on ne doit jamais admettre le complaisant axiome suivant lequel le pavillon couvre la marchandise. Le livre, selon moi, doit se défendre par sa virtualité même : il est louable ou condamnable en soi, sans acception de personnes. Je gagne, à mettre cette théorie en pratique, des impressions plus franches, plus spontanées, plus pures. L'éloge et le blâme portent ainsi le même sceau, celui de l'impartialité. Une fois mon jugement formulé, je cherche à la première page le nom de l'écrivain, et s'il m'arrive d'entendre alors des voix intérieures qui me demandent la révocation de l'arrêt ou la commutation de la peine, ma paresse, venant au secours de ma conscience, me donne le droit de répondre à mes amitiés et à mes rancunes le mot de l'abbé de Vertot : « Mon siége est fait. »

Cette sévérité est d'autant plus nécessaire aujourd'hui que les meilleurs noms de la littérature sont devenus de véritables étiquettes commerciales. Le matérialisme s'est tellement établi dans le domaine intellectuel ; que nous avons maintenant une géographie spéciale dans les lettres, comme dans l'industrie. On a dressé la carte complète du monde littéraire, et l'on a découvert des villes marchandes pour les romanciers, comme il y en avait déjà pour les armateurs. Telle localité était favorable à la fabrication des tissus : on a signalé, à peu de distance, une autre localité propice à la culture du drame. Dans un certain rayon d'un pays de mines, il existait un gisement de fer ou d'argent; dans un autre rayon de la même contrée, on a éventé des filons de nouvelles et des veines de romans. Ces deux branches industrielles, fécondées par la même chaleur, ont donné toutes deux des fruits dorés qu'une foule de mains avides se sont hâtées de cueillir. Les capitaux placés dans ces entreprises ont eu les mêmes alternatives de hausse et de baisse. Les littérateurs ont joué à la bourse, comme les agents de change. Quel est l'écrivain qui, dans ces derniers temps, n'a pas spéculé sur les *fonds bretons?* Il y a eu une époque où chaque héros de feuilleton devait, pour se produire dans les colonnes d'un journal, témoigner d'un nom de famille hérissé de *k*, et terminé en *ec* ou en *euc*. L'infatuation pour la patrie de la Velléda druidique n'a pas encore disparu complétement. Les ciseaux des *kemener* taillent encore en plein drap littéraire, et la voix des *cloarec* s'enroue toujours à lutter contre les brises

Digitized by Google

de l'Armorique. Il se pourrait cependant que l'éditeur abaissât enfin le tarif des provenances bretonnes. De Quiberon à Rennes et de Brest à Dinan, il n'y a plus un seul arpent de forêt à défricher. Les *dolmen* de la Cornouaille ont été transportés à Paris jusqu'au dernier, et la mer de Bretagne n'a plus d'algues marines à fouetter de ses vagues, au pied des falaises désertes. Que les spéculateurs y songent. Le centre des affaires n'est plus dans la province de Mme de Sévigné. Le lecteur s'est enfin lassé des chroniques de Pen-March et de Saint-Brieuc.

Mais la Bretagne une fois quittée, dans quel climat les caravanes de la littérature iront-elles planter leurs tentes? J'ai beau regarder dans toutes les directions indiquées par la rose des vents, je ne vois nulle part ce luxe épanoui de végétation spontanée qui indique une terre vierge. Heureusement, il y a du côté de l'Italie et de l'Espagne des villes où le roman naît pour ainsi dire de lui-même, aux reflets de la couleur locale, si facile à délayer sur une grande toile. Séville, Barcelone, Madrid, Naples, Venise, Florence, sont des sources éternelles où l'imagination impuissante ou fatiguée peut aller puiser largement. Venise surtout, dont les géographes littéraires ont fait la capitale des États romanesques! La ville des *bravi* et des doges a été le prétexte, à elle seule, d'une plus grande quantité de romans que n'en ont inspiré ensemble toutes les autres cités d'Italie. Un bibliomane pourrait, sans beaucoup de peine, se composer une immense bibliothèque exclusivement remplie de romans vénitiens.

Le roman vénitien est presque toujours le premier ouvrage des débutants. Les enfants aiment à jouer avec les choses terribles. Il n'est pas de collégien qui ne trouve facile et séduisant, pour peu qu'il ait feuilleté Daru, de construire quelque étrange édifice romantique dont le frontispice est défendu par le lion de Saint-Marc, et les galeries traversées par un essaim de personnages mystérieux, voilés, se parlant comme des ombres en masque et en bahuta. Qui n'a pas dans sa mémoire deux ou trois stances du Tasse à faire murmurer par un *barcarol* de l'Adriatique? Il est peu de doges de Venise qui aient expiré de mort naturelle sous les courtines de leur alcôve somptueuse. En cherchant bien autour du chevet, on peut retrouver encore la fiole ou le poignard, instruments d'une jus-

Digitized by Google

tice occulte, inflexible. Le miroir de la courtisane du Titien brille encore dans les galeries du Louvre. Il ne faut qu'un peu de hardiesse pour le faire servir à la toilette d'une autre courtisane. Le premier venu saura forcer la *bouche de bronze* et en tirer deux volumes de secrets romanesques ; car il y a une Venise toute conventionnelle, toute extérieure, si je puis le dire, qui est à la portée de tout le monde, de même qu'il y a une langue italienne, celle des *libretti* et des *ciceroni*, que chacun de nous comprend et parle au besoin. Mais la véritable Venise, mais la pure langue italienne ne se révèlent qu'aux esprits observateurs et délicats. Eux seuls ont le pouvoir de découvrir le sens intime de cette étonnante république vénitienne où le nombre abstrait exerce une domination universelle. Le conseil des trois et le conseil des dix, formules mathématiques et brutales de la grande inconnue, Venise, ne comparaissent, dans leur réalité historique, que devant les intelligences patientes et divinatrices. Certes, il n'est rien de plus aisé que de composer un imbroglio bariolé de toutes les étrangetés nominales du vocabulaire vénitien. Mais lorsque vous aurez entassé doge sur courtisane, juif sur patricien, sage-grand sur bravo, Saint-Marc sur San-Petro, votre Venise ne ressemblera pas plus à la Venise réelle que les forêts de carton de l'Opéra aux belles futaies naturelles, poussées en pleine terre, aux ardeurs fécondantes du soleil. Avant *Consuelo*, George Sand avait soulevé peut-être un coin du voile qui enveloppe l'Isis de l'Adriatique. Charles Nodier avait poussé Jean Sbogar en éclaireur au milieu de ces ténèbres solides. Alfred de Musset, avec la pétulance étincelante de son charmant esprit, s'était aussi laissé prendre aux chants lointains de la sirène cisalpine. Lancé sur une des plus minces et des plus rapides gondoles de la ville-fantôme, il s'était introduit furtivement par la porte d'eau dans un logis de Venise, et il en avait rapporté la brillante esquisse du *fils du Titien*.

Que nous veut maintenant *Safia?* Il est bien tard, ce me semble, pour venir méditer encore au Lido après de pareils devanciers. Avez-vous la pureté de style de Charles Nodier et la verve aventureuse de Jean Sbogar? Me réservez-vous la magique sonorité de l'ancienne phrase de George Sand et les fantastiques aspects de l'*Orco?* Dois-je m'attendre à l'allure scin-

Digitized by Google

tillante et par moments paresseuse d'Alfred de Musset? S'il en est ainsi, soyez le bienvenu, vous qu'une grave pitié ou une curiosité profane amènent sous les parvis de Saint-Marc. Vos paroles, plaintives ou folles, seront recueillies par nous comme l'écho fugitif d'une voix aimée. On peut jouir de nouveau du charme des perspectives qu'on a déjà admirées, pourvu qu'elles soient éclairées de la même lumière, rayon ou reflet. — Malheureusement Safia ne peut nous donner aucune de ces impressions; cette œuvre est marquée à l'estampille industrielle, et, si nous lui consacrons un article dans ce recueil, ce n'est pas à cause de sa valeur particulière, qu'il serait facile de réduire à néant. Nous la prenons tout simplement comme un échantillon des marchandises littéraires qu'on offre à la curiosité du lecteur. On reproche presque toujours à des considérations générales de frapper à vide. Safia nous mettra à l'abri de cette accusation en nous fournissant des exemples à l'appui de nos réflexions critiques.

On dit que la pensée d'une femme qui écrit une letttre est ordinairement consignée dans le post-scriptum. Nous sommes en droit de supposer que la pensée d'un auteur qui écrit un livre se trouve dans la préface s'il y en a une. L'avant-propos de *Safia* est consacré à un personnage mystérieux du nom de Mariano Calvi. Ce Mariano est à quelques égards le prête-nom de l'auteur, avec lequel il a d'intimes relations par l'entremise du digne conseiller Honorius Claas qui, de son côté, communique avec Juliani, le neveu de Mariano. A quoi bon toutes ces complications, direz-vous? Juliani, Claas, Calvi, sont-ils des personnages du roman? se rattachent-ils de près ou de loin à l'action? — Nullement. — Alors pourquoi nous retenir dans une espèce de prologue insignifiant et isolé? Pour vous apprendre que ce Mariano a fait une histoire de Venise, laquelle a été transmise par Juliani à Honorius Claas, qui en a livré quelques feuillets à l'auteur. Ce sont ces feuillets réunis qui composent *Safia*. Les hors-d'œuvre de cette nature, que le romancier place quelquefois en tête de son ouvrage, ont ordinairement un mérite de verve ou au moins de mise en scène qui les font excuser. Tantôt c'est une allégorie malicieuse dont les allusions transparentes piquent indirectement la curiosité; tantôt une préface dialoguée où le romancier discute avec un ami

Digitized by Google

fictif une question littéraire, comme il est souvent arrivé à Walter Scott, caché sous un pseudonyme; tantôt enfin une simple histoire à la manière de Sterne, dont la vive et saisissante contexture se relie, par quelque fil délié, à la forte trame du roman. — Ici rien de pareil. Le *non erat his locus* pèse de toute sa pesanteur sur cette pompeuse inutilité. Dix-huit pages d'incidents pour nous conduire à épeler ce mot : « Safia. » Des coffrets à gauffrures noires, des cartes historiées, des étuis de galuchat, de l'encre sympathique, des cadenas redoublés, tout cela pour expliquer la publication d'un manuscrit! Il serait plus naturel de croire que c'est pour l'allonger. On connaît en effet les habitudes de nos fabricants littéraires. Lorsqu'ils ont passé la matière brute aux plus puissants laminoirs, aux filières les plus étroites, il leur arrive quelquefois, malgré tous leurs efforts de dilatation, et d'extension, de ne pas pouvoir parvenir à prolonger le fil jusqu'à la dernière page du second volume. Alors ils ont recours au musée Dusommérard, qu'ils tiennent en réserve dans les casiers de leur mémoire. Au lieu de débrouiller lentement le nœud de leur action, ils le tranchent avec un poignard ciselé par Benvenuto Cellini, et voilà un prétexte tout naturel d'écrire un chapitre de descriptions à propos des ciselures de ce poignard. Chaque feuille d'acanthe ou de colocasie se dessine en relief avec ses nervures et son pédoncule sur les pages du livre. Armé de la loupe du botaniste, le romancier mesure du regard chaque saillie et fait sonder au lecteur les creux les plus imperceptibles. Ce minutieux inventaire ne s'arrête pas au poignard. Chemin faisant, l'auteur rencontre toujours quelque dressoir gothique ou quelque console Louis XV, et, glanant ainsi à peu de frais une multitude de détails techniques, il n'a pas de peine à atteindre le chiffre de pagination imposé par l'usage. Toutes ces bizarreries ne seraient que risibles, si le romancier n'étalait point encore la prétention de développer une pensée historique ou philosophique. Écoutez l'auteur de *Safia*. Tous les doges de Venise, dit-il, ne sont pas morts comme l'histoire les fait mourir; l'histoire de Venise, c'est tout ce qui n'a pas été écrit sur Venise, c'est ce qui est lettre close et non lettre écrite. — Parler ainsi après les ouvrages de Nodier, de George Sand et d'Alfred de Musset, implique beaucoup de présomption ou de fatuité. Cela signifierait,

Digitized by Google

si je ne me trompe, que ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur Venise n'a pas été écrit. A la bonne heure! je prends note de cette déclaration, et j'aborde l'analyse de *Safia*.

« Au plus haut du ciel, dit Alphonse Karr en peignant un coucher de soleil dans un de ses romans, il y avait trois bandes de nuages gris, roses et safran.

» Au-dessous était comme un grand lac bleu, vif, pur et limpide.

» Au-dessous du lac, un nuage gris avec une frange de feu pâle.

» Au-dessous de ce nuage, un autre lac, au-dessous du lac un autre nuage, et toujours de même jusqu'à la fin, où...

» Dans une épaisse vapeur orange, se couche le soleil dont on ne voit qu'un point rouge-de-sang. »

Ce procédé de peinture par décomposition qu'Alphonse Karr oppose, par une secrète ironie, aux amplifications boursouflées inspirées par le même sujet, est le seul qui puisse être appliqué à l'analyse du roman dont nous nous occupons. *Safia* est en effet un assemblage fantasque où *nuages et lacs, lacs et nuages*, se succèdent brusquement jusqu'à la fin du livre, où l'on ne voit pas même le point lumineux qui termine les descriptions d'Alphonse Karr. Pour donner une idée de notre roman vénitien, il faudrait donc dire, à l'exemple de l'auteur de *Geneviève :*

Au commencement du livre, il y a un chapitre où une quêteuse vénitienne trouve sous le sinet de ses Heures un billet signé : Saint Pierre, apôtre.

Après ce chapitre, il y en a un autre où saint Pierre soupe chez la quêteuse, et reçoit la visite imprévue de saint Paul.

Au chapitre suivant, les deux apôtres s'expliquent et se reconnaissent. L'un est Casanova, et l'autre Cagliostro.

Plus bas il y a un inquisiteur pris pour un cicerone, et un marquis français qui lève le voile d'une dame vénitienne.

Au chapitre suivant, dame et marquis se reconnaissent. L'un est M. de Saluces, neveu de M. de Sartines, et l'autre la comtesse d'Azola, autrefois Safia.

Quelques chapitres encore, et vous assisterez aux travestissements de Cagliostro, qui se nomme tantôt comte de Lippone, tantôt docteur Fœnix et tantôt David Gruss.

Digitized by Google

Un peu plus loin, si votre courage de lecteur acharné ne vous abandonne pas en route, vous verrez passer devant vous un doge, un juif, un sculpteur, un magicien, un bracelet, une colombe, un papier blanc, des joueurs, des sages-grands, une jeune Vénitienne, un ambassadeur de Tunis... que sais-je? Il me faudrait deux fois plus d'espace qu'il ne m'en est accordé pour énumérer tous les personnages de ce roman à tiroirs. Examinons plutôt le style et les caractères de l'ouvrage. Discutons le premier personnage qui se présente à nous. C'est la quêteuse vénitienne Apollonia Grimani, femme d'un inquisiteur. « La signora Grimani, dit le romancier, avait quarante ans; elle était devenue dévote, c'était peut-être une façon de ne point aimer son mari. » Voilà, direz-vous, une dévotion bien superficielle, et qui ne doit pas avoir de profondes racines dans l'esprit de la marquise. Eh bien! non, vous vous trompez; « Italienne et crédule, elle avait mis depuis longtemps toute sa dévotion en saint Pierre, et cela par une conviction innée de sa puissance. » Arrêtons-nous ici, et fixons le caractère de la marquise. Décidément la signora est une dévote sincère, crédule, innée : « Jamais, en effet, ajoute l'auteur, la protection de ce grand saint ne lui avait fait défaut. » Pour le coup je n'y comprends plus rien. La dévotion *innée* devient une dévotion acquise : car c'est l'expérience du pouvoir de saint Pierre qui a rendu la signora dévote. Il est permis à un romancier d'être capricieux, mais non pas d'être illogique. Trois contradictions dans le même chapitre et sur le même sujet! En vérité, cela passe la mesure. De telles erreurs ne peuvent se racheter à aucun prix. Les vingt pages qui roulent sur le souper de saint Pierre chez la signora Grimani sont évidemment inspirées par quelques anecdotes napolitaines du *Corricolo* d'Alexandre Dumas. C'est dire assez que l'invraisemblance en est le trait distinctif. Mais dans le *Corricolo*, il y a toujours une certaine logique dans l'invraisemblable. Le récit est vif, spirituel, ironique. On voit que les personnages se moquent les uns des autres, et que l'auteur se moque d'eux tous. C'est une franchise d'exécution, un entrain de récit, un pétillement de reparties qui vous éblouissent. On rit et on applaudit. Charmante débauche à laquelle on est un peu honteux d'avoir pris part; mais il n'est plus temps de se repentir, quand le repentir arrive. On

Digitized by Google

a pris plaisir à l'anecdote, toute téméraire qu'elle est, et rien ne pourra faire que vous n'ayez point goûté ce plaisir-là, quand vous vous apercevrez que vous avez presque frisé l'impiété. Ici, tout l'opposé. L'auteur voudrait sauver la vraisemblance, et cependant il désirerait aussi s'amuser aux dépens de saint Pierre. De là, quelques plaisanteries et beaucoup de froideur. C'est trop ou trop peu, seigneur Cagliostro. Toute niaise que la fait l'auteur, il est impossible que la signora Grimani soit la dupe de cette ruse. Elle se laisse voler par Cagliostro pour ne pas désobliger le romancier. La *dévotion en saint Pierre* n'est pour rien là dedans.

L'héroïne du roman est-elle plus logique, plus originale? qu'est-ce que Safia? C'est une jeune Grecque achetée au comte de Tekeli par Cagliostro, et conduite par son nouveau maître à Paris, où elle sert d'appât aux étourneaux dorés de la cour. Des narcotiques la livrent chaque nuit à des orgies effrénées. Sur ces entrefaites, arrive un jeune Vénitien qui prend pitié de cette malheureuse, l'enlève et en fait sa femme. Emmenée à Venise par Alessandro, que ses concitoyens élèvent bientôt au rang de doge, Safia retrouve Cagliostro à la Ca'Maldetta, et il se passe alors entre eux une scène tout à fait semblable à celle de Buridan et de Marguerite dans le caveau du Châtelet. « Mais je règne à Venise, j'y suis maîtresse, dit la comtesse d'Azola. Je puis dès ce soir vous faire jeter dans un cachot. — Vous ne pouvez rien contre celui qui peut tout, répond Cagliostro. C'est à vous de ployer et de ramper, Safia; à moi de commander... vous êtes à moi, vous dis-je! » N'est-ce pas là, dans une exactitude presque littérale, la reproduction du fameux *duo* de la Tour de Nesle? Marguerite de Bourgogne ne prétend-elle pas aussi avoir en main le souverain pouvoir, tandis que Buridan le revendique hautement pour lui? C'est la même situation et presque le même dialogue. Cette réminiscence de la Tour de Nesle n'est pas la seule. Le roman se dénoue de la même manière que le drame. Safia, ignorant que la jeune Vénitienne Ziana est sa fille, a donné l'ordre qu'on la fît périr. Gautier d'Aulnay, fils de Marguerite, périt aussi victime des ordres donnés par sa mère. Si du moins la ressemblance était complète! si Safia portait en elle quelques étincelles du feu destructeur de Marguerite! Mais non : Safia n'a

Digitized by Google

que la verbeuse colère des vulgaires héroïnes de mélodrame.

Le doge Alessandro fait deux parts de sa vie. Il poursuit, à travers mille incidents embarrassés, deux buts bien distincts. Il veut cacher sa fille à la comtesse d'Azola et ramener Venise déchue aux beaux jours de son glorieux passé. Une loi sévère condamne au *possa* la famille entière du patricien qui aurait épousé une esclave. Or le doge a épousé secrètement Safia, ancienne esclave, et Alessandro connaît, grâce à Cagliostro, tout le passé de la comtesse d'Azola; là se trouve l'explication du mystère qui entoure Ziana et des visites nocturnes du doge chez le juif Ottale. Quant à son projet de régénérer Venise, savez-vous comment le doge cherche à le réaliser? Par une guerre impitoyable aux ennemis du dehors qui ont offensé la république. Alessandro refuse la paix que lui offre le dey de Tunis. Sa pensée la plus impérieuse est d'armer une flotte pour châtier le souverain barbaresque. Au lieu d'amasser, par une rigoureuse et patiente économie, l'argent nécessaire pour l'armement de ses navires, le doge épuise sa cassette en payant secrètement les dettes honteuses des jeunes patriciens. Aussi, au moment décisif, dénué de toute ressource et placé entre son déshonneur personnel et la honte de Venise, il accepte de Cagliostro la moitié d'un trésor enlevé à la Zecca, au moyen du magnétisme. Dénoncé par Safia, Alessandro tombe sous la justice du conseil des trois, qui le condamne à mourir de faim dans une chambre murée.

Entre Safia, Alessandro et Cagliostro, se place le marquis de Saluces, dont le caractère eût fourni des scènes d'un comique réel, si l'auteur avait jugé à propos de lui donner le développement nécessaire. Il y avait une brillante veine de ridicule à exploiter dans ce jeune évaporé de l'œil-de-bœuf soudainement jeté au milieu de complications de la vie vénitienne. L'auteur n'a fait qu'indiquer les situations. Ainsi écourté, le marquis de Saluces a la physionomie du Pasquin de Marivaux travesti en Dorante. C'est le même argot, — moitié laquais, moitié gentilhomme. — « Je ne m'en dédis pas, j'étais *gros* de voir Venise. C'est aussi brillant, ma foi, que le *fort* de la rue Saint-Honoré. Je suis un *miroir de valeur* de la tête aux pieds. Cette dame m'a plu, et je guette l'instant de *faire mon carrousel* devant ses yeux. » Très-bien, marquis, très-bien! En honneur, tu

Digitized by Google

étais digne de donner les violons à Cathos et à Madelon, de concert avec Jodelet et Mascarille. Si du moins ce type de laquais gentilhomme se soutenait jusqu'à la fin, on l'accepterait tel quel, et l'on en prendrait son parti. Mais bon ! A peine M. de Saluces a fait son entrée solennelle dans notre drame, que, semblable à un acteur distrait, il oublie tout à coup son personnage et se met à discourir avec les mots et les tours de phrase de ses interlocuteurs. Marquis, veille sur toi, si à l'exemple de tes pareils dans les *Précieuses ridicules*, tu tiens à ne pas être bâtonné, non plus par ton maître, mais par ton humble servante, la critique.

Que viennent faire dans notre roman vénitien le comte de Cagliostro et Casanova de Seingalt ? J'ai regret de caractériser leur rôle par un mot vulgaire, mais la vérité m'oblige à proclamer qu'ils ne sont là que pour *faire tapisserie*. Le roman pouvait se nouer et se dénouer sans eux. L'auteur aurait mieux agi en les laissant dans la coulisse et en ne leur parlant, s'il tenait à les nommer, qu'*à la cantonade*. C'est une étrange manie qu'ont les écrivains d'aujourd'hui de mêler toujours les noms les plus célèbres à la futile trame de leurs fictions. Il semble qu'un héros de roman ne puisse faire ses preuves dans le champ clos littéraire, s'il n'a pour galerie les hommes les plus bruyants de son époque. Le personnage principal de la pièce est toujours un caractère de fantaisie, et ce sont les personnages historiques qui jouent les utilités et les comparses. Comment ne voit-on pas qu'en agissant ainsi on s'expose à entendre dire de son ouvrage que le cadre en vaut mieux que le tableau. Voici comment Safia décrit Cagliostro : « Le comte avait une figure expressive; tout électrisait chez cet homme, l'entendre, le fixer, ou laisser tomber son regard devant son souffle. » Si nous voulions nous donner le passe-temps de la critique grammaticale, cette phrase seule suffirait à défrayer la fin de cet article. Mais il serait oiseux de se livrer à l'examen de semblables amphigouris. Les étrangetés de cette nature abondent dans les pages de *Safia* : les citations se pressent en foule sous notre plume ; mais nous n'admettons que celles qui peuvent nous conduire à caractériser toute une famille de romans dont *Safia* fait partie.

Aux yeux de notre romancier, « Venise est un navire de

Digitized by Google

pierre dont la forme se dessine au milieu des brises sonores de l'Océan. »

A cette simple phrase vous reconnaissez de prime-abord le cachet de l'école pittoresque. Nous avons affaire ici à un *dilettante* littéraire pour qui l'art d'écrire n'est pas autre chose que l'art de peindre. Ne lui parlez pas de sentiments à observer, d'événements à graduer, d'études particulières à faire. Six mois d'atelier suffisent à un jeune homme intelligent pour devenir un auteur remarquable. En suivant ce système, on arrive à composer un vocabulaire spécial dont les mots sont des couleurs. Les personnages ne sont plus des êtres humains, animés de passions contraires dont la lutte constitue l'élément dramatique de toute littérature. Ce sont des costumes ambulants, des portraits galvanisés qui se meuvent, qui se posent, de manière à produire des effets de lumière ou de clair-obscur. Cette tête n'a pas d'expression personnelle. Qu'importe, si elle est chaudement éclairée? Cette main n'est point conforme à l'harmonie des proportions typiques. Bagatelle! Ne remarquez-vous pas sur l'albâtre d'un doigt arrondi ce diamant dont les vibrations lumineuses se suspendent aux fils d'or du soleil? Le XVIIIe siècle voyait la nature dans les jardins dessinés et figurés. Les *pittoresques* du XIXe ne la voient qu'à travers le paysage. Pour eux, les feuillages des arbres ne sont que des chevelures frisées, huilées, brossées ou incultes, sauvages, ébouriffées. S'ils vous transportent dans la campagne, ils ont soin de peindre au plus vite une décoration. Vous vous trouvez, par un changement à vue, au milieu d'un site de mélodrame ou d'opéra-comique. Ils drapent les monuments dans les plis de leur phrase. Ce ne sont que robes de pierre, écharpes de marbre, à moins qu'ils n'aiment mieux représenter le *nu* de l'édifice au moyen des muscles de granit et des tendons de grès. Les substances minéralogiques l'emportent, dans leur opinion, sur la nature végétale. Veulent-ils représenter les fleurs, toutes les pierreries du monde seront insuffisantes. Une large nappe de gazon sera un tapis d'émeraude. Pourquoi cette transformation? La fleur en est-elle plus belle, le gazon plus poétique? Bien au contraire. Le moindre brin d'herbe s'incline, se relève à tous les souffles de l'air. En le comparant à une substance minéralogique, quelque brillante qu'elle soit, vous lui ôtez le mouvement,

Digitized by Google

la vie. A qui persuaderez-vous qu'un tapis d'émeraude représente une nappe de gazon dans ses ondulations harmonieuses et sa flexibilité attrayante? L'application d'un pareil système tend à immobiliser, à matérialiser le monde des fictions romanesques. Plus on étend cette théorie à la pratique, et plus les mots prennent leur valeur primitive. Il vient un moment où le langage ne suffit plus à l'écrivain. Pour se faire comprendre, il a besoin d'un dessinateur, et de là l'origine de *l'illustration*. Cette plaie de notre époque n'est que la conséquence rigoureuse des principes mis en circulation par l'école pittoresque. Dans l'origine, la pensée se traduit par des signes. — De là la peinture. Plus tard, la pensée s'incarne dans la parole, expression plus précise, plus complète. — Aujourd'hui nous en revenons aux signes, c'est-à-dire au point de départ. — Ce que quelques-uns appellent progrès ne serait-il donc qu'une ligne circulaire?

La phrase que nous avons citée tout à l'heure nous inspire encore des réflexions d'un ordre tout différent. Selon l'auteur de *Safia*, Venise se dessine *au milieu des brises sonores* de l'Océan. — Voilà donc un tableau qui a des brises pour cadre! Le son devient une couleur : la littérature n'est plus qu'un mélange d'optique et d'acoustique. Avant de se confondre fraternellement avec la *couleur*, la *note* avait aussi créé tout une école littéraire. A côté des *pittoresques*, nous avions aussi les *mélomanes*. Pour ceux-ci, la phrase n'avait pas plus de mots que pour ceux-là. Il s'agissait de parler exclusivement à l'oreille, comme on l'avait déjà fait pour la vue. Chaque période avait une clef différente : la pensée chantait une ariette ou un *Dies iræ*, selon qu'elle était gaie ou triste. On combinait les adverbes, les substantifs, les verbes et les adjectifs, comme des noires et des doubles-croches, des dièzes et des bémols. Si la musique eût été plus répandue, si chacun avait su lire les *notes* comme on sait distinguer les *couleurs*, nous aurions eu *l'illustration musicale* pour faire pendant à l'illustration proprement dite. Chaque drame ou chaque roman aurait été une espèce de *libretto*. Meyerbeer aurait *illustré* George Sand, et M. Auber Alfred de Musset. La propagation des pianos et des romances pourrait bien nous amener un jour à ce nouveau genre de librairie. Contentons-nous, pour le moment, de constater

Digitized by Google

l'étrange alliance du *pittoresque* et du *lyrique* dans l'ouvrage qui nous occupe. Nous avons parlé de peinture et de musique : il faut encore que le lecteur nous pardonne une comparaison tirée du *sport*. — Les deux volumes dont nous faisons la critique semblent par moments l'œuvre d'un gentlemanrider qui court au clocher avec sa plume. Le coup de fouet se sent à chaque période. Le cavalier ne se possède pas : il est en délire. C'est un galop perpétuel, et je ne sache rien de si monotone à l'oreille qu'un galop trop prolongé. Il vaut cent fois mieux aller au pas. C'est une allure moins fatigante et plus naturelle. L'auteur est sans doute d'un avis contraire; car, aux soubresauts inattendus de son roman, nous sommes quelquefois tenté de croire que l'action se passe à la Croix-de-Berny, et non à Venise.

Nous voici arrivés à la dernière page. Il ne nous reste plus qu'à retourner le livre et à lire le nom de l'auteur. Nous regrettons que ce nom soit celui de M. Roger de Beauvoir. Cet écrivain nous avait jusqu'ici donné de meilleurs ouvrages. Nos lecteurs doivent se rappeler quelques jolies nouvelles publiées dans ce recueil même et caractérisées par un esprit cavalier sans forfanterie et gracieux sans affectation. Il est fâcheux que M. Roger de Beauvoir se soit abandonné, comme tant d'autres, aux exigences du feuilleton mercantile. Dans ses rapports avec la littérature industrielle, il a perdu cette courtoisie de parole, ce parfum de bonne compagnie qu'on était habitué à trouver dans ses œuvres. A cette époque, il n'aurait jamais fait dire à un de ses personnages.

— Mort! eh! ne vais-je pas *le devenir?*

— *Tâchez que* ces sauces soient parfaites.

— Monsieur vous *fera la conduite*.

Ces grossières erreurs doivent être attribuées à une précipitation mécanique sur le compte de laquelle il faut mettre aussi la phrase suivante :

— Ziana était belle, mais le doge *l'*était encore.

Le doge qui était *belle!* Quand on rencontre des fautes de cette espèce, il est impossible de critiquer froidement l'ouvrage qui les renferme, cet ouvrage fût-il signé d'un nom plus illustre et plus justement populaire que celui de M. Roger de Beauvoir.

HIPPOLYTE BABOU.

Digitized by Google

LA SICILE EN 1843.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

(*Suite*) (1).

Le lendemain du jour où me fut racontée l'histoire de la belle toppatelle, j'eus le plaisir de voir arriver à Catane mon ami le comte de M.... J'avais quitté l'hôtel de la *Couronne,* malgré le grand cas que la jeune miss dont je vous ai parlé faisait du patron de cette auberge et de son fromage blanc. Je me trouvai beaucoup mieux à l'hôtel de l'*Etna*, où l'on m'avait donné une immense chambre à coucher, et un salon orné de fresques, dans lequel auraient pu tenir deux cents personnes, le tout pour un prix si modique que vous auriez peine à m'en croire. Le comte de M... partagea mon appartement, qui sans lui m'eût paru d'une grandeur à donner le cauchemar. Nous employâmes notre première soirée à faire des projets de voyage. J'étais pressé de voir Palerme, et M... ne songeait encore qu'à Syracuse. Il me fallut lui donner un congé de deux jours pour satisfaire son envie. Comme il était bon marcheur, il crut parer à l'inconvénient des mauvais chemins par l'excellence de ses jambes. Il n'écouta mes avertissements que d'une oreille, et aussitôt qu'il eut acheté une paire de gros souliers bien larges, il se mit à tourner rapidement autour de la chambre en s'écriant qu'il

(1) Voyez page 75.

Digitized by Google

voulait partir. Midi venait de sonner quand il sortit de Catane à pied, suivi d'un enfant de douze ans monté sur un mulet. C'était s'embarquer trop tard de six heures pour arriver à Syracuse avant la clôture des portes. Des nuages s'amoncelaient sur les montagnes et promettaient de la pluie. Le souvenir des gîtes siciliens me revenant à l'esprit, je tremblai pour l'imprudent M..., et je comptai sur ce petit voyage pour calmer son humeur vagabonde, et le remettre à mon niveau.

Si par hasard vous m'avez soupçonné d'exagération dans le récit de mes infortunes, vous allez voir, monsieur et ami, par les aventures du comte de M..., ce que c'est qu'une excursion à Syracuse. A peine l'intrépide marcheur eut-il passé le village de Lagnone qu'il reçut une de ces averses méridionales où le ciel semble vouloir écraser la terre. Ce sont des revanches que prennent les nuages après de longs intervalles de chaleur et de sécheresse. M..., résolu à ne s'effrayer de rien, franchit comme un trait buissons, fossés, rochers et bras de mer, toujours infatigable, et de plus en plus enchanté de ses souliers. Cependant la nuit la plus obscure vint se joindre au mauvais temps pour rendre la situation tout à fait périlleuse. De Lagnone à Priola la distance est de quinze milles, et on ne trouve pas un abri dans ce désert. Ne voyant plus où il posait le pied, M... s'enveloppa de son manteau et monta sur le mulet avec le petit guide en croupe. Bien lui prit de s'être confié à l'instinct de sa monture, car, sur un pont en réparation, le mulet s'arrêta court au moment de tomber dans le torrent. Un pas de plus, et ils disparaissaient tous trois. Le petit guide qui n'était pas venu depuis longtemps à Syracuse, reconnut, en se traînant sur ses genoux, que le pont était rompu, et il se mit à pleurer en poussant des cris lamentables. M..., percé jusqu'aux os par la pluie et tremblant de froid, ne songea plus qu'à chercher un asile. Vers minuit, ayant perdu son chemin, il voulait sérieusement éventrer son mulet avec un couteau pour se réchauffer dans le sang de ce malheureux serviteur, lorsqu'il aperçut à deux pas de lui quelque chose de semblable à un bâtiment. Le hasard l'avait conduit à une écurie appelée le *Fondaco della Palma*, et qui sert de refuge aux muletiers pendant la mauvaise saison. M... frappa contre la porte à coups redoublés. On lui ouvrit après un long pourparler dans lequel il tâcha de

Digitized by Google

prouver qu'il était bien un homme de chair et d'os. Les bons muletiers s'empressèrent alors d'allumer du feu, firent sécher les habits du *signor* français, lui donnèrent pour lit une auge garnie de filasse, lui souhaitèrent une bonne nuit, et se rendormirent. A peine l'écurie fut-elle retombée dans l'obscurité, que les insectes accoururent par escadrons. Des rats se joignirent à eux. Un coq, grimpé sur le pied de l'auge, célébrait par ses chants la marche des heures. Deux pourceaux et une chienne suivie de ses petits voulaient absolument dévorer la provision de bouche enfermée dans le sac de nuit dont M... s'était fait un oreiller. La nuit entière se passa en combats contre toutes sortes d'ennemis. Le soleil parut enfin. M... dit adieu aux muletiers, et, comme il ne croyait pas les revoir sur cette terre, il leur promit de les remercier encore de leur hospitalité dans le paradis, ce qui étonna beaucoup ces braves gens à qui on avait assuré que les Français suivaient la religion musulmane.

Le peuple de la Sicile a d'excellentes raisons de ne pas nous connaître. Les traités de poste nous interdisent toute communication directe avec cette île. Nos bateaux à vapeur qui sillonnent la Méditerranée passent en vue des côtes sans y aborder. Un privilége accorde aux seuls bateaux napolitains le droit d'entrée dans les ports, ce qui constitue un blocus permanent dont on comprend aisément les conséquences. Les idées de l'Occident peuvent aller où il leur plaira, jamais elles ne mettront le pied en Sicile sans permission. Il ne serait pas vrai de dire que ce pays soit arriéré d'un siècle ; il a marché de son côté sans le secours des autres, aidé faiblement par les reflets que Naples lui envoie. A force d'intelligence, la Sicile supplée à ce qui lui manque, et son originalité se soutient tandis que tout se façonne sur le même modèle dans le reste de l'Europe. En allant de Saint-Jean-d'Acre à Moscou, l'aigle de Napoléon a volé par-dessus la Sicile, et le regard du conquérant ne s'est point arrêté sur cette île magnifique en examinant la carte d'Europe. Il y eût songé plus tard, s'il ne se fût égaré dans les neiges de la Russie. Le bruit de nos guerres n'a porté à Palerme que des échos, on s'y souvient mieux de Charles d'Anjou, et on juge notre caractère par l'éternelle histoire des vêpres siciliennes, dont on est très-fier, quoique je n'aie jamais bien compris ce qu'il y avait de si glorieux à égorger des gens sans défense

Digitized by Google

après leur avoir fait prononcer en italien le mot *pois-chiche*. Sur ces renseignements qui datent de 1282, il n'est pas étonnant que le vulgaire ne connaisse pas parfaitement les Français, et si, en enseignant le catéchisme, on dit aux enfants et aux bonnes gens que nous sommes des Turcs, il n'y a là personne pour prouver le contraire.

Le comte de M... eut soin cependant d'apprendre aux muletiers que nous sommes chrétiens et les quitta fort touché de leurs bons procédés. En arrivant à Syracuse, il oublia comme moi ses infortunes devant les tombeaux antiques et devant la statue de Vénus, dont j'ai oublié de vous parler. Sans être à la hauteur des quatre Vénus les plus célèbres, cette statue porte encore le cachet de l'art grec. Les bras manquent, mais un petit morceau de marbre placé sur le sein gauche, et destiné à servir d'appui à la main droite, montre que la pose était celle des deux Vénus de Médicis et Capitoline. Le dos et les épaules sont d'une beauté parfaite, les jambes seules, qui pèchent par trop de force et de raideur, gâtent l'ensemble du morceau et le rejettent parmi les ouvrages de second ordre.

Le soir du troisième jour, M... rentra dans Catane exténué de fatigue. Une fois qu'il se fut donné la satisfaction de me raconter ses vicissitudes en face d'un poulet rôti, sa bonne humeur lui revint, et nous entrâmes en grande conférence au sujet du voyage à Palerme. Il s'agissait de traverser la Sicile entière. Les deux seuls points intéressants qui se trouvassent sur notre chemin étaient Girgenti et les ruines de Sélinunte. Un guide fameux nous proposait de faire cette tournée en onze jours, à dos de mulet. Le célèbre Luigi était porteur des certificats les plus honorables, attestant ses connaissances archéologiques et culinaires. Notre patron d'auberge assurait que nous ne trouverions jamais une aussi belle occasion de voyager agréablement. Nous hésitions : une mauvaise nuit est bientôt passée ; mais onze nuits mauvaises et consécutives méritent bien qu'on délibère. Nous allions entrer dans le mois de mai, le soleil prenait tous les jours une force effrayante. Les symptômes de la grande chaleur commençaient à paraître. Des mille-pieds, longs de deux pouces, couraient sur les murs avec une agilité merveilleuse; les *scarafones* sortaient de leurs trous par bataillons, et il n'y avait qu'à soulever des pots de fleurs pour y

Digitized by Google

trouver des couples de scorpions entourés de leur nombreuse famille. Le vent maintenait bien un peu de fraîcheur dans l'air; mais, depuis le matin, il tournait au sirocco, et, pour peu qu'il se fixât au sud, la Sicile pouvait devenir tout à coup une vaste fournaise.

— Puisque vos seigneuries, disait Luigi, ont déjà vu Syracuse, nous ne ferons que la traverser, et nous irons coucher le second jour à Noto, où l'auberge est bonne.

— Et pourquoi ne parlez-vous pas de la première nuit? demandai-je au guide.

— Si je n'en dis rien à vos excellences, c'est qu'elle sera parfaite. Nous la passerons dans la jolie petite locanda de Priolo.

— Priolo! m'écriai-je; vous appelez cela une jolie petite locanda? Revenez demain, Luigi, je veux réfléchir encore.

— Et pendant l'heure de la chaleur, demanda M..., où nous reposerons-nous?

— Dans un endroit délicieux fait exprès pour le *rinfresco*, et qu'on nomme le *Fondaco della Palma*.

— Revenez demain, Luigi, revenez demain.

Le lendemain, une affiche étalée sur les murs de notre hôtel annonçait que le bateau à vapeur *le Duc de Calabre* ferait, dans la nuit du 3 au 4 mai, le trajet de Messine à Palerme. Notre parti fut pris aussitôt. Nous renonçâmes aux ruines de Sélinunte et aux temples de Girgenti. Le courrier nous mena lestement à Messine, et, le 3 mai au soir, nous étions à bord du *Duc de Calabre*, fort enchantés de convertir un voyage de onze jours en une promenade agréable de dix heures. On sortit du détroit avant l'*Angelus*, et nous vîmes bientôt les îles Lipari. La nuit était belle. Un passager napolitain, excellent musicien, prit une guitare et nous chanta des romances populaires et des fragments d'opéra. Le temps s'écoula ainsi trop vite à notre gré. Les phares du cap Roland et du port de Cefalù brillèrent comme des étoiles filantes, et les premières lueurs du matin vinrent nous montrer au loin Palerme entourée par le collier de montagnes qui lui a fait donner le surnom poétique de Coquille d'or.

Un vieux proverbe italien a dit : Voir Naples et mourir; mais ce serait grand dommage de mourir sans avoir vu Palerme, et si ce n'était le voisinage du Vésuve, je ne sais à laquelle des

Digitized by Google

deux je donnerais la préférence. Le cap Zaferano et le mont Pellegrino, placés en sentinelles avancées, forment les deux extrémités du collier qui encadre la baie, et le fond des montagnes sert de repoussoir aux tours blanches et aux dômes de la ville, qu'on embrasse d'un seul coup d'œil. Palerme a sur Naples l'avantage d'être de trois degrés plus au sud, ce qui fait une différence notable dans l'éclat de la lumière et la précision des contours. La teinte bleue qui colore l'île de Capri serait faible à côté du bleu foncé de Palerme, et c'est une jouissance que de se sentir plus voisin du soleil.

La Sicile est constituée pour former un pays peuplé, heureux et recherché. C'est comme une terre promise. Celui qui vient du Nord, en pensant à son pays natal, ne le retrouve plus dans sa mémoire qu'enveloppé de frimas et de brouillards. L'Italie elle-même a les pâles couleurs, et la France paraît cristallisée au fond d'une glacière. Assurément nos campagnes sont florissantes, elles produisent tout ce que le sol peut donner; il y a même tel département, dépouillé de ses arbres par la spéculation, que la charrue, la bande noire et les usines convertissent en mine d'or, et qui nourrit et enrichit les êtres inquiets et ambitieux qui le pressurent, mais on n'y verra bientôt plus une branche d'arbre où reposer ses yeux, ni une toise carrée de mousse pour s'asseoir. Tandis que la France devient nue à force de travail, la Sicile reste un désert par inertie; elle en souffre, elle en gémit, et elle a raison; cependant, si jamais le vent de l'exploitation sèche ses marais, abat ses bois et ses châteaux, divise ses grands domaines en petites propriétés, aussitôt, avec le triomphe des intérêts matériels, entreront par la même porte, comme chez nous, la figure blême de l'ennui et le suicide silencieux, son pistolet à la main, car la triste condition de l'homme est de n'atteindre jamais un bien sans faire sortir de terre un mal auquel il n'a pas songé. En attendant, la Sicile a fort à faire avant de souffrir les mêmes maux que nous. Elle fermente sans pousser les clameurs légales de l'Irlande, et le caractère de ses habitants est très-porté au changement. Le Sicilien est intelligent, fier est passionné. Il méprise injustement le Napolitain, qui lui serait au moins égal s'il avait plus de dignité naturelle. Les deux peuples pourraient se convenir et s'aimer, ils se détestent de tout leur cœur; et comme ils ne

Digitized by Google

tiennent compte tous deux que des sympathies et antipathies, il n'y a pas de raisonnement à leur faire. On ne voit guère un Sicilien et un Napolitain se donner la main. En allant à Messine, nous étions avec quatre habitants de Catane qui n'ouvrirent pas la bouche, parce que le courrier était napolitain ; ils se bornèrent à causer par les regards, les signes et les jeux de physionomie ; c'est un mode de converser qu'ils poussent à un degré de perfection qu'on ne peut bien apprécier si on ne les prie de traduire avec la parole tout ce qu'ils ont échangé ainsi. Jamais il n'y eut de gens mieux organisés pour la conspiration. L'œil le plus sagace ne saurait pénétrer jusqu'à la pensée qu'ils veulent tenir secrète. Malgré cette dissimulation profonde, ils sont ouverts, francs et gracieux pour les personnes qu'ils aiment, et surtout pour les étrangers, dont ils n'ont aucune raison de se défier. Ils disent leurs espérances, leurs projets, leurs désirs, à un inconnu, qui les croirait volontiers imprudents ou légers, parce qu'il ne sait pas avec quel admirable coup d'œil un Sicilien devine les sentiments de celui à qui il parle.

L'orsqu'un préjugé s'est établi dans une tête sicilienne, il n'en veut plus sortir. En 1837, le choléra fit d'horribles ravages à Palerme. Toute la population fut atteinte, et le tiers en mourut. On s'imagina que l'eau et les aliments étaient empoisonnés. D'où pouvait venir le poison, si ce n'est de Naples ? J'ai vu des hommes éclairés qui croient encore à cette fable. Si on pense au chagrin amer que cette injuste prévention peut jeter dans le cœur d'un roi, on se sent irrité contre la Sicile ; mais on n'a plus de colère, si on regarde combien ce pays est malheureux et intéressant.

Tout le monde a des défauts ; celui du Sicilien est la jalousie. Cette sombre passion plane sur l'île entière comme un oiseau sinistre. Les villes se portent envie entre elles ; Messine est jalouse de Palerme, Catane est jalouse de Messine, Syracuse est jalouse de Noto. Palerme, plus riche et plus lumineuse que toutes les autres, s'abaisse encore à la jalousie. Les hommes de talent, qui auraient tant besoin de s'unir pour briser le cercle qui les renferme et rappeler sur leur pays oublié l'attention dont il est digne, s'isolent et se nuisent réciproquement. Notre premier soin, en arrivant à Palerme, fut de porter à son adresse une lettre d'introduction auprès d'un jeune écrivain de mérite,

Digitized by Google

M. Linarès, qui a publié en 1842 un petit recueil de légendes siciliennes. La première édition de ces nouvelles avait été épuisée en peu de jours ; elles sont écrites avec grâce, et n'ont d'autre défaut que le manque de sobriété, qui est un travers inhérent à la nature italienne, et dont l'organisation plus forte du Sicilien aurait dû préserver l'auteur. Un jour que M. Linarès avait laissé sa carte de visite à notre hôtel, le patron d'auberge, don Fernando, espèce de cyclope de l'apparence la plus vulgaire, nous dit en apportant cette carte :

— En voici un qui a été bien persécuté depuis un an qu'il a écrit son ouvrage. Tout le monde lui a fait la guerre, et je ne m'étonnerais pas qu'il fût obligé de quitter le pays.

— Comment! demandai-je à don Fernando, il a donc attaqué les gens dans son ouvrage?

— Attaqué les gens! il n'aurait plus manqué que cela! On s'en serait bien réjoui, car c'eût été une excellente raison de se défaire de lui. Non, vraiment; il n'a parlé que des choses du temps passé; mais il a eu du succès, et c'est assez pour qu'on le déteste. Celui qui a plus d'esprit que les autres est leur ennemi.

Si un petit recueil de contes populaires excite à Palerme tant de haine, qu'arriverait-il donc dans une ville comme Paris? M. de Balzac serait assassiné ; George Sand eût avalé du poison avec son chocolat. Quant à M. Mérimée, on l'eût étouffé dès son enfance. *Faire la guerre*, comme le disait don Fernando, signifie, en sicilien, décrier, calomnier, enfin persécuter dans toute la force du mot, et il fallait que l'envie se fût bien déchaînée contre l'auteur des *Légendes*, pour que cela fût à la connaissance d'un aubergiste. Il y a une autre jalousie plus noble, que le Sicilien pousse à un degré qui s'appellerait de la folie en France : c'est celle causée par l'amour. Dans l'intérieur des terres, il n'est pas rare de voir le mari jaloux tuer sa femme, et cela ne fait aucun bruit. Les jeunes gens se défien si bien d'eux-mêmes sur ce point, que, pour se divertir en bonne intelligence, ils vont de leur côté, et laissent les femmes ensemble. Il suffirait de deux beaux yeux pour changer la partie de plaisir en querelle, et brouiller mortellement les amis. Aussi voit-on dans les fêtes des bandes de garçons qui jouent dans un coin ou boivent sous une treille, tandis que les jeunes filles

Digitized by Google

dansent entre elles, ce qui paraîtrait fort étrange à notre jeunesse galante et peu jalouse, pour qui toute partie de plaisir est insipide quand les femmes n'en sont pas.

Après avoir parcouru un pays éteint, nous eûmes un grand plaisir à nous retrouver dans une capitale riche et animée. Palerme est la tête de la Sicile. C'est là que se retirent l'âme et la force de l'île entière. La ville est une des plus séduisantes du monde. Deux grandes rues qui se croisent à angle droit la partagent en quatre triangles égaux, ce qui permet à l'étranger d'y reconnaître aisément son chemin, sans causer pourtant une régularité fastidieuse. L'une de ces rues porte le nom de Tolède, et il faut que Tolède soit une ville bien splendide pour que les Espagnols aient donné partout son nom aux belles rues. Le Tolède de Palerme n'est pas aussi bruyant que celui de Naples, qui est le lieu le plus tumultueux de la terre; mais il n'en est que plus agréable. On y circule à l'abri sous de larges auvents garnis de festons que l'air agite gaiement. On s'y croirait dans l'ancienne Bagdad du calife Haaroun, avec cette différence que les femmes n'y sont pas voilées. Les Palermitaines vont partout la tête découverte, parées seulement de leurs magnifiqnes cheveux. Lorsqu'elles passent au soleil, elles se couvrent avec leur châle jaune, qu'elles rabaissent sur les épaules aussitôt qu'elles arrivent à l'ombre, et dans ce mouvement, qui se répète souvent, elles ont beaucoup de grâce. Je ne parle point ici des *belles dames,* qui suivent de loin les modes de Paris, et qui se coiffent de l'ustensile informe appelé chapeau.

La véritable Palermitaine est svelte comme la Vénus de Syracuse; mais elle a comme elle les jambes et les pieds un peu forts. Il est superflu de la citer pour la grandeur extraordinaire des yeux, car il n'y a pas dans toute la Sicile une paire d'yeux petits. Ceux de Palerme ont une douceur particulière et un air de bienveillance qui, m'a-t-on dit, trompe rarement. Les traits sont en général réguliers, la démarche est nonchalante, et, dans la physionomie, on distingue au plus haut degré tous les instincts de la femme par excellence. En Sicile, la légèreté de tête et la coquetterie ne sont pas un badinage comme dans le Nord, à cause de la sensualité antique qui les soutient et derrière laquelle arrivent la chaleur du sang et les passions africaines; ce qui constitue un ensemble intéressant sorti du mé-

Digitized by Google

lange des races grecque et sarrasine. La Palermitaine s'attache vite et fortement. C'est toujours une chose grave qu'une affaire de cœur avec elle. Des étrangers s'y sont trouvés pris comme Renaud dans les filets d'Armide, et n'en seraient jamais sortis, si l'infidélité de l'enchanteresse ne les eût délivrés. D'autres ont fini moins heureusement et portent sur la figure ou entre les côtes des traces de la jalousie sicilienne. Pour être juste, il faut considérer comme circonstance atténuante de la jalousie des hommes le penchant des femmes pour une galanterie suivie de passion. Ce sont, de part et d'autre, des naturels énergiques, qui ne sentent rien à demi.

On ne trouve à la rigueur dans Palerme que deux édifices vraiment sarrasins; mais il est à remarquer que les artistes normands ou espagnols, en apportant un goût nouveau, ont cependant adopté aussi celui de leurs prédécesseurs. La cathédrale ressemble aux monuments les plus élégants et les plus gracieux que la main des Mores ait jamais produits; la porte de Charles-Quint, élevée en mémoire de la défaite des Arabes, se prendrait pour l'ouvrage des Arabes eux-mêmes. Beaucoup de maisons, construites dans le XVIe siècle, ont des fenêtres ornées du trèfle et du fer de lance. Les visages bruns qui paraissent à ces fenêtres ne sont pas moins sarrasins que le cadre qui les entoure.

Palerme est riche en établissements de bienfaisance. Le refuge des pauvres, institué par le roi Charles III, est mieux administré que celui de Naples. L'hospice des enfants trouvés est plein de jolis visages et de constitutions robustes, chose fort rare dans notre pays, et comme les soins donnés à ces enfants ne sont pas meilleurs en Sicile qu'en France, il faut sans doute attribuer la différence au climat favorable du Midi. La maison des fous de Palerme est d'une supériorité incontestable sur toutes celles de l'Italie, pour la propreté, la discipline, la beauté des bâtiments et la douceur du régime; aussi, on y obtient un grand nombre de cures. Parmi les sujets actuellement enfermés dans cette maison, se trouvent deux aliénés qui excitèrent singulièrement notre intérêt et notre pitié. L'un est un homme de quarante ans, devenu fou de chagrin parce qu'on lui a volé la dot de sa fille, qu'il avait amassée par dix ans d'économie. Sa personne est une image classique de la folie : les

Digitized by Google

cheveux hérissés, les sourcils épais et froncés, l'œil ardent et fixe, les coins de la bouche relevés par un sourire sardonique. Sa manie est la symétrie. Jamais il ne quitte sa cellule, dont il range sans cesse le mobilier. Il se tient souvent au milieu de la chambre, debout sur un matelas posé à terre, les bras croisés, enveloppé dans une couverture de laine qu'il drape sur sa poitrine avec régularité. Son banc et ses ustensiles sont posés méthodiquement autour de lui dans un ordre calculé dont on ne peut rien défaire sans provoquer un accès de fureur. Le seul travail auquel il consente est de fabriquer des pièces de monnaie en mie de pain mouillée. C'est une dot imaginaire que le pauvre diable amasse pour sa fille chérie. Cette monnaie reste dans une corbeille d'osier placée derrière lui, et il veille sur ce simulacre de trésor avec une vigilance de tous les instants. Le comte de M... lui offrit de l'or en échange de ses fausses pièces, mais il se mit à rire en disant que cette monnaie-là n'avait point de valeur, et que la sienne seule était bonne. Le médecin, qui a su gagner sa confiance, obtint la permission d'admirer le trésor. Malgré l'attention extrême du propriétaire, le docteur déroba subtilement une pièce, à notre grand effroi, car si le fou eût soupçonné ce vol, Dieu sait à quelle scène nous aurions assisté! Pour mon compte, j'avais un véritable remords en pensant que ce morceau de mie de pain ciselée est bel et bien de l'or et mieux encore aux yeux de cet infortuné. La pièce dérobée était une piastre habilement imitée et dont le cordon témoignait du soin minutieux de l'artiste.

L'autre sujet intéressant est une jeune fille assez belle, folle par amour, et d'une douceur charmante. Sa manie consiste à implorer l'intervention de tout le monde pour amener une réconciliation entre elle et l'amant qui l'a abandonnée. Aussitôt qu'elle aperçut des étrangers, elle accourut et se mit à nous raconter ses peines en pleurant. Malheureusement, son récit n'était qu'un mélange d'idées opposées dont on perdait le fil. Tantôt elle parlait de celui qu'elle croit aimer, tantôt c'était de ses gardiens qu'elle avait à se plaindre. Dans la persuasion où elle était de notre crédit, elle ne doutait pas que nous ne fussions venus exprès pour mettre un terme à ses ennuis. Comme elle devenait importune, on l'enferma dans sa cellule. Elle monta sur la serrure de la porte, et, sortant la tête et les bras

Digitized by Google

par une petite fenêtre, elle nous adressa des signes suppliants avec de nouvelles larmes et une expression si touchante, que nous en étions bouleversés. Cette pauvre fille est du nombre des malades que le médecin se croit certain de ramener à la raison.

Le plus sûr moyen de ne pas connaître une grande ville, c'est de s'en tenir aux édifices recommandés par les guides et aux endroits adoptés par la mode. On ne peut manquer de voir, dès la première heure, à Palerme, le carrefour des Quatre-Cantons, Castellamare, le Palais-Royal et cette délicieuse promenade située au bord de la mer, où la bonne compagnie vient écouter de la musique pendant les soirs d'été; mais ce n'est pas là que demeure le peuple, et comme il ne s'amuse pas à se montrer, il faut l'aller prendre chez lui. Le comte de M... désirait autant que moi voir de près celui de Palerme, dont le caractère et les mœurs ne sont pas choses qu'on rencontre partout. Lorsque nous eûmes visité la chapelle Palatine, Monreale et ses belles mosaïques, la grotte de Sainte-Rosalie, les églises, les galeries de tableaux et les autres curiosités décrites dans tous les livres, nous priâmes M. Linarès de nous tracer un itinéraire différent de celui des ciceroni. Nous commençâmes par solliciter la permission d'entrer dans les ateliers des meilleurs peintres. Les sciences et les arts se soutiennent encore en Sicile. On trouve partout des académies et des sociétés savantes. La géologie, qui ne donne pas grand ombrage à la censure, compte quelques adeptes distingués. Il est plus dangereux de s'occuper d'histoire; lorsqu'on a risqué la publication de quelque ouvrage de ce genre, l'auteur va ordinairement en attendre l'effet en pays étranger, malgré la garantie que semble donner l'examen préalable d'une *révision* inflexible. La philosophie est un terrain sur lequel on ne se hasarde guère. La poésie a les ailes coupées par les ciseaux des censeurs, et quant à la littérature, elle roule dans un cercle si étroit, qu'on peut la considérer comme muette et prisonnière. La peinture, étant plus inoffensive, marche plus à l'aise. La Sicile, comme la jeune fille d'André Chénier, ne veut pas mourir encore : elle voudrait suivre le mouvement des arts, et ressemble à ces brigades égarées qui manœuvrent au hasard pour se rallier au gros de l'armée.

Dans le grand nombre de toiles que nous avons passées en

Digitized by Google

revue le premier jour, nous n'avons trouvé que des ouvrages faibles auxquels je n'oserais assurer que les portes du Louvre seraient ouvertes par le jury. Le second jour fut moins malheureux. Un artiste nommé Platania nous montra deux tableaux de genre assez jolis; chez un autre peintre appelé d'Antoni étaient plusieurs ouvrages dignes d'attention : une Peste de Milan, un Dante aux Enfers, et surtout une figure allégorique de l'Italie moderne d'une physionomie élevée. Ce jeune artiste a le projet d'envoyer à la prochaine exposition de Paris un immense tableau d'histoire qui était déjà emballé, et que nous n'avons pas pu voir. Si la chose n'eût pas été faite, je lui aurais conseillé d'envoyer de préférence son Italie moderne, car son talent est plutôt de mettre de l'expression dans une tête que de composer un sujet et de grouper des personnages. Sous ce rapport, Panebianco de Messine est bien supérieur à tous les artistes de Palerme.

M. Linarès nous annonça qu'il avait réservé pour notre dernière visite le peintre le plus estimé de la ville. M. *** a des élèves et vend ses tableaux, c'est pourquoi nous entrâmes dans son atelier avec recueillement. Le morceau sur le chantier était tiré de l'histoire de Venise. Quelle fut notre déception en reconnaissant la composition la plus défectueuse que nous eussions encore vue ! Le comte de M..... se jeta dans un fauteuil, et je restai comme une statue en face de la toile sans avoir la force de balbutier un éloge. Heureusement d'autres personnes plus courageuses se confondirent de bonne foi en phrases d'enthousiasme. Ce n'est pas que M. *** ignore son métier. Il nous montra une madone complétement imitée de la *Belle jardinière* de Raphaël, où il y avait du mérite en la prenant pour une copie. Nous étions au supplice devant le tableau d'histoire. Je me sauvai dans un coin. Sur une table étaient des statuettes en terre glaise, les unes ébauchées, les autres finies, dont la tournure pittoresque nous frappa. C'étaient des types du pays, saisis à la volée et reproduits de mémoire par un enfant de quinze ans, élève de M. ***, et qui avait laissé la peinture pour suivre sans guide une autre vocation. Notre étonnement fut grand de trouver enfin dans ces essais le génie que nous cherchions vainement ailleurs. Une figurine, haute d'un demi-pied, représentant un vieux joueur de violon, renfermait en

Digitized by Google

elle plus de sentiment poétique que toute les larges toiles où nous avions vu tant de personnages dans des postures outrées. Je regrette sincèrement d'avoir oublié le nom de cet enfant; mais que lui importe? Le don qu'il tient du ciel ne lui échappera pas, et quand il aura fait des études sérieuses, la réputation lui viendra toujours assez tôt.

Don Fernando, notre patron d'auberge, nous avait pris en amitié. C'était un géant affreusement borgne, dont la figure était capable de faire mourir une femme en couches. En le voyant horrible la serviette à la main, je le devinais sublime le mousquet sur l'épaule, défendant le passage d'une montagne, et je l'aimais d'autant plus sous cette perspective, que dans son corps de mastodonte habitait l'âme d'un mouton. Le lendemain de notre excursion chez les peintres, don Fernando entra de bon matin dans notre appartement et réveilla tout doucement le comte de M... pour lui conseiller d'aller voir la fête de la Bagheria, qui est la plus belle des environs de Palerme. Nous envoyâmes aussitôt un exprès à M. Linarès, afin de changer le programme de la journée, et il vint au bout d'une heure nous chercher avec un carrosse de louage. Tout Palerme était déjà sur la route. La Bagheria est un joli village situé près du cap Zaferano, d'où on aperçoit la mer de deux côtés à la fois. Les plus riches maisons de campagne entourent ce Saint-Cloud de la Sicile; quoiqu'elles fussent habitées dans ce moment, les portes étaient ouvertes aux curieux, et la foule entrait partout. On voyait sur des balcons des groupes de femmes coiffées en cheveux et d'une beauté redoutable pour les yeux des gens du Nord. Nous visitâmes la célèbre villa Palagonia, qui paraît consacrée au culte de la laideur. Une centaine de sculptures grimaçantes et monstrueuses gardent la cour et toutes les issues du palais, qui est lui-même une construction bizarre, où les règles de l'architecture sont bravées hardiment. Malgré le luxe prodigieux de ses marbres, les dorures de ses décors, et ses plafonds en glaces, la villa Palagonia prouverait, si on en pouvait douter, que la recherche du beau est la seule recette pour composer un ouvrage aimable. La villa Valguarnera, beaucoup moins riche que l'autre, nous plut davantage, surtout à cause des jardins et des points de vue, qui égalent les sites les plus vantés de Sorrente et de Capri.

Digitized by Google

Lorsque nous eûmes employé la moitié de la journée à parcourir les maisons de campagne, nous entrâmes dans une *locanda*. Tout le monde voulait dîner à la fois. Le cuisinier, au milieu de ses aides, se multipliait comme le prince de Condé au combat de la porte Saint-Antoine. En un clin d'œil, toutes les tables furent dressées et couvertes de plats fumants. On nous servit en plein air, sur une terrasse où l'odeur des citronniers en fleurs se mariait avec les parfums plus robustes de la cuisine. Le comte de M.... et moi, nous fîmes une pauvre figure vis-à-vis du macaroni, que M. Linarès engloutissait en véritable indigène; mais nous prîmes notre revanche au dessert, avec deux saladiers de fraises qui eussent bien coûté quarante francs selon la carte de Véry ou du *Rocher de Cancale*. A côté de nous, une douzaine d'hommes, qui avaient un peu abusé de la bouteille, chantaient des *popolane*, accompagnés par un violon et une flûte. Ils s'amusaient de tout leur cœur, sans faire aucune attention à leur entourage, ce qui nous mit à notre aise pour nous approcher d'eux et les écouter. Par leur caractère sérieux et mélancolique, ces chansons paraissaient d'origine espagnole, et différaient du genre de morceau appelé spécialement *Sicilienne*. Quelques-unes commençaient dans un ton et finissaient dans un autre; il y en avait une d'un rhythme bizarre, où la mesure à quatre temps alternait avec celle à trois. Le mode était toujours mineur. Le violon accompagnait en syncope, c'est-à-dire en marquant les temps faibles et non le temps fort, ce qui donnait au morceau un accent *agitato* fort agréable. La flûte jouait habilement les ritournelles à l'octave au-dessus du ténor, car cette voix, si rare dans notre pays, est commune en Sicile; une basse-taille ne se hasarderait pas à faire la première partie, et on ne chanterait pas s'il n'y avait point de ténor dans la bande. Parmi nos voisins étaient deux personnages d'une majesté imposante, qui représentaient la Grèce et Carthage, puisque l'un s'appelait Agatocle et l'autre Magone.

— A présent, disait don Agatocle, cordonnier de son état, il nous faudrait la sœur de don Magone pour chanter de sa voix de clochette *l'Abeille* du divin Meli.

Meli, le Théocrite moderne de la Sicile, écrivait dans le siècle dernier. Il n'y a pas un homme du peuple à Pa-

Digitized by Google

lerme qui ne sache par cœur quelques-unes de ses poésies.

— Don Magone, dit un des convives, où est donc ta sœur?

— Elle est à la danse, répondit le seigneur Magone ; mais je vais l'appeler.

Le Carthaginois se mit à une fenêtre qui donnait sur la rue, et cria de toutes ses forces :

— Barbara ! viens ici chanter *l'Abeille* de Meli.

Au bout de cinq minutes arriva sur la terrasse une grande brunette essoufflée par la danse, avec des cheveux d'ébène et des yeux pleins de phosphore. Le violon et la flûte jouèrent aussitôt la ritournelle, et Barbara se mit à chanter d'une voix forte et argentine. La jeune fille promenait sur l'auditoire des regards doux et assurés, tandis que les hommes, au contraire, tenaient leurs yeux baissés. Cependant, lorsque la romance fut achevée, ils applaudirent avec frénésie. Nous admirions l'instinct musical de ces gens sans éducation, et nous étions stupéfaits de voir combien le peuple du Midi est plus civilisé que nous, malgré ce qu'en disent les commis voyageurs, qui mesurent le degré de civilisation par le poli industriel d'une lame de rasoir.

La jeune chanteuse restait debout, attendant les ordres de son frère.

— Voilà qui est fini, lui dit don Magone. Va-t'en à la danse et laisse-nous boire paisiblement.

Dona Barbara sortit, non sans décocher quelques œillades infructueuses à un beau garçon qui ne voulut pas y prendre garde.

L'hôtelier, nous reconnaissant pour des Anglais, avait doublé à notre intention les prix de la carte à payer. M. Linarès exigea un rabais considérable et lui reprocha sa mauvaise foi. Le patron nous fit de grandes excuses et nous baisa la main en signe de réconciliation; puis il appela sa femme, qui arriva, toujours courant, nous baiser aussi la main, ce dont nous nous gardâmes bien de rire.

La rue du village était encombrée. Des chevaux libres, lancés au galop, excités par les cris et les pétards, traversaient une foule compacte qui s'écartait devant eux et se refermait après leur passage; ils atteignirent ainsi le but sans accident. Les balcons, les lucarnes et les corniches des maisons étaient

Digitized by Google

garnis de curieux. Les femmes dansaient entre elles, devant l'église, sous les tonnelles et jusque sur les toits. La circulation étant difficile, nous nous étions arrêtés pour fumer un cigare. Le brancard d'une charrette nous servait de siége. Le comte de M... engagea la conversation avec une charmante personne assise près de nous. C'était une jeune fille de Messine qui venait à Palerme pour se divertir. Sa tante, vieille dame d'une figure fort honnête, écouta d'abord ce que nous disions à sa nièce, nous regarda fixement, et se retira ensuite à l'écart; d'autres femmes de la même compagnie s'éloignèrent aussi pour nous laisser causer en liberté avec celle que nous avions distinguée et choisie :

— D'où vient cela? demandai-je à notre guide.

— Rien de plus simple, me répondit-il; ces bonnes gens voient que vous êtes des étrangers, ils comprennent que vous n'avez pas de mauvaise intention, et trouvent naturel que vous parliez à une jolie fille. C'est un honneur que vous leur faites, et ils en sont flattés. Il serait mal d'en abuser.

— Que Dieu m'en garde! cette bienveillance est d'un grand prix pour moi. Il n'y a rien qui mette plus à l'aise que de se sentir à l'abri sous le proverbe : Honni soit qui mal y pense!

Cependant quelqu'un y pensait mal à deux pas de nous. A peine avions-nous quitté la réunion de la charrette qu'un Mercure mystérieux vint nous offrir ces services auprès de la belle Messinienne, qui, disait-il, ne serait peut-être pas fâchée de recevoir de notre part un *piccolo complimento*. Le Mercure, honni pour avoir mis en doute la pureté de nos intentions, ne se déconcerta pas, et nous pria de lui donner une autre fois la préférence sur ses confrères. Les messagers de cette espèce sont d'une audace et d'une habileté remarquables à Palerme. L'étranger, déjà ébloui par les beaux yeux qui brillent du haut des balcons et dans les rues, tombe dans les embûches des Circé du trente-huitième degré. Sous ce rapport, Palerme est une capitale des plus civilisées. Je ne conseillerai jamais à une belle dame d'y envoyer ses amoureux : ce serait infailliblement autant de perdu.

Le lendemain de la fête, nous étions invités à dîner chez le prince P..., et, en sortant de table, nous nous promenions dans son beau jardin dont il nous fit l'historique tout en cueil-

Digitized by Google

lant des nèfles du Japon. Il y a trois ans, on y voyait à peine une douzaine d'arbres. Les plantations n'étaient pas encore commencées, lorsqu'une procession, sortie de la petite église voisine de Saint-François-de-Paule, fit demander la permission d'entrer dans le jardin. Le prince, n'ayant rien à craindre pour ses plates-bandes, ouvrit ses portes. La procession entra, musique en tête, accompagnant la statue en argent du saint, et suivie d'une grande foule de peuple. Avant qu'on eût achevé le tour du jardin, les assistants virent clairement la statue lever son bras et donner sa bénédiction à la maison, au terrain, et sans doute aussi au complaisant propriétaire. On parla beaucoup de ce miracle, et on pensa que l'hôtel du prince P... s'en trouverait bien. En effet, en moins de trois ans, la place fut remplie de plantes rares et précieuses, d'arbres de tous les pays, de fruits succulents et de fleurs délicieuses. Tout cela sortit de la terre bénite en profusion pour en faire le plus riche parterre de Palerme. Personnes n'a de doutes à ce sujet, excepté le prince, qui m'a paru soupçonner son jardinier et les sommes énormes qu'il a dépensées d'avoir aidé puissamment saint François de Paule dans ses bonnes intentions.

Le soir, nous allâmes au théâtre Ferdinando, où une troupe fort mauvaise jouait une comédie nouvelle si médiocre que ce n'est pas la peine d'en parler. L'Opéra, dont notre ancienne connaissance Ivanoff avait fait les beaux jours pendant la saison d'hiver, était fermé depuis les fêtes de Pâques. J'ai regretté plus encore le Paschino de Palerme, qu'on dit aussi comique et aussi amusant que les polichinelles napolitains, ce qui me semble difficile à croire. Paschino faisait une tournée dans la province.

Étant obligés de renoncer à voir ces acteurs spirituels qui reproduisent les mœurs du peuple, nous prîmes le parti de rendre une visite au peuple lui-même. Un matin après déjeuner, nous sortîmes par la porte de Maqueda, en passant devant le consulat de France, et nous nous enfonçâmes dans un quartier peu connu qu'on appelle le Borgo, où demeurent les mariniers et les pêcheurs. On y rencontre à chaque pas des figures un peu farouches, mais belles et de nature à frapper vivement l'imagination d'un peintre comme Léopold Robert. Les habitants du Borgo portent une veste ronde en velours vert appelée *bo-*

Digitized by Google

nacca, et à laquelle ils doivent leur nom de *bonacchini*, qui répond à peu près à celui de lazzaroni. Le bonacchino est moins aimable, moins insouciant et moins gai que le lazzarone ; mais il a plus de noblesse d'âme, autant d'intelligence et autant de goût pour la musique, la poésie et les récits merveilleux. Son délassement préféré quand il a fini sa journée est d'écouter les *contastorie* raconter des histoires de naufrages, des voyages fabuleux, des légendes diaboliques, ou des amours traversées, toujours terminées par un mariage. Il entend même avec plaisir des *sonetti d'amore* de Meli ou de Tempio. On se groupe autour de l'orateur avec une attention pleine d'avidité. Le théâtre est, précisément comme à Naples, le bord de la mer et les environs du môle, et on y sent combien il y a de points de ressemblance entre l'auditoire de Palerme et celui de Naples. Les passions du bonacchino sont plus dangereuses que celles du lazzarone ; les *contastorie* siciliens exercent une certaine influence sur leur public impressionnable, et pour cette raison il leur faut la patente en vertu de laquelle ils racontent *con privilegio*.

Depuis le règne de Murat, les lazzaroni, qui avaient autrefois une législation particulière, sont retombés sous les lois et la surveillance générales. Les bonacchini ont gardé quelques-unes de leurs anciennes coutumes. Les mariniers élisent un chef qui exerce une autorité contre laquelle on ne se révolte jamais. Ce chef juge les différends. Il impose des amendes et accorde des dommages-intérêts. Une querelle apaisée par sa médiation ne doit plus avoir de suites ; mais la vengeance a tant d'empire dans l'âme d'un Sicilien, que le pouvoir du chef échoue quelquefois sur ce point. Comme il faut que l'arbitre des mariniers jouisse de la considération publique, il prélève un tribut sur la pêche, qui lui assure un revenu. La répugnance du peuple pour la justice ordinaire date de la domination espagnole ; il lui fut particulièrement sensible alors de voir le bonnet espagnol remplacer sur la tête des juges celui auquel ses yeux étaient accoutumés. Ce fut une grande imprudence que commit un vice-roi, car il eût mieux valu mettre des juges étrangers sous le bonnet du pays, que de mettre un bonnet venu d'Espagne sur la tête des juges siciliens.

La violence, la jalousie et la superstition, règnent dans le

Digitized by Google

Borgo plus qu'en aucun autre lieu du monde. A part ses défauts, la population est d'ailleurs honnête et laborieuse. Le vrai bonacchino ne tuerait pas un homme par un vil motif d'intérêt, et il renierait avec indignation l'industrie peu exemplaire qui consiste à donner des *taillades* ou des coups de stylet pour de l'argent. Dans le quartier qui s'étend au pied du mont Pellegrino, on trouve quelques bonnes âmes désœuvrées de jour, et d'une activité dangereuse les soirs de nouvelle lune, qui vous débarrassent d'un ennemi à un prix modéré, je dirai même chétif, si on le compare aux anciens tarifs.

Michel Cervantès nous apprend, dans son histoire de *Rinconète et Cortadillo*, que de son temps la *tagliada* se payait, à Séville, cinquante ducats, qui en valaient plus de cent d'aujourd'hui. L'homicide devait au moins coûter le double. La vengeance était, comme on le voit, à un prix énorme en Espagne; elle a subi un rabais à Palerme. D'honnêtes gens qui l'avaient apparemment marchandée m'ont assuré que pour la bagatelle de cinq piastres on pouvait faire *tailler* un homme. Ce n'est vraiment pas la peine de s'en passer. Ils ne m'ont point dit ce que coûtait le meurtre, et je ne voudrais pas risquer d'en indiquer un faux prix, de peur que ceux qui se trouveraient induits en erreur ne vinssent à me reprocher une inexactitude.

Il n'y a pas longtemps qu'un Français voyageant en Sicile devint amoureux d'une belle dame de Palerme. L'histoire ne dit pas s'il parvint à plaire. Soit que la dame eût cédé à ses vœux, comme on dit, soit que le mari, aveuglé par la jalousie, se considérât mal à propos comme offensé, ce mari partit pour Naples, d'où il écrivit aux frères de sa femme, en déclarant qu'il ne rentrerait pas chez lui tant qu'on ne l'aurait pas vengé. Toute la fortune du ménage appartenait au jaloux; la position de la femme devenait fort précaire par cette rupture. Les frères tinrent conseil et résolurent de donner satisfaction à leur beau-frère. Le duel leur semblait un procédé hasardeux; d'un autre côté, la France n'aime pas qu'on lui tue ses nationaux au coin d'une borne, et comme elle a des ambassades à cet effet, le meurtre d'un étranger pouvait offrir quelques inconvénients.

On pensa que la tagliada serait un terme moyen de nature à contenter tout le monde. L'amoureux français, en rentrant chez lui le soir, fut heurté violemment dans la rue par un homme du

Digitized by Google

peuple, et frappé au visage. Il y porta les mains, et se sentit inondé de sang. Le coup avait été donné avec une lame de rasoir, qui avait séparé en deux morceaux l'une des joues et la lèvre supérieure. Il en demeura deux mois au lit et s'en releva balafré pour la vie. Le consulat de France jeta feu et flammes ; mais il ne put obtenir que cette réponse : Que voulez-vous ? c'est une affaire de femmes. Le mari, satisfait de cette réparation délicate et gratuite, rentra chez lui, et fut un époux adoré comme auparavant.

La pêche du thon se fait à Palerme vers le milieu du mois de mai. C'est un moment de fête et de fortune pour les pêcheurs. Depuis plusieurs jours, une croisière de barques était établie en observation le long des côtes et au cap de Gallo. D'immenses filets étaient déjà tendus jusqu'au fond de la Méditerranée, à l'endroit où les pauvres bêtes passent tous les ans, et se laissent toujours prendre. En avant de la caravane des poissons, il y a des éclaireurs qu'on aperçoit à une grande profondeur, et on envoie aussitôt un courrier à Palerme pour avertir de la venue des thons. Ce courrier arrive ordinairement vers minuit ; à deux heures, la population des pêcheurs se met en marche. Nous étions couchés, lorsqu'une rumeur semblable à celle d'une émeute populaire nous fit sauter hors du lit. Le Borgo était déjà parti en masse, et les carrosses allaient à sa poursuite. Les voitures de place s'étaient munies d'un troisième cheval orné de grelots. Nous conclûmes notre marché avec un de ces fiacres, et nous nous mîmes en route. Des charrettes emplies de monde et d'instruments de pêche couraient le train de la poste, au moyen de chevaux de relais. On aurait cru volontiers que les habitants de Palerme s'enfuyaient à l'approche des Normands ou des barbares. Les hommes du peuple avaient laissé la bonacca pour la veste de toile. A la pointe du jour, on arriva sur la plage, où un grand nombre de barques attendaient les acteurs et les curieux. Les bateaux formèrent bientôt un demi-cercle en bataille à l'entour des filets, au pied desquels les thons dormaient sans doute encore. Le thon, quoique fort gros, n'est pas doué de beaucoup d'intelligence. Il obéit à des instincts simples et innocents. Celui de l'émigration le mène à sa ruine, à cause de sa routine habituelle et de la méchanceté des hommes. Lorsqu'il vient donner de la tête dans les filets qui lui bar-

Digitized by Google

rent le passage, le pauvre animal n'a pas l'idée de retourner en arrière et de faire un détour. Il veut passer au-dessus de l'obstacle, et nage en montant jusqu'à la surface. C'est là que son ennemi l'attend, averti par l'écume et les bouillonnements de l'eau.

Aussitôt que le bataillon des thons paraît, les pêcheurs frappent et percent à grands coups de crocs et de piques de fer. Plus on en tue, plus il se présente de victimes. En un clin d'œil, la scène n'est plus qu'une mer de sang; les curieux eux-mêmes en sont inondés. Des cris féroces annoncent la joie des exécuteurs. Le massacre est effroyable. Quelques barques sont renversées par les coups de queue et les convulsions des poissons; c'est là le seul danger que courent les assassins. On ne songe d'abord qu'à faire le plus de morts possible. Dans le désordre du désespoir, les thons restent assez longtemps à portée des barques, puis ils essaient de s'enfuir et plongent en cherchant une autre voie. Ceux qui n'ont pas été frappés s'échappent; d'autres, blessés mortellement, s'en vont expirer en pleine mer; la plupart restent éventrés sur le champ de bataille; et quand on ne voit plus rien à tuer, on ramasse les cadavres et on les tire dans les barques, d'où on les charge sur les charrettes qui rentrent triomphalement à Palerme. De jolies dames, avides de ce spectacle, retournent à la ville les joues enflammées, avec des éclaboussures qui en feraient de bons modèles pour représenter Judith sortant du lit d'Holopherne. Et à ce propos, je regrette qu'Allori n'ait pas mis sur la belle robe de la Judith du palais Pitti quelques grosses traces de son meurtre. Lorsqu'on vient d'égorger un homme, fût-ce avec la permission de Dieu, la vraisemblance veut qu'on en porte la souillure.

Le retour à Palerme, au milieu de la bande ensanglantée des bonacchini, hurlant et chantant, les manches retroussées et les yeux flamboyants, nous parut moins gai que le départ. Une horreur invincible m'a toujours éloigné des gens abandonnés par nature ou par métier à l'instinct de la destruction. Le bonacchino nage dans la joie lorsqu'il a du sang jusqu'aux oreilles, et j'avoue que le jour de la pêche du thon il ne se montre pas sous des couleurs aimables. Je n'engage donc pas les lecteurs sensibles de votre *Revue* à rechercher ce triste spectacle, à moins qu'ils n'aient le système nerveux confectionné en barres

Digitized by Google

de fer. Cela est bon pour les Anglais, qui ne s'émeuvent pas d'une bagatelle, aussi n'en manque-t-il pas un, de ceux qui se trouvent en Sicile, au carnage de la pêche des thons.

C'est un grand plaisir que de rencontrer en voyage des gens éclairés qui discernent la vérité, s'amusent du pittoresque et sentent la poésie ; de ces gens dont la conversation vous épargne du temps et des recherches.

La veille de mon départ de Palerme, je me trouvais auprès d'une personne obligée par état de s'entendre à juger les hommes, à étudier les mœurs et à deviner les caractères. Je pensai que j'allais recueillir, en causant, de bons renseignements sur le pays. Nous parlions du miracle de la statue de saint François de Paule, et je disais que le sentiment religieux est profondément établi dans le cœur des Siciliens.

— C'est une erreur, me répondit-on. Ils sont superstitieux et non religieux. Il y a plus de religion en France.

— Tâchons de nous expliquer, repris-je. Qu'est-ce que le sentiment religieux selon vous?

— C'est la morale.

Les bras me tombèrent d'étonnement. Je pensai cependant qu'une personne d'esprit peut avoir un moment d'aberration, et je repris courage.

— Excusez-moi, répliquai-je ; il me semble que vous vous trompez. La morale s'apprend, et le sentiment religieux est inné. Un philosophe est quelquefois un homme fort moral et manque de religion.

— Moi, je l'appelle un homme plus religieux que le dévot sans morale.

— Vous le pouvez ; cela ne fait de mal à personne ; mais les mots ont un sens qui leur appartient en propre et dont on ne les déshérite pas sans qu'ils l'aient mérité.

J'attaquai mon homme sur un autre chapitre, ne pouvant me résoudre à croire que sa conversation ne fût d'aucun fruit.

— Les Siciliens, lui disais-je, ont un caractère fier qui ressemble à celui des Espagnols du beau temps du marquis de Pescaire.

— De la fierté ! me répondit-on ; où avez-vous pris cela? Ils reçoivent un affront sans dire mot.

Digitized by Google

— Fort bien : leur point d'honneur n'est pas le nôtre. Cela n'empêche pas la fierté du caractère.

— Sans point d'honneur, où est la fierté ?

Il devenait impossible de nous entendre. J'entamai un troisième chapitre.

— Du moins, repris-je, vous ne nierez pas qu'ils sentent vivement une injure, et qu'ils s'en vengent d'une manière ou d'une autre. Que pensez-vous de l'affaire de la tagliada ?

— Que c'est une insigne lâcheté que de faire blesser un homme pour de l'argent.

— Vous avez raison ; mais ces gens-là sont passionnés, et avec des passions bien dirigées, on peut accomplir de grandes choses. Il ne faudrait qu'un moment d'accord et d'énergie aux Siciliens...

— De l'énergie ! ils n'en ont aucune. De la passion, pas davantage. Ce sont des paresseux.

— Paresseux, à certaines heures. Quand il s'agit de pêcher le thon, ils déploient une activité terrible.

— Parce qu'ils en ont besoin pour vivre.

— Et de l'intelligence ; vous leur en accorderez, j'espère.

— L'esprit n'est pas leur fort. Dites-leur une plaisanterie ; vous verrez qu'ils la prendront au sérieux.

— J'avoue que la pointe, le jeu de mots et le calembourg ne sont pas de leur goût. Sans perdre le temps à distinguer l'esprit de l'intelligence, je vous demanderai plutôt ce que vous pensez de l'aptitude du peuple pour les arts.

— Elle est nulle. Il n'y a pas ici un seul peintre.

— Vous êtes bien sévère. On ne voit pas d'écoles, il est vrai ; quelques talents isolés vont à l'aveugle sans guide, sans public et sans encouragement ; mais en musique on a vu Bellini.

— Le premier chanteur de l'Opéra, cet hiver, était un Russe.

— Le dernier des pêcheurs et des facchini a une belle voix, sait par cœur des morceaux de théâtre, et chante avec un goût extraordinaire.

— Oui, pour un pêcheur et un facchino.

— Leurs instincts sont très-civilisés.

— Comment cela ? Ce sont des barbares. Ils s'éclairent avec l'huile d'olive et ne savent ni fabriquer un chapeau de soie, ni faire un vol-au-vent à la Béchamel.

Digitized by Google

— Aimez-vous la musique ?

— Passionnément.

— Sauriez-vous chanter l'air de la Niobé de Pacini ?

— Non, j'ai malheureusement la voix fausse.

— Il en est de la voix comme du jugement.

Ainsi, un homme obligé par état de connaître les gens qui l'entourent nie que les Siciliens aient de la religion, et il les voit en foule aux églises ou au pied des madones ; de la fierté, et il les voit traiter les Napolitains avec un mépris injuste ; de l'énergie et des passions, et il les voit donner des taillades et des coups de stylet par jalousie ; de l'intelligence, et il voit leurs progrès malgré le blocus de la Sicile ; de l'aptitude pour les arts, et il les entend chanter en chœur sous ses fenêtres, lui qui ne pourrait pas mettre Malborough sur l'air ; des instincts civilisés, et il les voit écouter les vers de Meli et les récits des *contastorie* avec un recueillement et une admiration antiques, lui qui n'a jamais eu de sa vie une idée poétique dans la cervelle.

Tant il est vrai qu'avec de l'esprit, un jugement faux, et une organisation vulgaire, on demeure dix ans dans un pays sans le connaître ! On fait des jeux de mots, on décoche la fine malice avec agrément, on traite les autres de barbares, et on n'est soi-même qu'un Béotien et un sauvage, ce qu'on serait bien étonné d'apprendre.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

LES GARNACHES.

V (1).

Ninette dépensa quelque argent pour accommoder une chambre aux habitudes de son cousin ; elle se procura une table de toilette, elle emprunta une paire de rideaux blancs, deux flambeaux de cuivre doré.

— Ce garçon-là, disait-elle chez M. Percinet, est accoutumé à des douceurs. Je n'aurais pas osé le mettre dans ma chambre verte telle qu'elle est.

Cette chambre verte était une pièce étroite et longue, obstruée d'un lit de forme dite *à l'ange*, à hautes pentes de serge verte d'où elle tirait son nom. Elle n'avait qu'une fenêtre qui donnait sur une petite cour sombre et humide ; c'était là ce que Ninette appelait glorieusement *sa chambre verte*. Cette pièce fut décorée avec un surcroît de luxe, et Nazarille vint l'occuper. Ninette triompha à la face de toute la ville. Elle changea elle-même sa manière de vivre. Elle parut plus recherchée dans sa mise. On la vit acheter au marché des morceaux dont elle n'avait jamais approché. Le menu de son dîner courait de bouche en bouche depuis la porte Saint-Savinien jusqu'à l'octroi de l'hôpital. Enfin, malgré la difficulté d'imaginer un coup si imprévu, si audacieux, si extraordinaire de la part de Ninette, un soupçon

(1) Voyez page 114.

Digitized by Google

transpira sur les probabilités d'un mariage avec le cousin. Ninette répétait tous les matins à Nazarille :

— Quoi qu'on te dise, n'écoute rien. Ce pays est terrible pour les propos. Les gens y sont d'une méchanceté !

Cependant rien n'était décidé. Nazarille dit un jour à Ninette qu'on cherchait à marier la fille d'un gros fermier, qu'il en avait ouï parler, et qu'on pourrait bien faire quelques démarches auprès de lui. Il ajouta qu'il ne répugnait point à épouser une campagnarde aisée, élevée dans le travail et l'épargne, et qui n'avait aucune idée de la prodigalité des villes.

Cette confidence décida tout. Le lendemain, dans un entretien à ce sujet, après bien des détours, après bien des marches, des contre-marches et des retraites savamment couvertes, Ninette mit fin à ses irrésolutions, et se rendit avec les honneurs de la guerre ; le mariage fut résolu.

Le même jour, Nazarille descendit, et tirant un rouleau d'écus de sa poche.

— Écoutez, cousine, nous nous marions, c'est fort bien, mais j'aime que tout se fasse avec ordre. Je mange chez vous, il est juste que je vous paye. Voici le premier mois de ma pension ; sauf les arrangements que nous prendrons plus tard.

Ninette accepta sans trop de difficultés. Elle disait le soir à ses voisines :

— Quel garçon délicat et que d'ordre ! Je vous jure qu'il n'y a que ses qualités qui me décident. Je sens que je serai heureuse.

Mais on voyait bien qu'elle était éperdument éprise de son cousin. Ce qui étonna par dessus tout, ce fut la passion que fit par degrés éclater Nazarille. Il avouait cet à amour qui voulait l'entendre, et le témoignait à Ninette en mille façons ; il la comblait de galanteries ; chaque jour il lui faisait tenir un très-beau bouquet, ce qui était un sujet de grandes risées dans tout le quartier, à ce point que Ninette, qui d'abord avait fait parade de cet attachement, en avait presque honte.

On s'était d'abord déchaîné sur ce qu'ils demeuraient ensemble, car on n'était pas la dupe de leur prétendue parenté qui couvrait cet arrangement ; mais on n'eut rien à dire quand le mariage fut annoncé. Ninette alors prit le dessus, et laissa débiter tout ce qu'on voulut. On n'avait jamais pensé seulement

Digitized by Google

qu'elle pût se marier : que dire en la voyant épouser un jeune homme riche et amoureux? La rage des commères fut confondue par un bonheur si insolent.

Ninette elle-même, au comble de ses vœux, comprenait à peine comment elle y était parvenue, et voulait hâter les choses, comme si elle eût craint qu'une telle fortune ne lui échappât. Elle fit d'abord venir Brigalier, qu'elle crut devoir prévenir, et qui ne parut point surpris de la communication, il s'y attendait; quand elle eut fini de le mettre au fait, il la loua très-fort de sa résolution, sans dépit, sans grimace; et elle fut ravie de la manière dont il prenait la chose. Elle le consulta sur les affaires d'intérêt qu'elle voulait régler avec son cousin; il en parla avec le même sang-froid.

Nazarille, voyant les événements se précipiter, marqua le désir de remettre le mariage à deux mois, parce que, disait-il, d'ici là ses affaires seraient en règle. Il portait en outre le deuil d'un filleul qu'il avait beaucoup aimé, et dont il venait d'apprendre la mort. Ninette fut extrêmement contrariée de ce retard, mais comme pour mieux lier Nazarille :

— En attendant, lui dit-elle, tu peux disposer des fonds en question, puisque tout doit être commun entre nous. Au surplus, tu t'entends à ces choses-là mieux que moi. Va trouver Brigalier de ma part; il est prévenu, tu t'arrangeras avec lui.

— Il est inutile, cousine, de déplacer vos fonds pour deux mois. J'y aviserai, j'écrirai à Paris.

— Allons donc, est-ce que je le souffrirais? Il peut se présenter d'ici là une bonne opération. La gestion t'appartient dès à présent.

— En ce cas, je crois, cousine, dit Nazarille pensif, que vous serez obligée de vendre vos potagers.

— Tout ce que tu voudras. Va trouver Brigalier, te dis-je, et fais-toi bailler un petit acte que tu me montreras.

Il était difficile, en effet, de conserver ces propriétés, selon les dispositions du nouveau ménage, puisque Nazarille devait emmener Ninette à Paris, où était le siége de ses opérations. Elle y avait consenti de grand cœur. Il était convenu cependant qu'on garderait la maison qu'elle habitait, pour servir de pied à terre, et peut-être pour s'y retirer un jour. Ninette goûtait aussi cet arrangement, car elle ne pouvait se résoudre à ne

Digitized by Google

plus revoir ce pays, malgré les grands désagréments qu'elle y avait éprouvés.

Nazarille ne connaissait pas les lois et n'entendait rien aux affaires, mais il prit confiance dans le nom de l'homme dont il s'agissait. Il se rendit chez Brigalier.

Brigalier était un petit homme un peu bossu, très-bavard, d'un parler caressant, et qui avait l'accent d'une province voisine d'où il était venu s'établir dans la ville. Il logeait dans une belle maison, et quoiqu'on n'ignorât rien sur son compte, il était parvenu à s'insinuer parmi la bonne bourgeoisie. Il se donnait la qualité d'homme d'affaires, mais sa meilleure industrie était, comme on sait, l'usure et les affaires troubles. Cet homme n'avait jamais peut-être ouvert un livre, mais il était la terreur des jurisconsultes les plus déliés du département; et ce qui prouve cette parfaite intelligence de nos lois, c'est qu'il avait cent fois mérité les galères, sans qu'on eût jamais pu l'y mener.

Il est rare en province qu'un étranger ait besoin de s'annoncer. Les gens qu'il va visiter l'ont aperçu vingt fois avant de le voir chez eux. Brigalier savait mieux que personne tout ce qui concernait Nazarille et Ninette. Il ne fut donc pas très-étonné de la visite du jeune homme; il le reçut avec son empressement accoutumé, le fit asseoir, et toutefois lui demanda son nom. Nazarille se prêta à tout d'un air ouvert et candide.

— Ah! fit Brigalier en levant les mains, m'y voici : vous êtes sans doute le petit Nazaire?

— Justement.

— Le fils de Chloé?

— C'est cela.

— Le petit-fils de Laflèche?

— Vous y êtes.

Brigalier reprit, en modulant son exclamation sur trois tons :

— Ah! ah! ah! je me souviens de vous parfaitement. Je vous ai vu pas plus haut que cela. Ah! oui dà.

Il fixa sur Nazarille ses petits yeux fauves avec un mélange difficile à rendre d'inquiétude, d'étonnement et d'effronterie.

Le cousin détailla les préparatifs de son mariage, et les arrangements qu'ils avaient pris, Ninette et lui. L'opinion qui courait sur Nazarille dans la ville était qu'il était un fou ou un

Digitized by Google

imbécile : Brigalier pencha un moment vers l'avis du public.

Nazarille entama du même air le projet de l'acte qu'il voulait faire dresser, en avouant qu'il n'entendait rien à ces affaires, qu'il s'en remettait parfaitement aux soins de M. Brigalier, et qu'il suffisait que M. Brigalier comprît bien ses intentions ; enfin il lui parla de vendre le lot de terre qui comprenait les vignes et les potagers, en ajoutant que cela était fort pressé.

— Voilà le diable, dit Brigalier, je ne vois pas pour le moment d'acquéreur.

— Il faut qu'il s'en trouve, dit froidement Nazarille, il n'y a pas à retarder.

Brigalier fouilla une liasse de papiers.

— Rien, dit-il, je ne vois rien pour le moment.

— Allons donc, reprit Nazarille, vous trouverez ce qu'il nous faut, à tout prix.

Brigalier croisa les mains et leva les yeux au plafond.

— Attendez, dit-il en rêvant et comme se parlant à lui-même, je crois me rappeler... oui, il y a un paysan... c'est un homme du pays de Saulx... qui me parlait il y a quelque temps d'acheter en bloc tous les terrains ; mais il parlait d'un prix si bas, que je l'ai renvoyé bien loin. D'ailleurs il n'était pas question de vendre dans ce moment-là.

Brigalier devina le mouvement d'interrogation de Nazarille, et continua :

— Il parlait de neuf mille cinq cents francs, autant que je puis me rappeler.

— On les lui donne, dit Nazarille.

— Oui, neuf mille cinq cents.....

— Les prendra-t-il ? Y peut-on compter ?

— A ce prix, j'en réponds. Je n'ai qu'un mot à dire, répondit Brigalier sans lever les yeux.

— C'est fait, dit Nazarille.

Brigalier tourna vers lui un regard rapide. Nazarille commença d'expliquer, tout en revenant sur son ignorance, quelle tournure il voulait à peu près qu'on donnât à l'acte. Tandis qu'il parlait, Brigalier hochait doucement la tête. Il fit enfin un mouvement comme s'il allait répondre, mais Nazarille ajouta sans lui donner le temps :

Digitized by Google

— Et vous mettrez trois mille francs pour vos honoraires, sans préjudice des menus frais. Nous serons raisonnables. Il vous sera loisible de prélever la somme à votre guise.

Brigalier regarda encore une fois Nazarille, qui soutint effrontément le feu de ses petits yeux luisants. Le souvenir de la mort de Bernard traversa comme un trait de lumière le cerveau de l'homme d'affaires. Les deux interlocuteurs se devinèrent dans ce moment de silence; mais Brigalier, donnant le change :

— Bon, bon, je comprends, je vois à présent ce qu'il vous faut, c'est un acte de commandite fait à l'amiable; j'arrangerai ça. Je vous ferai voir un petit modèle, et je me charge de le donner à signer à la future.

Brigalier, en s'acquittant de la commission, fit un grand éloge de Nazarille à Ninette, et la félicita sur l'union heureuse autant qu'inespérée qu'elle allait contracter. Elle signa avec empressement les papiers que l'homme d'affaires avait préparés, et fut même fort touchée de la délicatesse qu'elle y remarqua.

Il s'agissait ensuite de certaines dispositions intérieures : Nazarille visita la maison pour s'assurer des réparations, disait-il, et des meubles nouveaux qui pourraient la rendre *habitable*. Ce mot fit impression à Ninette, et recula de beaucoup les bornes qu'elle pensait donner aux embellissements. Il faut ici se rappeler la physionomie de sa maison : le rez-de-chaussée, loué à un fabricant de draps, servait de magasin de laines; les fenêtres en étaient grillées, et bouchées par les balles. Deux chambres du haut étaient louées, l'une au chef d'orchestre du théâtre, l'autre au quartier-maître du régiment; puis venaient les greniers. Ninette ne s'était réservé au premier étage que trois pièces; une chambre à coucher sur la rue, à peine éclairée et embarrassée d'un grand lit; une seconde pièce sur la cour, qu'elle occupait d'ordinaire, et qui servait à tout. L'ameublement s'en ressentait. Des ustensiles de cuisine pendaient au hasard sur les murs parmi des rangées de poterie jaune et verte; des ouvrage de couture traînaient sur la table. Les toiles d'araignée drapaient le recoin des solives; la cendre du foyer, mal contenue entre deux longs chenets de fer, s'étalait jusqu'au milieu du carreau; une crémaillère tombait de la cheminée, comme dans les cuisines d'auberges, et l'on y voyait toujours

Digitized by Google

un chaudron accroché, bien qu'il n'y eût jamais de feu. Il y avait encore derrière cette pièce, par où l'on entrait, un cabinet obscur, encombré de fagots et de vieilleries. En somme, ce logement sombre, malpropre, délabré, était celui d'une pauvre femme qui n'aurait eu pour vivre que le loyer de ses chambres.

Nazarille, durant cet examen, tantôt haussait les épaules, tantôt hochait la tête, et faisait claquer sa langue entre ses dents en signe d'inquiétude. Ninette le suivait avec intérêt et s'efforçait d'atténuer les mauvais effets de cette inspection.

— Nous aurons bien des choses à faire ici, dit-il enfin.

— Ce qu'il te plaira, dit Ninette avec effusion.

— D'abord, nous renvoyons les locataires; il faut être maître chez soi. Vous concevez, chère cousine, que je ne puis recevoir des voyageurs, des correspondants dans un appartement comme celui-ci; il me serait très-incommode à moi-même de l'habiter : nous y ferons quelques petites dépenses. Ce n'est point là de l'argent perdu. Qu'est-ce que c'est que cette grande machine?

Ninette ouvrit avec orgueil sa grande armoire, et montra pour toute réponse l'imposante masse de son linge, éblouissante et symétrique comme la façade d'un bâtimenl neuf.

— Ah! que de chiffons!

Ninette fut confondue de l'exclamation qui mettait à néant la plus grande richesse de sa maison. Elle reprit d'un air offusqué :

— Tu badines! c'est notre linge.

— C'est un usage ridicule de la province; qu'avons-nous besoin de ce magasin? Il faudra débarrasser un peu cette baraque, afin de pouvoir en faire du feu.

On touchait au 15 du mois; le quartier-maître et le musicien furent renvoyés. Nazarille demeura seul sur son palier. Ninette prit alors ses réserves : la nuit, elle s'enfermait chez elle au verrou; elle se donnait à cœur joie des gentillesses de sa situation, et s'égayait en mille agaceries gauches. Un soir, elle courut se cacher, en riant aux éclats de ce que son cousin l'avait surprise en bonnet de nuit sur l'escalier.

Les maçons vinrent; Nazarille dirigea les travaux. Ce logement où s'étaient enracinées les longues habitudes de Ninette, tout vieux et tout incommode qu'il fût, avait encore pour elle

Digitized by Google

de grands agréments. L'avarice lui avait fait trouver de certains charmes dans sa manière de vivre. La simplicité de cette existence ne lui laissait aucun souci. Elle vivait de si peu ! elle était si bien faite à ce peu d'embarras ! Si elle n'avait point de meubles, elle n'avait pas le soin de les entretenir ou le chagrin de les voir se perdre. Elle déjeunait chaque matin au saut du lit, avec une botte de radis et un peu de sel, sur le coin de la table. Elle sortait de chez elle, sachant que rien n'y traînait ou n'y demeurait en souffrance ; tout y était net et serré ; elle avait trouvé à la longue une volupté secrète dans ce petit train, qui la rendait contente de tout ce qui l'entourait, et elle prisait le dernier tesson de sa faïence à l'égal d'une vaisselle d'or. C'est ainsi, comme elle l'avouait à Nazarille pour lui vanter son économie, qu'elle ne dépensait pas plus de quatre cents francs par an, y compris les trois francs qu'elle donnait chaque mois à la femme qui rangeait ses chambres.

Ces vieilles et douces habitudes furent rompues. Malgré l'amour et les hautes espérances qui transportaient Ninette hors d'elle-même, elle ne put s'empêcher de soupirer en voyant vendre ses vignes, où parfois elle allait toute seule, dans la saison, grapiller quelques fruits qui ne lui coûtaient rien. La perte de ses potagers ne lui fut pas moins sensible ; elle en tirait, avec le loyer, soit des fleurs, soit des légumes, que le jardinier lui donnait en passant, les jours de marché.

Nazarille, triomphant, lui apporta les actes de vente et la reconnaissance des sommes qu'il avait entre les mains ; et, se jetant d'un air de lassitude dans un vieux fauteuil, il s'écria :

— Ah ! c'est autant de fait ; voilà comme je mène les affaires.

Il annonça en même temps, sur la parole de Brigalier, qu'on ne tarderait pas à trouver un excellent marché pour le moulin, qu'on voulait vendre aussi. Là-dessus, il embrassa Ninette de toute sa force.

En trois jours, les maçons mirent la maison en ruines. Les deux grandes pièces furent coupées de plusieurs cloisons, les meubles inondés de chaux et de plâtre. Ninette couchait tous les soirs parmi les gravois, prête à pleurer en regardant autour d'elle.

Les peintres, les menuisiers, succédèrent aux maçons. Ninette frémit surtout quand elle crut s'apercevoir que sa première

Digitized by Google

chambre prenait la tournure du café militaire, récemment décoré à l'instar de Paris, et renommé pour son luxe ; on avait enluminé sa pauvre cuisine, du haut en bas, de filets, de guirlandes, de rosaces, de marbrures ; elle n'osait s'en expliquer avec Nazarille, mais elle lui disait parfois avec un sourire pénible :

— Tu veux donc un château ?

A quoi Nazarille répondait agréablement :

— Il n'est rien de trop beau pour vous, cousine.

Il avait dressé son plan : on le suivit. On fit au rez-de-chaussée une grande et belle cuisine, avec ses dépendances, ses caves, son garde-manger ; au premier étage, une salle à manger à pilastres, statues et plafond orné ; un salon, une chambre à coucher, des cabinets, et le reste à l'avenant.

— Vous comprenez, disait Nazarille, que nous ne pouvons nous loger comme les merciers de la Grand'-Rue. Il faut figurer selon son état.

Mais jusqu'alors il semblait à Ninette qu'on n'avait fait que tout gâter. Le matin, en se levant, ou le soir, quand elle était seule, elle jetait un regard confus autour d'elle et mangeait une gousse d'ail au milieu de ces magnificences. Elle disait souvent au cousin :

— A quoi bon tout cela? Pour ma part, je n'y tiens guère. Ce sont là des fantaisies de millionnaire. On peut être heureux, je t'assure, avec beaucoup de simplicité.

Nazarille se mettait à rire et lui donnait de petites tapes sur la joue, d'un air de tendresse mêlé de pitié.

— Dans cinq semaines d'ici, vous serez la maîtresse ; jusqu'alors, cela me regarde.

Elle finissait par rire avec lui et se rattachait de toutes ses forces à l'avenir.

Le moulin fut vendu. Nazarille, en l'apprenant à Ninette, ajouta :

— Tout va bien ; je viens de recevoir une lettre fort satisfaisante. Une portion de mes fonds me revaut soixante pour cent ; c'est honnête.

— Ah ! dit Ninette, à la bonne heure. Il faut commencement à tout.

— Mais, reprit Nazarille, il faut s'occuper du mobilier. J'irai

Digitized by Google

voir Brigalier et je vous ferai un billet, ou je demanderai des fonds à Paris. Mais, dans ce dernier cas, nous serions encore reculés d'un mois.

— Prends ce qu'il te faut chez Brigalier, dit Ninette, et fais-moi ton billet.

— En même temps, reprit Nazarille, j'ai rencontré une excellente occasion.

Il avait trouvé, pour un retour honnête, à changer le gros linge de l'armoire contre des draperies de soie el d'autres étoffes d'ameublement qui venaient de Paris et qu'on vendait fort cher. Ninette vit tomber en pièce sa grande armoire, et son précieux amas de linge mis au pillage. Ce ne fut pas sans de grands déchirements.

Les scrupules et les étonnements redoublèrent bien davantage, quand on commença d'apporter les meubles que Nazarille avait commandés. Le sous-préfet ni même M. Labastide, le plus riche propriétaire du pays, n'en avaient de pareils. C'étaient des velours, des bronzes, des acajous à n'en plus finir. Mais, quoi qu'on fît, l'appartement de Ninette n'en prenait pas meilleur air. Ces meubles, les plus beaux du pays, n'étaient, en somme, que de la pacotille envoyée de Paris ; les décorateurs n'avaient point de goût, les tapissiers ne savaient pas leur métier et ne pouvaient établir cet ensemble si nécessaire aux ameublements. Le défaut d'harmonie était cause que les meubles s'amoncelaient sans meubler ; on en apportait sans cesse, et les pièces demeuraient inachevées.

Ninette, au milieu de ce luxe, se gardait de toucher à rien ; elle n'osait ni manger sur les tables, ni s'asseoir sur les chaises, ni coucher dans son lit. Elle prenait à chaque instant le plus beau coin de son tablier pour essuyer çà et là l'ombre d'une tache qu'elle croyait apercevoir, et quand Nazarille la consultait sur quelques-uns de ces objets, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer en disant :

— Sans doute, c'est fort beau, mais...

Elle cherchait elle-même à se bien représenter les avantages de sa situation, elle s'efforçait de se repaître de ces sortes de jouissances si nouvelles pour elle, mais elle n'y pouvait réussir.

La rage des voisines était montée si haut contre Ninette, que

Digitized by Google

décidément on ne lui parlait plus ; ses connaissances particulières même affectaient de l'éviter dans la rue. On la croyait devenue folle à mesure qu'on apprenait ce qui se passait chez elle ; Ninette le savait et se prenait elle-même en pitié.

Mais ce qui mettait le comble à sa confusion, c'était que Nazarille l'accablait de cadeaux et de galanteries insensées, témoignages d'une passion hors de toute mesure. C'était ordinairement un meuble de prix qu'il lui envoyait en manière de surprise, tantôt une paire de candélabres, une jolie table à ouvrage, tantôt un bon fauteuil de coin du feu ; elle n'aurait osé pour tout au monde se servir de ces objets précieux, dont souvent même elle ignorait l'usage. Elle s'écriait d'un ton consterné en les recevant : — Quel dommage ! Elle les rangeait avec précaution dans un coin, tout emballés, et n'en approchait plus.

Cependant elle commençait à s'inquiéter. Une situation et des événements si contraires à son caractère avaient fini par altérer son humeur ; souvent les galanteries dispendieuses de son cousin la surprenaient au milieu de ses pénibles réflexions. Un jour, on lui apporta de sa part une table à thé.

— Comment dites-vous ? s'écria-t-elle.

Elle ne savait pas seulement ce que c'était que le thé ; on en fit des gorges-chaudes dans tout le quartier. Ces prodigalités la couvraient de ridicule ; elle le sentait bien et avait fini par s'en cacher, après avoir supplié mille fois Nazarille de mettre un terme à ses dépenses.

A quelques jours de là, poursuivie par ses inquiétudes, elle demanda à Nazarille quand il comptait se marier. Il fixa la cérémonie à trois semaines de là. Ceci se passait le 29 du mois de juillet ; c'était un dimanche ; le lendemain, des voisines accoururent tout chaudement chez Ninette et lui racontèrent comme quoi son cousin, ayant trop bu sans doute à dîner, avait donné un scandale jusqu'alors inoui dans la ville, en poursuivant des jeunes filles à la promenade et leur tenant des propos d'une gaieté fort inconvenante. Ninette tomba de son haut.

— C'est impossible ! il est si doux, si poli.

— C'est qu'il était ivre, disaient les voisines.

— Ivre ! s'écria Ninette.

Le fait fut avéré. Nazarille s'excusa sur un dîner extraordinaire qu'il s'était vu forcé de rendre à certains jeunes gens qui

Digitized by Google

lui avaient fait politesse. Il finit par toutes sortes de cajoleries qui parvinrent à rassurer Ninette.

Brigalier, par état, savait à merveille tout ce qui se faisait de secret dans la ville : il apprit, en surveillant Nazarille, qu'il avait paru dans une maison où l'on jouait secrètement, et fit tout doucement glisser ce détail jusqu'à Ninette, par un canal de commérages qu'il s'était ménagé. De nouveaux bruits s'ajoutèrent aux premiers, les rapports coïncidèrent, et de toutes parts il vint aux oreilles de Ninette des accords menaçants, comme le prélude lointain d'une symphonie terrible.

Ninette d'abord refusait de croire, puis elle joignait les mains, elle les croisait sur sa tête, elle levait les yeux au ciel, n'osant mesurer toute la profondeur de l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas.

Un de ces soirs-là, comme elle était ensevelie dans les plus noires méditations, au milieu des apprêts de sa splendeur future, elle entendit du bruit à sa porte. Elle était sans lumière : on riait, on s'étonnait, des hommes semblaient poursuivre quelque opération de transport : — Prenez garde au coin, — longez le mur, — là, — doucement, — reposez-vous, — prenez à droite, — tenez bien.

On entra dans le corridor.

— Vite, dit une voix, Ninette, descendez de la lumière.

Elle se précipita vers l'escalier ; les voisines étaient déjà là avec leurs chandelles. — On vous apporte quelque chose, disait-on d'un certain air.

— Et quoi ?

Elle vit une masse de bois longue, épaisse, carrée, enveloppée de toile, qu'on hissait à grand'peine dans l'escalier.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas, dit le portefaix; un *piano*..., a dit le monsieur, je crois.

— Un piano ! dit Ninette stupéfaite; qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ?

Elle entendit en rentrant un long éclat de rire de tous les assistants qui étaient venus jouir de son étonnement et de sa confusion.

Nazarille, ce soir-là, ne parut pas, et ce n'était pas la pre-

Digitized by Google

mière fois que cela lui arrivait depuis quelques jours. Ninette passa la nuit dans les larmes.

Les commères, une fois sur la voie, découvrirent toute la conduite du cousin. Elles venaient tous les jours avec délices assassiner la Garnache de ces détails. D'ailleurs Nazarille ne se donnait plus la peine de cacher ses désordres; on sut qu'il paraissait chaque soir dans les maisons de jeu, et même qu'il s'y distinguait par le gros jeu qu'il jouait. On apprit en même temps, avec la promptitude de la précision d'une police bien organisée, qu'on avait vu entre les mains d'un homme qui prêtait sur gages diverses pièces de linge bien connues pour appartenir à Ninette, et qui provenaient sans doute des débris de la grande armoire. Brigalier, du fond de son cabinet, tenait tous les fils de cet espionnage. Une voisine, qui s'était déclarée en guerre ouverte avec la Garnache, s'abaissa tout à coup à capituler pour lui venir officieusement conter qu'elle avait, à la vérité, quelque petite rancune contre elle, mais qu'au fond elle l'estimait trop pour lui cacher le précipice où elle courait, et tout ce qu'on avait découvert sur le compte de son prétendu, notamment l'histoire du linge. Ninette, à ces nouvelles, bondit comme une panthère blessée; elle mit son châle en tremblant et courut chez Brigalier, qui l'attendait. Il mit ses lunettes d'un air aimable, consulta ses registres, et finit par l'informer que le total des sommes distraites par les opérations de Nazarille se montait à 18,599 livres 75 centimes. Il ajouta qu'il n'y avait pourtant rien à craindre, que Nazarille était un habile garçon, et félicita de nouveau Ninette sur le mariage avantageux qu'elle allait conclure.

Ninette s'en alla sans dire un mot. Elle s'enferma chez elle, ne dîna point, et demeura tout le jour sur sa chaise, abîmée dans ses réflexions, tantôt pleurant à chaudes larmes, tantôt tordant ses bras et poussant des cris de fureur. Dans une de ces crises, elle s'élança sur les meubles neufs pour les briser; son naturel ménager la retint.

La nuit était tombée; elle entendit quelque bruit dans la rue et des instruments qui s'accordaient. Elle entr'ouvrit sa fenêtre, et vit des hommes rangés en rond devant sa porte. Les gens du quartier faisaient galerie de l'autre côté de la rue. Elle douta un moment de ce que ce pouvait être, mais bientôt une

Digitized by Google

symphonie se fit entendre; les rires des assistants lui expliquèrent tout : on lui donnait une sérénade. D'ailleurs son nom, souvent répété dans la romance qu'on chantait, ne lui laissait aucun doute sur la galanterie de Nazarille. Elle courut se cacher sous son lit.

Il lui fallut entendre jusqu'au bout les maudits instruments et les éclats de rire que cette scène excitait. Jamais charivari ne fut plus honteux. Ninette, hors d'elle-même, courut au grenier pour se dérober tout à fait à ce triomphe.

Nazarille arriva lui-même, quelque temps après, d'un air conquérant, comme un homme satisfait de sa galanterie. Ninette ne voulait pas lui ouvrir, mais elle fit réflexion qu'elle était en son pouvoir, et qu'elle n'avait pour dernière ressource qu'à dissimuler et prendre les choses au plus doux. D'ailleurs le monde était écoulé, les musiciens partis. Elle ouvrit, étouffant de colère, et lui dit d'un ton radouci :

— Tu es fou, mon ami.

— Fou de vous, oui, cousine, reprit Nazarille en lui jetant les bras au cou.

Pour la première fois, elle le repoussa, en modérant toutefois son impatience.

— Cela doit coûter des sommes ?

— Bah ! pour une centaine de francs, on fait râcler tous ces coquins.

— Jésus ! s'écria Ninette.

— Rien ne coûte, dit Nazarille, quand il s'agit de vous plaire.

Ninette le fit asseoir, et garda quelque temps le silence ; puis elle se hasarda, par forme de transition, à mettre l'entretien sur le chapitre des affaires d'intérêt et des opérations actuelles. Nazarille prit un air inquiet ; il l'embrassa de nouveau.

— Je ne voulais point vous en parler... tout peut s'arranger.

Ninette se sentit glacée d'une sueur froide. Nazarille avoua qu'il avait reçu de mauvaises nouvelles, que l'opération n'avait pas tout à fait réussi, mais qu'il ne fallait désespérer de rien, que l'affaire était en très-bonnes mains, etc., etc.

Ninette se leva en criant :

— Ah ça ! mon argent n'est pas perdu ? Qu'ils n'y comptent

Digitized by Google

pas. Je leur arracherais plutôt le cœur du ventre. Ils ne me connaissent pas !

Nazarille se mit à rire et la prit dans ses bras. Elle feignit de se radoucir, et ils se dirent bonsoir assez tendrement.

Ninette, depuis longtemps, ne dormait plus. Il est plus aisé de concevoir que d'exprimer les combats que se livraient dans son cœur son amour et l'avarice, quels assauts elle eut à soutenir et quelles violences furent faites à son caractère. Enfin la plus vieille passion avait pris le dessus ; elle agitait mille projets, elle voulait rompre avec Nazarille et lui redemander son bien en justice ; elle voulait écrire à Paris ou partir elle-même pour s'assurer de l'état des choses. Mais toutes ses fureurs aboutissaient à reconnaître qu'elle était enchaînée et qu'elle n'avait d'autre espoir qu'en son prochain mariage.

Un de ses plus grands tourments était qu'elle se voyait déchue dans l'opinion publique de toute la hauteur où elle s'était pavanée un moment ; et, pour dernière misère, la vanité l'empêchait de confier ses douleurs à des gens qu'elle avait d'abord humiliés de ses prospérités. Mais les voisins, qui devinaient le train des choses, triomphaient à leur tour.

On épiait depuis quelque temps une intrigue dont on ne tarda pas à faire grand bruit : il fut avéré que le cousin de Paris entretenait une correspondance fort suivie avec cette même ouvrière des dames Percinet qui avait d'abord alarmé Ninette. Il prenait d'ailleurs si peu de précautions, qu'on avait trouvé une de ses lettres toute cachetée dans un corridor ; de plus, on les avait vus, la jeune fille et lui, sous les arbres de la promenade, à des heures suspectes. Le tout fut soigneusement rapporté à Ninette, qui, furieuse, attendit l'infidèle pour le confondre.

Il demeura deux jours sans paraître, ce qui était un scandale sans pareil. Il envoya seulement à Ninette un chapeau à plumes, en lui écrivant qu'il la voulait voir à l'avenir mieux parée.

Ninette sut qu'il avait passé la plupart de ce temps en débauche. Durant ces deux jours et ces deux nuits, sa colère s'accumula, prête à éclater d'une manière terrible. Elle le vit entrer le troisième jour, pâle, hâve, abattu, avec de grands airs d'affliction. Il s'assit et se mit à pleurer. Elle fut si surprise, qu'elle lui demanda ce qu'il avait. Il ne répondit rien et pleura de plus belle. Ninette frissonna par pressentiment ; elle le pressa de nou-

Digitized by Google

veau, mais il ne pouvait parler, les sanglots l'étouffaient. Enfin il avoua à mots entrecoupés qu'il venait de perdre sa place.

— Quoi ! que dis-tu ? s'écria Ninette.

— Oui, reprit-il tranquillement, on a trouvé que je ne m'en acquittais point avec assez de zèle, et l'on m'a chassé.

— Malheureux ! dit Ninette égarée en levant les mains, et mon argent ?

— Hélas ! continua Nazarille, c'est le malheureux amour que j'ai conçu pour vous qui m'a perdu ; auriez-vous bien le cœur de m'en faire des reproches, chère Ninette ? est-ce à vous de m'accuser ? Pour qui ai-je perdu mon temps ? Pour qui ai-je épuisé mes épargnes ?

— Mais l'argent, l'argent que tu m'as pris ? répétait Ninette sans rien entendre.

— Il est vrai qu'il est un peu hasardé, et qu'on ferait bien de n'y plus compter.

Ninette le regardait avec des yeux enflammés, il continua du même ton dolent :

— Mais tout cela me touche peu, après tout. Qu'est-ce que je demande ? qu'est-ce que je veux ? Vous seule, cousine,... dans une mansarde, dans une chaumière, que m'importe ? La fortune n'est rien pour moi, vous me tiendrez lieu de tout.

Il se jeta à ses pieds, et se remit à pleurer comme s'il n'eût fait que commencer.

— Je pen... pen... pense, disait-il en bégayant avec de gros sanglots, que ces malheurs ne sont pas faits... pour rien changer à vos sentiments... Vous avez l'âme trop bien placée... vous êtes trop bonne pou... pour... pour ne point m'épouser tout de même... tou... tou... tout de même...

Ninette gardait un silence farouche, et se laissait embrasser sans faire un mouvement ; enfin elle fit un signe terrible à Nazarille, qui sortit en trottillant d'un air soumis.

Elle réfléchit durant toute la nuit sur ce qu'elle avait à faire. Combien tout était changé ! Il n'y avait plus moyen de garder aucune illusion sur le cousin. Cependant il était jeune, actif ; il ne s'agissait guère que de folies de jeunesse qu'il pouvait réparer, et puis elle avait beau faire, elle retrouvait encore dans son cœur des traces de ces premières séductions qui l'avaient en-

Digitized by Google

traînée. Avec quels soupirs elle comparait, comme en se souvenant d'un rêve, le cousin tel qu'il lui avait paru d'abord à l'homme qu'elle voyait aujourd'hui ! Quoi qu'il en fût, elle finissait toujours par se convaincre que le mieux était de l'épouser. Le mariage d'ailleurs était très-avancé, toute la ville l'attendait.

Mais le lendemain, le gros de la tempête éclata sur la tête de Ninette; elle reçut les mémoires des maçons, des peintres, des menuisiers, qu'elle croyait acquittés; et, par un hasard étrange, ces notes à payer tombèrent à la fois comme la grêle. Le vase d'indignation était plein, et chacun de ces papiers semblait être la goutte qui l'allait faire déborder. Avec ces fins de compte, Ninette apprit que Nazarille était couvert de dettes; elle roulait dans l'abîme de branche en branche. On vint lui réclamer jusqu'au payement des musiciens qui lui avaient donné la sérénade.

Cependant que faisait le cousin dans cette journée fatale où Ninette était accablée de ces découvertes! le cousin donnait à souper à ses amis. Ces prétendus amis étaient une troupe d'assez mauvais sujets dont il avait fait la connaissance au café. Ce souper indignait si fort tout le monde, qu'on était venu l'annoncer aussitôt à Ninette. On y avait déployé un luxe révoltant. On sut que Nazarille avait porté une santé à la prochaine ruine de sa cousine, et que là-dessus on avait poussé de grands éclats de rire. Ensuite ces messieurs coururent la ville aux flambeaux, décrochant les enseignes, frappant aux portes, chantant à gorge déployée, et mettant la police sur pied. On venait d'heure en heure instruire Ninette de ces excès; la pauvre fille était dans un état qui faisait pitié.

Nazarille parut devant la porte avec sa bande à onze heures et demie du soir. Elle avait bonne envie de ne pas lui ouvrir; mais, pour l'arracher aux dangers qui pouvaient suivre, elle descendit sans lumière. Ces messieurs se souhaitèrent le bonsoir d'un ton ironique. Nazarille entra en chancelant et s'appuyant aux murs. Elle ferma doucement la porte, et lui donna une grande bourrade dans l'obscurité pour le pousser en avant.

— Holà ! dit-il, on m'a poussé... Par la mort, on m'a poussé...

Ninette commença d'avoir peur. Quand ils furent en haut, et qu'on vit clair, Nazarille se laissa tomber lourdement sur ses

Digitized by Google

épaules comme pour l'embrasser ; elle se dégagea avec emportement.

— Retirez-vous, misérable, montez dans votre chambre.

— Ma cousine... remarquez... que...

— Ne m'approchez pas, vous dis-je, vous me faites horreur.

— Je vous fais horreur, cousine !... Mais je ne suis pas dans l'état que vous pensez... Je viens seulement de remplir un devoir bien doux en formant quelques vœux pour une santé... qui m'est si chère.

— Oui, je sais tout, vous m'avez livrée à la risée de ces mauvais sujets qui étaient avec vous.

— O ciel ! s'écria Nazarille en pleurs, la calomnie ne m'a pas épargné ! Ninette, avez-vous pu me méconnaître... après tant de témoignages d'une affection sans pareille ! Ah ! ce coup m'atteint au cœur, soutenez-moi...

— Ne m'approche pas ! s'écria Ninette en le repoussant de toutes ses forces doublées par la fureur.

— Voilà qui est malhonnête, reprit froidement Nazarille ; allez, vous n'êtes qu'une ingrate.

Ninette tressaillit. Il se donna de grands coups de poing dans l'estomac.

— Vous êtes un malotru, monsieur le prétendu ; voilà qui vous apprendra à vous mésallier.

Il parut s'échauffer par degrés.

— Savez-vous bien, s'écria-t-il en roulant les yeux, que je ne suis pas fait à ces affronts-là ?

Il prit une chaise et la fit tourner au-dessus de sa tête.

— Je ne sais qui me tient de tout casser ici.

Ninette se recula vers la porte en joignant les mains.

— Mais, reprit-il avec plus de calme, désabusez-vous ; je n'en voulais point à vos beaux yeux. Le malheur des temps... les dettes... voilà mon excuse. J'allais faire une sottise, je me ravise... Cela vous affligera, je le conçois ; mais quittons-nous bons amis.

Il s'approcha de nouveau. Ninette était si épouvantée, qu'elle ne bougea point.

— Là, faisons la paix.

Elle se laissa embrasser ; et, comme il faisait mine de s'en aller, elle le poussa doucement vers l'escalier. Il monta dans

Digitized by Google

sa chambre en trébuchant. Elle ferma sa porte à deux verrous.

Le lendemain, dès le point du jour, elle courut, dans son égarement, tout raconter au commissaire de police : le temps des ménagements et de la dissimulation était passé. Le commissaire écouta curieusement le récit pour conclure enfin qu'il ne savait que faire à cela.

Ninette vit sans aucun résultat ses secrètes douleurs sur le point de se répandre dans toute la ville ; elle courut ensuite chez Brigalier. Les boutiques commençaient à s'ouvrir ; elle rencontra des gens qui, soit par malice, soit de bonne foi, la complimentaient sur son mariage, qui était tout proche. On ne manqua pas non plus de lui faire grand bruit du souper de la veille, qui avait révolté toute la ville par les désordres qui l'avaient suivi. Ninette écoutait à peine les uns et les autres sans s'arrêter, les yeux rouges, le cœur gonflé et comme folle. Brigalier la suivit chez elle. Cette démarche donna beaucoup à penser.

Nazarille, que Ninette espionnait, se leva fort tard et s'en alla déjeuner dehors comme s'il avait honte des scènes de la veille. Il rentra bientôt après. Ninette l'attendait assistée de Brigalier ; elle revoyait ses comptes, écoutait les explications de l'homme d'affaires, et acquérait la triste certitude de sa situation déplorable, ce qui acheva de la mettre hors d'elle-même.

Nazarille parut d'un air doucereux et voulut faire des excuses sur ce qui s'était passé. Ninette s'élança de sa chaise et lui saisit le bras :

— Arrête! tout est fini, tout est rompu entre nous ; tu es un voleur ; tu m'as ruinée, tu vas quitter la maison... A l'instant... je ne veux pas te voir plus longtemps.

— Cousine ! quoi ! qu'est-ce qui vous prend ?

— Je n'écoute rien, sors ; nous nous expliquerons devant les tribunaux...

— Mais, mais, balbutia Nazarille consterné, vous ne pensez point ce que vous dites... Prenez garde... souvent dans la vivacité...

— Le scélérat ! il se moque de moi, Dieu me pardonne !... Va, tu es démasqué... Au nom du ciel, va-t'en !

— Il n'est pas possible, après vos promesses... des engagements si doux... Vous ne m'aimez donc plus... plus du tout?

Digitized by Google

Ninette demeura muette par excès de colère.

— Mais, malheureux ! je te voudrais dans les entrailles de la terre.

— Oh ! oh ! dit Nazarille piteusement, est-il bien possible... pour une petite étourderie... vous perdre à jamais... moi qui vous aime tant... Voyez donc, monsieur Brigalier, je vous fais juge... J'aurai dit quelques mots dans la gaieté... vous savez ce que c'est ?

Il se laissa tomber sur les genoux en sanglotant.

— Non, Ninette, je ne pourrai jamais me résoudre à vous quitter... Je le sens là... c'est un coup trop rude... j'en mourrai très-assurément.

Il tendit les bras à Ninette, qui semblait se retenir à peine des plus grandes violences. Il reprit en pleurant à chaudes larmes :

— Ninette, pardonnez-moi, tout peut s'arranger... Pensez à notre petit ménage ; nous serions si heureux... Ayez égard à de petits innocents qui ne demandent qu'à naître....

Brigalier tira son mouchoir et s'essuya les yeux.

— Ninette, reprit Nazarille, par grâce... laissez-vous aller à votre bon naturel ; vous m'aimez, dans le fond... Un petit mot d'amitié va tout raccommoder... je vous connais...

Il lui tendit les bras ; mais Ninette, exaspérée, fit éclater un tel transport, que Brigalier se jeta entre les deux ; il repoussa doucement Nazarille et emmena Ninette vers sa chaise, où elle tomba toute pantelante. Nazarille reprit tranquillement :

— Oh bien ! cousine, puisque vous avez résolu une action si noire, vous n'ignorez pas que vous menacez mon existence en plusieurs manières, mais notamment par un dommage pécuniaire. J'aime à croire qu'il vous reste quelque lueur de raison; vous comprendrez que je ne saurais perdre mon temps, ma place et mes économies sans une légère indemnité. Du reste, monsieur, dit-il à Brigalier, donnez-vous la peine de repasser l'acte ; il y a vers la fin un petit dédit de quatre mille livres que j'ai heureusement glissé... à tout hasard.

Ninette fit un bond.

— Le brigand ! que dit-il ? Tu m'as dévorée jusqu'à la moëlle des os, et tu voudrais... Mais tu m'arracherais plutôt les yeux ; je me moque de tes papiers. D'ailleurs, il n'y a rien de tout

Digitized by Google

cela, c'est impossible ! s'écria-t-elle avec la dernière violence.

— Excusez-moi, dit froidement Brigalier en regardant les papiers, il y a matière à procès.

— Eh bien ! reprit Nazarille, vous voyez l'extrémité où vous me réduisez ? Nous serions en procès ! des parents ! cela ne convient pas. Tandis qu'il vous est aisé de tout finir si doucement... Marions-nous.

— Brigalier ! Brigalier ! s'écria Ninette, je donne les quatre mille francs, je donne ce qu'on voudra, mais qu'on me délivre de ce monstre; que je ne le voie plus, ou je vais chercher la police.

Elle s'arrêta, perdant haleine, et reprit d'une voix éteinte par la fureur :

— N'as-tu pas honte ? Tu m'as réduite à la mendicité. Il ne me reste rien, Brigalier, plus rien ; il m'a tout volé.

— Excusez-moi, dit Brigalier, c'est-à-dire que vos revenus sont réduits par le fait; mais ils se montent, tout compté, de quatre cent quatre-vingts à cinq cents livres.

— Eh bien ! cousine, eh bien ! dit Nazarille, vous ne dépensiez pas davantage, vous me l'avez dit vous-même : vous voilà comme devant; vous mènerez le même petit train comme si de rien n'était. D'ailleurs tout votre bien me revenait de droit, vous le savez bien, soyez sincère ; c'est donc encore quatre cent quatre-vingts francs de revenu que vous me devez; mais je compte que vous me les laisserez par testament, votre conscience vous dictera vos devoirs à vos derniers moments, qui ne sont pas sans doute fort éloignés. Il faut y songer à votre âge.

— Il est vrai, ajouta Brigalier, qui paraissait occupé d'une même idée, qu'il faut encore déduire là-dessus les honoraires qu'on a bien voulu m'accorder, et qui se montent bien à trois mille deux cent vingt-huit livres, et quarante neuf sous de papier marqué.

Ninette, qui s'était rapprochée de lui, s'en écarta d'un saut comme quelqu'un qui marche sur une vipère.

— Ceci, dit Nazarille, ne me regarde plus ; je vous laisse, chère cousine, débattre vos affaires avec monsieur. Je vous conseille de vous hâter... avant qu'on ne le pende.

Ninette accablée tomba dans les bras de Brigalier, en proie à une attaque de nerfs. Nazarille s'esquiva doucement. Brigalier

Digitized by Google

coucha Ninette sur deux chaises, appela les voisines de tous côtés et la laissa entre leurs mains.

Le soir même, Nazarille prit la poste.

Tout fut public dans cette affaire, et l'on imagine le bruit qu'elle fit dans la ville, et si le voisinage de Ninette se fit faute d'applaudir aux représailles du cousin.

La Garnache demeura vingt-quatre heures sans paraître. On craignait qu'elle tombât gravement malade, tant le coup paraissait rude; mais le soir du troisième jour elle sortit à la nuit tombante, bien enveloppée de son mantelet et s'en alla chez Brigalier.

L'homme d'affaires soupait; elle s'assit le visage caché dans son mouchoir sans faire entendre, durant quelques minutes, que des sanglots et des gémissements étouffés.

— Ah! Brigalier... mon pauvre Brigalier... mon vieil ami!

Brigalier lui prit les mains d'un air contrit.

— Ah! Brigalier... c'est dans le malheur qu'on reconnaît ses vrais amis.... Je vois maintenant combien vous m'étiez attaché.... J'ai eu bien des torts, et vous avez eu la délicatesse de ne point me les reprocher... Je vous retrouve à présent; c'est une grande consolation; je n'ai plus que vous dans le monde....

— Et je ne vous manquerai pas, dit Brigalier tout en pleurs, et la bouche pleine.

— Je connais les hommes, reprit Ninette, et vous apprécie d'autant plus.... je sais que vous êtes un honnête homme... Quand vous voudrez, Brigalier, vous trouverez en moi une femme dévouée, reconnaissante, comme il vous la faut.

— J'en suis bien persuadé, reprit Brigalier en pelant une poire .., je l'aurais bien voulu... mais je ne suis plus en mesure.... vous étiez lancée dans la dépense... j'ai mon petit train à moi...

— Bon Dieu, interrompit Ninette, vous savez comment je vivais...

Brigalier hocha la tête en avalant un quartier de sa poire.

— Ce n'est pas là une difficulté.... mais il s'est bâclé une affaire... c'est votre faute, que diable!... Vous m'avez tant promené... et puis qui aurait pensé que ce finot de..... votre cousin...; j'étais en pourparler avec le meunier du Grand

Digitized by Google

Béal... et ma foi j'épouse sa fille, on publie les premiers bans après-demain....

Ninette, qui avait renvoyé sa maladie pour faire cette démarche, se mit au lit en rentrant, pour avoir un prétexte de ne plus se montrer. On la crut si bien ruinée qu'on la plaignit presque; elle n'était pourtant que réduite aux petites rentes dont avait parlé Brigalier; mais cette somme, comme l'avait remarqué Nazarille, lui suffisait, et la Garnache pouvait vivre de la même manière que par le passé.

L'oncle Simon, quand il connut les derniers détails de l'événement, se mit à dire en parlant de Nazarille :

— Ce garçon-là était plus sensé que je n'aurais cru d'abord.

ÉDOUARD OURLIAC.

Digitized by Google

DU SUICIDE

DANS LE ROMAN ET AU THÉATRE (1).

Je dirais volontiers qu'il faut, pour arriver à l'idée du suicide, un certain exercice de l'intelligence et une certaine fermentation des passions. Les hommes qui n'ont point étudié, les femmes qui n'ont pas lu de romans, n'ont pas, dans leurs peines, recours au suicide. Aussi y a-t-il plus de suicides chez les peuples civilisés que chez les peuples barbares, et on a remarqué qu'en Orient il n'y avait de suicides que depuis l'influence qu'y ont prise les idées européennes. L'homme le plus malheureux du monde, le plus dénué, le plus réduit au fumier de Job, cet homme, s'il n'a pas un peu goûté de l'arbre de la science, s'il n'ajoute pas à ses souffrances le tourment de la pensée, cet homme ne songera point à se tuer. Le suicide n'est pas la maladie des simples de cœur et d'esprit : c'est la maladie des raffinés et des philosophes; et si, de nos jours, les

(1) Les pages qu'on va lire sont empruntées au *Cours de Littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin, qui paraîtra très-prochainement dans la Bibliothèque-Charpentier. Cette publication, sur laquelle nous reviendrons au long dès quelle aura paru, était attendue depuis longtemps. Au milieu des questions théâtrales qui s'agitent aujourd'hui, elle sera un véritable événement littéraire, le succès brillant qui a accueilli le professeur ne fera certainement pas défaut à l'écrivain.

Digitized by Google

artisans sont, hélas ! atteints eux-mêmes de la maladie du suicide, cela tient à ce que leur intelligence est sans cesse agacée et aigrie par la science et par la civilisation modernes.

Dans l'antiquité, toutes les sectes philosophiques, surtout à Rome, avaient la manie du suicide. Les stoïciens se tuaient pour rester libres et indépendants : les épicuriens se tuaient parce qu'ils trouvaient qu'il y avait dans ce monde peu de plaisirs et beaucoup de peines. Les stoïciens mettaient dans leur mort une sorte de grandeur et de fermeté qui peut paraître théâtrale ; les épicuriens y mettaient une insouciance et une facilité qu'ils trouvaient de bon goût. « Pourquoi, disaient-ils, tant de cérémonie pour si peu de chose? Qu'avez-vous besoin, ô Caton ! d'instituer une conférence philosophique avant de mourir, de discuter solennellement pour et contre le droit que l'homme a de se tuer, de relire *le Phédon*, de préparer majestueusement votre épée, d'attrister votre maison et votre famille par ces funèbres apprêts? Quittez la vie doucement, en sortant de table ; allez mourir au lieu d'aller dormir : cela aussi bien se ressemble beaucoup ; et n'ayez pas l'air de croire que vous faites quelque chose de grand et de difficile. » A leur tour, les épicuriens démentaient leur insouciance de mourir en l'exagérant : ils se tuaient de compagnie, entre amis, dans des festins, parmi toutes les joies de la vie ; autre genre d'apparat qui, tour être plus contraire aux idées qu'inspire la mort, n'en était pas moins le témoignage évident que pour personne la mort n'est une chose simple et ordinaire. Il y eut même à Alexandrie, sous Antoine et sous Cléopâtre, une académie des *συναποθανουμένων* ou des *comourants*, qui faisaient profession d'épuiser tous les plaisirs de la vie jusqu'au jour qu'ils marquaient pour mourir. Cléopâtre, qui était de cette académie, recherchait quels étaient les poisons qui faisaient mourir l'homme avec le moins de peine; chacun, même pour mourir, s'efforçant ainsi, selon les règles de sa secte, d'éviter la douleur et de chercher le plaisir.

Ce qui achève de montrer que le suicide est une idée que l'homme ne tient pas de la nature, mais de la réflexion, c'est que la mode règle souvent la forme des suicides, si je puis ainsi dire, et que, dans l'antiquité, selon le temps et selon la secte dominante, on mourait en stoïcien ou en épicurien. De

Digitized by Google

même, de nos jours, les suicides sont taillés sur le patron des drames modernes : ils sont tous exaltés, mélancoliques, pleins de colère contre la société, tels enfin que le théâtre moderne les fait; car ici ce n'est point le théâtre qui emprunte à la société ses idées et ses passions, c'est la société qui imite tristement le théâtre.

A côté de ce suicide mêlé de philosophie et de passion, qui vient des sectes de l'antiquité ou de l'influence de la littérature moderne, et qui est le suicide le plus commun de nos jours, il y a, il faut le reconnaître, un autre genre de suicide moins réfléchi et moins subtil, qui naît de l'égarement de la passion toute seule, et où la philosophie n'est pour rien. C'est ce dernier genre de suicide qu'ont surtout traité la poésie et le théâtre anciens. Phèdre, Ajax, Didon, ne raisonnent pas sur le droit que l'homme croit avoir sur sa propre vie : ils cèdent aux conseils du désespoir, sans argumenter, sans subtiliser, sans se jeter dans les profondes rêveries d'Hamlet, sans ressentir les ennuis maladifs de Werther, sans maudire la société comme Chatterton. Leur mort est un coup de désespoir, et non la conclusion d'une dissertation philosophique ou religieuse. Ils n'ont pu supporter leur douleur, et, dans un moment d'impatience, ils ont rejeté loin d'eux la vie :

. . . . . Lucemque perosi,
Projecere animas.

Mais que la mort les a vite corrigés de cette haine de la vie! comme ils voudraient maintenant voir encore la douce clarté du jour, dussent-ils supporter ces douleurs qu'ils croyaient, hélas! insupportables :

. . . . . Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!...

Ainsi leur punition est de souffrir le sort qu'ils se sont fait avant le temps; car, loin d'approuver le suicide, Virgile le blâme. Aussi je dirais volontiers que l'exemple des suicides que représente le théâtre ancien n'a pas plus de dangers que

Digitized by Google

l'exemple des meurtres qu'il ne craint pas non plus de montrer. L'homme qui tue ou qui se tue est un furieux égaré par une passion violente; ce n'est pas un modèle que le théâtre ancien nous propose. La poésie antique attire la pitié sur le suicide ou sur le meurtrier, mais elle ne justifie pas le meurtre, elle ne conclut pas du fait au droit, elle n'érige pas la passion en doctrine; elle tâche d'émouvoir, mais elle ne vise pas à convaincre; elle ne donne pas enfin d'argument pour se tuer soi-même, non plus que pour tuer son prochain; seulement elle fait plaindre Didon qui n'a pu supporter le départ d'Énée, ou Oreste qui a vengé sur sa mère le meurtre de son père. C'est là la différence entre les suicides du théâtre ancien et les suicides du théâtre moderne. Les héros anciens émeuvent ceux qui viennent les voir mourir; les héros modernes les prêchent et les endoctrinent. Examinons de plus près cette différence dans quelques-uns des personnages chantés par la poésie antique.

Voyez Didon trahie par Énée. Saint Augustin se reprochait de n'avoir jamais pu lire sans pleurer le quatrième livre de l'*Énéide*. En effet, la peinture de l'amour de Didon excite une pitié qui pouvait paraître dangereuse à saint Augustin; mais, dans cette pitié, il n'y a rien qui justifie le suicide : Didon ne songe pas à prouver qu'elle a droit de se tuer; elle se tue parce qu'elle est vaincue par la douleur. Elle ne songe pas davantage à justifier sa passion, elle sait quel est son délire; elle demande seulement à Énée un peu de répit. Et ce qui fait que nous pleurons sur Didon, c'est que, dans ses discours et dans les tristes apprêts de sa mort, tout respire la passion, et que rien n'indique l'esprit de système et l'ostentation philosophique. Dans cette nuit, pleine de repos pour toute la nature et pleine d'agitation pour Didon seulement, Didon ne se creuse pas la tête à chercher si elle a droit de disposer de sa vie et quel est l'avenir caché derrière la mort; non : l'amour seul la tourmente, l'amour tantôt irrité, tantôt suppliant; et, quand elle sent qu'elle n'a plus rien à espérer d'Énée : « Mourons, dit-elle, je l'ai bien mérité. » Un Romain eût dit : Mourons comme j'ai droit de mourir; mais cette mort n'eût pas été pleurée par saint Augustin. Enfin, quand Didon est sur le bûcher qu'elle a fait préparer, elle n'emploie pas ses derniers moments à glorifier son

Digitized by Google

action et à débiter quelques-unes des belles sentences chères aux stoïciens mourants ; non : elle prend le glaive d'Énée et le tire du fourreau sans dire, comme Caton prenant son épée : « Maintenant je suis mon maître. » Ce sont des pensées plus faibles et plus douces qui l'occupent : elle songe à celui qu'elle a cru son époux, et qui devait, avec ce glaive, la défendre contre ses ennemis ; elle jette un regard sur ces vêtements que portait Énée, sur tout ce qu'elle a gardé de lui et qu'elle veut brûler avec elle : « Gages d'amour tant que les dieux l'ont permis, dit-elle, tristes dépouilles aujourd'hui, recevez mon âme et délivrez-moi de mes douleurs... » Elle dit, et baisant une dernière fois son lit : « Quoi! mourir et sans me venger! Oui, mourons ! et puisse la flamme de mon bûcher luire sur la mer aux yeux du Troyen! puisse ma mort servir d'auspices à sa fuite ! »

La mort de Didon est pleine de passion, et c'est par là qu'elle est dramatique (1). Mais, à Rome, le suicide prit bientôt un ton plus philosophique et plus sentencieux. Au lieu d'une scène de passion, ce devint une thèse de philosophie. Dans *la Thébaïde* de Sénèque, Œdipe et Antigone discutent ensemble la question du suicide. Œdipe veut se tuer, non point seulement parce qu'il est malheureux, mais parce qu'il en a le droit : « J'ai, dit-il à Antigone, j'ai droit de vie et de mort sur moi-même. J'ai abdiqué sans peine l'empire de Thèbes; mais je garde l'empire sur ma vie. Donne-moi donc mon épée, ma fille : je suis décidé à mourir et à me cacher dans les ténèbres de l'enfer, car, quoique aveugle, la nuit où je suis ne me cache pas assez ; c'est dans l'enfer même que je veux m'ensevelir. Personne n'a le droit de m'interdire la mort. Veux-tu me refuser mon épée, m'écarter des routes qui conduisent aux précipices, m'ôter les herbes qui donnent la mort ? Tes efforts ne feront rien : la mort est partout. Dieu l'a ainsi voulu dans sa sagesse. Tout le monde peut ôter la vie à l'homme ; mais per-

(1) Il faut remarquer que le poëte, comme pour protester contre le suicide, a rendu l'agonie de Didon lente et difficile, et il en donne lui-même la raison. Comme elle mourut avant le temps et par un coup de désespoir, Proserpine n'avait pas encore coupé le cheveu fatal qui tient la vie attachée au corps.

Digitized by Google

sonne ne peut lui ôter la mort. » Antigone, dans sa réplique, n'est pas moins sentencieuse : « Mon père, dit-elle, il convient à un homme courageux comme vous l'êtes de ne pas céder à la douleur et de ne pas fuir devant les maux de la vie. La vertu ne craint pas de vivre, elle résiste au malheur et le contemple face à face, et il n'y a pas de plus véritable mépris de la mort que de ne pas même la souhaiter. L'homme arrivé au comble du malheur est désormais en sûreté : les dieux ne peuvent plus rien ajouter à ses infortunes. »

Voilà l'Œdipe et l'Antigone tels que les a faits le stoïcisme romain. Nous ne sommes plus avec Sophocle, à Colone, dans le bois sacré des Furies, divinités mystérieuses et terribles qu'Œdipe invoque comme les arbitres suprêmes de son sort, car il sait que son sort est entre les mains des dieux, et qu'il ne lui appartient pas de disposer de sa vie : « Puisse seulement, dit-il, être arrivé le jour que le destin a marqué pour terme à mes maux ! puissent Apollon et les filles de la Nuit hâter l'heure de ma délivrance. » Sophocle a compris que, de tous les personnages de l'antiquité mythologique, Œdipe est le moins fait pour être un philosophe et un raisonneur. Marqué depuis sa naissance du sceau de la fatalité, Œdipe a renoncé depuis longtemps à comprendre le secret de sa destinée ; il se respecte lui-même comme la victime ou l'instrument des dieux, et il se croirait impie s'il osait attenter à ses jours.

Jamais, dans la tragédie grecque, le suicide n'est traité comme une question de philosophie ou de droit naturel : c'est toujours l'effet d'une passion violente. Le suicide même d'Ajax, le plus réfléchi et le plus prémédité du théâtre grec, n'a rien de sentencieux et de déclamatoire. Dans un accès de folie, Ajax a égorgé les troupeaux de l'armée des Grecs, croyant tuer Ulysse et les Atrides, ses ennemis. Bientôt il reconnaît son erreur, et honteux, épouvanté de son délire, il ne veut plus reparaître aux yeux des Grecs, et il se décide à mourir. La résolution du héros est triste et calme. Mais Sophocle a évité avec autant de soin de tomber dans la gravité philosophique, qui exclut l'émotion dramatique, que dans l'égarement de la folie : car il a voulu représenter un malheureux décidé à mourir, et non un philosophe qui vise à faire une belle mort, ou un malade qui se tue dans un accès de fièvre chaude. Ajax, toujours morne et

Digitized by Google

grave, ne nous toucherait pas : aussi regrette-t-il la vie, quoique résolu à la quitter. Son âme est agitée par mille passions diverses, par sa haine contre Ulysse et les Atrides, par son amour pour son fils Eurysacès, qu'il recommande à Teucer, son frère; et c'est par là qu'il nous touche. J'aime surtout, j'aime les supplications de Tecmesse, l'épouse d'Ajax, quand je les compare aux consolations sentencieuses de l'Antigone de Sénèque : « Ajax, dit Tecmesse, depuis le moment où je suis entrée dans ta couche, je n'ai eu de pensée que pour toi. Je te conjure au nom de Jupiter, protecteur des foyers domestiques, par ce lit qui nous a rassemblés, ne m'abandonne pas, ne me laisse pas passer en d'autres mains. . . . . Prends pitié de ton fils, qui, seul, privé de toi et des secours dus à l'enfance, vivra sous une rude tutèle. Quels maux nous préparera ta mort ! Après toi je n'ai plus d'appui ! » Vive et touchante prière, pleine en même temps de consolation, et de la seule consolation qui puisse adoucir Ajax. Rien ne console en effet et n'apaise autant les malheureux que de se sentir utiles à de plus malheureux qu'eux, et la pitié que nous avons des maux d'autrui nous empêche de désespérer des nôtres.

Le stoïcisme n'est point dramatique. A force de vouloir rendre l'âme humaine paisible et ferme, il la rend immobile; et ses héros, qui ne s'émeuvent pas, ne peuvent pas attendrir le spectateur. Dans le monde ou dans l'histoire, le stoïcisme, vu de loin, fait de l'effet. L'homme aime à entendre exposer cette doctrine sévère qui semble devoir le mettre à l'abri de toutes les émotions pénibles, et qui l'affermit en même temps qu'elle l'élève; il se plaît à contempler cet épais bouclier que ne peut percer aucun des traits de ce monde. Les caractères timides et faibles aiment surtout le spectacle de ces hommes inaccessibles à la crainte et à la douleur; chacun se met par la pensée sous cette armure philosophique, et croit un moment que rien n'est plus facile en effet que de se cuirasser ainsi de pied en cap. Aussi le stoïcisme réussit-il surtout dans les temps où la civilisation a poli et affaibli les caractères. Comme alors la société se sent atteinte d'une mollesse qu'elle voudrait secouer, le stoïcisme lui plaît comme contraste, comme consolation, comme espérance; il plaît au grand nombre, jusqu'à l'épreuve; le petit nombre seul le pousse au delà. Mais cette

Digitized by Google

élite n'y trouve que la force de bien mourir ; elle n'y trouve pas le désir et la force de soulager les maux de l'humanité. Le stoïcisme lui donne la résignation plutôt que le dévouement ; il est toujours prêt à mourir, moins pour secourir ou pour sauver les autres que pour s'honorer par le sacrifice de sa vie : Caton se tue pour ne pas être esclave ; Brutus, parce qu'il désespère de la vertu ; tous deux s'immolent à leur honneur encore plus qu'à la liberté. C'est là le malheur ou la faiblesse de la philosophie stoïcienne. Elle élève l'homme, mais il semble qu'en l'élevant au-dessus du monde, elle l'en sépare et le rende inutile aux hommes. Cet héritage d'héroïsme stérile, cette tradition du suicide par respect de soi-même et de sa dignité, se perpétue à Rome de grands hommes en grands hommes. Les stoïciens de l'empire conspirent peu. Ils ne cherchent pas à délivrer le monde de ses tyrans ; ils se contentent de pourvoir à leur honneur par le silence au sénat, quand le sénat condamne lâchement Agrippine assassinée par Néron, et par un suicide paisible, quand l'empereur demande leur mort.

Inutile et impuissant dans le monde, le stoïcisme n'est guère plus efficace au théâtre. Le stoïcisme cherche à nous perfectionner en nous ôtant les prises que nous donnons à la douleur et au plaisir ; mais ces prises mêmes sont les liens que nous avons avec la nature et avec l'humanité. A force d'être inaccessible à la peine et à la joie, le stoïcien devient une belle statue d'airain. Comment voulez-vous que je m'intéresse à ce bronze sans couleur et sans chaleur? Je mets la main sur sa poitrine, rien ne bat; je prends sa main, et sa main ne répond pas à la mienne. Aussi, malgré les beaux vers d'Addison, la mort de Caton, au théâtre, n'a jamais touché personne.

Jusqu'ici nous n'avons examiné que le suicide qui naît de la passion ou de la réflexion, tel que nous le montre l'histoire du théâtre et de la philosophie antiques. Il est un autre genre de suicide, plus accrédité de nos jours, que causent la faiblesse et l'impatience des âmes plutôt que la violence des passions ou l'égarement des systèmes. A voir ce genre de suicide, qui semble le mal particulier de notre époque, nous serions parfois tentés de croire que c'est la première fois que l'homme s'est senti atteint de cette maladie. Non : il y a eu une littérature qui a exprimé l'état de malaise et d'inquiétude que nous ressen-

Digitized by Google

tons, et qui a peint le monde se consumant de tristesse au milieu des joies les plus étourdissantes, et cherchant aussi dans le suicide un terme plutôt qu'un remède à ses maux. Cette littérature est la littérature des pères de l'église. Je prends pour sujet de nos recherches sur ce nouveau genre de suicide un personnage que je trouve dans les Homélies de saint Chrysostôme, Stagyre, qui était possédé du démon.

Qui de nous croit aux possédés? ce n'est certes pas une maladie de notre temps que d'être tourmenté par le diable. Mais ne nous en tenons pas au dehors des choses, voyons quel est le démon qui possède Stagyre : c'est la tristesse, ou plutôt c'est l'*athumia*, car le mot grec est plus expressif mille fois que le mot français; c'est le défaut d'énergie et de ressort, c'est l'abattement, ou, pour traduire d'une manière exacte, c'est le néant de l'âme. Voilà le démon de Stagyre. Stagyre était une de ces âmes malades et agitées qui croient appartenir à l'élite, parce qu'elles n'ont pas la force des âmes vulgaires; qui se font des joies et des chagrins à part de tout le monde, et qui, pour dernier trait de faiblesse et d'impatience, méprisent à la fois et envient la simplicité et le calme de ceux qu'ils appellent les petites gens. Stagyre, pour délivrer son âme de ses inquiétudes, était entré dans un monastère. Mais là même il ne rencontrait pas encore cette paix et cette gaieté de cœur qu'il cherchait partout : car l'homme, dans les premiers jours de la solitude, n'y trouve que ce qu'il y apporte. Stagyre se plaignait donc, et sa plainte est curieuse, parce qu'elle indique en même temps un des remèdes du mal qui le tourmentait, et qu'elle montre que Stagyre, comme bien des malades, ne pouvait supporter ni le mal ni le remède : « Ce qui vous fait peine surtout, Stagyre, dit saint Chrysostôme, c'est de voir que beaucoup d'hommes qui étaient tourmentés par le démon de la tristesse, quand ils vivaient dans les délices et dans les plaisirs, s'en sont trouvés tout à fait guéris une fois qu'ils ont été mariés et qu'ils ont eu des enfants: tandis que vous, ni vos jeûnes, ni vos veilles, ni toutes les austérités du monastère, n'ont pu soulager votre mal. » Cette phrase est pleine d'utiles enseignements. Ainsi ce n'était point faute de plaisirs et de délices que les hommes étaient en proie à la tristesse. La tristesse perçait, comme un ver rongeur, les plaisirs et les joies du monde romain; et il n'y avait de se-

Digitized by Google

cours contre le démon de Stagyre ni dans les belles esclaves et leurs danses ioniennes, ni dans les repas magnifiques, ni dans les combats de gladiateurs, ni dans les contes licencieux de Milet, ni dans les peintures voluptueuses qui tapissent les murs de Pompeï et d'Herculanum. L'*athumia* empoisonnait tout cela, et le démon possédait tous ces débauchés au sein même de leurs débauches. Mais si, fatigués de ces plaisirs et de ces angoisses, ils prenaient des mœurs régulières et simples, s'ils se mariaient et avaient des enfants, alors, et comme par enchantement, le démon s'éloignait. La vie de famille et sa paisible douceur faisaient fuir les inquiétudes et les malaises. Plus de découragements, plus d'amertumes; l'âme de ces possédés se ranimait, rafraîchie et renouvelée par les caresses de leurs enfants. Il n'est pas de démon en effet, fût-ce même celui de la tristesse, qui ose affronter le voisinage des petits enfants. Il y a, dans l'haleine innocente et fraîche de ces créatures, quelque chose qui est mortel au mauvais esprit, et le berceau d'un enfant allaité par sa mère est le plus sûr talisman contre les pensées qui montent de l'enfer.

Que faut-il, en effet, à l'âme pour échapper à l'*athumia*, à l'épuisement? Il faut qu'elle espère, il faut qu'elle ait de l'avenir. L'espérance, c'est-à-dire la foi en l'avenir, est la nourriture de l'âme. L'homme, pour vivre, a besoin d'avenir; sinon, il se désespère et meurt. Eh bien! le mérite des enfants, et ce qui fait qu'ils sont comptés parmi les bénédictions de Dieu, c'est qu'ils sont l'avenir de chaque famille, c'est qu'ils entretiennent dans l'intérieur de nos maisons cette idée, qui nourrit l'âme. Les enfants nous représentent l'avenir, et ils le représentent sous la forme la plus riante et la plus gracieuse. C'est là ce qui fait leur charme irrésistible; c'est là ce qui met autour de leurs petites têtes cette auréole de bonheur et de joie qui se réfléchit sur le visage des parents, qui échauffe doucement leur cœur, et donne aux plus pauvres et aux plus malheureux la force de travailler et de vivre. Bénie soit donc l'enfance qui écarte la tristesse et qui chasse le démon! bénie soit l'enfance par qui vivent au sein des familles cette idée et ce sentiment de l'avenir, aussi indispensables à l'homme que l'air et la lumière qu'il respire!

Dans les trois livres adressés à Stagyre, saint Chrysostôme

Digitized by Google

examine quel est le genre de tristesse qui possède Stagyre; et c'est là surtout que ses réflexions sont applicables à notre temps, car la tristesse de Stagyre n'est que l'effet du dérèglement et de la mollesse de l'âme ; chagrin capricieux qu'il suffit souvent d'un véritable malheur pour guérir aussitôt, parce qu'il n'y a pas d'erreur qui tienne contre la vérité. Aussi saint Chrysostôme ne néglige pas de comparer les souffrances imaginaires de Stagyre avec les véritables souffrances des pauvres et des malades : « Va, dit-il, à la prison ou à la porte des bains publics : vois ces malheureux qui n'ont ni habits ni asile, transis de froid, grelottant de faim et de misère, la face pâle et flétrie, les dents claquant les unes contre les autres, ayant à peine la force de parler ou de tendre la main; et c'est toi qui t'appelles malheureux ! » Et, quand il a gourmandé éloquemment par ce contraste les fausses misères de Stagyre, il analyse cette tristesse de manière, en vérité, à nous faire douter si ce que nous lisons est d'un père du IVe siècle ou d'un moraliste de notre temps. Qu'on en juge par les réflexions que je lui emprunte, et que je me permets à peine de commenter.

« Le meilleur moyen de se délivrer de la tristesse, c'est de ne point l'aimer. » Mot profond et dont nous sentons aujourd'hui la justesse. Combien, parmi les héros de nos romans et dans le monde même, combien sommes-nous qui aimons notre tristesse, que nous décorons du nom de mélancolie, et qui l'entretenons amoureusement dans notre cœur ! Il faudrait les haïr, ces chagrins imposteurs qui nous cuisent et nous rongent; mais, comme ils tiennent à nos passions par mille fibres vivantes, nous n'avons pas la force de rompre avec eux; nous les caressons, nous les réchauffons avec une sorte de tendresse. « Il est des hommes, dit énergiquement saint Chrysostôme, qui aiment les démangeaisons et les picotements de leurs plaies. » C'est de cette manière honteuse et lâche que nous chérissons notre tristesse. Et comment voulez-vous que l'âme, rongée par cette plaie qu'elle envenime sans cesse, ne succombe pas à la fin? Comment voulez-vous que toutes ces émotions qu'elle nourrit et qu'elle excite contre elle-même, que ce vautour qu'elle se crée pour se déchirer les entrailles, ne finissent pas par épuiser ce qu'elle a de force et de vie ?

Qu'est-ce à dire cependant? Si Dieu a fait le cœur de l'homme

Digitized by Google

capable de tristesse, est-ce un mal que la tristesse? A Dieu ne plaise! La morale chrétienne ne fait point la folie de comdamner les sentiments qu'elle trouve dans l'âme humaine; elle ne veut pas les supprimer, elle ne veut que les régler. Créée par Dieu, la tristesse aussi est bonne, il faut seulement savoir l'employer. « Dieu a mis la tristesse dans le cœur de l'homme, dit saint Chrysostôme, non pour l'employer mal à propos et contre nous-mêmes, non pour nous consumer et nous perdre, mais pour nous servir et nous aider. Comment se servir de la tristesse? en l'admettant à propos dans notre âme. Nous devons être triste, non quand nous souffrons, mais quand nous faisons mal. Malheureusement l'homme a changé l'ordre et dérangé les temps : c'est quand nous faisons mal que nous rejetons loin de nous la tristesse; c'est quand nous souffrons que nous tombons aussitôt dans une profonde douleur, et que nous voulons nous affranchir de la vie. » Dans aucun moraliste, il faut le dire, il n'y a une plus profonde analyse du cœur de l'homme, de sa manière d'aimer et de cultiver la fausse tristesse, et de son ignorance à savoir se servir de la vraie.

Les pensées de tristesse et de suicide de Stagyre nous amènent sans effort, selon la suite des temps et des idées, des suicides du théâtre et de la philosophie antiques aux suicides des drames et des romans modernes, d'Ajax et de Caton à Werther et à Chatterton.

L'ancien théâtre français, disciple fidèle du théâtre grec, a peint le suicide de passion plutôt que le suicide de réflexion. Phèdre apprend que Thésée est vivant; désespérée alors d'avoir avoué à Hippolyte son amour incestueux, elle se décide à mourir. Tous ses motifs sont pris dans la honte qu'elle a de son crime, dans la crainte qu'elle éprouve d'aborder son époux, dans ses remords. Les héroïnes de Racine qui, comme Phèdre, recourent au suicide, Monime dans *Mithridate*, Atalide dans *Bajazet*, y recourent aussi dans des moments de passion. Le suicide n'est pas pour elles un parti prémédité et réfléchi, c'est un coup de désespoir; les conseils de la philosophie n'y sont pour rien, et elles ne s'inquiètent pas le moins du monde de savoir s'il y a quelque gloire à se tuer. Il faut arriver jusqu'au

Digitized by Google

théâtre de Voltaire pour trouver cette idée, chère au stoïcisme antique, que le suicide est un signe de courage. Non que les héroïnes de Voltaire se tuent pour faire honneur seulement à la philosophie : c'est la passion qui les pousse au suicide ; mais elle ne sont pas fâchées d'avoir l'air de faire par philosophie ce qu'elles font par passion ; aussi elles commentent leur action, elles la justifient, elles changent enfin, autant qu'elles peuvent, en suicide doctrinal le suicide désespéré et violent des héroïnes de l'ancien théâtre. Les personnages du théâtre de Voltaire sont assurément plus dramatiques et plus animés que les personnages du théâtre de Sénèque ; mais ils ont aussi la prétention d'être philosophes, et c'est là ce qui les gâte. Idamé et Zamti, dans *l'Orphelin de la Chine*, ne sont plus seulement deux époux qui veulent mourir ensemble, ce sont deux philosophes qui dissertent sur le droit que l'homme a de disposer de ses jours. Idamé ne vise pas seulement la gloire de la fidélité conjugale, elle veut aussi être un esprit fort et un grand caractère. Elle a tort : le théâtre s'accommode beaucoup mieux des grandes passions que des grands caractères.

Le suicide, tel qu'il est peint dans notre ancien théâtre français, dans Corneille et dans Racine ou dans Voltaire, tient aux suicides que nous trouvons dans la poésie et dans la philosophie antiques, aux suicides de Didon et d'Ajax, ou de Caton et de Brutus ; mais il ne ressemble pas au suicide rêveur et mélancolique de la littérature de nos jours. Ce genre de suicide a pour aïeux, dans les temps anciens, le Stagyre de saint Chrysostôme, et dans les temps modernes, l'Hamlet de Shakspeare.

La juste renommée du monologue d'Hamlet, méditant sur le choix à faire entre la vie et la mort, a beaucoup contribué, selon moi, à mettre en honneur au théâtre et dans les romans, la peinture du suicide. Qu'il me soit donc permis de m'arrêter un instant sur le caractère d'Hamlet et sur un des traits particuliers de ce caractère.

Il y a dans la littérature anglaise un goût singulier, que j'appellerais volontiers le goût de la mort. Ce qu'il y a de profond et d'inconnu dans l'idée de la mort, ce qu'il y a de vague dans les terreurs qui s'y rattachent, ce qu'il y a d'horrible et même de rebutant dans les traits qui la caractérisent, tout cela semble attirer le génie anglais. Ce goût de la mort est curieux

Digitized by Google

à étudier dans les héros de Shakspeare. Ce n'est point seulement Hamlet dont l'esprit mélancolique et sombre aime à s'entretenir de cette idée : la jeune et belle Juliette, près de boire la potion assoupissante qui doit la faire passer pour morte et la soustraire au mari qu'elle refuse d'épouser, Juliette ne pense pas seulement à Roméo qui viendra la retrouver et la délivrer dans son tombeau, elle ne pense pas seulement à son amour : elle songe avec effroi à ces voûtes funèbres sous lesquelles elle va descendre, à ces lieux pleins de morts et pleins de spectres ; son imagination s'entretient de toutes les visions qui pourront l'épouvanter dans ce séjour d'horreur, si elle s'éveille avant le temps où Roméo doit venir la délivrer; elle décrit même le délire qui peut-être s'emparera de ses sens, et comment elle ira profaner dans leurs tombeaux les ossements de ses pères. Cette description, qui ne me paraît guère naturelle dans la bouche de Juliette, ne déplaît cependant pas aux Anglais, et elle témoigne de ce goût des choses de la mort, qui est un des traits de leur littérature. Roméo, à son tour, semble se plaire outre mesure dans la chapelle funéraire des Capulets. Je sais bien qu'il y retrouve sa Juliette; mais, si j'ose dire ce que je pense, un fils du génie d'Homère ou de Sophocle, un amant grec ou même italien, ne songerait pas, comme Roméo, à trouver Juliette plus belle que jamais au sein de la mort; sa passion ne paraîtrait pas s'inspirer du séjour même où il revoit sa fiancée. Dans Sophocle, Hémon se tue sur le tombeau d'Antigone, comme fait Roméo sur le tombeau de Juliette; mais Sophocle ne montre pas aux yeux cette scène d'amour et de mort : ces voûtes lugubres répugnent aux idées que l'art grec se fait de l'amour et de l'hymen. Leur horreur semble, au contraire, redoubler l'ardeur de Roméo : il s'y sent plus passionné, plus enthousiaste, plus amoureux, si j'ose le dire, non pas seulement peut-être parce que c'est la dernière fois que ses yeux contemplent la beauté de Juliette, mais parce que, me trompé-je? ces funèbres lieux conviennent à l'imagination de cet amant, fils du génie de Shakspeare. Écoutez-le : il parle sans terreur et sans dégoût, de quoi? de ces vers même qui vont dévorer ce corps adoré : « C'est ici, dit-il à Juliette, c'est ici que je veux fixer ma demeure avec les vers qui sont maintenant ta compagnie ! » Voilà Juliette comme il va la voir, et jamais il ne l'a

Digitized by Google

tant aimée. Non, quand il la quittait aux premiers rayons du matin, aux premiers chants de l'alouette; non, quand l'aurore éclairait leurs adieux pleins d'amour, Roméo n'avait pas les paroles de flamme qu'il a dans cette affreuse demeure; et la nature, qui s'éveillait riante et parée après une nuit d'amour, disait moins à son cœur que l'aspect de la sépulture : « O mon amante, ô mon épouse! la mort, qui a sucé l'ambroisie de ton haleine, n'a pas encore eu de pouvoir sur ta beauté; elle éclate encore sur tes lèvres merveilles, sur tes joues de rose et dans tous tes traits. La mort ne t'a pas conquise tout entière. » Dites si jamais Juliette vivante a été plus ardemment adorée! Singulière imagination, qui s'inspire et s'échauffe par l'idée même de la mort! Poésie étrange et toute nouvelle, qui ne doit rien à la Grèce, mais qui se ressent à la fois de l'inspiration du climat et des austères idées dont le christianisme aime à entretenir l'homme! Shakspeare a ressenti ces deux influences : il a cédé sans effort à la première, celle du climat, et il en a même rendu l'effet plus vif et plus puissant sur ses compatriotes; mais il a altéré et perverti la seconde, celle du christianisme.

Expliquons rapidement ces effets divers. Montesquieu, en remarquant que les suicides sont plus communs en Angleterre que partout ailleurs, attribue cette maladie à l'influence du climat. Selon moi, Shakspeare est aussi pour quelque chose dans ce dégoût de la vie, plus fréquent en Angleterre que dans les autres pays. Il a familiarisé ses compatriotes avec l'idée de la mort, il l'a mise sur le théâtre, il l'a hardiment mêlée aux pensées et aux sentiments qui semblent le moins l'admettre. Mais Shakspeare lui-même n'a fait qu'obéir à l'inspiration du Nord; c'est au génie du Nord qu'il doit ce goût de tristesse, qui a fait école dans son pays. Tant que Juliette et Roméo sont restés dans le cercle de la littérature italienne, ils n'ont pas connu ces vagues et sombres fantaisies qui sont aujourd'hui un des traits de leur caractère. Luigi da Porto, qui est le premier conteur qui ait écrit leur histoire, n'a pas songé à faire de Roméo et Juliette des rêveurs mélancoliques : quand le frère Laurent propose à Juliette de l'endormir et de la faire transporter comme morte dans les caveaux de sa famille : « N'auras-tu pas peur, lui dit-il, si tu es placée près du corps de ton cousin Tebaldo, qui a été enterré tout nouvellement dans ce

Digitized by Google

lieu? — Oh! répond Juliette toute joyeuse, s'il fallait passer par l'enfer pour retrouver Roméo, je ne balancerais pas! » Voilà de vrais amants italiens, qui ne songent, quand ils aiment, qu'à leur amour, qui n'ont peur que de ne pas se retrouver, et non pas de voir les revenants se dresser du fond des tombeaux. Le Roméo italien, quand il est dans le caveau des Capulets, n'entend rien non plus aux charmes de la mort; il ne remarque même pas que Juliette est belle encore, toute morte qu'elle est, tant l'idée de la mort voile à ses yeux la beauté de son amante! Et j'aime cette faiblesse ou cette pudeur de l'amour, si j'ose ainsi dire, qui s'arrête devant la mort et ne sent plus pour sa maîtresse que la douleur de l'avoir perdue. « Voilà donc, s'écrie le Roméo italien, ces yeux que je me plaisais tant à voir, cette bouche d'où sortaient de si douces paroles, cette bouche que j'ai baisée tant de fois! ce cœur que j'ai senti battre avec tant de bonheur! tout cela maintenant est froid et glacé... Et cependant je vis encore! » Douleur naturelle et simple, où rien ne sent la mélancolie, qui est le genre de tristesse que le génie du Nord sait le mieux exprimer. C'est là un contraste remarquable et caractéristique : toutes les pensées du Roméo anglais se rapportent au cadavre qu'il a sous les yeux, à Juliette telle qu'il aime à la contempler dans son tombeau, belle encore, quoique sans vie; tandis que les pensées du Roméo italien se rapportent à Juliette telle qu'elle était quand elle vivait, belle et aimée; et le Roméo italien et le Roméo anglais ont chacun les pensées et les sentiments que leur donnent leurs climats. Au midi, la vie et la beauté sont choses sacrées, dont l'homme écarte avec soin l'idée de la mort comme une sorte de profanation; au nord, l'homme appelle volontiers cette idée comme pour mieux sentir, par le contraste, le charme de la vie et de la beauté. A Vérone, lorsque Juliette, désespérée de l'exil de Roméo, demande au frère Laurent de lui donner du poison : « Je ne te donnerai pas du poison, mon enfant, s'écrie le vieux prêtre : ce serait un trop grand malheur qu'une personne si jeune et si belle que toi mourût! » Mot charmant, surtout dans un vieillard, et qui respire ce respect de la vie et de la beauté qui est un des traits caractéristiques du génie méridional. A Londres, au contraire, voyez, quand Roméo veut acheter du poison et mourir, comme Shakspeare s'arrête avec

Digitized by Google

une sorte de plaisir sur cet apothicaire qui vend la mort par pauvreté, sur cette boutique qui send la sorcellerie et le crime, sur ce poison enfin *qui tuerait aisément un homme qui aurait la force de vingt hommes*, sur toutes ces idées sombres et repoussantes qui plaisent à son génie et à celui de ses compatriotes.

Telle est , dans Shakspeare, l'influence que le climat a exercée sur la poésie. Voyons maintenant l'autre influence que nous avons remarquée, celle du christianisme, et comment Shakspeare l'a altérée.

Avant Shakspeare, en effet, comme après Shakspeare, la chaire chrétienne a toujours aimé à représenter à l'homme la poussière de son tombeau ; mais, selon la chaire chrétienne, la mort n'est point pour l'homme une énigme mystérieuse : c'est un jugement que Dieu prononce sur la vie que nous avons menée ici-bas, jugement propice aux bons et redoutable aux méchants. Dans Shakspeare, au contraire, quand Hamlet médite sur la mort, la mort redevient obscure et inconnue : « Mourir, — dormir, dit Hamlet, dormir? rêver peut-être . ah ! voilà ce qui nous arrête ! Qui sait les songes qui peuvent traverser ce sommeil de la mort, quand nous sommes dépouillés de cette enveloppe mortelle? Au delà de la vie, qu'y a-t-il ? » — Question terrible, il est vrai, mais que le chrétien ne se fait pas. En questionnant ainsi l'avenir, Shakspeare a mis hardiment sur le théâtre l'esprit de doute et de scepticisme, et c'est par là qu'Hamlet est l'aïeul des héros de lord Byron; ils sont nés de lui : l'ironie sombre et audacieuse de Manfred procède du monologue d'Hamlet. Shakspeare a pris à la chaire chrétienne ses méditations et ses peintures de la mort : mais il les a autrement appliquées, et surtout il les a détournées du but qu'elles avaient : car cette peinture de la mort, qui ne devait servir qu'à réprimer les passions de l'homme, il a montré, dans Roméo, comment l'amour même peut s'en inspirer pour nous émouvoir plus vivement; et cette méditation de la mort, cette peur du juste dans l'attente des jugements du Seigneur, il en a fait l'effroi de l'homme qui, prêt à se tuer, s'arrête incertain de ce qu'il y a au delà du tombeau.

L'imitation de la littérature anglaise et de la littérature allemande a fait que, de nos jours, la mort est devenue, en France aussi, un des lieux communs de la poésie. Autrefois nous ne

Digitized by Google

trouvions la mort qu'à l'église, et là nous la trouvions sérieuse et austère, pleine de graves enseignements. Aujourd'hui nous la trouvons partout dans la littérature; mais nous la trouvons coquette et parée, cherchant volontiers à faire contraste et à frapper l'imagination : tantôt exagérant son horreur, afin d'ajouter à l'émotion par la peur, tantôt représentée la tête couronnée de roses et le visage riant, afin de mieux attirer à elle les malheureux qui désespèrent de la vie. Cet emploi fréquent et presque profane que les littérateurs modernes font de l'idée de la mort, tient beaucoup à l'influence de Shakspeare.

C'est donc dans Shakspeare que nous trouvons le principe et la source de cette littérature du suicide, dont nous faisons pour ainsi dire l'histoire. Elle a déjà, dans ce poëte, les traits principaux qui la caractérisent; le goût de la mort et le doute de l'avenir. A ces traits généraux, ajoutons le caractère particulier d'Hamlet, qui, quoiqu'il ne se tue pas lui-même, est devenu le type des héros du suicide : une sorte d'Oreste incertain et faible, qui doute du crime qu'il doit venger, et qui doute surtout s'il aura la force d'accomplir la mission qu'il tient du ciel, mission terrible et révélée avec un mystère qui trouble la raison d'Hamlet. Oreste est poussé par la fatalité : il n'hésite pas. Hamlet, quoique poussé aussi par la fatalité et averti par l'ombre de son père, garde cependant sa liberté; mais il ne la garde que pour chanceler dans ses résolutions et flotter sans cesse d'une idée à l'autre. Il réfléchit plus qu'il n'agit, il ne pousse rien à bout. Tantôt effrayé du devoir terrible qu'il doit remplir, il semble se demander s'il ne pourrait pas s'y soustraire par le suicide; mais il recule devant l'incertitude de l'avenir, et il commente, éloquemment cette peur que l'homme a de l'inconnu. Tantôt il veut tuer le roi qui a assassiné son père; mais il s'arrête, parce que le roi est en prière et qu'il ne veut pas l'envoyer en paradis, tant sa haine est profonde, mais tant aussi elle est ingénieuse à trouver toujours des raisons pour ne point agir! Il veut aussi punir sa mère; mais il se contente de l'épouvanter par ses paroles. Il n'est pas plus décidé dans son amour que dans sa vengeance : il aime Ophélia, mais il n'ose pas confier à son amour le secret de sa fausse folie; il lui parle tantôt en amant et tantôt en fou, et ce bizarre mélange de paroles contradictoires finit par égarer aussi la raison de la jeune Ophélia. C'est

Digitized by Google

quand elle sera couchée dans la tombe, c'est alors qu'Hamlet avouera hautement l'amour qu'il avait pour elle ; car c'est le propre des caractères incertains et faibles de ne savoir nettement ce qu'ils veulent que lorsqu'ils ne peuvent plus l'avoir. Cette folie même qu'Hamlet commence par affecter finit par le troubler lui-même, et il y a là une curieuse leçon, qui s'applique fort bien à ces caractères orgueilleux et faibles qui rêvent d'autant plus qu'ils agissent moins. Il n'est pas bon pour l'homme de donner carrière à toutes ses rêveries. Les sentiments singuliers, les pensées étranges qui nous viennent à l'esprit, nous plaisent d'abord, parce qu'ils nous font croire que nous avons quelque chose d'original et d'au-dessus du vulgaire; nous nous laissons aller volontiers à la tentation d'exprimer ces sentiments bizarres, afin de nous faire regarder comme un homme à part, comme une exception; chose charmante et qui excite l'ambition de tout le monde, surtout dans les temps et dans les pays où règne l'égalité. Mais ce petit charlatanisme n'est pas sans danger pour nous-même: on commence par vouloir duper les autres, on finit souvent par se duper soi-même; on gagne involontairement l'exaltation qu'on singeait, et on perd le bon sens pour avoir voulu, comme Hamlet, jouer avec la folie.

La prépondérance de la pensée et de la parole sur l'action, et, pour tout dire d'un mot, la faiblesse, voilà le fond du caractère d'Hamlet, tel que Shakspeare l'a conçu. C'est là aussi le fond des héros du suicide. Écartez, en effet, tous les grands sentiments dont ils font parade, pénétrez dans ces âmes inquiètes, vous trouverez au fond la faiblesse et l'inertie. Elles aiment mieux s'agiter qu'agir, jusqu'à ce qu'un jour, pour s'affranchir des labeurs de l'action, elles se réfugient dans l'éternel repos.

Je ne veux pas prêcher contre le suicide. Je cherche seulement de quelle manière le drame et le roman modernes expriment l'idée du suicide, comment ils la représentent, et si, en peignant ce triste amour de la mort, ils parviennent à nous émouvoir autant que le font les Grecs en peignant l'amour de la vie.

Je ne défends pas au poëte dramatique de mettre le suicide sur la scène : tout ce qui est de l'homme appartient à la littérature. Mais, pour m'émouvoir, il faut que cette pensée de mort que l'homme a conçue lutte dans son âme contre l'amour de la

Digitized by Google

vie; il ne faut pas qu'il se tue trop aisément ou trop vite, et pour des causes trop frivoles, car, sans cela, je ne pourrais pas m'intéresser à son sort. Shakspeare, qui a prêté à son Hamlet l'idée du suicide, a eu soin de l'arrêter à temps sur le bord de l'abîme, sachant bien que la lutte contre la mort est plus intéressante que la mort même. Ne croyez pas, en effet, qu'en montrant un héros qui résiste à cette funeste idée, et en faisant pencher le dénouement vers la vie plutôt que vers la mort, la scène sera moins intéressante; non : dans le drame, le dénouement importe beaucoup moins que l'action; c'est l'action seule qui attache et qui plaît. Un auteur peut donc, s'il n'a pas prêté à son héros cette faiblesse maladive qui fait qu'il ne peut pas supporter les labeurs de la vie, s'il l'a rendu seulement malheureux, mais non pas malheureux par sa faute et par son imagination, s'il lui a donné des douleurs plutôt que des remords et des rêveries, si enfin il lui a conservé une conscience ferme et pure, un auteur peut fort aisément montrer comment l'idée du suicide traverse l'esprit de son héros et comment il y résiste. La scène excitera la pitié, quoique le héros ne meure pas, et le dénouement pourra être heureux et moral, sans cesser d'être intéressant. Mais cela, ne l'oublions pas, tient au caractère que le poëte donne à son héros.

En faisant ces réflexions, je pense à une scène du roman de *Paméla,* qui m'a toujours beaucoup ému. Paméla est une servante jeune, belle et spirituelle, que son maître aime ardemment, mais qui résiste à son amour, qu'il persécute longtemps et qu'il finit par épouser, vaincu qu'il est par sa vertu. Paméla, enfermée par son maître dans un château du nord de l'Angleterre, mise sous la surveillance d'une méchante femme, et craignant que son maître n'emploie la violence pour triompher de sa résistance, essaie de s'échapper de sa prison. Elle descend la nuit par la fenêtre et tâche d'escalader un mur de clôture; mais elle tombe et se blesse dans sa chute. Plus d'espoir d'échapper à ses persécuteurs! Que faire? que devenir?

« Dieu veuille me pardonner! dit-elle. Il me vint alors une affreuse pensée dans l'esprit; je tremble encore quand j'y songe. En vérité, l'appréhension du terrible malheur que j'avais à craindre me détermina presque à faire une action qui m'aurait rendue misérable durant toute l'éternité. Oh! mes chers parents,

Digitized by Google

pardonnez à votre pauvre fille! le désespoir me saisit, je me traînai du côté du vivier, et dans quel dessein ! j'en ai horreur maintenant : dans le dessein de m'y jeter et de finir ainsi tous mes maux en ce monde; mais, hélas ! pour en souffrir d'infiniment plus grands dans l'autre, si la grâce de Dieu ne m'avait retenue. Comme j'ai résisté à cette tentation (Dieu en soit béni !), je vous raconterai les combats que j'eus à soutenir contre moi-même dans cette triste occasion, afin de rendre gloire à la miséricorde de Dieu, qui m'a empêchée de me plonger dans un abîme d'où il n'y a plus de retour. »

Assise ou plutôt gisante au bord du vivier, Paméla considère ses malheurs et l'impossibilité d'échapper à l'infâme condition que lui destine l'amour de son maître. « Je pensai alors (et cette pensée m'était sans doute suggérée par le démon, car elle me plut beaucoup et fit une forte impression sur moi) que ces méchants, qui n'ont maintenant aucun remords de leur conduite ni la moindre compassion pour moi, seraient touchés de quelque repentir lorsqu'ils verraient les tristes effets de leurs crimes. Oui, dis-je, quand ils contempleront le cadavre de l'infortunée Paméla tiré de l'eau et couché sur ce gazon, ils sentiront leur cœur déchiré par de cruels remords, dont ils sont maintenant incapables; mon maître, qui est maintenant si en colère, oubliera alors tout son ressentiment et dira : Ah! c'est là la pauvre, la malheureuse Paméla que j'ai si injustement persécutée; c'est moi qui suis la cause de sa mort! Je vois bien maintenant qu'elle préférait la vertu à la vie même, qu'elle n'était ni hypocrite ni trompeuse, mais qu'elle était réellement cette créature innocente qu'elle prétendait être. — Peut-être qu'alors il répandra quelques larmes sur le cadavre de sa servante, qu'il a tant persécutée. Il me fera enterrer honorablement et me garantira de l'infamie à laquelle on expose ceux qui se défont eux-mêmes. Tous les jeunes garçons et les jeunes filles du voisinage de mes chers parents déploreront le sort de la pauvre Paméla; mais j'espère qu'on ne me fera pas le sujet de ballades ni d'élégies, et que, pour l'amour de mon père et de ma mère, on me laissera bientôt tomber dans l'oubli. »

J'hésite à interrompre ce récit par quelques réflexions. Je veux cependant faire remarquer le sentiment d'amour qui perce dans l'attendrissement que ressent Paméla à l'idée des pleurs que son

Digitized by Google

maître répandra sur sa tombe, amour involontaire qu'elle ne s'avoue pas, mais qu'elle ressent et même qu'elle exprime sans le savoir, quand elle songe avec une sorte de douceur à l'affliction que sa mort causera à son maître. Cet amour se devine plutôt qu'il ne se voit; il éclot timidement au milieu des tristes pensées qui agitent Paméla; et cependant, tout faible et tout timide qu'il est, l'âme chrétienne de Paméla comprend qu'il est coupable, car elle se le reproche. J'aime aussi cette modestie qui lui fait craindre les complaintes, qui se feraient sur son sort. Il y a eu des gens qui semblaient s'être tués pour que le public parlât d'eux : ils jouaient leur vie pour un instant de renommée. Paméla demande l'oubli ; elle craint la publicité comme les autres la recherchent. Mais, avec tant de bons sentiments dans le cœur, il était impossible que Paméla périt, et ses vertus la défendent et la sauvent de cette pensée du suicide que lui avaient inspirée ses malheurs.

Voilà donc comment la pensée du suicide peut émouvoir sans que l'émotion coûte rien à la morale; mais pour venir, comme Paméla, près du suicide et pour y échapper, il faut le caractère que Richardson lui a donné : il faut la fermeté d'esprit qu'elle tient de la religion. On sent que Paméla résistera au danger de la tentation qui vient l'assaillir, parce qu'elle a résisté à des tentations d'un autre genre, et qu'elle aura contre le suicide la force qu'elle a eue contre la séduction ; on sent enfin qu'il y a en elle cette vitalité morale qui fait qu'on peut supporter les peines et les fatigues de la vie. Il est des personnages, au contraire, qu'on sent, dès leur première vue, prédestinés à mourir. Ardents et exaltés, ils manquent de force et de patience : la vie n'est pas faite pour eux. Tel est le Werther de Goethe. Goethe ne l'avait pas créé pour vivre, et il le savait bien : aussi je ne sais plus quel écrivain allemand s'étant avisé de corriger le dénouement du roman et de faire vivre Werther au lieu de le tuer : « Le pauvre homme, dit Goethe dans ses *Mémoires*, ne se doute pas que le mal est sans remède, et qu'un insecte mortel a piqué dans sa fleur la jeunesse de Werther ! »

Quel est donc cet insecte mortel qui, selon Goethe, a piqué la jeunesse de Werther? Ne nous y trompons pas, c'est l'esprit de doute, l'esprit du XVIIIe siècle; et ce n'est pas Werther seulement que l'insecte a piqué, c'est Goethe lui-même. Goethe ap-

Digitized by Google

partient au XVIIIe siècle; il en est le disciple et l'héritier; il est sceptique et douteur comme le XVIIIe siècle, mais il est poëte. C'est là ce qui cache un peu son scepticisme; et, de plus, comme il a senti, avec l'admirable esprit de conduite qu'il avait à côté de son génie, comme il a senti que le scepticisme nuit à la poésie, il a cherché à en corriger les effets, et, pour cela, il a appelé à son secours toutes les ressources de l'art et de la science : il a adoré la nature, il a été panthéiste, et a mis Dieu partout pour se dédommager de ne plus l'avoir dans son cœur; il a adoré la Grèce et a rendu une sorte de culte à la beauté, telle que la Grèce la concevait dans les arts, tâchant de retrouver l'enthousiasme à l'aide des arts ; il a adoré le Midi et a chanté le doux pays des orangers, parce que le Midi est le pays des fortes croyances et répugne au scepticisme; il a adoré aussi le moyen âge, qui ignorait le doute; partout enfin il a cherché de quoi guérir la blessure de l'insecte qui a piqué sa jeunesse. Rien n'a fait : le scepticisme perce au fond de tous ses enthousiasmes, et la diversité même de ses inspirations prouve son indifférence. Il n'est ni philosophe ni dévot, ni chrétien ni païen, ni courtisan ni citoyen, ni des temps antiques ni des temps modernes, ni du Nord ni du Midi, ou plutôt il est tout cela à la fois. Il est l'écho de la nature, il redit tous ses chants, toutes ses harmonies; mais il n'y ajoute pas ce chant que nous avons dans l'âme, ce chant qui est, pour ainsi dire, le son de notre cœur, et qui s'unit si bien aux harmonies qui viennent de la nature. Demandez à Goethe de représenter l'homme et la nature dans toute leur variété et dans toute leur étendue, il le fera. Il n'y a qu'une chose qu'il ne faut pas lui demander, c'est lui-même. Le *moi* manque dans Goethe; non pas le *moi* qui sait qu'il est un grand poëte et qui veut l'être, mais le *moi* qui a une pensée et un principe qu'il veut faire prévaloir; ce *moi* enfin qui croit à quelque chose. C'est ce *moi*-là que l'insecte a piqué dans Goethe et dans Werther.

Au XVIIIe siècle, quand régnait la religion, il y avait des hommes qui, dédaignant la dévotion ordinaire, visaient à une dévotion supérieure, et qui portaient dans la piété l'agitation d'un esprit raffiné. Fénelon, dans ses *Lettres spirituelles*, avertissait ces âmes inquiètes et exaltées de laisser reposer un peu

Digitized by Google

leur esprit : « *Requiescite pusillum.* Il est dangereux, disait-il, d'être un *ardelion* (1) de la vie intérieure. » Ainsi il craignait cette préférence que l'homme est souvent tenté de donner à la vie intérieure sur la vie extérieure, à la contemplation sur l'action. Il savait que beaucoup aiment mieux rêver qu'agir; il savait surtout que cette mélancolie oisive n'apaise pas les passions : « Elles règnent tristement, dit Fénelon, dans ce sérieux vide et mou, » qui devient l'habitude de l'âme.

Werther, avec d'autres idées et d'autres sentiments que ceux du XVIIe siècle, est aussi un de ces *ardelions* de la vie intérieure; et c'est là son malheur. « Je rentre en moi-même, dit-il, et j'y trouve un monde, mais plutôt en pressentiments et en sombres désirs qu'en réalité et en action. » Voilà le monde où il aime à vivre; voilà dans quel *sérieux vide et mou* ses passions vont bientôt régner tristement. En vain ses amis le pressent de prendre un état : « Sois attaché d'ambassade, » lui disent-ils. C'est assurément le moins gênant des états. Cependant Werther résiste long-temps. Un jour enfin, dans une heure où il est mécontent et triste de l'amour sans espérance qu'il a pour Charlotte, il accepte et se laisse faire secrétaire d'ambassade; il rédige des dépêches, expédie des courriers, cachète des lettres; il a un état. Mais bientôt, prodige étrange et fait pour déconcerter les plus fermes résolutions! il s'aperçoit que son ambassadeur n'est n'est qu'un sot, et, dans une soirée chez le ministre, il rencontre deux ou trois barons ou marquis qui sont impertinents. Cette épreuve est au-dessus des forces de Werther : il donne sa démission. Pendant quelques jours, il s'attache à un prince qui est aimable et familier; mais il reconnaît bientôt aussi que ce prince a un grand défaut; « c'est de faire plus de cas, dit Werther, de mon esprit et de mes talents que de mon cœur, dont seulement je fais vanité, et qui est seul la source de tout, de toute force, de tout bonheur et de toute misère. » Ainsi il se recueille toujours en lui-même, dédaignant l'esprit et le talent, qui sont les instruments de l'homme qui agit, et ayant hâte de rentrer dans la vie intérieure; car c'est là qu'il met le mouvement, c'est là qu'il s'agite et se travaille.

Ayant quitté son ambassadeur parce qu'il est un sot, et son

(1) *Ardelion*, empressé, agité.

Digitized by Google

prince parce qu'il aime trop l'esprit, Werther renonce à tout état, et il a raison en vérité; car quel état lui trouver où il soit toujours à l'abri des sots, des impertinents et des indifférents? « Je ne suis qu'un voyageur, un pèlerin sur la terre, dit-il à ses amis; êtes-vous donc plus? » — Oui, s'ils ont un état et s'ils y persévèrent; non pas seulement parce qu'un état est le moyen d'ajouter à son prix personnel la force qui vient d'une profession reconnue dans la société, mais parce que les professions, et c'est là vraiment ce qui en fait le mérite, sont l'accomplissement de la loi divine du travail. Dieu nous a mis ici-bas pour agir et non pour rêver; à toutes nos pensées, à tous nos sentiments, il attaché l'action comme une nécessité : à la piété, le culte; à l'amour, le soin de la famille; à l'idée du beau, les arts. Nulle part Dieu ne s'est contenté de la pensée, parce qu'elle s'évanouit bientôt dans la rêverie (1). Cette loi divine ennoblit toutes les professions des hommes; elle adoucit la fatigue des travaux, elle allége l'ennui des affaires. « Je voudrais bien aller vous voir, dit Fénelon, que j'aime surtout à citer quand il s'agit d'étudier les maladies et les remèdes du cœur de l'homme, je voudrais bien aller vous voir, mais je n'en ai pas le temps; il faut que je confère avec le chapitre métropolitain pour un procès, que j'expédie, que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. Oh! que la vie serait laide dans un détail si épineux, si la volonté de Dieu n'embellissait toutes les occupations qu'il nous donne! »

Ce respect de la volonté de Dieu, ce goût de la règle qui rend la vie facile et douce, voilà ce qui manque à Werther, parce que, fils du XVIIIe siècle, il n'a pas la fois simple et ferme qu'avaient ses pères; et voilà pourquoi ce pèlerin et ce voyageur sur la terre, comme il aime à s'appeler, n'achève pas son pèlèrinage. Dans ce pèlerinage de la vie, qui est pénible et dur

(1) La rêverie a inspiré de tout temps le dégoût du travail et mené au suicide. Je trouve dans Stobée l'histoire d'un jeune homme qui, forcé par son père de se livrer aux travaux de l'agriculture, se pendit, laissant une lettre où il déclarait que l'agriculture était un métier trop monotone; qu'il fallait sans cesse semer pour récolter, récolter pour semer, et que c'était là un cercle infini et insupportable. Ce suicide par orgueil et par paresse ressemble à beaucoup de suicides modernes.

Digitized by Google

ceux-là seulement vont jusqu'au bout, qui marchent parce que Dieu le veut. Ceux qui ne vont que tant que la route leur plaît risquent bien vite de s'arrêter.

Goethe avait raison : Werther, tel qu'il l'avait créé, ne pouvait pas vivre. Quand il veut faire vivre ses personnages, Goethe les fait autrement. Voyez son Hermann dans *Hermann et Dorothée :* quel caractère simple et ferme ! quelle mâle allure de cœur et d'esprit ! quel contraste avec Werther ! L'amour qu'il a pour Dorothée n'est pas pour lui un sujet de réflexions profondes et fines ; il ne remarque pas, comme Werther, que, *depuis qu'il aime, aucune faculté de son âme ne reste inactive, et qu'il croit être plus qu'il n'est, parce qu'il est alors tout ce qu'il peut être ;* non : il songe seulement que dans ces temps de guerre et de malheur, il est bon à l'homme de se marier, « parce qu'il y a mainte bonne fille qui a besoin de trouver la protection d'un mari, et que l'homme, à son tour, a besoin de rencontrer dans la douleur le regard consolant d'une femme. » Je reconnais à ces sentiments, à la fois tendres et forts, les hommes qui doivent vivre. Mais Werther, que voulez-vous qu'il fasse ? Voudra-t-il et pourra-t-il séduire Charlotte ? Il vivra alors peut-être. Mais qu'est-ce que cette histoire aura de particulier et de rare ? En quoi méritera-t-elle de nous être contée plutôt que les mille et une histoires du même genre ? Était-ce la peine, en vérité, que Goethe prît la plume pour nous dire qu'un jeune homme est parvenu à se faire aimer d'une jeune femme ? Et pourtant, si l'histoire n'a pas ce dénoûment trivial, elle ne peut en avoir qu'un autre, le suicide. Ce n'est pas que Werther n'ait beaucoup des qualités qui font que l'homme aime à vivre. Ainsi il est bon, mais sa bonté tient de son caractère : elle est molle et contemplative, elle ne ressemble en rien à la bonté active et patiente d'Hermann. Werther aime les hommes et la nature ; et même, dans les premiers moments de son amour, quand il n'en sentait encore que la douceur, Werther aimait tout le monde, les propos du village, le babil des enfants, les récits des vieilles mères, les médisances des jeunes filles à la fontaine ; il aimait les vapeurs du matin dans la vallée, le soleil du midi dans la forêt, l'herbe au bord des ruisseaux, les insectes dans les herbes, la vie partout, Dieu partout. Mais ne nous y trompons pas, cette tendresse confuse qu'il sentait pour

Digitized by Google

toutes choses était l'effet de ce premier épanouissement de cœur que donne l'amour. Ces épanchements de tendresse durent peu : bientôt le cœur se resserre et se fixe sur l'objet aimé; bientôt l'amant n'aime plus, sans le savoir, que deux personnes, sa fiancée et lui-même ; et il s'aime d'autant plus lui-même qu'il se sent aimé et que l'amour qu'il inspire le rehausse à ses propres yeux. « Elle m'aime, dit Werther à son ami. Sens-tu combien je me deviens cher à moi-même (je ne le dis qu'à toi, et tu m'entendras), combien je m'adore depuis qu'elle m'aime ? » Mot juste et vrai, qui peint admirablement cet égoïsme qui fait le fond de l'amour ; égoïsme charmant, qui s'ignore lui-même, qui croit être du dévouement, et qui s'imagine ne vivre que pour autrui, quoique ce soit à lui-même qu'il rapporte tout.

Heureux d'abord et fier de son amour, Werther ne sait bientôt plus qu'en faire : il ne peut pas épouser Charlotte; il ne peut ni ne veut la séduire. Le voilà arrivé à ce moment où, comme le dit milord Édouard à Saint-Preux, étant forcé d'être homme de bien, il aime mieux mourir. Mais dans Goethe, cette pensée de suicide, dont Jean-Jacques Rousseau n'a fait qu'une controverse éloquente entre milord Édouard et Saint-Preux, devient le sujet même du roman. A mesure que Werther perd l'espoir d'un succès qu'il ne veut même pas, il penche vers la mort. Cette nature, qui autrefois enchantait ses sens et son âme, l'attriste et l'accable à cette heure : il voyait naguère combien elle créait à chaque minute, il voit maintenant combien elle détruit. Autrefois, quand il était heureux, mais que déjà son amour pour Charlotte « faisait bouillonner son sang, » il allait à Waldheim, dans un petit hameau; là il voyait une paysanne travaillant au milieu de ses enfants; il jouait lui-même avec les plus jeunes, et, en rentrant, il écrivait à son ami que « rien ne fait mieux taire le tapage des passions que la vue d'une créature comme celle-ci, qui, dans une heureuse paix, parcourt le cercle étroit de son existence, trouve chaque jour le nécessaire, et voit tomber les feuilles sans penser à autre chose sinon que l'hiver approche.» Aujourd'hui cette paisible activité n'a plus rien qui l'apaise, ce repos lui semble stupide, ce labeur lui semble insensé, parce que son bonheur seul embellissait autrefois à ses yeux le spectacle des occupations humaines.

Je n'ai pas hésité à expliquer le caractère de Werther tel que

Digitized by Google

je le concevais. Le peu de goût que j'ai pour ce genre de caractère, fort commun même parmi les gens qui ne se tuent pas, ne m'empêche pas cependant de reconnaître l'intérêt que Goethe a su donner à son héros. Je n'aime pas Werther, mais j'aime la lutte qu'il soutient contre le dégoût de la vie ; ou plutôt j'aime à observer les divers degrés de sa défaite, car il s'agit ici, dès les premiers moments, d'une défaite plutôt que d'une lutte; j'aime à voir comment l'idée de la mort s'empare peu à peu de son esprit. Goethe a bien senti que, quelque dégoût qu'on ait de la vie, il y a loin encore pourtant de ce dégoût à la résolution de mourir, et c'est cette distance même qui fait l'intérêt : car, dans l'intervalle entre la première et la dernière pensée, que d'émotions diverses ! que de sentiments contradictoires ! quelle lutte, même dans les plus décidés à mourir, quelle lutte contre la mort ! L'âme alors semble, si je puis parler ainsi, devenir plus vivante et plus sensible. Tantôt elle se rattache avec une sorte de joie douloureuse aux souvenirs de la vie, qui lui paraît d'autant plus belle qu'elle va la quitter, et, sans cesser de vouloir mourir, elle éclate en regrets de la vie; tantôt elle se sent prise de je ne sais quelle aigreur impatiente qui fait que tout la choque et la blesse, un mot, un geste, un regard. Mais, ne nous y trompons pas, dans cette impatience même je sens l'effort et la révolte de la vie contre une résolution fatale que l'homme, arrivé à ce point, n'a plus la force de changer et qu'il n'a pas non plus la force d'accomplir. Le spectacle de l'homme, dans ces moments d'hésitation et de souffrance, est plein d'intérêt, et voilà pourquoi Goethe prolonge le récit des dernières journées de Werther. Comme les détails sont petits et minutieux en apparence ! mais comme ils sont merveilleusement inventés pour pousser Werther au suicide ! A ce moment, il n'y a plus rien de mesquin et d'indifférent : tout a un sens et une intention, tout porte coup. C'était le dimanche avant Noël. Noël est le jour des étrennes pour les enfants en Allemagne; et, quand Werther vint le soir chez Charlotte, il la trouva qui s'occupait de préparer les joujoux qu'elle destinait à ses frères et sœurs. Charlotte était décidée à tout faire pour éloigner Werther : elle sentait qu'il le fallait pour son honneur et pour son repos. Elle fut embarrassée en le voyant. Cependant ils se mirent à causer.

Digitized by Google

«..... Vous aussi, dit Charlotte en cachant son embarras sous un aimable sourire, vous aussi, vous aurez vos noëls, si vous êtes bien sage.—Et qu'appelez-vous être bien sage? s'écria-t-il; comment dois-je être? comment puis-je être? Jeudi soir, reprit-elle, est la veille de Noël; les enfants viendront alors et mon père avec eux; chacun aura ce qui lui est destiné. Venez aussi... mais pas avant... »—Werther était interdit. « Je vous en prie, continua-t-elle, qu'il en soit ainsi; je vous en prie pour mon repos. Cela ne peut pas durer ainsi, non, cela ne se peut pas. » Il détourna les yeux de dessus elle et se mit à marcher à grands pas dans la chambre, en répétant : « Cela ne peut pas durer ! » Charlotte, qui s'aperçut de l'état violent où l'avaient mis ces paroles, chercha, par mille questions, à le distraire de ses pensées; mais ce fut en vain. « Non, Charlotte, s'écria-t-il, non, je ne vous reverrai plus! — Pourquoi donc, Werther? reprit-elle. Vous pouvez, vous devez nous revoir; seulement soyez plus maître de vous. Oh! pourquoi êtes vous né avec cette fougue, avec cet emportement indomptable et passionné que vous mettez à tout ce qui vous attache une fois ! Je vous en prie, ajouta-t-elle en lui prenant la main, soyez maître de vous ! Que de jouissances vous assurent votre esprit, vos talents, vos connaissances ! Soyez homme, rompez ce fatal attachement pour une créature qui ne peut rien que vous plaindre .» Il la regarda d'un air sombre. Elle prit sa main. « Un seul moment de calme, Werther, lui dit-elle. Ne sentez-vous pas que vous abusez, que vous courez volontairement à votre perte? Pourquoi faut-il que ce soit moi, Werther, moi qui appartiens à un autre, précisément moi? Je crains bien, oui, je crains que ce ne soit cette impossibilité même de m'obtenir qui rende vos désirs si ardents ! » Il retira sa main des siennes, et la regardant d'un œil fixe et mécontent : « C'est bien, s'écria-t-il, c'est très-bien ! Cette remarque est peut-être d'Albert? Elle est profonde, très-profonde ! — Chacun peut la faire, reprit-elle. N'y aurait-il donc dans le monde entier aucune femme qui pût remplir les vœux de votre cœur? Gagnez sur vous de la chercher, et je vous jure que vous la trouverez. Depuis longtemps, pour vous et pour nous, je m'afflige de l'isolement où vous vous renfermez. Prenez sur vous ! Un voyage vous ferait du bien, sans aucun doute. Cherchez un objet digne de votre amour, et re-

Digitized by Google

venez alors : nous jouirons tous ensemble de la félicité que donne une amitié sincère.

» — On pourrait imprimer cela, dit Werther avec un sourire amer, et le recommander à tous les instituteurs. Ah! Charlotte, laissez-moi encore quelque répit; tout s'arrangera. — Eh bien! Werther, ne revenez pas avant la veille de Noël. » Il voulait répondre; Albert entra. On se donna le bonsoir avec un froid de glace. Ils se mirent à se promener l'un à côté de l'autre dans l'appartement d'un air embarrassé. Werther commença un discours d'un air insignifiant et cessa bientôt de parler. Albert fit de même; puis il interrogea sa femme sur quelques affaires dont il l'avait chargée. En apprenant qu'elles n'étaient pas encore arrangées, il lui dit quelques mots que Werther trouva bien froids et même durs. Il voulait s'en aller, et il ne le pouvait pas. Il balança jusqu'à huit heures, et son humeur ne fit que s'aigrir. Quand on vint mettre le couvert, il prit sa canne et son chapeau. Albert le pria de rester; mais il ne vit dans cette invitation qu'une politesse insignifiante : il remercia très-froidement et sortit.

» Il retourna chez lui, prit la lumière des mains de son domestique qui voulait l'éclairer, et monta seul à sa chambre. Il sanglotait, parcourait la chambre à grands pas, se parlait à lui-même à haute voix et d'une manière très-animée. Il finit par se jeter tout habillé sur son lit, où le trouva son domestique, qui prit sur lui d'entrer sur les onze heures pour lui demander s'il ne voulait pas qu'il lui tirât ses bottes. Il y consentit et lui dit de ne point entrer le lendemain matin dans sa chambre sans avoir été appelé.

» Le lundi matin, 21 décembre, il commença à écrire à Charlotte la lettre suivante, qui, après sa mort, fut trouvée cachetée sur son secrétaire, et qui fut remise à Charlotte :

» C'est une chose résolue, Charlotte, je veux mourir, et je t'écris sans aucune exaltation romanesque, de sang-froid, le matin du jour où je te verrai pour la dernière fois. Quand tu liras ceci, ma chère, le tombeau couvrira déjà la dépouille glacée du malheureux qui ne connaît pas de plaisir plus doux, pour les derniers moments de sa vie, que de s'entretenir avec toi. J'ai eu une nuit terrible et pourtant bienfaisante. Elle a

Digitized by Google

fixé, affermi ma résolution. Je veux mourir! Quand je m'arrachai hier d'auprès de toi, quelle convulsion j'éprouvais dans mon âme! quel horrible serrement de cœur! Comme ma vie, se consumant près de toi sans joie, sans espérance, me glaçait et me faisait horreur! Je pus à peine arriver jusqu'à ma chambre. Je me jetai à genoux, tout hors de moi; et, ô Dieu! tu m'accordas une dernière fois le soulagement des larmes les plus amères. Mille projets, mille idées se combattirent dans mon âme; et enfin il n'y resta plus qu'une seule idée, bien arrêtée, bien inébranlable : Je veux mourir! Je me couchai, et ce matin, dans tout le calme du réveil, je trouvai encore dans mon cœur cette résolution ferme et inébranlable : Je veux mourir!... Ce n'est point désespoir, c'est la certitude que j'ai fini ma carrière, et que je me sacrifierai pour toi. Oui, Charlotte, pourquoi te le cacher? il faut que l'un de nous trois périsse, et je veux que ce soit moi... Qu'il en soit donc ainsi! Lorsque sur le soir d'un beau jour d'été tu graviras la montagne, pense à moi alors, et souviens-toi combien de fois je parcourus cette vallée. Regarde ensuite vers le cimetière, et que ton œil voie comme le vent berce l'herbe sur ma tombe, aux derniers rayons du soleil couchant... J'étais calme en commençant, et maintenant ces images m'affectent avec tant de force que je pleure comme un enfant. »

Et si nous-mêmes peut-être nous pleurons en lisant cette lettre, c'est qu'elle est pleine du sentiment de la vie, enveloppé plutôt qu'étouffé dans la résolution de mourir, Werther va périr; mais comme toutes ses pensées se reportent vers la vie! Comme il l'invoque et l'atteste sans cesse en la quittant! Charlotte lira cette lettre qu'il écrit; Charlotte, en parcourant la vallée qu'il aimait, se souviendra de lui; Charlotte verra le vent bercer l'herbe sur sa tombe aux derniers rayons du soleil couchant. Partout les images de la vie, partout l'idée de ceux qui vivront. La pensée de la mort semble n'être là que pour donner à ces idées quelque chose de plus vif encore et de plus touchant. Même art, même intérêt dans le récit qui précède et qui amène la lettre. Cet embarras d'Albert et de Werther, cette conversation insignifiante, prise, quittée, reprise; cette humeur qui s'aigrit à chaque mot, cette froide invitation à souper, ce froid refus, tout cela, enfin, qu'est-ce autre chose que

Digitized by Google

le mouvement quotidien de la vie humaine, avec ce qu'il a ordinairement de commun et d'indifférent et ce qu'il prend parfois de terrible et de solennel, quand une grande et douloureuse émotion vient le traverser en le rehaussant par la grandeur du contraste? Il y a eu peut-être entre Albert et Werther vingt autres soirées de ce genre; mais celle-ci m'émeut plus que les autres, parce que c'est la dernière soirée de Werther.

Je ne veux pas finir mes réflexions sur Werther sans dire un mot de l'influence que la *Nouvelle Héloïse* de J. J. Rousseau a eue sur le Werther de Goethe. Werther est de l'école de Saint-Preux : son amour enthousiaste et exalté est l'amour tel que Rousseau le représentait. Jusqu'à Rousseau, en effet, la littérature du XVIIIe siècle ne connaissait que l'amour libertin et frivole : ce n'était pas une passion, c'était un plaisir. Rousseau le peignit autrement. Voltaire avait créé Candide et Cunégonde; Rousseau créa Julie et Saint-Preux; et il est curieux de remarquer en passant l'effet que firent sur les contemporains ces deux leçons contradictoires. On garda de l'école de Voltaire cette indifférence qui se console de tout en pensant que, même en amour, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible; mais on emprunta à Rousseau l'exaltation de Saint-Preux; et, chose singulière, on accorda ces deux choses sans faire grand effort. Les passions romanesques succédèrent aux bonnes fortunes des roués; mais ce fut un changement de mode plutôt qu'une révolution dans les mœurs : il y eut de grandes paroles et de petits sentiments, des émotions médiocres et des conversations enthousiastes.

Goethe n'a pas seulement emprunté à Rousseau l'enthousiasme passionné de son Werther; il semble aussi avoir emprunté à *la Nouvelle Héloïse* quelque chose du sujet de son roman. Saint-Preux aime Julie et ne l'épouse pas, de même que Werther aime Charlotte et ne l'épouse pas non plus. Mais cet amour de la femme d'autrui fait à Saint-Preux comme à Werther une situation fausse, quoiqu'elle ne soit pas coupable, et cette situation ne peut pas durer longtemps. Rousseau se tire d'embarras par la maladie et la mort de Julie, Goethe par le suicide de Werther. Un romancier de nos jours, qui est aussi de l'école de J. J. Rousseau, semble avoir cherché dans son roman de *Jacques* s'il n'y avait pas un autre dénoûment possible

Digitized by Google

aux histoires de ce genre; mais il a bientôt senti, avec l'intelligence du cœur humain qu'il a presque toujours eue, que cela était impraticable; et Jacques le mari, après avoir cherché, comme Albert dans Goethe, à ne pas trop s'offenser de l'amour d'Octave pour Fernande, après avoir, comme M. de Volmar, plus patient encore qu'Albert, admis dans sa maison l'amant de sa femme, après s'être même effacé comme mari tant qu'il a pu, et avoir fait dans son ménage, par espsit de système, ce que d'autres font par lâcheté et infamie, Jacques, voyant que sa situation est fausse et gênée, prend le parti de se tuer. Ainsi l'amant dans *Werther*, la femme dans l'*Héloïse*, et le mari dans *Jacques*, meurent pour sortir d'embarras. Comme, dans les histoires de ce genre, sur trois personnes il y en a toujours une évidemment de trop, il ne s'agit que de choisir celle qu'on sacrifiera, et le choix change selon les temps et les goûts : Goethe et Rousseau sacrifient l'amant ou la femme; de nos jours, nous sacrifions le mari.

Cette ressemblance entre quelques-uns des événements de l'*Héloïse* et de *Werther* n'est pas, selon moi, l'analogie la plus curieuse entre les deux romans. Il y en a une autre plus intime et que je dois remarquer. Dans *Werther* comme dans l'*Héloïse*, dans l'*Émile* et dans *les Confessions*, il y a une sensibilité qui, malgré l'exaltation du langage, tient plutôt encore à la tendresse des sens qu'à la tendresse de l'âme; et c'est là vraiment la sensibilité telle que l'entendait le XVIIIe siècle. Werther aime à entendre Charlotte parler avec émotion du beau roman de Goldsmith, *le Vicaire de Wakefield;* mais il aime aussi à regarder les lèvres et les yeux qui parlent si bien. Quand Charlotte, à l'aspect de la campagne qui se ranime après l'orage, est émue jusqu'aux larmes et s'écrie : O Klopstock! Werther, se rappelant aussitôt l'ode sublime qui occupe sa pensée, pleure aussi; mais il pleure sur la main de Charlotte, « qu'il mouille de larmes délicieuses, » dit-il. Le feu court dans les veines de Werther, quand par hasard son doigt touche le doigt de Charlotte. Il aime Albert, qui doit épouser Charlotte, parce qu'Albert est bon, sage, vertueux; et cependant il souffre à le voir; pourquoi? parce qu'il est le mari de Charlotte. Cette idée-là gâte toutes les vertus d'Albert. Enfin, quand commence son désespoir amoureux : « Hélas! dit-il, ce

Digitized by Google

vide, ce vide affreux que je sens dans mon sein!... Je pense souvent : Si tu pouvais une fois, une seule fois, la presser contre ce cœur, tout ce vide serait rempli. »

Ce mélange de sentiments passionnés et d'émotions ardentes, qui fait le fond de Werther, fait aussi le fond des héros de J. J. Rousseau dans ses romans; ou plutôt, c'est J. J. Rousseau lui-même tel qu'il s'est peint dans ses *Confessions*. L'âme de Rousseau, en effet, est noble et exaltée; mais son cœur, pour parler comme le XVIIIe siècle, son cœur est grossier : il pense purement, il sent grossièrement. Il est spiritualiste sans doute, mais c'est le spiritualisme d'un siècle libertin, et, dans ses *Confessions*, ses récits d'amour ont ce double caractère : ils sont à la fois exaltés et brutaux. C'est peut-être même par là qu'ils plaisent tant à la jeunesse, car ils répondent du même coup aux premières ardeurs de ses sens et aux premiers enthousiasmes de son âme.

Cette sensibilité moitié âme et moitié corps que je remarque dans Werther et dans J. J. Rousseau est un mauvais préservatif contre la pensée du suicide. *Sensus carnis mors est*, a dit saint Paul; *sensus vero spiritus vita et pax*. Paméla et Werther expliquent et personnifient fort bien, selon moi, ce verset de saint Paul. Paméla, qui résiste à la passion de son maître et au penchant de son cœur, Paméla vit, grâce à la force d'un esprit élevé par la religion au-dessus des émotions matérielles : *sensus spiritus vita et pax*. Werther, soumis à l'ascendant de sa passion, et d'une passion qui emprunte beaucoup à l'ardeur des sens, Werther meurt; et c'est sa passion, c'est sa sensibilité, devenue la maîtresse de son âme, qui le pousse à la mort : *sensus carnis mors est*.

Mais, entre les passions qui poussent l'homme au suicide, il est des différences qu'il est bon de remarquer, surtout quand nous étudions la manière dont la littérature exprime et représente l'idée du suicide; car l'expression de cette idée et l'émotion qu'elle nous inspire dépendent beaucoup de la passion qui l'enfante. Nous sommes plus tentés d'excuser le suicide que cause une passion violente et forte, et surtout une de ces passions qui sont communes à tous les hommes, que le suicide que cause une passion particulière ou une maladie exceptionnelle. J'ajoute que, plus nous sommes disposés à excuser, plus

Digitized by Google

nous sommes disposés aussi à nous émouvoir : car il y a toujours une part quelconque d'approbation dans notre pitié. Ainsi Werther, qui meurt par amour, me touche plus que Chatterton, qui meurt par vanité et par vanité littéraire, qui, de toutes les vanités de ce monde, est la plus vive, je le sais, mais qui est aussi celle à laquelle le public compatit le moins, parce que c'est celle qu'il ressent le moins.

Or, ce qu'il y a de curieux et de triste à la fois à remarquer, c'est qu'à mesure que les suicides sont plus nombreux, il semble que les causes en deviennent moins graves. On ne se tue plus seulement par honneur, comme Paméla voulait se tuer, ou par amour comme Werther : on se tue par vanité, par caprice, par ennui, par imitation. A force de soigner et de cultiver la sensibilité de notre cœur, nous avons pris, pour ainsi dire, le tempérament de la sensitive : nous frémissons au moindre toucher, tout mouvement nous est un choc, toute égratignure nous est une plaie, toute contrariété nous est un désespoir ; l'âme est devenue sybarite : elle ne peut plus supporter le pli même d'une rose.

Cette sensibilité maladive, aigrie par l'orgueil, fait le fond du caractère de Chatterton, tel que M. de Vigny l'a mis sur le théâtre, et c'est pour cela peut être que le suicide de Chatterton nous touche peu. Chatterton ne se tue pas comme un amant désespéré ou comme un stoïcien : il se tue par vanité, et parce qu'au lieu d'honorer son génie, le lord-maire de Londres lui conseille de ne plus faire de vers et lui offre une place de valet de chambre. Cela prouve peut-être que le lord-maire est un sot et un impertinent ; mais faut-il pour cela que Chatterton se tue? et n'est-ce pas, en vérité, faire trop bon marché de sa vie que de la mettre à la merci du premier sot que nous rencontrons ? Le suicide de Chatterton n'est pas le suicide douloureux et désespéré tel que l'amour l'inspire à Werther ; c'est le suicide de l'orgueil blessé : « . . . . . Pays damné ! terre du dédain ! sois maudite à jamais ! s'écrie-t-il après avoir lu un journal qui prétend qu'il n'est pas l'auteur de ses poésies, et la lettre où le lord-maire lui offre de le prendre à son service.

(Prenant la fiole d'opium.)

Digitized by Google

» O mon âme ! je t'avais vendue ! je te rachète avec ceci.

(*Il boit l'opium.*)

» Libre de tous ! égal à tous à présent ! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée ! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut ! — Adieu, humiliations, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu ! Oh ! quel bonheur ! je vous dis adieu ! »

Ainsi la calomnie d'un journal et l'impertinence d'une lettre, voilà les motifs du suicide de Chatterton. Quand Caton se tuait, c'était au moins pour plus que cela.

Je sais bien que l'ingénieux auteur de *Chatterton* a rattaché à son personnage une théorie sur les devoirs que la société est tenue de remplir envers les poëtes : elle doit, quand elle rencontre le génie, le soutenir, l'encourager et l'affranchir par ses dons, des soins et des embarras de la vie ; le génie enfin doit avoir sa liste civile. J'y consens de grand cœur, et mon offrande est prête. Dites-moi seulement à quel signe je puis le reconnaître ? est-ce à la vanité impatiente ? à la promptitude des découragements ? à l'avortement des espérances ? à l'estime de soi et au dédain d'autrui ? Hélas ! à ce compte, le génie court les rues, et bien fou qui se ferait débiteur, quand il pourrait lui-même, en aidant un peu à ses propres défauts, se faire créancier. A dieu ne plaise que je veuille ici dresser le signalement du génie ! il me semble seulement que le génie a un signe trop oublié de nos jours, un signe qui le caractérisait autrefois de la manière la plus éclatante : il est patient et vivace. La force de vivre fait essentiellement partie du génie. Voyez Homère, Dante, le Tasse, Milton : le malheur ne leur a pas manqué ; ils ont vécu cependant, parce qu'ils avaient en eux la force qui fait supporter les peines de la vie. Dieu ne leur avait pas donné le génie comme un parfum léger qui s'évapore dès qu'on secoue le flacon qui le contient, mais comme un viatique généreux qui soutient l'homme pendant un long voyage. Quoi ! vous avez en vous une pensée divine et immortelle, et vous ne savez pas supporter les ennuis de la vie, le dédain des sots, la méchanceté des calomniateurs, la froideur des indifférents ! Quoi !

Digitized by Google

vous marchez la tête dans les cieux, et vous vous plaignez, parce qu'un insecte caché dans l'herbe vous a piqué le pied en passant ! — Sauvez, me dit-on, le génie de sa propre faiblesse et de sa langueur. Mais je me défie du génie qui ne peut vivre qu'en serre chaude, et je n'attends de cette plante souffreteuse ni fleurs qui aient de parfum ni fruits qui aient de saveur. On s'écrie qu'il ne faut au génie que deux choses : *La vie et la rêverie, le pain et le temps.* Le pain ! Dieu a dit à l'homme qu'il ne le mangerait qu'à la sueur de son visage. Pourquoi le génie serait-il dispensé de cette loi du travail, qui est la loi de Dieu ? — Mon travail, dit le génie, c'est de rêver. — Hélas ! la rêverie n'est pas une profession que la société puisse reconnaître et récompenser. — Elle a tort, dit-on : c'est à la rêverie que nous devons la poésie, et la poésie doit avoir son prix dans le monde. — Oui ! Aussi obtient-elle le plus beau prix que l'homme puisse donner à l'homme : elle obtient la gloire. Et voyez quelle admirable justice dans cette distribution que l'homme fait de la gloire aux grands poëtes ! Jusqu'au jour où la poésie sort, grande et belle, des longues rêveries du poëte, personne ne savait si son rêve serait stérile ou fécond, s'il resterait à l'homme éveillé quelque chose des enchantements de l'homme endormi : car enfin si le rêveur n'a à me raconter, en s'éveillant, que les sornettes de sa nuit, pourquoi le récompenserais-je ? pourquoi lui dirais-je : Rêvez, rêvez encore, faiseur de mauvais songes ; pendant votre sommeil je travaillerai pour vous ? — Non ! au travail incertain de la rêverie, l'homme a raison d'offrir seulement l'espérance incertaine de la gloire. C'est à l'aide de l'espérance de la gloire qu'il entretient la rêverie, tant qu'elle rêve, ne sachant pas ce qu'enfanteront ses rêves. Mais le jour où la poésie s'élance du cerveau du divin songeur, alors, outre la gloire, l'homme donne au génie, de notre temps surtout, la fortune et les honneurs ; et souvent alors, chose étrange, c'est le moment que Dieu semble choisir pour retirer au génie quelque chose de sa force et de sa beauté ; comme si, lorsque l'homme s'empresse d'ajouter ses dons aux dons que Dieu a faits, Dieu reprenait aussitôt les siens, pour éviter le mélange entre les trésors de la terre et les trésors du ciel.

SAINT-MARC GIRARDIN.

Digitized by Google

POÉSIE.

EUTERPE.

J'avais pris le matin fusil et gibecière,
Et, bravant le soleil, les ronces, la poussière,
Je courais le regain, le bois et le sentier,
Ne m'arrêtant qu'à peine aux sources du moutier.
J'allais avec ardeur, cependant que le lièvre
Broutait l'herbe embaumée à l'ombre du genièvre,
Que le ramier dormait au fond du vert berceau,
Et que le daim jouait en buvant au ruisseau.
Voilà que tout à coup, en battant la campagne,
Je trouvai sous un saule une agreste compagne :
Euterpe au sein bruni, la muse du hautbois,
Qui répand ses chansons dans les prés et les bois.

— Par Apollon, salut, Euterpe la rustique !
As-tu donc retrouvé la flûte poétique ?
Vas-tu réveiller Pan, qui dort dans les roseaux,
Pour ouïr tes concerts avec les gais oiseaux ?

— Depuis plus de mille ans que je suis exilée,
Poëte, nul encor, nul ne m'a consolée ;
Un barbare a brisé la lyre d'Apollon :
J'ai vu se dépeupler tout le sacré vallon,
J'ai vu partir mes sœurs, ces urnes d'ambroisie,
Où coulait tant d'amour et tant de poésie.

Digitized by Google

Après avoir longtemps pleuré sous les cyprès,
Moi, je me suis enfuie à travers les forêts.
Avec le souvenir de nos divins rivages,
Dix siècles j'ai langui dans les pays sauvages,
Ne trouvant plus d'échos à mes hymnes sacrés
Quand avec le hautbois je chantais dans les prés.
Enfin, je te surprends, ô chasseur, ô poëte,
Et ma lèvre frémit sur ma flûte muette.

LA CHANSON D'EUTERPE.

Réveillez-vous, nymphes des bois,
J'ai repris ma flûte d'ivoire;
Naïades qui versez à boire
Au chasseur triomphant comme au cerf aux abois,
Venez en troupes bocagères
Sourire à mes chansons légères;
Sylvains aux longs cheveux, préparez vos hautbois,
Et répétez mes airs champêtres;
Pour venir danser sous les hêtres
Réveillez-vous, nymphes des bois!

L'aurore matinale à l'orient dénoue
La chevelure d'or qui lui voile la joue,
Apollon, dieu du jour, dont fument les autels,
Viens, sur ton char de feu, réjouir les mortels.

C'est la saison des fruits; fuyez, blondes abeilles;
Pomone en vous chassant va remplir ses corbeilles;
Cérès a vu tomber jusqu'au dernier épi,
Le faucheur sur la gerbe enfin s'est assoupi.

Bacchus s'est couronné d'une feuille d'acanthe;
Il traverse la vigne où chante la bacchante,
Il agite son thyrse orné de pampres verts,
Et contemple sa coupe où j'ai gravé des vers.

Digitized by Google

Et pendant que Bacchus vient avec Ariane,
Vénus va s'exiler : tu triomphes, Diane !
Trompé par ta beauté, l'Amour, l'aveugle enfant !
T'a donné son carquois et son arc triomphant.

Tu vas poursuivre encore en tunique flottante
Le cerf tout éploré, la biche haletante ;
Prends garde au souvenir de l'amoureux chasseur,
Diane aux pieds légers, d'Apollon chaste sœur !

Réveillez-vous, nymphes des bois,
J'ai repris ma flûte d'ivoire ;
Naïades qui versez à boire
Au chasseur triomphant comme au cerf aux abois,
Venez en troupes bocagères
Sourire à mes chansons légères ;
Sylvains aux longs cheveux, préparez vos hautbois,
Et répétez mes airs champêtres ;
Pour venir danser sous les hêtres
Réveillez-vous, nymphes des bois !

Les Heures, secouant les cyprès et les roses,
Passent sans s'arrêter en leurs métamorphoses,
Et déjà la prêtresse immole de ses mains
Une blonde génisse au maître des humains.

Dans les prés du vallon le troupeau se disperse,
Plus loin le bœuf conduit la charrue et la herse ;
Voyez le laboureur, mortel humble et pieux,
Qui féconde Cybèle en bénissant les dieux.

O mon maître Apollon ! Daphné la chasseresse
Brave sous les lauriers ta divine caresse ;
Mais, si tu viens près d'elle en lui disant des vers,
Elle ornera ton front de lauriers toujours verts.

Mais Vénus n'est plus là : les colombes sacrées,
Traînant le char d'azur, s'envolent effarées.

Digitized by Google

Messagères d'amour, où la conduisez-vous,
La déesse aux beaux yeux, dont l'empire est si doux?

C'est trop longtemps chanter ces hymnes matinales;
Naïades, cachez-vous : voilà les bacchanales;
Nymphes, allez chasser, j'entends le son du cor;
Adieu! n'écoutez pas Écho qui dit encor:

Réveillez-vous, nymphes des bois,
J'ai repris ma flûte d'ivoire;
Naïades qui versez à boire
Au chasseur triomphant comme au cerf aux abois,
Venez en troupes bocagères
Sourire à mes chansons légères;
Sylvains aux longs cheveux, préparez vos hautbois
Et répétez mes airs champêtres;
Pour venir danser sous les hêtres
Réveillez-vous, nymphes des bois!

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

La dernière duchesse de Courlande (*suite*) ; par M. Arthur Dublay. 5
De l'Esprit. — Lettres parisiennes, par Mme Émile de Girardin ; par M. Jules Janin. 24
Voyageurs modernes. — Campagne de circumnavigation de *l'Artémise*, par M. Laplace; par M. X. Marmier. . 57
La Sicile en 1843. — A M. le directeur de la Revue de Paris ; par M. Paul de Musset. 75
Études sur les colonisations. — Établissements des jésuites au Paraguay ; par M. Émile Souvestre. . . . 98
Les Garnaches (*suite*) ; par M. Édouard Ourliac. . . . 114
Les Alpes françaises et la haute Italie. — Cormayeur. — La Vallée d'Aoste. — L'Albaredo (*suite*) ; par M. F. de la Faloise. 140
Voyageurs modernes. — M. Abel Dupetit-Thouars ; par M. X. Marmier. 161
Critique littéraire. — Les Romans vénitiens. — Saña ; par M. Hippolyte Badou. 186
La Sicile en 1843. — A M. le directeur de la Revue de Paris (*suite*) ; par M. Paul de Musset. 200
Les Garnaches (*suite*) ; par M. Édouard Ourliac. . . . 225
Du Suicide dans le roman et au théâtre ; par M. Saint-Marc Girardin. 248
Poésie. — Euterpe ; par M. Arsène Houssaye. 285

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Mise en vente de la 5me livraison du

JRS D'HISTOIRE MODERNE, par Guizot; un magnifique olume grand in-8° à deux colonnes. — Cet ouvrage est ublié en 5 livr., contenant chacune environ huit feuilles 'impression, soit 128 pages, imprimées avec soin sur beau ap. vél. sat. et glacé.

TOIRE DE LA RÉFORMATION DU XVIme SIÈCLE, par . H. Merle d'Aubigné; un très-gros volume grand in-8° à eux col., divisé en 5 livrais. de 9 à 10 feuilles. — Les deux remières livraisons sont en vente.

JIS XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques vec l'Europe; suivi de : PHILIPPE D'ORLÉANS, régent de rance, par Capefigue; quatre ou cinq livraisons de 9 à 0 feuilles, grand in-8° à deux colonnes.

souscrit au bureau de la Revue de Paris, Fossé-aux-Loups, 74.

Publications Nouvelles.

AITÉ DE GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE, suivi de la Méthode es plans cotés et de la théorie des engrenages cylindriques t coniques, avec une collection d'épures, composée de 9 planches; par C. F. A. LEROY, professeur à l'école polytehnique, maître de conférences à l'école normale, chevalier e la Légion d'honneur, etc. — Troisième édition, revue et ugmentée. — 1 vol in-8°, avec atlas.

TRES SUR LES RÉVOLUTIONS DU GLOBE, par A. Bertrand, octeur en médecine de la faculté de Paris, ancien élève de l'éole polytechnique. Septième édition, revue, corrigée et consiérablement augmentée, enrichie de planches nouvelles et de otes, par MM. Arago, Élie De Beaumont, Al. Brongniart, etc.; volume grand in-18.

Digitized by Google